Library of the
Church Divinity School
of the Pacific

No. _____ Class _____

Ex Dono Rev. F. C. Grant Library

Date 1961

John Rathbun Oliver

Ponte au Pic

August 1931.

Nihil obstat :

Paris, le 8 mai 1910.

A. SCHAUFFLER.

Imprimatur :

Parisiis, die 4 octobris 1910.

H. ODELIN, *Vic. Gén.*

L'auteur et l'éditeur réservent tous droits de traduction.

Cet ouvrage a été déposé, conformément aux lois, en juillet 1916.

Y. D'ISNÉ

Dix Minutes à Dieu

COURTES MÉDITATIONS SUR L'ÉVANGILE

Précédées d'une LETTRE de **S. G. Mgr DELAMAIRE**
ARCHEVÊQUE-COADJUTEUR DE CAMBRAI

6e ÉDITION REVUE ET AUGMENTÉE

CHURCH DIVINITY SCHOOL
of the
PACIFIC
LIBRARY

PARIS
P. LETHIELLEUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR
10, RUE CASSETTE

BV
4811
I86
1916

XQ
I/84

APPROBATION

DE S. G. Mgr DELAMAIRE,

ARCHEVÊQUE COADJUTEUR DE CAMBRAI

ARCHEVÊCHÉ
de
CAMBRAI

Lille, 5 avril 1911.

M.

Vous êtes vraiment infatigable et inépuisable, et la fécondité de votre plume devient presque un problème pour ceux qui, comme moi, en suivent de près les productions. La quantité, d'ailleurs, n'y fait aucun tort à la qualité, car le même souffle chrétien, la même pensée surnaturelle, les animent toutes.

Vous avez conçu l'ambition de faire régner Dieu sur une foule d'âmes que leur vocation a fixées dans le « monde », et vous y réussissez vraiment bien. Vous y réussissez surtout par le souci perpétuel que vous avez d'aller chercher, avec l'Église comme guide, vos inspirations dans le saint Évangile. C'est ce que vous faites à nouveau dans vos Dix minutes à Dieu, *et c'est ce qui sera leur succès et leur grande et pieuse utilité.*

Que Notre Seigneur bénisse vos efforts pour le faire aimer et servir, et qu'il vous récompense en donnant une large diffusion à l'excellent petit livre de méditations que vous présentez aujourd'hui au public chrétien.

Agréez, M., l'assurance de mes plus dévoués sentiments en Notre Seigneur.

† François,
Arch. coad. de Cambrai.

LETTRE DU R. P. SCHAUFFLER

adressée à l'Auteur.

M.

J'ai fait plus que parcourir, j'ai lu avec attention, j'ajoute avec joie, et un réel profit spirituel, vos *Méditations sur l'Évangile*.

Elles sont simples, pieuses, pratiques, et répondent parfaitement au but que vous vous êtes proposé d'atteindre : donner aux personnes très occupées et très pressées, un rapide, mais substantiel sujet de méditation, tiré de l'Évangile.

D'ordinaire, ces sortes d'ouvrages, — et ils sont nombreux — ou bien renferment des méditations trop longues, diffuses, qui ne laissent, pour ainsi dire, aucun travail à l'esprit, ni au cœur ; le sujet semble épuisé, on en fait sa lecture spirituelle, on ne réfléchit pas ; ou bien les sujets sont courts, mais se composent de quelques phrases imprécises où la forme tient la place du fond.

Au contraire, l'ouvrage que vous offrez à la piété chrétienne renferme, pour chaque jour, une méditation courte dont le sujet, bien présenté et tiré de l'Évangile, en est un doctrinal et pieux commentaire.

Il faut trois minutes pour le lire attentivement ;

(cette lecture sera sagement faite la veille au soir) dix autres minutes seront facilement consacrées à poursuivre les considérations que vous suggérez, pour exciter le cœur à de pieux sentiments et la volonté à une résolution pratique.

Bref, c'est un beau livre que vous ajoutez à ceux que vous avez déjà publiés.

Que votre apostolat soit fécond ! Que nombreuses soient les âmes chrétiennes qui se serviront de votre livre pour avancer dans la voie de la piété, connaître mieux le saint Évangile et y trouver Notre Seigneur Jésus-Christ, que chacun doit s'efforcer d'aimer plus ardemment et de servir avec plus de fidélité.

Pour moi, en vous bénissant, je vous remercie du bien qu'il m'a fait.

Agréez, M., l'hommage de mon religieux dévouement.

A. SCHAUFFLER,

Paris, ce 8 mai 1910,
fête de la bienheureuse Jeanne d'Arc.

PRÉFACE

A notre époque, la vie extérieure est agitée et intense; les affaires se succèdent dans un mouvement vertigineux; le nécessaire et l'accessoire tourbillonnent autour de nous; inquiets et fatigués, nous n'avons plus la liberté d'esprit suffisante, pour nous arrêter à l'indispensable et nous soustraire à la bagatelle; embarrassés dans l'inutile, nous négligeons le nécessaire.

Le temps n'est plus où nos aïeux, avides de pieuses méditations, se reposaient des affaires du monde en travaillant avec prudence et méthode à leurs intérêts éternels. Les mères de famille savent combien les exigences de l'éducation moderne multiplient leurs devoirs et rendent difficiles le retrait d'une heure matinale pour préparer, sous le regard de Dieu, la marche du jour. Beaucoup d'entre elles disent, avec un regret sincère : « Il m'est impossible de trouver le temps convenable pour faire ma méditation. » Or, méditer, c'est orienter son

âme vers le Soleil divin pour en recevoir la lumière et la chaleur nécessaires à la vie de chaque jour, et cela est indispensable à qui ne veut rien laisser de sa vie spirituelle au hasard de l'imprévu ou des accidents.

Grand maître dans la conduite des âmes, sainte Thérèse, qui vivait au temps des oraisons prolongées, a dit, écrit et répété : « Une âme exacte à se recueillir, pendant dix minutes chaque jour pour s'unir à Dieu par la méditation, est assurée de son salut. »

Dix minutes! tandis, qu'en dehors du sommeil, nous en consacrons plus de mille, chaque jour, à nos intérêts matériels! comment refuser dix minutes à Dieu?

Ce sont ces dix minutes, *minimum demandé par sainte Thérèse, c'est cette* assurance *sur la vie éternelle, que ce petit livre voudrait faciliter, en enlevant tout prétexte à la plainte des âmes pieuses et surchargées.*

En de telles conditions, ces courts moments doivent avoir pour but d'atteindre le profit que donnaient, à nos pères, les longues et paisibles oraisons. Ils doivent nous unir à Dieu de telle façon que les difficultés et les distractions de la vie ne nous en puissent détacher.

Seules, les paroles divines que nous distribue

l'Évangile, ont ce pouvoir de donner de quoi vivre *à nos âmes, afin qu'elles suppportent* le poids du jour.

L'ordre de ces méditations se conforme à la liturgie de l'Église, afin qu'au dedans, comme au dehors, tout s'harmonise et multiplie les salutaires influences.

L'Évangile, dit, à la Messe du Dimanche, est le thème ordinaire des méditations de la semaine.

Bien loin d'arrêter la piété de ceux qui ont plus de temps à donner à Dieu, ces pages leur offrent le cadre à l'aide duquel ils peuvent étendre et approfondir leurs pieuses réflexions; les autres emporteront dans leur cœur la parole divine comme une force et une défense.

« Heureux ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la mettent en pratique. »

O Vierge sainte! daignez bénir ces pages : Puissent-elles ne rien contenir qui ne soit vivifié par l'Évangile, afin que, par votre maternelle protection, tout travail humain disparaisse et laisse place à la lumière qui émane du livre divin.

I. Y.

DIX MINUTES A DIEU

Courtes Méditations sur l'Évangile.

Avant la méditation.

Mon Dieu ! je crois que vous êtes ici présent : Je vous adore. Votre Majesté souveraine m'entoure de toute part. Votre regard me pénètre. Votre infinie miséricorde me poursuit. Seigneur ! je veux être à vous, à votre service pour le temps et pour l'éternité. Aidez ma volonté, soutenez mon effort. Hâtez-vous de me secourir.

Veni, sancte Spiritus, reple tuorum, etc.
Ave, Maria.

Après la méditation.

Seigneur, ayez pitié de ma faiblesse, rendez mes résolutions sincères, aidez-moi à les accomplir. Gardez-moi en votre sainte présence tout le long de ce jour. Vierge bénie, servante fidèle du Seigneur, je me mets sous votre protection. Ange de Dieu, mon fidèle gardien, daignez aujourd'hui me conduire et m'éclairer.

DIX MINUTES A DIEU

Evangile du premier dimanche de l'Avent.

S. Luc, XXI, 25-33.

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Il y aura des prodiges dans le soleil, dans la lune et dans les étoiles, et, sur la terre, les nations seront dans l'anxiété, à cause du bruit confus de la mer et des flots ; les hommes sècheront de frayeur, dans l'attente de ce qui doit arriver à tout l'Univers, car les vertus des cieux seront ébranlées. Alors, ils verront le Fils de l'homme venant sur une nuée, avec une grande puissance et une grande majesté. Or, lorsque ces choses commenceront à arriver, regardez, et levez la tête parce que votre rédemption approche. Et il leur fit cette comparaison : Voyez le figuier et les autres arbres. Lorsqu'ils commencent à produire des feuilles vous savez que l'été est proche. De même, quand vous verrez arriver ces choses, sachez que le royaume de Dieu est proche. En vérité, je vous le dis, cette génération ne passera pas, que tout cela ne s'accomplisse. Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront pas.

Ier DIMANCHE DE L'AVENT

« Les hommes sécheront de frayeur dans l'attente des maux dont l'univers sera menacé. » (S. Luc, XXI, 26.)

Écoutons bien, pénétrons-nous des paroles, des avertissements du Seigneur. Considérons la frayeur de tous ces hommes qui n'ont pas compris le sens de la vie, le secret de l'épreuve, le mystère de la douleur. Comme les insensés, comme les enfants, ils s'angoissent, ils dessèchent de frayeur.

Pour nous, qui savons que toutes ces choses sont dirigées par l'Esprit de Dieu, mesurées à nos forces, allégées de son secours ; pour nous, chrétiens, amis fidèles, qui voulons suivre le Seigneur dans toutes les voies où Il lui plaît de nous conduire, fut-ce à Gethsémani ou au Golgotha, nous ne serons ni effrayés, ni ébranlés ; fermement appuyés sur sa parole, nous attendrons, dans l'obscurité, dans les bouleversements extérieurs, dans l'agitation universelle, nous attendrons l'arrivée de Celui qui nous a promis de venir, à l'heure de la nécessité ou du danger.

Je sais que mon Rédempteur est vivant. Je sais que la douleur et la mort sont les portes

qui conduisent à Lui. Je sais que je le verrai dans les clartés éternelles ; je le sais et j'attends, sûr de n'être pas trompé.

Enlevons de notre vie ce qui nous sera un sujet d'inquiétude à l'heure de notre mort.

J'espère en vous, ô mon Dieu, je ne serai pas confondu.

Ier LUNDI DE L'AVENT

« Or, quand vous verrez arriver ces choses, regardez et levez la tête, car votre rédemption est proche. » (S. Luc, XXI, 28.)

C'est le Seigneur Jésus qui parle : pénétrons-nous de la vérité qu'Il nous enseigne avec toute la tendresse d'un Père.

Il ne veut pas que nous soyons surpris. Quand les hommes seront effrayés, troublés, anxieux, quand les événements se précipiteront dans une apparente incohérence, quand la terre tremblera et se dérobera sous nos pas, levons la tête, espérons, la Rédemption est proche. Ces avant-coureurs sont l'annonce du salut et de la joie.

Il en est ainsi dans la vie quotidienne, tout labeur a sa récompense ou son salaire ; la nuit prépare le jour ; l'enfantement précède les

joies maternelles ; toute épreuve renferme une grâce et l'agonie est le prélude de la délivrance. Quand nous perdons pied du côté de la terre, jetons-nous dans les bras de Dieu. Quand tout tremble autour de nous, regardons en haut. *Sursum corda !* voici que le Seigneur est là, tout proche, pour nous secourir et nous sauver.

Ah ! si nous savions le sens divin de l'épreuve. Sa valeur pour acquitter nos dettes. Si nous comprenions qu'elle devance et contient la grâce, la joie débordante ; combien nous la saluerions comme la messagère divine venant nous annoncer la venue du Seigneur.

Levons la tête, regardons en haut : voici le secret de la paix et de la force dans la souffrance ; tout au contraire, nous nous laissons abattre, nous regardons en bas, nous faisons des combinaisons terrestres et fragiles et alors, nous sommes découragés et déçus :

Confiant en votre parole, ô mon Dieu, quels que soient les événements et les tristesses de cette journée, je lèverai la tête vers vous, je vous regarderai, car vous êtes mon espérance et mon salut.

O Dieu ! venez à mon aide, Seigneur, hâtez-vous de me secourir.

Ier MARDI DE L'AVENT

Anéantissement du Verbe dans le sein de Marie : « *Et le Verbe s'est fait chair.* » (S. Jean, I, 14.)

Mesurons, si nous l'osons, l'abîme dans lequel se plonge le Verbe divin : Dieu, Seigneur Souverain, seconde Personne de l'adorable Trinité, égal en tout au Père Créateur, à l'Esprit sanctificateur. Le Verbe ! s'est fait chair. L'immensité des cieux ne saurait contenir l'Éternel, l'Infini, le Tout-Puissant ! Nos idées ne le peuvent concevoir, nos mots humains ne le peuvent définir. Il est descendu jusqu'à la terre, et il s'ensevelit dans le sein d'une humble fille d'Adam très pure, très sainte et, cependant, l'Église dit avec une admiration étonnée : *Non horruisti virginis uterum.* Vous n'avez pas eu horreur, ô Saint des saints ! de ce que la terre vous offrait de plus pur.

C'est l'amour qui précipite le Verbe dans un abaissement inouï ; l'amour qu'Il a pour son Père, l'amour qu'Il a pour nos âmes, étincelles célestes, échappées du foyer divin. Nos âmes sont une image, un reflet, un souffle de Dieu ; cela suffit pour que le Verbe divin se revête

de notre pauvre humanité et vienne nous apprendre comment nous devons traiter nos âmes; de quel respect nous devons entourer celles de nos frères; les sauver est la seule chose nécessaire : *Unum necessarium,* car elles ont une valeur infinie. Saint François Xavier l'avait compris, et le *Quid prodest ?* « A quoi sert ? » répété par saint Ignace, avait pénétré son intelligence.

Tout ce qui n'est pas le salut et l'intérêt de mon âme pour lequel le Verbe s'est fait chair, tout ce qui n'est pas le salut et l'intérêt des âmes, est l'accessoire dans la vie chrétienne. *Quid prodest ?* A quoi bon ? à quoi sert ?

Que puis-je faire aujourd'hui pour le bien des âmes ? pour la sanctification de la mienne ?

Saint François Xavier, donnez-nous votre foi, votre zèle et votre amour.

I^er MERCREDI DE L'AVENT

Adoro te devóte, latens Deitas. (Hymne.)

La Vierge Marie a compris les secrets de l'abaissement du Verbe. Elle en a — plus qu'aucune créature — mesuré la profondeur.

Elle y répond par l'adoration, l'anéantissement total de tout son être, devant la Majesté Souveraine et cachée du Verbe, enseveli dans son cœur. Par son amour, Marie — la Servante du Seigneur — est, autant que peut l'être une créature, l'écho fidèle et reconnaissant de ce torrent d'amour infini qu'est le Dieu fait homme.

Approchons de ce tabernacle vivant, pénétrons-nous de l'esprit qui anime la Vierge-Mère, quel silence ! quel recueillement ! quelle union à Dieu ! quel soin pour éviter tout ce qui pourrait lui déplaire.

Adoro te devote, latens Deitas.

O Dieu ! mon cœur est souvent votre Tabernacle, est-ce ainsi que je vous adore ? que je vous aime ? que je vous sers ? Est-ce ainsi que je m'anéantis, que je ne compte plus devant vous ? Est-ce en toute vérité que je vous dis : Seigneur, je suis votre serviteur, je ne suis que votre serviteur ; pour moi, hors votre service, tout le reste n'est rien. O mon Dieu ! puis-je faire moins que de vous servir aujourd'hui, un seul jour, avec toute la foi de mon âme et tout l'élan de mon cœur ?

Me voici, Seigneur, me voici, pour faire votre volonté.

Ier JEUDI DE L'AVENT

« Le Verbe était Dieu (S. Jean, I, 1). »

Humbles et recueillis adorons l'anéantissement de notre Dieu caché sous les voiles de notre nature. Admirons sa prodigieuse condescendance. Écoutons sa prière incessante. Prière de notre tout-puissant Médiateur. Il prie parce qu'Il est déjà comme l'un de nous, tant notre salut lui est cher et tant Il veut que sa prière soit notre prière. Elle est toute-puissante parce qu'Il est Dieu, l'égal de celui qu'Il prie ; suppliante parce qu'Il est homme et qu'Il parle pour nous, nous prêtant son Cœur et ses lèvres. Et nous n'avons plus qu'à nous unir à cette invocation parfaite, par Lui, avec Lui, en Lui, pour avoir l'assurance d'être exaucés. L'Église le sait bien. « *Per eumdem Christum Dominum nostrum.* » Et le Seigneur l'a dit : « Tout ce que vous demanderez en mon nom vous sera accordé... »

Quelle richesse que cette prière du Verbe divin avec laquelle nous balbutions la nôtre. Répétons ses paroles, imprégnons-nous de ses pensées. Pénétrés enfin de reconnaissance pour cette médiation, répondons à tant d'a-

mour ! Soyons humbles, nous ne pouvons rien faire sans Lui et comment nous élever quand Il est si bas ! Lui, notre Dieu ! Ah ! que nous avons besoin de ses leçons. Il cache sa grandeur et nous dissimulons notre misère ! Il se fait homme et nous voulons être honorés comme des dieux. La faute originelle : orgueil et mensonge est toujours là, et c'est pour cela que nous désobéissons à Dieu !...

Que les abaissements du Verbe nous replacent dans l'humilité, dans la vérité ; vivons dans le recueillement, dans le silence, à notre place !

Seigneur, Seigneur, ayez pitié de moi parce que je suis un pécheur !

Ier VENDREDI DE L'AVENT

« Rien n'est impossible à Dieu » ! (S. Luc, I, 34.) Anéantissement du Verbe dans le sein de Marie.

Si nous demeurons saisis d'étonnement en considérant l'abaissement du Tout-Puissant, Créateur, Éternel, Infini, Saint, saint, saint, enseveli sous les voiles de l'humanité virginale de Marie, que devons-nous penser en recevant le même Souverain Maître et Sei-

gneur dans nos âmes misérables, à peine purifiées, quand il y descend sous les voiles eucharistiques.

Oh ! mon Dieu ! que faites-vous ? Où vous entraîne votre charité ? Je viens à vous, moi ? Ne devrais-je pas fuir ? Jusque-là, jusque dans ce cœur distrait, froid, insensible, jusque dans le sein de cette créature si souvent oublieuse de ses devoirs, si souvent coupable. Jusque-là vous pouvez descendre, ô charité de mon Sauveur ! Charité. Amour. Tel est le secret des mystères bouleversants qui s'appellent la Crèche, l'Égypte, Nazareth, le Calvaire et l'Eucharistie.

L'étincelle divine qui est dans nos âmes l'attire à ce point. C'est l'image du Père céleste qu'Il aime et poursuit en nous avec toute la Charité de son Cœur sacré. Nous sommes aimés par le Cœur d'un Dieu. Tout est là.

Adorons, remercions, et disons dans l'élan de notre reconnaissance : « Me voici, Seigneur, me voici, pour faire votre volonté. » Ah ! c'est bien le moins : donnons-nous à Lui. Coopérons à son effort. Laissons-nous sauver par ce Rédempteur. Il ne demande que notre bonne volonté.

« Me voici, Seigneur, me voici ! »

Ier SAMEDI DE L'AVENT

« Me voici, Seigneur, pour faire votre volonté. Isaie — Voici la servante du Seigneur. » (S. Luc, 1, 38.)

O Cœur de Marie ! admirable reflet du Cœur de Jésus, faites-nous comprendre que si le Rédempteur est venu sur la terre pour faire la volonté de Dieu, nous, pauvres créatures, qui tenons tout de Lui, nous ne sommes en ce monde *que pour cela*.

Le Verbe divin nous prête sa voix ; pour la première fois, Il nous instruit, nous donne le motif de ce bouleversement inouï, de cet insondable mystère : Un Dieu fait homme !

L'homme s'est révolté contre Dieu et le Rédempteur vient le replacer dans sa voie. Il vient, en notre nom, faire la volonté de Dieu.

Dans le cœur de la Vierge Marie, Tabernacle très pur et très aimable du Seigneur ! Quel écho fidèle ! quelle union parfaite. Celui qui devait être obéissant jusqu'à la mort et la mort de la croix, devait être le Fils de la Servante du Seigneur, de la Vierge dont toute la vie fut un acte d'obéissance.

Comprenons-nous enfin que tout est là :

Servir le Seigneur, là, seulement, est notre honneur, notre véritable gloire; soyons humbles, vrais, obéissants, simples.

Aujourd'hui, suis-je dans la voie où Dieu me veut? Mes projets sont-ils soumis à sa loi, à ses desseins sur moi? Suis-je le serviteur fidèle, empressé, dévoué, qui fait passer ses intérêts après ceux de son maître ?

O Père ! que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel.

Evangile du deuxième dimanche de l'Avent.

S. Matthieu XI, v. 2 à 10.

En ce temps-là, Jean ayant appris, dans sa prison, les œuvres du Christ, envoya deux de ses disciples pour lui dire : Etes-vous Celui qui doit venir ou devons-nous en attendre un autre? Jésus leur répondit : Allez rapporter à Jean ce que vous avez entendu et ce que vous avez vu : les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent, l'Evangile est annoncé aux pauvres, et heureux celui qui ne se scandalisera point à mon sujet. Comme ils s'en retournaient, Jésus se mit à parler de Jean et dit au peuple : Qu'êtes-vous allés voir dans le désert? un roseau agité par le vent? Mais encore, qu'êtes-vous allés voir? un

homme vêtu mollement? Vous savez que ceux qui s'habillent de la sorte sont dans les palais des rois. Qu'êtes-vous donc allés voir? un prophète? Oui, je vous le déclare, et plus qu'un prophète; car c'est de lui qu'il est écrit : J'envoie devant vous mon Ange qui vous préparera la voie.

IIe DIMANCHE DE L'AVENT

« Je suis la voix de celui qui crie dans le désert : Préparez le passage du Seigneur... » (S. Jean, 1, 22, 23.)

Telle est la vocation de tout chrétien en ce monde : être la voix qui parle de Dieu, qui annonce Dieu, qui prépare la route de Dieu dans les âmes; nous ne sommes venus en ce monde que pour cela ; être la voix intelligente et libre, unissant toutes les voix de la création dans un hymne de reconnaissance et d'amour, et criant à tous : « Adorez, aimez, servez le Seigneur. » Être cette voix, c'est accomplir la volonté de Dieu ; c'est le glorifier dans la mesure de nos forces. C'est imiter le grand Saint dont Notre Seigneur a fait un magnifique éloge, en l'appelant « son ange, son messager, celui qui prépare sa route ».

Pour remplir cette mission sublime de

laquelle nous tirons toute notre grandeur, nous avons plus d'une voix. Sans doute, la parole en est une; la parole chaude, affectueuse, entraînante, au service d'un cœur généreux et fidèle, est un mode d'apostolat; mais l'exemple doit toujours l'accompagner et souvent le précéder. C'est une manière très sûre de prêcher; c'est montrer le fruit de la prédication, c'est gagner beaucoup de temps, s'assurer contre les paroles inutiles ou maladroites, c'est porter toujours à coup sûr.

Demandons au rude et fervent précurseur ce que nous devons faire, aujourd'hui, pour entrer dans l'esprit de son apostolat; pour préparer la voie du Seigneur, son avènement dans les âmes qui l'ignorent, et demandons la grâce de suivre les indications de notre conscience, avec bonne volonté : *Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam!*

IIe LUNDI DE L'AVENT

« Il y en a un au milieu de vous que vous ne connaissez pas. » (S. Jean, 1, 26.)

Si l'ardent Précurseur de Jésus revenait parmi nous, il ne nous dirait pas autre chose.

Il y en a *un*, un seul qu'il importe de connaître, un seul qu'il soit souverainement nécessaire de visiter, de pénétrer, et Celui-là, vous ne le connaissez pas !

Qui le connaît ? de cette connaissance intime, profonde, resplendissante, rejetant tout le reste dans les brumes, dans l'ombre, dans l'accessoire ; qui le connaît de cette connaissance lumineuse devant laquelle s'effacent les attaques, s'effondrent les doutes, qui le connaît ? Pourquoi est-ce que je ne le connais pas ? Il est au milieu de nous.

Je ne le connais pas, parce que je ne lis pas sa parole, je ne médite pas son Évangile, je ne le visite pas au Tabernacle, ou, si je fais ces choses, je n'y apporte qu'une demi-attention, qu'un esprit distrait, qu'un cœur partagé.

Ah ! il est vrai, Seigneur, je ne vous connais pas. Et pourtant, vous êtes au milieu de nous, vous nous pressez de mille manières, vous vous exprimez de mille façons. Me voici, Seigneur, je vous écoute. Vous êtes la voie, la vérité et la vie, je n'ai pas besoin d'autre chose : connaître ma route, y marcher dans la lumière et la plénitude de la force. Vous êtes tout cela pour moi. Et j'agis comme si je ne le savais pas.

Que voulez-vous que je fasse aujourd'hui, ô mon Seigneur ? quel est le devoir qui m'appelle ? tout devoir, généreusement accompli, nous révèle quelque chose de Dieu.

Mon Dieu ! faites que je vous connaisse et que je me connaisse moi-même.

IIe MARDI DE L'AVENT

« Il faut qu'Il croisse et que je diminue. » (S. Jean, III, 30.)

Écoutons cette admirable parole du Précurseur et méditons-la sous son double aspect, sur les lèvres de Jean-Baptiste et sur nos lèvres à nous, pauvres pécheurs !

Sur les lèvres de Jean, le pénitent, le prédicateur, le préparateur du chemin de Jésus, cette parole signifie que l'apôtre, après avoir attiré la multitude, après en avoir été suivi et aimé, se retire, s'efface, se fait oublier dès que les âmes ont été conduites vers le Seigneur. Alors, c'est avec Dieu seul qu'il doit les laisser ; c'est à Dieu seul qu'il doit les attacher ; c'est le surnaturel, l'amour divin qui doit croître dans les fidèles et tout ce qui est humain et naturel doit diminuer. Oh ! la belle, la sé-

duisante mission ! travailler, lutter, souffrir, poursuivre les rebelles, avoir toutes les douleurs, toutes les angoisses du père de l'enfant prodigue, ramener enfin celui-ci à la maison paternelle et puis disparaître pour aller à d'autres. Heureux ce précurseur apostolique et désintéressé. Il aura part au magnifique éloge prononcé par le Seigneur.

Et nous, comment devons-nous prononcer cette parole ? Il faut qu'Il croisse, et que je diminue ? Que suis-je ? erreur, orgueil, incertitude, égoïsme, inconséquence. Qu'est-Il ? la voie, la vérité, la vie. Il est humble et doux ; je suis le pécheur, Il est le Saint des saints. Plus Il croîtra, plus son esprit croîtra en moi, et plus le mal diminuera ; plus je guérirai de mes infirmités spirituelles ; il faut qu'Il croisse et que je diminue !

O vous qui fûtes l'ami si fidèle, si désintéressé du Maître, apprenez-nous d'abord à faire son œuvre en nos âmes par le détachement de tout ce qui n'est pas Lui, par le travail sur nous-mêmes qui fera croître sa grâce et diminuer nos infidélités ; puis, donnez-nous la lumière et la force nécessaires pour lui amener des âmes sans les retenir vers nous, sans rien chercher pour nous que son service et sa gloire.

Mon Dieu ! pour que vous croissiez en moi, faites que je diminue !

IIe MERCREDI DE L'AVENT

« Je ne suis pas digne de délier la courroie de sa chaussure. » (S. Marc, 1, 7.)

Étudions ce modèle si parfait du zèle apostolique. Jean précède et annonce Jésus ; il lui prépare le chemin, il lui amène des âmes, il annonce la Rédemption, il montre le salut. Il est la voix qui proclame la vérité ; il est le serviteur fidèle et généreux. Il est humble, lui qui est — Jésus l'a dit — plus qu'un prophète, un ange ; il diminue sans cesse devant la face du Seigneur. Il n'est pas digne de le servir en détachant sa chaussure.

Et, comme il est dans le vrai ! Si grand, si dévoué, que soit un homme, qu'est-il devant Dieu ? qu'emploie-t-il à son service ? sinon les dons qu'il en a reçus ?.

Jean-Baptiste a pénétré mieux que tout autre les secrets et les mystères divins, c'est pour cela qu'il est humble ; à cette humilité si profonde, il joint l'austérité d'une vie pénitente ; comment approcher des âmes, com-

ment leur faire du bien si l'on n'a d'abord souffert et pâti pour elles. Il est pur, son zèle est comme la flamme qui dévore et emporte tout sur son passage, et puis, il est au-dessus des jugements du monde qu'il méprise ; il agit pour Dieu seul. Approuvé, béni de Dieu, peu lui importe *le reste !*

Où en sommes-nous ? quelle ressemblance avons-nous avec ce portrait ? nous qui voulons servir Dieu ; quel est le point qui nous éloigne le plus du modèle : Orgueil, vanité, sensualité, souci du monde, du succès? comment s'étonner de la stérilité de nos œuvres ?

Mon Dieu ! Mon Dieu ! ayez pitié de ma misère, ayez pitié de mes faiblesses.

Aujourd'hui je commence à ne vouloir que vous, à ne servir que vous, à ne m'occuper que de vous... Bénissez ma bonne volonté.

II• JEUDI DE L'AVENT

« Êtes-vous celui qui doit venir ? Ou devons-nous en attendre un autre?..... » (S. Math., 11, 3.)

Le Précurseur est en prison, ses disciples isolés, anxieux, entendent parler des merveilles accomplies par Jésus. Leur âme, déçue par

l'apparent échec de Jean, est découragée, leur action ralentie. Cependant, ils ont la bonne volonté, ils cherchent la vérité, la lumière, le salut ; et Jean leur fait dire d'aller vers Jésus et ils l'interrogent avec simplicité et droiture, la réponse est formelle. Les miracles assurent sa parole et Lui, le Messie, le Verbe divin, annonce la bonne nouvelle à ceux-là que le monde oublie ou méprise. L'Évangile est annoncé aux pauvres. C'est le signe donné par Jésus même, interrogé sur sa mission. Quand donc, nous aussi, en quête d'un homme de Dieu, nous nous demandons : Est-ce celui qui doit venir ? La charité doit le faire connaître. S'occupe-t-il des pauvres ? S'intéresse-t-il aux âmes des humbles et des petits ? C'est à ce signe que Jésus s'est fait reconnaître. C'est à ce signe que l'on reconnaît ceux qui viennent de Lui.

Comme le malade qui se retourne sur sa couche en quête de secours, nous cherchons toujours une nouvelle lumière, un nouvel appui. Calmons cette fièvre de nouveauté, demeurons avec le guide donné par la Providence et, s'il vient à nous manquer, allons vers celui que la charité attire vers les plus humbles. Nous-mêmes, pour calmer nos

angoisses, consoler nos détresses, allons vers le pauvre, vers celui qui souffre et donnons-lui tout notre cœur.

O Dieu, venez à mon aide, hâtez-vous de me secourir.

II° VENDREDI DE L'AVENT

« L'empereur Auguste publia un édit pour faire le dénombrement de tous les habitants de la terre » (S. Luc, II, 1.)

Quel événement! quelle agitation, quel bouleversement dans tous les foyers de l'empire romain. Que de commentaires pour expliquer la nécessité, l'utilité ou la vanité du caprice impérial. Le monde est en mouvement. Et tout ce mouvement formidable d'un peuple debout et marchant, selon l'ordre reçu, n'est qu'une préparation pour l'accomplissement des desseins de Dieu. Que nos jugements sont différents des siens! Que de choses nous paraissent immenses et ne sont que les fils conducteurs de la Providence pour amener une conversion, une lumière, un secours; pour exaucer la prière de l'humble, de l'enfant qui l'implore.

Tâchons de nous déprendre un peu des choses extérieures, de faire crédit à Dieu pour les événements qui nous étonnent ou contrarient nos projets. Dieu sait mieux que nous. Que de choses étonnent un enfant quand il nous voit agir sans connaître le mobile de nos actes. Que de pourquoi sur ses lèvres ! Mais il est confiant. Il sait que nous agissons pour son bien, même quand nous lui faisons du mal.

Ayons envers Dieu les sentiments de l'enfant docile, laissons-nous conduire, acceptons, de sa main, les biens et les maux. Tout nous mène à Bethléem, c'est-à-dire à la rencontre de Dieu : et, quand nous l'aurons trouvé, quand l'union de notre âme avec sa volonté divine sera accomplie, alors nous jouirons d'une grande paix, la paix promise aux âmes de bonne volonté.

Je m'abandonne à vous, ô mon Dieu !

IIe SAMEDI DE L'AVENT

« Tous allaient se faire enregistrer chacun dans la ville dont il était originaire. » (S. Luc, II, 2.)

Cet édit est une lumière pour les humbles habitants de Nazareth. Jusque-là, Joseph et Marie vivaient de la foi : l'Ange avait dit :

« Il sera le Sauveur... » Mais les prophètes disent : « Il naîtra à Bethléem », et alors?

Ah ! que nous eussions trouvé, en pareille contradiction, matière à des questions interminables, à des doutes motivés. Comme notre petite raison, avec ses lumières indécises, se serait placée devant Dieu pour lui dire : « Où êtes-vous ? Vous n'y pensez pas. Vous êtes en opposition avec vous-même; » et, avec quelle superbe arrogance, ayant jugé et condamné notre Souverain Maître, nous nous serions dispensés de lui obéir et de l'adorer.

Bien différente est l'attitude des vrais fidèles ! Les contradictions apparentes ne troublent ni Joseph ni Marie. Ils ne comprennent pas, ils ne savent pas. Mais Dieu sait, cela suffit. Le terme de l'attente approche, ils ne sont pas ébranlés, ils laissent à Dieu le soin de ce qui Le regarde; à eux, l'honneur de Le servir, c'est tout.

Et quand la nouvelle arrive sous leur toit, les oblige à partir, quelles pensées, quelles prières, quelles paroles ! ô Dieu, vous êtes admirable dans vos voies, et quand il vous plaît de nous faire voir le secret de vos desseins, nous restons émerveillés et ravis. *Magnificat, exultavit.*

O mon Dieu ! avec quelle confiance, quelle joie, je me livre à votre conduite, je m'abandonne à votre bon plaisir. Je ne sais rien, vous m'appelez à un but dont tous les événements m'éloignent, il me semble qu'il y a contradiction entre vos appels et ma route. Seigneur, j'attends, je vous ferai connaître mes besoins par la prière, puis je me reposerai en paix, parce que vous pouvez tout et que vous êtes mon Seigneur et mon Dieu !

Evangile du troisième dimanche de l'Avent.

S. Jean, I, v. 19 à 28.

En ce temps-là, les Juifs envoyèrent, de Jérusalem, des prêtres et des lévites vers Jean pour lui demander : Qui êtes-vous? Il déclara la vérité et ne la nia point ; il déclara qu'il n'était point le Christ. Quoi donc? demandèrent-ils. Etes-vous Elie? Et il leur dit : Je ne le suis point. Etes-vous prophète? Et il leur répondit : Non. Qui êtes-vous donc? lui dirent-ils, afin que nous puissions rendre réponse à ceux qui nous ont envoyés? Que dites-vous de vous-même? Je suis, répondit-il, la voix de celui qui crie dans le désert : Préparez le chemin du Seigneur comme a dit le prophète Isaïe. Or, ceux qu'on lui avait envoyés étaient des

Pharisiens et ils lui firent encore cette question : Pourquoi donc baptisez-vous, si vous n'êtes ni le Christ, ni Elie, ni prophète? Jean leur répondit : Pour moi, je baptise dans l'eau ; mais il y en a un au milieu de vous que vous ne connaissez pas; c'est lui qui doit venir après moi; il est au-dessus de moi, et je ne suis pas digne de dénouer la courroie de sa chaussure. Ceci se passa en Béthanie, au delà du Jourdain, où Jean baptisait.

III• DIMANCHE DE L'AVENT

« Préparez le chemin du Seigneur, aplanissez ses sentiers. » (S. Marc, 1, 3.)

Joseph et Marie vont partir pour accomplir l'ordre de César, ils vont donner le concours de leur bonne volonté, de leur effort à la réalisation des desseins de Dieu. Déjà ils pratiquent ce que prêchera plus tard l'austère Précurseur de Jésus.

Ils aplanissent la voie du Seigneur, par l'obéissance, le détachement, l'abandon.

Nul obstacle entre la volonté de Dieu et leur volonté; nulle entrave, nulle difficulté. Ils sont sur la terre comme des passagers; ils prennent d'un cœur également soumis les biens et les maux, ils savent, qu'en dehors du service

de Dieu, tout est accessoire et secondaire; rien dans leur cœur, rien dans leur esprit ne vient se mettre en balance, encore moins, en opposition, avec les commandements du Seigneur, avec les inspirations du Très-Haut.

Oh! comme elles sont aplanies les voies de Dieu dans de telles âmes.

Quel est en moi l'obstacle qui m'empêche de partir avec Joseph et Marie sur la route de Bethléem? c'est-à-dire dans la voie de la soumission, de l'abandon? qui m'empêche de me confier uniquement à Dieu? Quel fantôme se dresse entre mes désirs de mieux faire et leur réalisation? Sachons quitter Nazareth, c'est-à-dire nos habitudes, nos goûts, nos préférences, nos relations, nos amitiés, sachons quitter tout cela pour aller à Bethléem, vers l'inconnu, l'isolement, les embarras de toutes sortes, si le devoir le demande.

Oh! mon Dieu, aplanissez vous-même en mon âme tout ce qui m'empêche de m'unir parfaitement à vous, par l'abandon à votre bon plaisir. Eloignez de mon cœur l'obstacle insurmontable, le péché; donnez-moi l'esprit de sagesse et de force pour fuir les fascinations de la bagatelle, pour détruire les préjugés que m'infiltre l'esprit du monde; donnez-moi

le goût de la pureté, de la droiture, de la charité. Aplanissez, Seigneur, redressez, rendez-moi sincère dans mes examens, généreux dans mes résolutions, fidèle dans mes efforts.

Flecte quod est rigidum
Fove quod est frigidum.
Rege quod est devium.

III[e] LUNDI DE L'AVENT

« Joseph et Marie montèrent de la Galilée, usqu'en Judée... de Nazareth, à la ville de David, ethléem, dont ils étaient originaires. » (S. Luc, II, 4.)

Avec quelle reconnaissance, dans quels sentiments d'abandon, Joseph et Marie se préparent à partir. Jusqu'ici, ils obéissaient dans les ténèbres les plus profondes, dans les contradictions apparentes les plus troublantes ; et voici que l'ordre de César vient éclairer d'une façon resplendissante la route jusqu'alors obscure. Ils ont obéi sans comprendre, comme leur père Abraham ; ils savent que Dieu est le Souverain Maître, cela leur suffit, et les voilà qui vont obéir à un caprice impérial. Quel abîme entre eux et lui ! entre celui qui com-

mande et ceux qui obéissent ! Sans le vouloir, sans le savoir, ce monarque exprime la volonté de Dieu. Joseph et Marie ne voient pas autre chose.

Quelle leçon pour nous ! ne discutons, ni le mérite de nos Supérieurs ni la sagesse de leurs décisions. Dans ce qui semble extraordinaire, incompréhensible, est le fil conducteur des desseins de Dieu. C'est Lui, lui seul que nous devons voir, au travers des choses extérieures qui nous dirigent ou nous contraignent. Il est dans le devoir qui nous attend, quelle que soit la parole qui nous y convie, c'est Lui qui nous appelle.

Apprenons de Joseph et de Marie, cet abandon au bon plaisir divin qui est l'hommage suprême rendu à Dieu par une créature intelligente et libre. Voici l'adoration en esprit et en vérité, telle que le Seigneur nous la demande.

Seigneur, je soumets à votre volonté toutes les puissances de mon âme et de mon corps, mon obéissance vous dira la fidélité de mon amour; mon amour vous dira la mesure de mon abandon.

III• MARDI DE L'AVENT

« Et, pour obéir à l'édit, chacun alla s'inscrire dans la ville dont il était originaire. » (S. Luc, II, 3.)

Quelle agitation dans tout le monde romain! Quels sont les sentiments, les préoccupations, les paroles de ceux qui partent. Riches, savants, guerriers, puissants, artisans, pauvres; tous sont en mouvement, tous concourent, ce semble, à satisfaire un caprice impérial, et cependant tous font cortège à un modeste groupe, cause ignorée et réelle de ce bouleversement.

Joseph et Marie partent aussi, unissons-nous à leur sentiment de reconnaissance et d'amour envers Dieu, d'abandon à sa conduite providentielle. Quelle lumière, quelle paix, dans ces humbles voyageurs qui s'écartent pour laisser passer les litières et les élégants cavaliers! Avec quel dédain ceux-ci les regardent, et, pourtant, les Anges inclinés leur font cortège; la Vierge Immaculée est le Tabernacle où repose le Tout-Puissant Maître du monde.

Apprenons de ce spectacle, que les desseins de Dieu sont, d'ordinaire, voilés sous les appa-

rences les plus humbles et les plus fragiles. Les œuvres vraiment fécondes sont fondées par les très petits, aux yeux du monde. Dieu seul agit, Lui seul donne le succès; à nous l'effort, à nous la bonne volonté : notre part est assez belle, pourvu que nous restions dociles à l'impulsion de sa grâce en ne cherchant que son bon plaisir.

Essayons pendant ces jours qui précèdent Noël de nous mettre dans les dispositions de Joseph et de Marie. Ils vont, ils viennent, en apparence, comme beaucoup d'autres; mais ils ne sont occupés que de Jésus. Comme ils le désirent! Lui seul remplit leurs pensées et leurs cœurs.

O Jésus! donnez-nous de ne chercher que vous au travers des ombres de la terre et de vous trouver enfin dans les clartés du ciel!

III^e MERCREDI DE L'AVENT

« J'envoie devant vous mon Ange pour vous préparer la voie. » (S. Marc, 1, ».)

Le Seigneur, louant son Précurseur, rappelle les paroles du Prophète et affirme que c'est à Jean-Baptiste qu'il les faut appliquer. Ce n'est

ni un roseau agité par le vent ni un homme vêtu mollement et cherchant le bien-être. Non, c'est un Ange ; ne pensant qu'à Dieu, ne voyant que Dieu, ne s'occupant que du service de Dieu. Telles doivent être les dispositions, l'état d'âme de celui qui veut préparer la voie du Seigneur, être apôtre, lui gagner des âmes. Le roseau faible et mobile qui s'incline à tout vent, qui cherche au dehors ses inspirations, ne peut être ni l'apôtre ni l'appui de ses frères.

Celui qui craint la peine, la fatigue, le labeur, ne peut être le messager divin. Celui qui se cherche lui-même dans son apostolat, qui veut en ressentir les consolations et les joies, celui-là ne peut être le précurseur de Dieu. Son action sera stérile.

Si donc nous voulons nous donner, nous dépenser pour le service de Dieu, demandons une foi robuste et inébranlable ; tendons à l'austérité, tout au moins au sérieux de la vie ; évitons tout ce qui amollit et désarme ; chaque matin disons à Dieu : « Que puis-je faire aujourd'hui ? Que demandez-vous de moi ? »

Seigneur, je veux être tout à vous.

IIIe JEUDI DE L'AVENT

« J'envoie devant vous mon Ange pour vous préparer la voie. » (S. Marc, 1, 2.)

Revenons sur ce sujet important. Qui de nous n'a pas eu au cœur le désir, l'espoir de préparer le chemin du Seigneur dans ceux qui lui sont chers? Ils ne le connaissent pas ou le connaissent mal, et nous avons cette magnifique espérance, entremêlée d'angoisses douloureuses : les conduire à la lumière, c'est mon espoir. Est-ce que je fais tout ce qu'il faut pour arriver à ce but? Voilà mon anxiété.

Dans tout apostolat de ce genre, l'exemple vaut mieux que la parole ; ce n'est pas à dire qu'il faille toujours se taire ; mais en général, appelons Jésus par nos prières, nos sacrifices ; montrons-le, prêchons-le, par une vie toute surnaturelle. Comme Jean, l'intrépide précurseur de Jésus, soyons fermes dans notre foi, assurés dans notre espérance, infatigables dans notre charité ; sachons parler et nous taire à propos, soyons unis à Dieu, marchant en sa présence, évitant tout ce qui peut lui déplaire et nous dévouant au bonheur de ceux qui nous entourent ; alors vraiment, nous

montrerons le Seigneur en nous, nous attirerons vers Lui, nous le prêcherons sans rien dire et nous préparerons sa voie.

O mon Dieu, rendez-moi meilleur, pour que je sois moins indigne de vous servir.

Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam.

III^e^ VENDREDI DE L'AVENT

« Et chacun se rendit dans la ville dont il était originaire. » (S. Luc, II, 3.)

Méditons une fois encore sur l'abîme qui sépare les enfants de Dieu des enfants des hommes. Et voyons quelle erreur règne en ce monde au sujet des uns et des autres. César croit être le seul et souverain promoteur du mouvement universel, il se complaît dans cette expression générale de sa puissance.

Les courtisans qui vivent à l'ombre du trône, les gouverneurs qui transmettent et font exécuter l'ordre impérial, les savants, les puissants, les riches, les pauvres, commentent, blâment ou louent, — toujours au point de vue terrestre, incomplet, obscur, — cette décision du monarque. Les gens de Bethléem

se félicitent de ce que la ville de David va reprendre la vie, le mouvement et accroître ses richesses; car, nombreux sont ceux qui lui doivent leur origine. L'intérêt, l'orgueil, la vanité, tels sont les mobiles des gens de ce temps-là, telles sont les lueurs qui éclairent leurs intelligences et dirigent leurs jugements.

Et nous? quoi que nous fassions, combien nous sommes imbus de ces préjugés; nous croyons les dominer, nous allons même jusqu'à faire profession de ne les compter pour rien, nous revêtons des formes extérieures qui affirment notre dégagement. Sondons sincèrement nos cœurs. Interrogeons notre conscience; dans la pratique de la vie, nous rendrons un perpétuel hommage à ce que nous avons fait serment de mépriser. Pompes et vanités du monde, intérêt personnel ou collectif nous fascinent, nous dirigent, nous absorbent au point de nous faire dévier sans cesse de la route que nous avons sincèrement choisie : Dieu, son service et sa gloire!

O mon Dieu, éclairez-moi de vos célestes lumières pour que vous soyez tout pour moi.

III• SAMEDI DE L'AVENT

« Joseph aussi partit de Nazareth avec Marie. » (S. Luc, II, 4.)

Unissons-nous aux pensées, aux prières de ces deux voyageurs. Écoutons leurs paroles.

Ils adorent le Verbe de Dieu anéanti, voilé, perdu dans cette foule bruyante, ignoré de tous ; et, dans leurs cœurs ardents et fidèles, la prière est d'autant plus fervente qu'ils sont seuls à le connaître et à lui rendre hommage.

Leurs pensées ne sont qu'une méditation ininterrompue du mystère dont ils ont le secret; et leurs paroles, rares et prononcées à voix basse, ont pour objet l'Enfant confié à leur pieux dévouement. Ils sont investis de la confiance divine et y répondent avec tout l'amour de leur cœur.

Et nous? Après la sainte Communion, n'emportons-nous pas dans nos cœurs le Dieu caché, méconnu, ignoré ? Et cette ignorance, cette méconnaissance presque universelle nous trouble et nous glace. Nous sommes atteints par l'indifférence générale; Joseph et Marie y trouvaient un nouvel aliment à la ferveur de leurs adorations, tandis que, pour

nous, elle est comme un scandale, ou une excuse de notre tiédeur et de nos négligences.

Demandons à Joseph et à Marie une foi vive qui nous donne tout à Dieu, qui nous attache à Lui plus fidèles que jamais, lorsque la voix des blasphémateurs, des renégats, des incrédules arrive jusqu'à nous; ah ! si nous pouvions réparer leurs fautes, étouffer leurs clameurs ; avoir autant de zèle à ramener les égarés qu'ils en déploient pour se perdre ! Du moins, que la ferveur de nos actions de grâces console le Dieu caché qui se confie à nous.

O Seigneur ! ô Jésus ! plus les cœurs seront froids, incrédules, rebelles, plus nous aurons d'amour pour vous !

Evangile du quatrième dimanche de l'Avent.

S. Luc, III, v. 1 à 6.

La quinzième année de l'empire, de Tibère César, Ponce Pilate étant gouverneur de la Judée, Hérode tétrarque de la Galilée, Philippe, son frère, de l'Iturée et de la Trachonite, et Lysanias d'Abylène ; sous les grands prêtres Anne et Caïphe, le Seigneur fit entendre sa parole à Jean, fils de Zacharie,

dans le désert; et il parcourut tout le pays qui est aux environs du Jourdain, prêchant un baptême de pénitence pour la rémission des péchés, ainsi qu'il est écrit au livre des Prophéties d'Isaïe : Une voix crie dans le désert : Préparez le chemin du Seigneur, rendez droits ses sentiers; toute vallée sera comblée, toute montagne et toute colline sera abaissée; les chemins tortueux deviendront droits, les raboteux seront aplanis; et tout homme verra le Sauveur envoyé de Dieu.

IV• DIMANCHE DE L'AVENT

« Joseph partit, pour se faire inscrire, avec Marie. » (S. Luc, II, 4.)

Marie se rendant à Bethléem, c'est-à-dire où l'appelle la volonté de Dieu — au milieu du tumulte des foules ou dans le chemin solitaire — est le modèle de notre action de grâce après la Communion. Comme Marie, nous portons le Seigneur, nous traversons les rues populeuses ou les routes silencieuses, quoi qu'il en soit, nous portons en nos cœurs le grand Méconnu. Ayons le sentiment de l'honneur qu'il nous fait, tâchons que notre esprit et notre cœur restent fidèlement unis, tout le long du jour, à l'Hôte divin qui nous a

demandé asile ; et puis, allons où sa volonté nous appelle, allons sans crainte, c'est nous qui le portons, c'est Lui qui nous conduit. Ah ! elle nous appelle tous à Bethléem, à l'abandon, au renoncement, à l'humilité, à l'oubli de nous-même pour trouver Jésus seul. Comme la Vierge Marie, soyons recueillis, silencieux, aimons à passer inaperçus. Toutes les préoccupations de Joseph et de Marie n'avaient pour objet que Jésus ; ils abandonnaient à Dieu le soin de tout le reste.

Et nous? jusqu'au pied de l'autel nous apportons nos pensées vaines, nos désirs futiles, nos aspirations égoïstes.

O mon Dieu! refaites-moi! Donnez-moi de comprendre que je suis en ce monde pour vous servir, vous, mon Maître souverain; je suis votre bien, votre ouvrage, votre propriété et votre service fait toute ma grandeur. Je veux, ô mon Dieu, comme le disait sainte Thérèse, je veux m'occuper de vos affaires, occupez-vous des miennes. Je vous les abandonne.

IV• LUNDI DE L'AVENT

« Joseph partit de Nazareth et monta en Judée avec Marie. » (S. Luc, II, 4.)

Dans ce voyage de Joseph et de Marie, étudions une fois encore ce qui doit être le modèle de notre passage en ce monde.

Ils n'emportent que ce qui leur est nécessaire pour bien recevoir Jésus.

Dans une foule, embarrassée par tout le bagage du luxe et du superflu, ils cheminent, dégagés de tous les soucis de la fortune, dégagés de cette soif de *paraître*, cause de tant de maux actuels, ils cheminent sous le regard de Dieu, uniquement préoccupés de Lui plaire.

Et nous qui marchons vers Dieu, nous qui devons le joindre par la Communion avant de le posséder par la mort, comment traversons-nous les routes qui conduisent à Lui?

Avant tout, en approchant de la fête de Noël qui doit nous ouvrir le tabernacle, — nouvelle crèche de l'Enfant-Dieu — rejetons au loin le triste bagage de nos fautes; ne gardons rien qui trouble notre conscience; sou-

mettons au ministre du pardon tout ce qui peut être un nuage, un obstacle entre Jésus et nous...

Puis, cherchons ce qui nous arrête dans la marche, dans le progrès, dans la perfection et, généreusement, sacrifions ce bagage, cette attache, cette bagatelle!

O mon Dieu! éclairez-moi, fortifiez-moi; faites que je voie ce que vous voulez de moi et donnez-moi le courage de l'accomplir. Rendez-moi humble et simple devant le monde, comme devant vous.

IV• MARDI DE L'AVENT

JOSEPH ET MARIE VONT A BETHLÉEM

Marie porte en son cœur le secret de son union parfaite avec le Dieu caché et méconnu; Joseph et Marie marchent vers Bethléem où Jésus doit leur être révélé.

Nous trouvons toujours dans ce voyage le modèle de notre course vers l'éternité.

Nous aussi, nous portons dans nos cœurs le Dieu caché et méconnu de l'Eucharistie, et dans cette union nous trouvons la force et la

lumière nécessaires pour parcourir la route du temps. De même que sur le chemin de Bethléem tous se dirigent vers le même but, tous vont s'inscrire, les uns en riant et en chantant, les autres en pleurant; les uns agités, d'autres paisibles; les uns ayant toutes les commodités qui adoucissent les rudesses du chemin, les autres se heurtant aux pierres ou se déchirant aux épines, cela est accessoire, tous vont à Bethléem.

Joseph et Marie savent seuls le véritable but de leur voyage, seuls, ils gardent Dieu et vont à Lui.

Et nous? nous cheminons avec la foule dans la grande route de la vie qui conduit à la mort, c'est-à-dire à Dieu. Tous suivent le même chemin. Le suivons-nous avec l'ignorance, l'insouciance de ceux qui allaient à Bethléem? ou, savons-nous comme Joseph et Marie, que nous allons au-devant de Dieu, que la mort va nous révéler?

O mon Dieu! éclairez-moi, fortifiez-moi, dégagez-moi des pensées obsédantes et inutiles. Faites que je chemine aujourd'hui sous votre regard, pesant toutes choses à la lumière de la foi, les jugeant comme à mon dernier jour.

IV^e MERCREDI DE L'AVENT

JOSEPH ET MARIE VERS BETHLÉEM

Ils vont, au travers d'une route commune, à la révélation de Dieu. Ils vont à Bethléem pour que Jésus y naisse. Ils se préparent à cet avènement par le recueillement, la prière et l'indifférence totale pour tout ce qui ne regarde pas le service du Seigneur.

Nous aussi, nous allons au lieu de notre naissance éternelle, nous allons à la rencontre de Dieu et tout ce qui n'est pas un secours, une aide, une lumière pour préparer cette rencontre, nous doit être étranger ou indifférent. Tout ce qui n'est pas le service de Dieu ou celui de nos frères, tout ce qui n'est pas inspiré par l'amour de Dieu et celui de nos frères, tout ce qui est en dehors de nos devoirs : devoirs envers Dieu, envers la famille, envers la patrie, envers nos semblables, devoirs de sanctification personnelle et d'apostolat, doit nous être indifférent, afin de n'être pas une entrave, un arrêt, un obstacle qui nous empêche d'atteindre le but vers lequel nous marchons.

Mon Dieu! je suis peut-être à la veille

d'atteindre Bethléem, le lieu de lumière où je vous verrai, vous que j'ai tant cherché au milieu des ombres et des erreurs de ce monde.

Eternelle vérité! éclairez-moi, faites-moi comprendre ce que je dois quitter, oublier, abandonner, dès aujourd'hui, pour paraître devant vous avec la paix et la joie de l'enfant attendu dans la maison paternelle.

O Dieu, dépouillez-moi, détachez-moi de tout ce qui peut vous déplaire.

Créez en moi un cœur pur.

IV• JEUDI DE L'AVENT

JOSEPH ET MARIE ARRIVENT A BETHLÉEM

Quel tumulte autour de la ville! quelle hâte de se dépasser les uns les autres pour être sûrs d'être logés! quels soucis du soin matériel, de ses aises, de ses goûts! Bien différents sont Joseph et Marie. Les Anges les environnent, le regard de Dieu est sur eux, ils conversent avec Lui dans le silence de leurs cœurs. Lui est tout; son service, son amour, les occupent uniquement; ils n'ont souci que de Lui plaire et d'accomplir sa volonté.

Il en est encore ainsi en ce monde. La foule s'agite, et gronde pour se disputer les lambeaux ou les débris des choses inutiles ou mauvaises; elle court après la bagatelle, elle veut sa part de paillettes, elle saisit tout ce qui brille, et dans cette course folle, elle écrase, au besoin, ceux qui vont ailleurs! ceux qui ne cherchent que le vrai, le certain, l'éternel.

Joseph et Marie ne s'agitent pas. Où logeront-ils? où naîtra l'Enfant-Dieu? Point de questions sur leurs lèvres, ils feront tout ce qui dépendra d'eux pour lui assurer un asile, puis, ils attendront tout de Dieu, comme s'ils n'avaient rien fait; et cela paisiblement, humblement.

Et nous? Recueillons-nous et cherchons quels sont les désirs, les préoccupations, les soins qui nous absorbent; quelle est la pensée qui m'obsède, quel est le principal motif de mes démarches, de mes paroles et de mes actes? Oh! mettons de l'ordre dans nos désirs et dans nos rêves. Devenir meilleurs pour plaire à Dieu, pour accomplir sa volonté, aller à Lui, préparer ses voies dans ceux qui l'ignorent; le servir et allumer dans tous les cœurs le désir d'être tout à Lui : Voilà le rêve de tout chrétien qui accomplit soigneusement ses

devoirs d'état, en vue de plaire au Maître qui les lui confie. Le reste, c'est l'accessoire, cela nous sera donné par surcroît.

Seigneur, je m'offre à vous pour vous servir de tout mon cœur.

IV. VENDREDI DE L'AVENT

JOSEPH ET MARIE ARRIVENT A BETHLÉEM

Au sein de l'agitation tumultueuse qui les entoure, Joseph et Marie restent dans les sentiments qui ont inspiré leur départ et qui les ont accompagnés tout le long de la route. Dieu! Dieu seul! son service et sa gloire; hors de là, rien ne les arrête ni ne les préoccupe...

En vérité, il viendra un jour — au-devant duquel nous marchons — un jour où il n'y aura plus de place pour nous dans l'hôtellerie de ce monde; un jour où nous serons déposés dans le cercueil, comme l'Enfant-Dieu, enveloppé de langes, fut couché dans une crèche; un jour où, si grande que soit notre opulence, nous serons réduits à la plus complète pauvreté. Ce jour-là, nous commencerons à vivre, il marquera notre naissance éternelle.

Allons à ce dépouillement suprême, en nous détachant volontairement de tout ce qui nous arrête dans le chemin qui mène à Dieu. Plus nous mettrons d'énergie à nous libérer des entraves du monde, entraves de la vanité, du bien-être, du luxe, plus nous serons riches quand nous paraîtrons devant Dieu.

Préparons-nous à la Communion de Noël avec la ferveur que nous voudrions avoir au dernier de nos jours, avec le soin qui recherche, accuse et pleure les moindres souillures ; préparons-nous à recevoir dignement le Dieu très pur et très saint, sur la terre, afin qu'Il nous accueille un jour, pauvres pécheurs que nous sommes, dans ses tabernacles éternels.

Seigneur ! je ne suis pas digne ; mais, dites une parole et je serai sauvé.

IV[e] SAMEDI DE L'AVENT
OU VEILLE DE NOEL

« Il n'y avait pas de place *pour eux* dans les hôtelleries. » (S. Luc, II, 7).

Accompagnons les groupes qui entrent à Bethléem. Voyons comment sont accueillis

ceux qui ont l'apparence de la richesse ou du pouvoir, avec quel empressement on les reçoit; les hôteliers se hâtent de devancer leurs désirs.

Joseph et Marie se présentent à leur tour, on les toise, on les observe, il y a encore de la place, mais il la faut réserver pour ceux qui peuvent largement payer ; il n'y a pas de place *pour eux*, et ils se retirent sans murmurer après avoir été refusés dans toutes les hôtelleries. Ils sont calmes et paisibles sous cette nouvelle épreuve parce qu'ils sont humbles et entièrement soumis au bon plaisir de Dieu. Ils sortent de la ville, ils ont fait tout ce qu'ils ont pu, ils attendent maintenant le secours de Dieu.

Interrogeons-nous, est-ce ainsi que nous agissons ? faisons-nous tout ce qui dépend de nous pour accomplir nos devoirs d'état ; réussir dans nos affaires ; puis, ayant agi sous le regard de Dieu, savons-nous supporter paisiblement l'échec ?

Et puis, car les leçons abondent, quel est le mobile de l'accueil que nous réservons à nos visiteurs? Est-il éclairé par des vues surnaturelles? voyons-nous dans le pauvre, dans l'humble, l'apparence de Jésus qui s'est revêtu, pour vivre parmi nous, des livrées de l'indi-

gence. Recevons-nous le pauvre avec l'intérêt, l'affectueuse charité à laquelle il a droit. Est-ce que je ne le quitte pas brusquement, lui montrant qu'il n'y a plus de place pour lui dans mon cœur, dès qu'une relation plus flatteuse pour mon amour-propre se présente?

Oh! ne condamnons pas les hôteliers de Bethléem, nous sommes de leur race!

Et dans la sainte Communion même, recevons-nous l'Hôte divin comme il convient? Y a-t-il toujours pour Lui la place d'honneur? O mon Dieu, venez en moi! je crains que vous ne trouviez qu'une pauvre et misérable étable, mais je veux vous y recevoir avec tout mon cœur... *Venez, Seigneur, venez!*

Evangile de la Nativité de Notre Seigneur.

S. Luc, II, v. 1 à 14.

En ce temps-là on publia un édit de César-Auguste qui ordonnait de faire le dénombrement des habitants de toute la terre. Ce premier dénombrement se fit par Cyrinus, gouverneur de la Syrie. Et chacun allait se faire enregistrer dans la ville dont il était originaire. Joseph étant de la maison et de la famille de David partit donc de Na-

zareth, ville de Galilée et vint en Judée à la ville de David appelée Bethléem, pour se faire enregistrer avec Marie, son épouse, qui était enceinte. Pendant qu'ils étaient en ce lieu, l'époque de ses couches arriva et elle mit au monde son fils premier-né, l'enveloppa de langes et le coucha dans une crèche parce qu'il n'y avait pas de place pour eux dans l'hôtellerie. Or, il y avait aux environs des bergers qui passaient la nuit dans les champs, et qui veillaient tour à tour à la garde de leurs troupeaux. Tout à coup un ange apparut, et une clarté céleste les environna, ce qui leur causa une extrême frayeur. Alors l'ange leur dit : Ne craignez point, car je viens vous annoncer une nouvelle qui sera pour tout le peuple le sujet d'une grande joie ; c'est qu'aujourd'hui, dans la ville de David, il vous est né un Sauveur qui est le Christ, le Seigneur. Et vous le reconnaîtrez à cette marque : vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche. Au même instant une troupe nombreuse d'esprits célestes se joignit à l'Ange et louait Dieu en disant : Gloire à Dieu dans le Ciel et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.

Evangile de la Nativité de Notre Seigneur.

Messe de l'Aurore.

S. Luc, II, v. 15 à 20.

En ce temps-là, les bergers se dirent les uns aux autres : Allons jusqu'à Bethléem, et voyons ce

qui est arrivé, ce que le Seigneur vient de nous faire annoncer. Ils se hâtèrent donc d'y aller, et ils trouvèrent Marie et Joseph avec l'enfant couché dans une crèche. Ils reconnurent à cette vue la vérité de ce qui leur avait été dit touchant cet enfant, et tout ceux qui entendirent parler admirèrent ce que les bergers leur racontaient. Cependant Marie conservait le souvenir de toutes ces choses et les méditait dans son cœur. Les bergers s'en retournèrent en glorifiant et en louant Dieu de tout ce qu'ils avaient vu et entendu, selon qu'il leur avait été annoncé.

FÊTE DE NOEL

« Marie l'enveloppa de langes et le coucha dans une crèche. » (S. Luc. II, 7.)

Assistons, humbles, recueillis, émus, à l'arrivée des voyageurs éconduits, loin de tout asile humain...

Ils sont heureux et reconnaissants à la vue de l'étable, abri inespéré ; ils le partagent avec les animaux, que leur importe ? ils remercient Dieu.

Et voici qu'une grande clarté illumine le ciel. Un chant inconnu jusqu'alors remplit les airs de vibrations joyeuses, la réalisation d'une magnifique espérance est donnée à la terre ;

« Gloire à Dieu ! paix à l'homme ! » car le Seigneur s'est penché vers lui, l'a visité et scelle aujourd'hui le pacte de la réconciliation et du pardon.

L'ordre est rétabli. Un Dieu a pris l'enveloppe humaine pour réparer le mal commis par l'homme. Il naît pauvre, humilié, abaissé, il dit en son cœur selon la parole du prophète : « Me voici, ô mon Dieu ! me voici pour faire votre volonté. » Dieu est glorifié ! et sur l'homme descend la paix et la bienveillance du Seigneur. Adorons la sagesse du plan divin, tâchons d'y conformer notre vie. Si nous sommes effrayés de nos fautes, si nous nous demandons comment rétablir l'ordre, glorifier Dieu et goûter la paix ; approchons-nous de l'Enfant divin, baisons avec respect la fragile enveloppe dans laquelle le Verbe de Dieu s'anéantit ; ne murmurons point des épreuves qui entravent nos désirs ou contrarient nos goûts ; notre docilité, notre abandon glorifient Dieu et attirent sur nos têtes le pardon et la paix.

Prenons à la crèche les précieuses leçons d'humilité, de soumission au bon plaisir de Dieu, de recueillement et d'abandon. Tâchons de finir l'année près de Jésus, dans l'étable,

entre Joseph et Marie. Unissons nos prières à leurs prières et demandons leur secours.

Me voici, ô mon Dieu! pour faire votre volonté! près de vous, Divin Enfant, devenu si pauvre pour l'amour de moi, tout sacrifice me paraît doux.

---

26 DÉCEMBRE

« Gloire à Dieu! paix à l'homme! » (S. Luc, II, 14).

Écoutons ce chant céleste dont la divine harmonie est l'expression de l'ordre à jamais rétabli.

Quelle extase dans le cœur si pur de Marie, dans l'âme si fidèle de Joseph. Ont-ils jamais rêvé autre chose : « Gloire à Dieu! paix à l'homme! » Ce fut le chant de la création aux premiers jours de l'Eden. C'est le chant de naissance du Rédempteur. Ils s'y associent de toute la ferveur de leur amour, en contemplant la forme fragile et gracieuse sous laquelle se cache le Tout-Puissant, le Sauveur! Ils s'unissent au chant des Anges et au silence de Jésus pour dire : « Gloire à Dieu! » Car cet anéantissement, cette humiliation, cet abandon

CHURCH DIVINITY SCHOOL of the PACIFIC

extérieur, cette faiblesse apparente du Verbe n'est que l'expression de la continuelle prière de son cœur : « Me voici ! mon Dieu ! me voici pour faire votre volonté ! » Joseph et Marie s'y unissent avec une perfection qui ne fut égalée par aucune créature, eux aussi feront la volonté du Père Céleste, ils ne sont en ce monde que pour cela. Elle les a conduits à Bethléem, puis à l'étable, elle les entraînera vers l'Égypte, les ramènera à Nazareth ; ils sont là, pour accomplir la volonté de Dieu.

Prions au pied de la crèche où repose l'Enfant Dieu et prenons, près de Joseph et de Marie, l'esprit d'humble soumission, de filial empressement pour accomplir ce que Dieu veut de nous. En première ligne et c'est ici que saint Étienne nous sert de modèle : Le pardon à ceux qui nous ont affligés ; et puis le recueillement pour bien connaître la volonté de Dieu, et l'énergie pour la mettre en pratique. *Me voici, ô mon Dieu, me voici pour faire votre volonté.*

27 DÉCEMBRE

« Paix à la terre ! » (S. Luc, II, 14.)

Après avoir médité les sentiments de Joseph et de Marie dans les premières adorations qu'ils offrent au Verbe fait chair, considérons l'accueil que ce Dieu tout-puissant reçoit de la terre. Comment reçoit-elle son Créateur ? C'est la nuit, le silence, le sommeil. L'indifférence générale. Seuls des bergers, des simples, des humbles, veillent. Et des savants, des âmes supérieures, élevées au-dessus des intérêts de ce monde, le cherchent. Ce sont des affranchis, affranchis des préoccupations terrestres par la pauvreté, ou par les aspirations d'âmes trop grandes pour s'en contenter. C'est l'exception qui vient faire cortège au Roi des rois. Il n'y a que les *détachés*, les dégagés qui viennent à l'étable et reconnaissent Celui qu'ils attendent.

O Dieu ! enveloppé de langes et couché dans une crèche, comment vous trouverai-je, comment vous reconnaîtrai-je, si je suis engourdi dans l'indifférence et l'obscurité d'une nuit sans étoile ; si mon esprit n'est occupé que de vaines pensées ; si mon cœur ne bat que

pour de vains désirs. Si la bagatelle me fascine ; si le luxe m'attire, si les soucis du bien-être m'absorbent...

Esprit de la crèche ! détachement, simplicité, humilité, abandon, que vous êtes loin de notre esprit. C'est un Dieu, c'est notre Dieu, notre Juge, qui nous donne une telle leçon et nous sommes rebelles et nous ne voulons pas comprendre.

Que puis-je faire aujourd'hui pour me rapprocher de Jésus enfant? Comment puis-je être plus simple? plus humble? plus calme dans mon abandon?

O Jésus enfant, j'unis aux battements de votre Cœur divin chacun des battements de mon cœur ; qu'ils vous disent ma bonne volonté.

---

28 DÉCEMBRE

« Passons jusqu'à Bethléem. » (S. Luc, II, 15.)

Remarquons avec quelle facilité les Bergers arrivent à Jésus.

Ils sont avertis par les voix célestes, ils leur obéissent. Allons, passons jusqu'à Bethléem, le trajet est court, il leur est familier ; ils vont

ensemble, ils arrivent avec leurs humbles présents, reconnaissent l'Enfant Dieu, l'adorent et s'en retournent ravis.

Plus donc nous serons simples, plus nous irons facilement et directement à Dieu. Plus nous serons sincèrement détachés, plus nous mettrons de bonne volonté à nous dégager des préjugés, des erreurs de ce monde, et plus nous trouverons de clartés intimes, de lumières surnaturelles, de grâces enfin, pour nous faire reconnaître Celui que nous cherchons...

Entre les bergers et Lui, point de distance. Il s'abandonne à leurs naïves expressions de respect, d'amour ; Il accueille leurs dons. Marie et Joseph, émus, les remercient. Ils passent près de la crèche ; ils comprennent le mystère qu'elle révèle et ils ouvrent grand leur cœur, pour l'offrir au Tout-Puissant descendu parmi nous.

Cherchons humblement quel obstacle nous sépare du petit et très doux Jésus. L'orgueil, la vanité, l'occupation de soi, le désir de paraître ce que l'on n'est pas. *O simplicité, ô humilité de Jésus Enfant, révélez-vous à mon cœur, faites que je ne voie que vous, que je ne cherche que vous, que je me perde en vous, que*

je sois tout à vous, ô Jésus, et pour le temps et pour l'éternité.

---

29 DÉCEMBRE

« Voyons ce que le Seigneur nous a fait connaître. » (S. Luc, II, 15.)

Et nous aussi, voyons, pénétrons, observons le mystère de la crèche et comprenons ce que le Seigneur veut nous apprendre, veut nous faire connaître.

Le Verbe est venu en ce monde, il s'est fait l'un de nous, plus pauvre, plus dénué qu'aucun de nous, pour nous racheter, effacer le péché originel, nous réhabiliter et nous sauver. Dans la mesure où nous suivrons son exemple, nous accomplirons notre part dans l'œuvre de notre sanctification et de notre salut. Que voyons-nous à la crèche? Un Tout-Puissant qui se rend faible, inconnu, méprisé, pour nous enseigner l'obéissance et l'humilité, réparer ainsi la révolte et l'orgueil de l'homme coupable : « Me voici, Seigneur, dit-il, moi, votre égal, me voici, parmi les hommes dont je me suis fait le frère, dont je me suis fait le plus humble, le plus petit, me voici, pour faire

votre volonté. » La Reine des Anges et des hommes, repoussée de Bethléem, réfugiée dans une étable avec son Fils et son Dieu répète : « Voici la servante du Seigneur, qu'il soit fait, ô mon Dieu ! comme vous voulez. » Joseph est attentif au moindre signe, pour se lever et partir, en exil, en un lieu plus abandonné que l'étable, et nul ne dit ce que nous répétons au moindre obstacle, à nos heures d'obscurité, d'inquiétude, qui deviennent si vite des heures de doute : « Où êtes-vous, Seigneur ? »

Ah ! que nous sommes difficiles à convaincre ! Tout ici nous enseigne : l'épreuve renferme Dieu lui-même ; nous devons y répondre par le *fiat*, l'*amen* de la confiance et de l'amour, et tout aussitôt, Dieu vient en nous, descend en nous, et c'est bien la communion la plus parfaite et la plus intime que cette réponse de Dieu à l'âme fidèle.

O Jésus doux et humble, obéissant et caché, je veux m'unir à vous par l'imitation de vos vertus.

30 DÉCEMBRE

« Allons à Bethléem. » (S. Luc, 11, 15.)

Sans quitter Bethléem nous trouvons le monde en raccourci.

Dans la ville, l'agitation, le tumulte ; le mouvement perpétuel des passions, des affaires, des vanités en jeu. Que de troubles, que d'inquiétudes, de mécontentements, de plaintes, d'irritations contenues ou de colères violentes ! que de peines pour obtenir une satisfaction puérile ! les esprits s'absorbent dans des considérations matérielles, et nul n'échappe à la souffrance stérile qu'augmentent la révolte et le murmure...

A quelques pas de là, sous le chaume d'un abri de nuit, destiné aux animaux, est une mère, son fils, et un juste attentif à les secourir.

On ne peut descendre plus bas dans le dénûment et l'abandon. Et cependant, quelle paix, quel rayonnement, quelle joie. Ils n'ont rien, et ils possèdent Tout; que leur importe le reste ?.

Jeter l'ancre de ses espérances et de ses désirs si haut que rien des embarras de la terre

ne nous vienne ébranler, voilà le secret du bonheur en ce monde et en l'autre. L'âme qui possède Dieu est comme l'aéronaute qui a dépassé les régions orageuses. Tentons de nous dégager, de nous élever, de donner à chaque événement de notre vie la valeur qu'il a devant Dieu

Aujourd'hui, quelles sont mes préoccupations? quel est mon souci? Établissons ces choses dans l'ordre qui convient: Dieu, son service et sa gloire; le reste, en arrière! En raison même de l'ordre établi dans notre vie, régnera la paix qui fortifie et qui console.

O mon Dieu! éclairez ma route, faites-moi la grâce de voir toute chose à la lumière de la foi.

---

31 DÉCEMBRE

ESPRIT DE LA CRÈCHE... ESPRIT DU MONDE

Arrivés à ce dernier jour de l'année, examinons sérieusement où nous en sommes, quel esprit nous a dirigés tout le long de cette année.

Me voici devant vous, ô mon Dieu! me voici! avec mes fautes, mes regrets, mes fai-

blesses. Me voici, les mains vides, avec mon repentir, avec ma bonne volonté si fragile, si impressionnable ; me voici, pauvre à l'excès devant vous. Pardon, ô mon Dieu ! mais, en remontant le cours de cette année, je retrouve toutes les grâces dont vous m'avez comblé : grâces de lumière, de force, toutes secourables au moment voulu. L'aveu des biens que vous m'avez donnés rend ma confusion plus grande encore et c'est avec une douleur plus vive que je vous redis au fond de mon cœur contrit et humilié : Pardon, mon Dieu ! merci, mon Dieu !

N'est-ce pas toute l'histoire de ma vie et n'aurai-je, au dernier jour, que ces deux mots à prononcer devant mon souverain Juge ?

Ayez pitié, Seigneur, ayez pitié de ma faiblesse, de mon ignorance, des complications d'un cœur qui veut et ne veut pas, car il va au-devant de ce qu'il a résolu de fuir. Ayez pitié ! aujourd'hui encore, ayez pitié de mes résolutions que je crois sincères, de ma volonté que je crois ferme et bonne, ayez pitié de moi quand je vous dis : « Me voici pour vous servir. Voici la servante du Seigneur... »

Pendant ce dernier jour, au moins, dans une pensée de réparation, de reconnaissance et

d'amour, je veux vous servir de tout mon cœur, ô mon Dieu !

Je veux que tout ce qui exprimera la vie en moi soit comme autant d'actes d'amour, de repentir et de soumission à votre volonté.

Je veux agir sous votre regard et ne chercher que vous seul, ô mon Dieu !

Evangile de la Circoncision de Notre Seigneur.

S. Luc, II, v. 21.

En ce temps-là, quand le huitième jour fut venu où l'enfant devait être circoncis, on lui donna le nom de Jésus, comme l'Ange le lui avait donné avant qu'il fût conçu dans le sein de sa mère.

1er JOUR DE L'ANNÉE

« Ils lui donnèrent le nom de Jésus. » (S. Luc, II, 27.)

Étape invisible du temps qui ne s'arrête pas une seconde de plus pour reprendre haleine, la nouvelle année nous entraîne déjà dans sa course silencieuse et rapide vers la fin du

temps et de la vie, vers l'éternité. Et, ce jour-là, l'Église nous rappelle les larmes et les souffrances de l'Enfant nouveau-né, et nous annonce qu'il reçut le nom de Jésus, c'est-à-dire Sauveur. Reprenons courage ! Il est tout-puissant et veut notre salut, rien ne lui coûtera pour y arriver. Il ne nous demande que notre bonne volonté, notre effort personnel pour répondre à ses avances ; à nous, de tendre notre main vers la sienne, notre cœur vers son cœur, et l'œuvre de notre salut s'accomplira.

Toute année est bonne, elle nous vient de Dieu. Mais nous la falsifions et nous la gâtons, ne sachant pas en tirer les trésors qu'elle contient.

O Seigneur, puissiez-vous avoir une bonne année dans mon âme, une récolte de fruits de vie dans mon cœur. Seigneur, je voudrais que tous mes actes de cette année, que tous les actes de ma vie, y compris mon dernier soupir, soient autant de voix qui vous louent et qui vous bénissent; autant de paroles de soumission à votre volonté sainte, autant d'actes de reconnaissance et de repentir. Tout ce que j'ai, ô mon Dieu ! c'est vous qui me l'avez donné, je ne suis que par vous, je veux que tout moi-même vous soit consacré ; employez-moi à

votre service, selon votre bon plaisir et pour votre plus grande gloire. Faites-moi la grâce d'agir sous votre regard ; d'être humble, vrai, simple, charitable, pur, de bien faire toute chose uniquement pour vous plaire, ô mon Dieu, mon Sauveur, qui êtes mon Maître et mon Souverain Seigneur. Que chacun de mes jours me consume dans un acte d'adoration devant votre divine Majesté.

Mettons dans les vœux que nous offrons, la piété, la cordialité, la fraternité évangéliques. Relevons toute chose terrestre par l'intention surnaturelle. Tout à Dieu ; tout pour Dieu !

---

2 JANVIER

« Huit jours après sa naissance, Il fut nommé Jésus, c'est-à-dire Sauveur. » (S. Luc, 11, 21.)

Revenons sur cette pensée douce et consolante : Notre volonté unie à celle du Seigneur produira cette merveille de puissance et d'amour : *notre salut ;* et le temps ne nous est donné que pour l'accomplir.

C'est donc l'état, la raison d'être du Verbe fait chair : Sauver, nous sauver. Il vient pour

cela, nous sommes perdus sans Lui, et c'est parce que nous sommes perdus qu'Il vient. Nous n'avons donc ni à nous décourager, ni à nous désespérer parce que nous sommes coupables et perdus. Il est venu pour nous : il nous le dira bientôt : « Je suis venu chercher et *sauver* ce qui était perdu... »

A nous seulement, l'effort de crier vers Lui, de L'appeler à notre secours, et puis de nous laisser éclairer, instruire, guérir et sauver.

Dès sa crèche, dans le silence de la nuit, il nous enseigne, il nous sauve.

Il nous apprend que ce que nous recherchons et estimons n'est rien, que poussière et néant ; il nous apprend que la pauvreté, le recueillement, l'abandon entre les mains de Dieu, sont des trésors qui aident au salut. Il nous redit sous toutes les formes ce qu'il ne cesse de répéter dans le silence de son cœur : « Me voici, ô mon Dieu ! pour faire votre volonté. » Ainsi la gloire est rendue à Dieu ; la paix est promise à l'homme, c'est le salut !

Aujourd'hui, je veux coopérer à cette œuvre divine, en unissant, en adaptant, en harmonisant ma volonté au bon plaisir de Dieu.

Que tous mes actes, ô mon Dieu ! vous disent mon obéissance ; je veux être humble, vrai,

simple et charitable pour l'amour de vous.
Tuus sum ego.

---

3 JANVIER

« Marie conservait toutes ces choses et les repassait dans son cœur. » (S. Luc, II, 51.)

Approchons-nous de la crèche ; avec les bergers si simples et naïfs dans leur hommage : Considérons Jésus, Marie, Joseph. Ils sont silencieux et recueillis. Jésus dort, mais son cœur veille. La crèche est — après le sein de la Vierge très pure — le premier tabernacle ; Marie offre Jésus aux adorations des bergers, elle le leur donne. Joseph veille à ce que la Mère et l'Enfant souffrent le moins possible ; puis, quand les bergers sont partis vers leurs troupeaux, elle repasse dans son cœur tout ce qu'elle a vu et entendu : Le chant des Anges, les paroles de Gloire et de Paix ; elle adore son Fils et son Dieu, le recueillement, le silence, la méditation règnent autour du pauvre berceau de Jésus et, dans cette méditation, Joseph et Marie puisent une force nouvelle pour accomplir la volonté de Dieu, quelle qu'elle soit.

Il en est toujours ainsi : Voulons-nous être prêts à servir Dieu, repassons dans notre cœur les grâces qu'il nous a données, les secours que nous avons reçus, les dangers que nous avons évités ; et alors, confiants et fidèles, nous attendrons l'ordre céleste et nous partirons — fut-ce en Égypte — pour l'accomplir.

Aujourd'hui, ô mon Dieu, que demandez-vous de moi ? Que dois-je faire pour vous plaire ? En tout et toujours je veux montrer Jésus en moi par la charité, la bonté.

O Marie, montrez-nous Jésus !

---

4 JANVIER

LES LEÇONS DE LA CRÈCHE ET DE L'ENFANCE DE JÉSUS

Tous obéissent à l'impulsion, au bon plaisir divin. Si nous savions nous laisser façonner par Dieu. Les événements ne sont pas autre chose que les instruments dont il se sert pour nous refaire à son image et à sa ressemblance ; nos fautes nous ont tant défigurés ! Si nous voulions, si nous savions nous servir de toute chose pour répondre à ses desseins de miséri-

corde et de salut ! Les anges chantent-ils le *Gloria* dans les cieux étoilés ? la dilatation, la paix pénétrent-elles nos âmes ? il nous semble vraiment que nous voyons déjà ce que la foi nous enseigne et, dans la lumière de la grâce, tout nous paraît facile. Bénissons Dieu, adorons Dieu, disons gloire à Dieu ! Mais restons bien humbles, pleins de reconnaissance et attentifs à ce que Dieu demande de nous.

Puis quand les événements nous *impressionnent* différemment, quand la tristesse de la nuit, l'angoisse de l'inconnu, les regrets, les remords nous assiègent et que, devant ces fantômes qui nous hantent, la volonté est ébranlée par l'imagination en délire, oh ! d'un mouvement énergique, simple et profond, replaçons-nous sous la main de Dieu. Mon Dieu ! je suis vôtre à jamais. Mon âme est triste jusqu'à la mort. Seigneur ! que voulez-vous de moi ? Me voici pour faire votre volonté.

Ainsi, peines et joies glorifient le Seigneur, nous apportent la paix, et préparent notre bonheur éternel. Ainsi, tout nous est occasion d'affirmer que nous sommes au service de Dieu et que rien ne nous en peut détacher ; ainsi, sous l'action de notre Père des cieux

nous nous façonnons, nous nous refaisons pour l'éternelle rencontre, où nous entendrons la parole bénie : *Veni.*

Aujourd'hui, sous quelle impression suis-je ? Courage ! il faut que ma souffrance glorifie Dieu. Il me regarde, il m'éprouve, il attend, dans la joie comme dans la tristesse, le cri filial de mon cœur : *O mon Dieu ! je vous cherche, je vous appelle, je vous désire, je suis à vous, toujours !*

---

5 JANVIER

LEÇONS DE LA CRÈCHE

« Hérode cherche l'Enfant pour le faire mourir. »

Dans l'étable de Bethléem, Joseph et Marie ne vivent, ne pensent, n'agissent que pour Jésus. Il leur a été confié. Il a tout leur cœur.

A nous aussi Jésus est confié. Le monde l'ignore ou le persécute ; de tous côtés, on conspire pour le tuer dans nos cœurs, pauvres refuges aussi froids, aussi indifférents que l'étable de Bethléem ; on veut le proscrire du cœur de nos enfants. Hérode est encore là et

le massacre des Innocents — le scandale et la souillure des âmes, bien plus cruels que la mort — les menacent toujours. Que faire pour sauver Jésus, pour préserver Jésus, c'est-à-dire, la grâce et la foi dans les âmes. Vivre en la présence de Dieu, sous son regard béni : tel est le secret pour agir toujours dans le sens du bon plaisir divin, et alors, quoi qu'il ordonne, l'accomplir. Qu'importent les visites, les importuns, les occupations et préoccupations, si, au-dessus de tout cela, rayonne le regard de Dieu. Alors tout devient aisé ; s'il ordonne la fuite ou l'exil, nous sommes toujours avec lui ; c'est lui avant tout que nous cherchons, c'est pour lui que nous vivons.

Que pouvons-nous aujourd'hui pour garder Jésus en nous et dans les âmes ? pour l'y faire grandir et le défendre des attaques de ses ennemis ? Plus que jamais mettons-nous en la présence de Dieu, restons-y attentifs aux inspirations de la grâce et redisons avec l'Enfant de la crèche : « Me voici, Seigneur, me voici pour faire votre volonté ».

Evangile de l'Epiphanie de Notre Seigneur.

S. Matthieu, II, v. 2 à 13.

Jésus étant né à Bethléem, ville de Juda, au jour du roi Hérode, des Mages vinrent de l'Orient à Jérusalem, et demandèrent : Où est le Roi des Juifs qui vient de naître? Car nous avons vu son étoile en Orient et nous sommes venus pour l'adorer. A cette nouvelle le roi Hérode se troubla, et toute la ville de Jérusalem avec lui. Et ayant rassemblé tous les princes des prêtres et tous les docteurs du peuple, il leur demanda où devait naître le Christ. Ils lui répondirent : A Bethléem, ville de Juda, selon ce qui a été écrit par le Prophète : Et toi, Bethléem, ville de Juda, tu n'es pas la moindre d'entre les principales villes de Juda car c'est de toi que sortira le chef qui doit gouverner mon peuple d'Israël. Alors Hérode prit les Mages en particulier, s'enquit d'eux, avec soin, du temps auquel l'étoile leur était apparue, et les envoyant à Bethléem, il leur dit : Allez, informez-vous exactement de cet enfant, et lorsque vous l'aurez trouvé, faites-le-moi savoir afin que moi-même j'aille aussi l'adorer. Après avoir entendu ces paroles du roi, ils partirent; et en même temps l'étoile qu'ils avaient vue en Orient se montrant de nouveau allait devant eux jusqu'à ce qu'étant arrivée sur le lieu où était l'enfant, elle s'y arrêta. Lorsqu'ils virent l'étoile, ils furent transportés d'une grande joie, et, étant entrés dans la maison, ils trouvèrent l'enfant avec Marie sa Mère,

et se prosternant, ils l'adorèrent. Puis ouvrant leurs trésors, ils lui offrirent pour présents de l'or, de l'encens et de la myrrhe; et, ayant reçu en songe un ordre du ciel de ne point aller trouver Hérode, ils retournèrent dans leur pays par un autre chemin.

---

6 JANVIER

L'ÉPIPHANIE

« Les Mages vinrent d'Orient à Jérusalem. » (S. Math., II.)

Mêlons-nous à la foule qui accompagne les Mages à la crèche. Remarquons avec quelle simplicité, quelle paix Joseph et Marie les reçoivent et présentent à leurs hommages l'Enfant divin, caché sous les voiles de la pauvreté et du dénuement.

Ces rois sont venus de loin, de bien loin ! à travers la science, la philosophie, à travers tous ces déserts, obstacles des chercheurs. Et Jésus est tout près des *simples*. Cela doit être. Mais il va chercher les âmes *droites*, si loin qu'elles paraissent, il se manifeste à elles, et s'il ne leur envoie pas les anges, il leur montre son étoile, sa lumière qui éclaire leur esprit,

touche leur cœur; il se laisse trouver et reconnaître sous les voiles les plus inattendus.

Soyons simples et droits. Sincères avec nous-mêmes, sincères avec Dieu, sincères avec nos semblables. Cette sincérité, cette droiture nous mèneront vers l'étable, vers le détachement, le recueillement et le silence: là, où est Jésus.

O doux Enfant! guérissez mon esprit, touchez mon cœur, déprenez-le de tout ce qui le fascine et l'attire, donnez-moi le courage de traverser le désert s'il le faut, mais avec l'étoile devant moi; c'est-à-dire, avec l'assurance de vous trouver, de vous joindre, d'être à jamais à vous.

Que dois-je quitter aujourd'hui pour me rapprocher de l'Enfant divin? Que dois-je faire pour attirer sur moi son regard et son sourire? *C'est vous, ô Jésus! que je veux voir dans la personne des enfants et des pauvres. Je vous donne tout mon cœur.*

---

7 JANVIER

« Nous avons vu son étoile et nous sommes venus. » (S. Math., II, 2.)

Admirons la promptitude avec laquelle les

Mages obéissent à l'impulsion de la grâce. Ils ont vu, ils sont venus.

Voilà le secret de nos retards dans le service de Dieu ; pourquoi sommes-nous encore si loin de lui, si novices dans la perfection chrétienne, si différents du divin modèle offert à notre imitation ?

Nous entendons l'appel ; nous comprenons ce qu'il faut faire, nous voyons la route ouverte sous nos pas et nous disons : « Demain ! » Quel mot terrible ! Il apaise et endort la conscience, et il stérilise notre vie. Ne nous endormons pas sur l'oreiller de la routine ; dès que la grâce nous a parlé, dès que nous avons vu ce qu'il faut faire, levons-nous et marchons.

Remarquons dans la vocation des Mages, le trait caractéristique de tout appel divin : Dieu fait le premier pas, il sollicite notre volonté, puis la laisse à elle-même, vient à son secours à l'heure du danger, et enfin couronne son effort par le succès, la rencontre, l'union désirée et cherchée.

L'étoile paraît et disparaît ; tant qu'elle luit, les Mages, ravis et confiants, suivent sa clarté, s'ils ne la voient plus, ils cherchent à suppléer par un effort plus puissant à ce qui leur manque ; ils n'interrompent pas leur marche, ils vont

toujours en avant. Image de la fidélité de l'âme chrétienne dans la traversée de la vie.

Restons fermes dans l'obscurité, assurés du retour de l'étoile ; marchons toujours droit dans la route entrevue. Comme une mère tendre s'éloigne pour que l'enfant marche avec plus d'attention, sans compter sur un secours permanent, Dieu ne nous quitte pas du regard, mais sollicite et bénit notre effort. *Mon Dieu, je suis à vous, toujours !*

Evangile du Dimanche dans l'Octave de l'Epiphanie.

S. Luc, II, v. 42 à 52.

Lorsque Jésus fut âgé de douze ans, son père et sa mère allèrent à Jérusalem selon qu'ils avaient coutume au temps de la fête. Or, après que les jours de la fête furent passés, lorsqu'ils s'en retournèrent, l'Enfant Jésus resta dans Jérusalem sans que son père et sa mère s'en aperçussent. Et pensant qu'il serait avec quelqu'un de leur compagnie ils marchèrent durant un jour ; ils le cherchèrent ensuite parmi leurs parents et ceux de leur connaissance. Mais ne l'ayant point trouvé, ils retournèrent à Jérusalem pour l'y chercher. Trois jours après ils le trouvèrent dans le Temple, assis au milieu des docteurs, les écoutant et les

interrogeant. Et tous ceux qui l'entendaient étaient ravis, en admiration, de sa sagesse et de ses réponses. Lors donc qu'ils le virent, ils furent remplis d'étonnement, et sa mère lui dit : Mon fils, pourquoi avez-vous agi ainsi avec nous? Voici votre père et moi qui vous cherchions pleins de tristesse et d'affliction. Il leur répondit : Pourquoi me cherchiez-vous? Ne saviez-vous pas qu'il faut que je sois occupé de ce qui regarde le service de mon Père? Mais ils ne comprirent pas ce qu'il leur disait. Il s'en alla ensuite avec eux, et il vint à Nazareth, et il leur était soumis. Or, sa mère conservait dans son cœur toutes ces paroles. Et Jésus croissait en sagesse et en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes.

---

8 JANVIER

« Ils lui offrirent de l'or, de l'encens et de la myrrhe. » (S. Math., II, 11.)

Sans nous attarder au sens mystérieux et mystique de l'offrande des Mages qui — si pauvres que nous soyons — peut-être nôtre, car notre cœur peut offrir au doux Enfant l'or de la charité, l'encens de la prière, la myrrhe de l'expiation. Remarquons que les Mages apportent simplement ce qu'ils ont, sans s'inquiéter si l'offrande de l'un est plus riche que celle de l'autre ; mais ils offrent ce qu'ils ont

avec une grande générosité, c'est ce qui le rend digne d'être agréé de Dieu.

Y pensons-nous? Dieu tout-puissant, Maître et Seigneur de toutes choses, agrée, bénit nos offrandes si humbles qu'elles soient, lorsque nous les lui apportons d'un bon cœur! Donnons ce que nous avons sans envier, sans regretter de n'avoir pas davantage puisque la valeur du don n'est pas en lui-même, mais dans la ferveur qui l'accompagne.

Apportons à son service ce que nous avons d'intelligence, de savoir, de relations, de secours; donnons-lui tout sans réserve; joignons-y la prière, la charité, l'esprit de sacrifice et nous donnerons autant que les Mages et, comme eux, nous serons remerciés et bénis.

Aujourd'hui que puis-je offrir à la crèche? que puis-je apporter à Jésus? Mon travail? ma fatigue? ma souffrance? mes inquiétudes? Seigneur, que tout cela s'élève comme l'encens, en acte de soumission et d'amour et me consume tout entier à votre divine Majesté.

O Jésus Enfant, je vous adore et je vous aime de tout mon cœur.

9 JANVIER

PREMIÈRE SEMAINE APRÈS L'ÉPIPHANIE

« Avertis des intentions perfides d'Hérode, les Mages s'en retournèrent par un autre chemin. » (S. Math., II, 12.)

Rien ne manque aux âmes de bonne volonté, ni les lumières, ni les secours nécessaires. Les Mages sont avertis des pièges tendus à leur bonne foi. Ils ont adoré le Tout-Puissant sous la forme fragile d'un enfant nouveau-né, ils l'ontreconnu sous les voiles de la pauvreté, de l'impuissance, de l'abandon ; aussi, au sens réel comme au sens figuré, ils iront, désormais, par un autre chemin.

Ils fuiront l'éclat et les grandeurs que le Maître du monde a dédaignés ; ils rechercheront l'humilité, la simplicité, le recueillement et le silence dont ils ont respiré, près de Jésus, le parfum céleste.

Et nous ? quand nous avons reconnu sous les voiles eucharistiques le souverain Seigneur, le Dieu caché, quand nous l'avons vu plus méconnu, plus abaissé qu'à Bethléem, comprenons-nous qu'en sortant de l'église, il faut nous en retourner par un autre chemin, ne pas

reprendre les sentiers de l'orgueil, des préjugés et des maximes du monde ; mais marcher dans la voie que nous trace celui qui ne peut ni se tromper ni nous tromper.

Il n'y a pas de route meilleure que celle qu'il a choisie. N'allons plus retrouver Hérode, le monde, l'esprit du monde; fuyons la vanité, ce mensonge des choses. Soyons vrais, sincères, honnêtes avec Dieu ; donnons, offrons de tout ce que nous avons et ne nous reprenons pas.

Suscipe... Recevez, Seigneur, ma mémoire, mon intelligence, mon cœur et ma volonté. Vous m'avez donné tout cela, je vous l'offre, je vous le consacre, employez-le à votre service selon votre bon plaisir et pour votre plus grande gloire. Seigneur, je veux être tout à vous.

---

10 JANVIER

« Hérode entra dans une grande colère. » (S. Math., II, 16.)

Remarquons ce qui se passe dans le palais d'Hérode, ses inquiétudes, ses agitations, son ambition à peine satisfaite est toujours en

éveil, il est puissant, il commande, il craint, il a peur.

La Sainte Famille n'a rien, ne désire rien, ne peut rien, elle semble livrée à tous les dangers, menacée par mille périls et cependant quelle paix, quelle tranquillité !

Hérode riche, roi, auquel on obéit en tremblant, passe la nuit sans repos, il combine — pour sa propre sécurité, pour sa propre satisfaction — le plus horrible des massacres, celui des petits enfants ; ainsi le Roi nouveau-né sera au nombre des victimes. La Sainte Famille dort et rien ne vient troubler son abandon. Elle sait que Dieu veille.

Ah ! combien ils sont vains les projets des méchants contre ceux qui ont mis en Dieu toute leur confiance ! Que craignons-nous ? La mort ? Mais c'est le but vers lequel nous marchons tous ; l'important est qu'il nous ouvre la porte du ciel, et Dieu l'a mis à une telle condition que pas une puissance humaine ne peut nous empêcher de la remplir. Unissons notre volonté à celle de Dieu ; que notre dernier soupir soit un acte suprême de soumission et d'amour préparé par une vie chrétienne et la mort devient le plus insigne bienfait.

Seigneur, je veux aujourd'hui vous abandon-

ner le soin de ce qui me regarde ; après avoir fait tout ce que commande la prudence et la raison, j'attendrai paisiblement ce qu'il vous plaira de permettre ou d'ordonner et je me donnerai de tout mon cœur à votre service.

---

11 JANVIER

« Prenez l'Enfant et sa Mère..... fuyez! » (S. Math., II, 13.)

La Sainte Famille repose en paix, tandis qu'Hérode roule en son esprit ses projets sanguinaires; et un Ange vient éveiller Joseph au milieu de la nuit : « Fuyez ».

Joseph, sans un mot, sans une réflexion, tant il est sûr de Dieu, se lève, réveille la Vierge Marie, qui, elle aussi, obéit en silence ; ils prennent l'Enfant divin. Avec Lui, que leur importent les difficultés de la route ? Ils partent.

Que la vie est donc simplifiée quand, voyant ce que Dieu veut de nous, nous nous y rendons sans soulever d'obstacles. Que de raisonnements, que d'objections, nous eussions faits, en pareilles circonstances. Fuir ? nous ?

les dépositaires d'un tout-puissant ? Le Rédempteur, le Maître du monde, fuir, devant un petit tyran de Galilée ? Fuir ? Seigneur ! vous n'y songez pas, il y va de votre dignité, de votre souveraine grandeur. Comment pourra-t-on croire à la divinité de Jésus, si l'on apprend qu'il a fui devant Hérode ?

Et nous oublions nous-mêmes, dans tous ces raisonnements, nous oublions que — véritables inconscients — nous raisonnons contre la Sagesse infinie.

Joseph et Marie savent les droits imprescriptibles de la souveraine Sagesse. Ils obéissent. Les desseins d'Hérode sont déjoués. L'Enfant Jésus est le seul qu'il veuille atteindre ; il est le seul qu'il n'atteindra pas.

Humilions-nous de tant de raisonnements, de tant de luttes contre les inspirations de la grâce et aujourd'hui rendons-nous à la volonté de Dieu. Dois-je fuir certaines occasions de fautes ? dois-je faire un effort, une démarche, pour oublier et pardonner ? dois-je rendre un service qui me coûte ? *Seigneur éclairez-moi, parlez, votre serviteur vous écoute !*

12 JANVIER

« Fuyez en Égypte et n'en partez pas que je ne vous le dise. » (S. Math., 11, 13.)

Combien les desseins de Dieu sont différents des nôtres!

Le Verbe de Dieu, le Tout-Puissant *fuit;* voilà de quoi déconcerter nos jugements humains et nous apprendre à ne pas sonder les décrets éternels. Rien dans notre existence ne pourra nous sembler aussi extraordinaire. Voyons avec quelle simplicité Joseph et Marie s'y conforment. Ils ne disent pas : « Seigneur, vous pouvez frapper Hérode, nous envoyer un Ange pour nous défendre, nous rendre invisibles à ce tyran, Seigneur, vous pouvez tout. » Non, non, ils se lèvent, ils partent, ils obéissent; tout le long du trajet comme pendant les haltes, ils prient, ils se taisent, ils louent Dieu et s'encouragent à marcher dans la voie d'un abandon toujours plus complet, toujours plus parfait. En arrivant dans ce pays inconnu, ils ne disent ni ce qu'ils sont, ni ce qu'est l'Enfant divin; ils laissent à Dieu le soin de faire connaître ce qu'Il veut; pour eux, ils s'installent comme ils peuvent; vivent en exil, comme ils ont vécu à Be-

thléem, sous le regard de Dieu, soumis à son bon plaisir.

Quand donc comprendrons-nous notre seule raison d'être? quand userons-nous de notre liberté pour y répondre?

Nous tenons tout de Dieu, nous sommes à Lui, nous lui appartenons, à nous de le servir, de lui obéir. A nous de nous abandonner à sa conduite. La Sainte Famille nous en donne un parfait modèle.

Aujourd'hui, j'ai un devoir à remplir, il semble presque au-dessus de mes forces. C'est un obstacle qui me paraît infranchissable. Paisiblement et tout confiant, je commence ma tâche. *Mon Dieu! aidez-moi! à moi l'effort! à vous, le succès!*

---

13 JANVIER

« Hérode voyant qu'il avait été trompé... entra dans une grande colère et envoya tuer tous les enfants qui étaient à Bethléem et aux environs depuis l'âge de deux ans et au-dessous. » (S. Math., II, 16).

Voici un de ces événements terribles qui, lorsqu'ils traversent notre vie, nous font lever

vers le ciel un regard inquiet et crier : « Seigneur êtes-vous là ? voyez-vous ce qui se passe ? que faites-vous ? ou alors, qui êtes-vous ? » Oh ! les blasphèmes, les blasphèmes de l'esprit et du cœur ! Quand donc comprendrons-nous que Dieu — dans sa sagesse, dans son respect de son œuvre et de son image — nous a laissé *la liberté*. Il est le seul qui la respecte. Sa grâce peut nous interroger, nous solliciter, mais elle ne nous détermine jamais sans le secours de notre volonté ; voilà qui rend nos actes bons ou mauvais, voilà la clé de toutes les énigmes douloureuses : l'homme libre.

Hérode était libre de se joindre aux Mages et de venir adorer Jésus. Hérode voulut être jaloux, il obéit à l'ambition aveugle et accomplit ses cruels désirs. Il eut peur de ce Roi nouveau-né et, ne sachant comment l'atteindre, ordonna le meurtre de tous les petits enfants. Il est peu de faits aussi monstrueux. Et Dieu, comme toujours, tire le bien du mal que l'homme accomplit. Un instant de souffrance et ces enfants voient s'ouvrir les portes éternelles ; petits martyrs inconscients, ils ont souffert pour Jésus. Et leurs mères ? que d'angoisses ! que de douleurs ! que de cris ! mais aussi, quelle moisson pour payer la rançon de

leur race et acheter le bonheur éternel en échange de ces jours de larmes.

Au médecin qui soigne nos corps en les blessant, nous faisons crédit de quelques jours pour atteindre l'effet de son traitement. Faisons à Dieu l'honneur du même crédit ou plutôt, disons-lui :

Seigneur, je ne sais rien, vous savez tout; je ne puis rien que vous adorer, vous louer, me soumettre à votre bon plaisir et je le fais de tout mon cœur. Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel.

---

14 JANVIER

BAPTÊME DE JÉSUS DANS LE JOURDAIN

« Vous ?... venir à moi ! »

La foule se presse autour du pénitent qui annonce la venue prochaine du Sauveur, il baptise dans l'eau du Jourdain pour indiquer le soin avec lequel nous devons purifier nos âmes coupables avant de recevoir la visite du Seigneur. Et tandis qu'il accomplit sa mission avec une ferveur, une foi incomparables ; tandis que sa vie toute sainte l'a fait le plus grand

des enfants des hommes, tandis qu'il se condamne à la plus austère des pénitences pour sauver ses frères, Jésus vient vers lui pour être confondu parmi les pécheurs et être baptisé avec eux. Et alors, ce saint, ce juste, cet ami du Seigneur, voyant venir à lui le Saint des Saints, laisse échapper les cris de la surprise, de l'humilité, de l'amour : « Vous, Seigneur ! vous venez à moi ! » et Jésus répond : « Oui, pour accomplir toute justice ». Pour prendre rang parmi nous, pour être notre frère et nous racheter avec tout l'amour de son cœur. Quelle leçon !

Dans la sainte Communion, ne devons-nous pas laisser échapper ce cri de stupeur : Vous ? moi ? Oh ! Dieu ! et c'est l'amour encore qui vous fait franchir cette distance, afin qu'étant l'un de nous, en nous, un seul avec nous, nous ne puissions être condamnés ! oh ! Jésus ! Vous ? moi ? et j'entends la parole d'espérance : « Voici mon Fils bien-aimé, écoutez-le ». *O divin Méconnu, je vous adore dans le misérable refuge que vous ouvre mon âme. Je vous adore, je m'anéantis. Vous ? moi ? Ah ! Seigneur, je veux vous écouter, je veux vous aider dans l'œuvre de mon salut. Je veux que ma vie, comme un grain d'encens, se consume à*

votre divine Majesté. Que tout en moi, Seigneur, vous dise ma reconnaissance et mon repentir. Aujourd'hui, je veux vous servir, vous obéir. Me voici pour faire votre volonté.

Evangile du deuxième Dimanche après l'Epiphanie.

S. Jean, II, v. 1 à 12.

En ce temps-là, il se fit des noces à Cana en Galilée et la mère de Jésus s'y trouva. Jésus fut aussi invité à ces noces avec ses disciples. Et le vin étant venu à manquer, la mère de Jésus lui dit : Ils n'ont plus de vin. Jésus lui répondit : Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi? mon heure n'est pas encore venue. Sa mère dit à ceux qui le servaient : Faites tout ce qu'il vous dira. Or, il y avait là pour les purifications des Juifs, six grands vases de pierre dont chacun tenait deux ou trois mesures. Jésus dit aux serviteurs : Remplissez ces vases d'eau; et ils les remplirent jusqu'en haut. Jésus ajouta : Puisez maintenant et portez-en au maître d'hôtel, et ils lui en portèrent. Dès que le maître d'hôtel eut goûté cette eau changée en vin, ne sachant d'où venait ce vin, quoique les serviteurs qui avaient puisé l'eau le sussent bien, il appela l'époux et lui dit : Tout le monde sert d'abord le meilleur vin, et quand les

convives ont beaucoup bu, on en sert de moins bon; mais vous, vous avez réservé le bon vin jusqu'à cette heure. Ce fut le premier des miracles de Jésus; il le fit à Cana en Galilée, et par là il fit éclater sa gloire et ses disciples crurent en lui.

IIe DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE

« Il y eut des noces à Cana et en Galilée... Ils n'ont plus de vin... (S. Jean, II, 1 et 3.)

Rien de plus touchant que cette page de l'Évangile. La Vierge Marie est attentive à nos besoins matériels, elle s'en aperçoit avant que nous ayons formulé une plainte ou un désir, elle l'exprime à son divin Fils, elle semble redouter notre peine et notre humiliation, elle est avec nous, elle est chez nous, sa sollicitude s'émeut.

Tel est encore le rôle de la Très Sainte Vierge dans sa médiation entre le ciel et nous. Il suffit que nous l'invitions par notre confiance, par notre abandon, par notre simplicité filiale, à présider à toutes nos décisions, pour que, maternellement, comme elle le fit aux noces de Cana, elle prenne souci de ce qui nous menace et s'en plaigne à Jésus. Et Lui, répond ;

« Qu'y a-t-il de *commun*, de pareil, entre vous et moi ? Mon heure n'est pas encore venue et, comme vous, j'y pensais. » Cette nouvelle et très rationnelle interprétation éclaire toute cette scène si touchante et si simple.

De sorte que, lorsque Marie prie Jésus, elle le trouve déjà attentif à notre peine, et chaque fois il peut dire : O Mère ! qu'y a-t-il de commun en nos cœurs, pour qu'ils tressaillent d'un même amour pour nos enfants en exil et qu'ils s'émeuvent d'un même battement pour leurs souffrances.

Si nous savions vivre dans l'intimité de Jésus et de Marie, combien nous connaîtrions mieux la douceur de la prière. Aujourd'hui, passons tout le jour en leur présence, rappelons-leur nos besoins et puis, allons au devoir avec confiance et courage. *Seigneur, je manque de force, de vie, de générosité ! venez me secourir.*

IIe LUNDI APRÈS L'ÉPIPHANIE

« Mon heure n'est pas encore venue... » (S. Jean, II, 4.)

Reprenons place parmi les invités de Cana

et soyons attentifs à la leçon de confiance qui nous y est donnée.

Rien n'est invincible pour le cœur miséricordieux de Jésus invoqué par la Vierge Marie. Qu'y a-t-il, ô Mère, de semblable en nos pensées, en nos désirs ? Le souci de ceux qui nous ont invités vous émeut. Vous savez que je puis et veux les secourir et cependant vous n'avez encore rien vu de ma toute-puissance ; mon heure n'est pas encore venue ; mais pour leur éviter une peine, une humiliation je vais faire le premier miracle de ma vie publique, celui qui sonnera mon heure avant qu'elle ne soit venue.

Y a-t-il un exemple plus réconfortant dans nos afflictions ? Avant que Marie ait parlé, Jésus est ému. Il est ravi de ce que cette mère adoptive ait, pour nous, les sollicitudes qu'il a lui-même ; il veut paraître surpris, de ce que le cœur de sa mère soit si bien à nous, ses frères ; et il devance son heure pour qu'elle soit bien convaincue de la puissance de son intercession.

Invitons Jésus et Marie à tous les événements de notre vie ; qu'ils soient toujours près de nous, attirés par l'amour et la fidélité de nos cœurs ; alors, un mot, un regard, une élé-

vation de notre âme, leur dira nos embarras, nos regrets, nos désirs ; quelle que soit la solution donnée à notre prière, nous aurons été exaucés, secourus et bénis, nous aurons le courage pour vaincre l'obstacle, ou la résignation pour subir la peine.

O Mère, je n'ai plus de vin, plus de résignation, plus de courage, plus de zèle, plus de force ! O Mère dites-le à Jésus ! demandez-lui d'avoir pitié de moi ! Salut, ô Mère des miséricordes ! Montrez-nous Jésus !

II[e] MARDI APRÈS L'ÉPIPHANIE

« Faites tout ce qu'Il vous dira. » (S. Jean, II, 5.)

Le saint Évangile ne cite qu'une parole adressée directement aux hommes par la très sainte Vierge Marie. Elle suffit à éclairer toute la vie du chrétien. Elle contient le manuel de notre perfection, et sur les lèvres de la Mère de Dieu, elle a une autorité souveraine.

Faites tout ce qu'Il vous dira. Vous trouverez la consolation, la lumière, le secours dans ce que vous aviez cru être l'obstacle ou l'embarras.

« Faites tout ce qu'Il vous dira » : que me

dites-vous, ô Seigneur ! « Marche en ma présence et sois parfait. Apprends de moi que je suis doux et humble. Pardonne pour qu'il te soit pardonné. Ne juge pas, pour ne pas être jugé. Donne au plus petit d'entre les miens comme tu me donnerais à moi-même. »

Et tout le long du jour, les inspirations de mieux faire, les désirs de me corriger de mes défauts, de me purifier, de me sanctifier : voilà ce qu'il faut écouter et accomplir, comme autant de paroles de Jésus.

La Vierge Marie nous communique ainsi le secret de la sainteté. La servante du Seigneur ne peut prêcher que l'obéissance et l'abandon : « Faites tout ce qu'Il vous dira. »

O ! mon Dieu ! je suis bien loin de vous, je vous cherche dans les ténèbres et l'angoisse, n'est-ce pas qu'au lieu de faire votre volonté, je cherche la mienne. Dépouillez-moi de cet aveuglement, je veux aujourd'hui, du moins, faire tout ce que vous me direz. Eclairez-moi, ô mon Dieu ! faites-moi voir mes erreurs, et ramenez-moi à vous pour toujours. Me voici, Seigneur ! me voici pour faire votre volonté.

IIe MERCREDI APRÈS L'ÉPIPHANIE

« Il y avait là des vases qui servaient aux purifications, Jésus dit aux serviteurs d'y mettre de l'eau et ils les remplirent jusqu'aux bords... » (S. Jean, II, 6 et 7.)

Remarquons la docilité des serviteurs qui s'empressent d'obéir au conseil de la très sainte Vierge et, sans murmurer, accomplissent l'ordre étrange donné par le Seigneur. Donnez-nous, ô mon Dieu, cette aveugle confiance.

Certes, si nous eussions été là, avec l'esprit inquiet et agité qui nous caractérise, nous aurions réclamé. Eh ! quoi, Seigneur, nous vous demandons le vin qui réjouit et fortifie, le vin qui fera honneur à l'hospitalité, nous vous demandons la richesse, le bonheur enfin ; et vous nous donnez l'eau en abondance, l'eau de l'angoisse et des larmes ; vous nous rassasiez d'adversités. Seigneur, qui êtes-vous et que faites-vous ? Avec les raisonnements perpétuels par lesquels nous passons au crible de notre petit esprit les vastes desseins de Dieu, nous perdons beaucoup de fruits.

« Puisez, maintenant, dit Jésus, et servez... »

Qui dira la surprise joyeuse, les délices inattendues, goûtées dans ce que l'on croyait être

l'amertume? dans l'eau, versée par la main du Seigneur et acceptée avec la confiance et l'amour.

Comme tous les miracles de Jésus, celui-ci se répète chaque jour pour la consolation du fidèle : *Seigneur, vous savez tout, vous pouvez tout, et vous m'aimez; que votre volonté soit faite. Qu'importent les chemins, pourvu que je vous trouve, ô vous, mon Seigneur et mon Dieu!*

II• JEUDI APRÈS L'ÉPIPHANIE

« Faites tout ce qu'Il vous dira... » (S. Jean, II, 5.)

J'écoute cette parole adressée à tout serviteur de Jésus. Je l'écoute au moment où le Seigneur va commander aux serviteurs de Cana, je l'écoute, avant tout, au fond de mon cœur.

Que me dit Jésus? « Sois vrai, humble, charitable. »

Vérité — Humilité — Bonté : que ces trois mots soient la direction perpétuelle de mon âme, le refrain que ramène chaque son de l'heure, qu'ils soient le sujet des résolutions du matin et de l'examen du soir. *Vérité,* non

seulement sur les lèvres, mais en toute chose, fuir ce qui fait *paraître*, ce qui nous colore et nous revêt de ce qui ne nous appartient pas. *Humilité.* Rester bien soigneusement à notre place. Je ne suis rien, je n'ai rien, je ne puis rien, je ne vaux rien, que par les dons de Dieu. *Bonté,* ces dons, les répandre sur tous ceux qui nous approchent; se donner — avec une inlassable charité. Pour cela, être attentif, vivre en sa présence, afin d'entendre — pour l'accomplir — *tout ce qu'il nous dira.*

N'ayant rien que ce que vous m'avez donné, je suis à vous, Seigneur, je vous appartiens, c'est ma gloire, et comme tel, je ne veux vivre que pour faire votre volonté.

Parlez, mon Dieu, votre serviteur vous écoute, tout prêt à exécuter vos ordres, à courir au-devant de vos désirs.

IIe VENDREDI APRÈS L'ÉPIPHANIE

LA VIE CHRÉTIENNE

Il faut être vrai, humble, charitable; vivre en la présence de Dieu, puis, faire chaque action, à son heure, pour plaire à Dieu.

Ne pas se laisser déborder, envahir, par la

vie tourbillonnante qui environne ; rester paisible, sans embrasser l'impossible, mais aussi, sans perdre le temps ; l'employer consciencieusement, mais non fiévreusement ; il ne s'agit pas de faire beaucoup de choses, mais, seulement ce que Dieu veut. S'il nous veut au repos, dans l'impossibilité de rien faire, tandis que le travail semble s'accumuler, reposons-nous ; c'est sa volonté. Le reste n'a pas d'importance. Au fond tout est là, *servir Dieu* dans le recueillement et la paix, le reste est accessoire. Et alors, ainsi établis dans l'ordre, nous nous *donnerons* loyalement, simplement, avec une grande bonté, à tous ceux qui auront besoin de nos ressources matérielles ou de nos ressources morales.

Nous nous donnerons avec tout notre cœur, toute notre intelligence à ceux que la divine Providence nous enverra. Ayant du temps pour chaque chose, nous ferons chaque chose en son temps, avec le soin et l'attention qui conviennent aux actes accomplis pour le service de Dieu.

Ai-je compris, jusqu'ici, la dignité, l'importance de ce service ? Je n'ai rien à moi que la liberté, et ma seule grandeur est dans le choix que je fais, en me mettant tout entier au ser-

vice du souverain Maître du ciel et de la terre et en m'affranchissant de l'esclavage misérable que m'offrent le monde et toute créature aussi pauvre que moi. A quel service suis-je engagé? quelle est ma principale préoccupation? quel est le but de mon activité? quel est l'objet ordinaire de mes pensées? *O Seigneur, apprenez-moi que votre joug est doux!*

IIe SAMEDI APRÈS L'ÉPIPHANIE

INTÉRIEUR DE NAZARETH

Considérons un instant ce modèle des foyers. Comme tout y est à sa place. Dieu d'abord, dans toute l'étendue de ses droits, dominant tout, réglant tout; chaque acte s'accomplit sous son regard, pour lui plaire : c'est vraiment la vie divine, tant par son objet que par son principe, qui s'écoule dans ce modeste logis.

Cette vie est le modèle de la nôtre. Que faire? que changer, que bouleverser pour mettre nos jours sur le modèle des jours passés par la Sainte Famille? Le cachet de la vie de Nazareth c'est l'union à Dieu que favorise le silence, le recueillement ; c'est la paix dans

l'ordre. Tout y est posé dans la vérité, l'humilité, la charité. Le travail est régulier, consciencieux, rapide, mais toujours accompli dans le calme et la paix. Ce n'est pas telle ou telle créature qu'il s'agit de satisfaire, c'est Dieu ; dès lors, tout reprend sa véritable proportion. Qu'importent le mécontentement, l'irritation, le dédain des créatures, si le service de Dieu a été bien fait, si Dieu a vu notre bonne volonté. Qu'importent les honneurs, les glorifications, les louanges des créatures, si Dieu, notre unique Juge, n'a pas été servi, n'a pas régné en nous.

Oh ! mon Dieu ! que votre règne arrive dans ma vie, qu'il gouverne toutes mes actions, qu'il soit maître de ma volonté... Régnez en moi, ô mon Souverain Seigneur, et que chaque instant de mes jours soit un acte de consécration totale à votre bon plaisir.

Tuus sum ego.

Evangile du troisième Dimanche après l'Epiphanie.

S. Mathieu, VIII, v. 1 à 13.

En ce temps-là, lorsque Jésus fut descendu de la montagne, des foules nombreuses le suivirent. Or,

voici qu'un lépreux vint à lui, l'adora et dit : Seigneur si vous voulez, vous pouvez me guérir. Jésus étendant la main le toucha et dit : Je le veux, sois guéri. Aussitôt il fut purifié de sa lèpre. Jésus lui dit alors : Garde-toi d'en parler à personne; mais va, montre-toi au prêtre, et présente l'offrande que Moïse a prescrite afin qu'elle leur serve de témoignage. Quand Jésus fut entré à Capharnaüm, un centurion s'approcha de lui et lui fit cette prière : Seigneur, mon serviteur est couché dans ma maison atteint de paralysie et il souffre beaucoup. Jésus lui dit : J'irai et je le guérirai. Le centurion répondit : Seigneur je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison, mais dites seulement une parole et mon serviteur sera guéri. Car moi qui suis soumis à la puissance d'un autre, et qui ai sous mes ordres des soldats, je dis à l'un : Va, et il va ; à l'autre : Viens, et il vient ; à mon serviteur : Fais ceci, et il le fait. En l'entendant, Jésus fut dans l'admiration, et dit à ceux qui le suivaient : En vérité, je vous le dis, je n'ai point trouvé une si grande foi dans Israël. Aussi je vous déclare que beaucoup viendront de l'Orient et de l'Occident et auront place au festin avec Abraham, Isaac et Jacob dans le royaume des cieux. Mais les enfants du royaume seront jetés dans les ténèbres extérieures; là il y aura des pleurs et des grincements de dents. Alors Jésus dit au centurion : Va, et qu'il te soit fait comme tu as cru. Et à l'instant même le serviteur fut guéri.

III• DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE

« Que voulez-vous ? »

Jésus chemine avec ses apôtres ; un lépreux s'approche, se prosterne, tous s'écartent avec horreur. Jésus, seul, reste avec ce désespéré. « Que voulez-vous que je vous fasse ? »

Quelles que soient nos épreuves, si pitoyable que soit notre état, le monde s'écarte, les amis s'éloignent, Jésus seul demeure. Et sa voix toute de charité : « Que voulez-vous ? » dit-il. C'est la toute-puissance qui parle. Que voulez-vous ? je vous le donnerai. C'est l'amour aussi, c'est la pitié condescendante. Seigneur, vous voyez mieux que moi-même ma misère et mes besoins. Oui ; mais Il sait combien nous avons soif d'épanchements, combien il nous est nécessaire de nous détendre dans l'exposé de nos souffrances. Que voulez-vous ? et il écoute. Cet homme ne s'attarde pas dans le récit des tortures physiques et morales auxquelles il est en proie. Il ne voit que Jésus comme terme de ses maux. « Seigneur ! si vous voulez, vous pouvez me guérir ! » Très admirable, très simple prière, d'abord subordonnée au bon plaisir de Dieu. Si vous voulez, c'est la

seule condition, la volonté de Dieu ; car il sait, le lépreux, la toute-puissance de Celui qu'il implore. « Vous pouvez ce que vous voulez. » Et Jésus répond avec la même simplicité : « Je le veux, soyez guéri. » Et à l'instant la lèpre disparut.

Seigneur, vous êtes l'éternellement puissant, l'éternellement bon ; aujourd'hui, comme alors, vous pouvez purifier mon âme, guérir mon corps. Ayez pitié de ma détresse, faites tomber sur moi les paroles de pardon, de paix. Que tous les battements de mon cœur pendant cette journée soient autant d'actes d'amour et de soumission à votre volonté sainte, que tous vous crient : Seigneur ! si vous voulez vous pouvez d'un mot me guérir, me purifier, me pardonner. Ainsi soit-il.

IIIe LUNDI APRÈS L'ÉPIPHANIE

« J'irai et je le guérirai. »

Les amis du centenier viennent dire à Jésus que celui-ci a son serviteur malade : « J'irai et je le guérirai. »[1]

Tout est humble, modeste, touchant dans la

1. S. Luc VII, v. 3 à 8.

requête. Remarquons l'embarras, l'humilité des amis, il s'agit du serviteur d'un étranger qui a été bon pour eux, il a contribué à relever le temple, il les protège et les défend. Écoutons la réponse divine : « J'irai... »

Les autres viennent à Jésus, il demande qu'on les lui amène ; à celui-là, au serviteur du centenier, il ira. Il marchera jusqu'à lui, c'est lui, le Seigneur, qui le visitera. Est-ce parce qu'il s'agit d'un serviteur dont Lui-même a pris la place vis-à-vis de nous. « Je suis parmi vous comme celui qui sert. » Est-ce que l'humilité de sa situation l'attire ? Heureux ceux qui servent! Heureux ceux qui servent avec dévouement, fidélité, soumis à leurs maîtres, parce que tel est le bon plaisir de Dieu ; en réalité, ils ne servent que Dieu ; ceux-là sont marqués pour la vie éternelle.

Est-ce parce que ce maître, qui implore pour son serviteur et qui n'osant implorer lui-même, envoie des amis plaider sa cause est, lui aussi, le modèle des maîtres, et que le Seigneur a voulu récompenser cette charité inquiète et touchante ? Heureux le maître qui considère son serviteur comme l'un des siens, qui en fait un membre de sa famille et récompense la fidélité, l'attachement, par la recon-

naissance et l'amitié. Heureux qui a des amis pour intercéder auprès de Dieu, des amis qui prient pour lui ; des amis qui plaident sa cause comme si elle était la leur. Ils sont exaucés à cause de leur charité.

Ah ! si nous savions quels rapports directs il y a entre les qualités de notre prière et la façon dont elle est exaucée. Plus notre prière est désintéressée, plus elle est puissante. Prions donc les uns pour les autres. Faisons cause commune avec nos frères malheureux, prions pour ceux qui ne prient pas, pour tous ceux qui ignorent ou qui méconnaissent, pour ceux qui souffrent dans leur corps ou dans leur âme.

Seigneur, je vous prie surtout pour ceux qui m'ont fait du bien. Allégez la croix de mes amis, de mes proches ; bénissez et secourez tous ceux qui m'ont été secourables ; réparez mes maladresses, faites, à toutes les âmes qui ont été en contact avec la mienne, tout le bien que — dans vos desseins — j'aurais dû leur faire et que je ne leur ai pas fait ; je vous offre cette journée dans cette intention, faites que je n'en perde pas un instant et qu'elle s'écoule sous votre regard et selon votre bon plaisir.

Guérissez et sauvez, Seigneur, tous ceux que vous m'avez donnés...

III• MARDI APRÈS L'ÉPIPHANIE

CONVERSION DE SAINT PAUL

Reposons-nous un instant sur le bord du chemin de Damas. Contemplons la troupe de cavaliers qui s'avancent, ils font des projets importants ; leur chef les anime de son ardeur, de sa haine contre les disciples de Jésus.

Soudain, une grande lumière a jailli des cieux, et le chef, tout à l'heure si arrogant, est prosterné à terre, et d'une voix qui, bien loin de commander, implore et supplie : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ?. »

Quelle conversion ! soudaine et complète. Voici le modèle de toute conversion sincère : L'humilité prosterne la créature devant son tout-puissant Créateur, elle reconnaît son souverain domaine et se met à ses ordres, revenant aux premières paroles du Verbe divin : « Me voici, ô mon Dieu, pour faire votre volonté. »

Le péché, c'est la révolte, la désobéissance aux volontés de Dieu ; se convertir, c'est se remettre volontairement sous le joug du maître juste et bon.

Disons du fond du cœur chaque matin :

« *Seigneur, que voulez-vous que je fasse aujourd'hui ?* » Formons nos projets dans l'alignement de la loi divine, que rien n'en déborde. Cherchons ce que la grâce nous demande d'accomplir. Ne lui refusons rien, et, le soir venu, puissions-nous dire : « *Ce jour que vous m'avez donné, ô mon Dieu, je l'ai consacré à votre service et à votre gloire. Voici la servante du Seigneur.* »

IIIe MERCREDI APRÈS L'ÉPIPHANIE

« J'IRAI »

Écoutons la parole de la charité infinie. Il ira, Il descendra, Il se penchera, pour guérir la pauvre créature qui l'implore. Une pensée, une parole suffirait, mais Il ira. Mon Dieu ! mon Dieu ! et nous hésitons, nous tremblons, nous ne savons pas nous confier dans l'abandon le plus filial qui se puisse concevoir.

Rien n'est changé, et tandis que nous craignons, tant nous sommes mauvais, Lui, vient à nous, descend en nous, pousse la confiance en notre fidélité jusqu'à devenir notre hôte. Il se livre à nous, à notre délicatesse, à notre amour. Otage divin ! gage de salut éternel.

Que craindre, et que ne pas craindre ! Que craindre ? si je vous aime et si mon cœur est tout à vous ! Vous ne vous abaissez jusque-là que pour m'élever vers vous. Vous ne descendez dans ma prison que pour briser mes liens et me délivrer. Venez, Seigneur Jésus, venez !

Que ne pas craindre, si je méconnais et trahis votre charité ? « Ah ! ce n'est pas votre justice, c'est votre amour qui me fait peur ! on n'est pas aimé ainsi impunément. [1] » Mais, ô Jésus, vous me rassurez encore. « J'irai, et je le guérirai ! » Vous viendrez avec des pensées de miséricorde et de pardon, vous viendrez pour me faire du bien ; et si je ne sais plus prier, si ma misère va jusqu'à l'impuissance, il me suffit d'avoir un ami charitable qui vous implore, vous l'exaucerez, et vous me guérirez.

Que cette puissance de la prière pour autrui nous engage à prier pour les pécheurs. Offrons pour telle ou telle âme toutes nos actions, tout ce qui nous coûtera pendant ce jour. *Venez, Seigneur Jésus, venez.*

1. Mgr Freppel.

IIIe JEUDI APRÈS L'ÉPIPHANIE

CONFUSION DU CENTENIER

Regardons Jésus marchant sur la route qui conduit à la maison du centenier, où est le serviteur malade. Le centenier, averti de son arrivée, sort, accourt sur le chemin, se prosterne.

Prosternons-nous avec lui et disons du fond du cœur : Je ne suis pas digne, ô mon Dieu, je ne suis pas digne !

Écoutons cet homme, incliné sous le regard divin : « Non, Seigneur, non, ne venez pas dans ma maison, n'y entrez pas, je ne suis pas digne ! Commandez, ordonnez, souverain Maître de toutes choses. Moi qui ne suis qu'un homme, d'autres hommes m'obéissent, dès que je leur donne un ordre. Une seule parole tombée de vos lèvres fera fuir la souffrance, une seule parole et mon serviteur sera guéri. » O Foi ! qui a l'honneur de faire l'admiration de Jésus ! Foi du païen, qui sera notre condamnation au dernier jour.

Avant de participer au mystère de la sainte Eucharistie, mystère de la Toute-Puissance et de la Charité divine, disons du moins du fond

du cœur : Je ne suis pas digne que vous entriez dans mon cœur si souvent ingrat, si souvent coupable envers vous. Je ne suis pas digne, ah ! de mon côté, toutes les lâchetés, toutes les défaillances, tous les péchés ; mais de votre côté, ô Seigneur, la puissance et l'amour ; aussi, dites une parole, une seule, et, pure comme les anges, guérie de ses souillures, mon âme pourra vous recevoir dans l'allégresse immense de la réconciliation et de la paix.

Humilité et foi, tels sont les deux sentiments qui doivent nous accompagner à la Table sainte. « Je ne suis rien, mais Jésus est tout ; je ne puis rien, mais Il peut tout ; je ne vaux rien, mais Il m'a racheté ; je suis le prix de son sang ; je n'ai rien, mais Il a tout. Il veut venir en moi, si indigne de le recevoir, en moi qu'Il a racheté si cher :

Venez, Seigneur, venez ; mais auparavant purifiez-moi, dites une parole pour que mon âme, votre conquête, soit à jamais guérie. » Ce jour-là, jour de communion, évitons la plus petite infidélité volontaire.

Domine, non sum dignus.

III[e] VENDREDI APRÈS L'ÉPIPHANIE

NON SUM DIGNUS

Considérons la lumière intérieure qui éclaire l'âme du centenier, plaçons la nôtre sous ce jour, et unissons nos sentiments aux siens.

Le simple récit du bien, fait par Jésus, est, pour lui, le trait de lumière, le coup de grâce qui illumine tout son être. Il reconnaît son Seigneur et son Dieu sous les traits humains dont le Verbe s'est couvert. La raison lui dit : Rien n'est impossible à Dieu, et Dieu seul peut accomplir de telles œuvres. Dès lors, il est fixé ; il agit, il pense, et il prie comme il doit agir, penser, prier. Quelle connaissance de Dieu et de lui-même, quelle confiance ! quelle humilité ! quelle charité ! et comme tout cela est, en même temps, profondément religieux et profondément sensé. La simplicité de sa comparaison a la gloire de faire l'admiration de Jésus. Il n'a pas rencontré cette foi dans ses enfants. Il la trouve dans un étranger ! Souvent, un étranger, un coupable, un pécheur, revient à Dieu avec une loyauté, un courage, une générosité que le Seigneur ne trouve pas parmi ses fidèles,

habitués de sa Table divine, associés à son apostolat.

Aujourd'hui, servons Notre Seigneur avec la ferveur du centenier. Allons au tabernacle demander la guérison spirituelle d'un ami, d'un frère, d'un ennemi, et offrons toutes nos actions, offrons un sacrifice, pour obtenir le retour de la brebis perdue.

Seigneur, je ne suis pas digne, mais dites une parole, et cette âme, pour laquelle je vous prie, sera guérie et sauvée.

III[e] SAMEDI APRÈS L'EPIPHANIE

SAINT FRANÇOIS DE SALES

Regardons, dans les saints, l'image, le reflet divin. Et considérons en nous ce qu'est devenue cette image qui se doit reproduire en notre âme.

Doux, humble, charitable, dévoué jusqu'à l'imprudence, jusqu'à la folie, ce saint, si austère pour lui-même, si indulgent pour les autres, fait dire : « Que doit donc être la bonté de Dieu, si celle de notre évêque n'en est que l'image ? »

Telle doit être l'ambition du chrétien. Être

une *imitation* si fidèle, si attentive des vertus de Notre Seigneur que les témoins de notre vie disent : « Que doit être Dieu pour que son amour, sa grâce grandissent, transforment ainsi l'un de nous. »

Tout ce qui, en nous, ne porte pas vers Dieu, est inutile, nul ou mauvais.

Ne gardons rien des louanges de ceux qui nous entourent, quel qu'en soit le motif ; qu'y a-t-il de bien en nous qui ne soit l'œuvre de Dieu ? rendons-lui tout ce qui lui appartient. Attirons, oui ; entraînons, oui ; mais pour Dieu, mais vers Dieu, nous ne sommes ici-bas que pour le connaître, l'aimer, le servir, que pour le faire connaître, aimer et servir. Telle la voix de la cloche qui appelle à la prière ; tel le cristal au travers duquel passe la lumière ; telle la plaque sensible qui reproduit ce qu'on lui présente.

Aujourd'hui, ô mon Dieu, que tout, en moi, parle de vous, parce que mon âme et mon cœur, se tenant en votre présence, n'exprimeront que ce que vous leur aurez donné. Rendez-moi vrai, humble, bon, de cette bonté désintéressée et féconde dont la source est dans votre Cœur.

Tout pour vous, ô mon Seigneur et mon Dieu.

Evangile du quatrième Dimanche après l'Epiphanie.

S. Mathieu, VIII, v. 23 à 27.

En ce temps-là, Jésus entra dans une barque, accompagné de ses disciples, et tout à coup il s'éleva sur la mer une si violente tempête que la barque était couverte par les vagues. Jésus cependant dormait. Alors ses disciples s'approchèrent de lui, et le réveillèrent en lui disant : Seigneur, sauvez-nous, nous périssons. Jésus leur dit : Hommes de peu de foi, pourquoi craignez-vous? En même temps, il se leva et commanda aux vents et à la mer, et il se fit un grand calme. Alors ils furent saisis d'étonnement, et ils disaient : Quel est celui-ci, à qui les vents et la mer obéissent?

IV• DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE

« Jésus étant entré dans une barque, il s'éleva une si grande tempête que la barque fut couverte de flots. » (S. Math., VIII, 23, 24.)

Regardons cette petite barque en pleine mer, jouet de la vague en furie. Regardons et ne craignons pas, Jésus est là.

Jésus ne vient pas dans une âme pour la dispenser de la lutte, de la souffrance et de l'épreuve, puisque toutes ces choses sont la

matière de nos mérites et qu'en elles seules est le précieux butin qui nous ouvrira les portes du bonheur éternel. Jésus vient pour nous aider, nous secourir, nous fortifier, avec Lui, nous pouvons souffrir, nous pouvons peiner, nous pouvons mourir, mais nous ne pouvons pas nous perdre à jamais. Voilà le mot de l'énigme, incompréhensible pour qui n'a pas le sens chrétien. Faisons donc notre soumission à l'Hôte divin, au Pilote adoré qui est au gouvernail de notre âme dans la traversée de ce monde.

« *O mon Maître, ô mon Dieu, prenez en main la barre, conduisez où vous voudrez, abordez où il vous plaira, je sais que les épreuves, les douleurs et les tempêtes sont les conditions ordinaires de la traversée. Je vous demande d'avoir pitié de ma faiblesse, de me soutenir, de m'épargner ; mais je vous demande surtout la soumission aveugle à votre direction, la résignation absolue à votre bon plaisir, l'abandon, la joie aussi, de me savoir conduit par Celui qui sait tout, qui peut tout et qui m'aime.* »

Aujourd'hui, je ferai bon accueil à tout événement, à tout ennui, à toute peine : **Jésus est là.**

IV• LUNDI APRÈS L'ÉPIPHANIE

« Jésus, cependant, dormait. » (S. Math., VIII, 24.)

Considérons la barque secouée, ballottée, s'enfonçant et se relevant au caprice de l'ouragan. Voyons les éclairs, écoutons le tonnerre, les cris des malheureux qui croient périr! Étendu à la poupe, Jésus dort. Ah! vous pouvez dormir, Souverain Roi de toutes choses! malgré le sommeil que vous empruntez à notre nature dont vous avez voulu toutes les faiblesses, vous veillez, vous commandez, vous régnez. La mer en furie brisera son puissant effort contre le grain de sable que vous lui avez donné comme limite. Elle frémit dans son obéissance comme le cheval fougueux et dompté, oh! Jésus, vous pouvez dormir. Ainsi, quand la tempête et la tentation bouleversent mon âme, quand, même après vous avoir reçu dans mon cœur, l'angoisse m'étreint, le doute m'assiège; quand je crie, éperdu vers vous, et que vous ne répondez pas, quand vous me laissez me débattre dans la nuit et l'orage, Jésus! Seigneur, Souverain Maître, je sais que vous êtes là, vous l'avez dit; je sais que je vous ai donné le gouvernail de ma

pauvre petite barque, je sais que tout à l'heure, demain, je vous verrai vous lever, me reprocher mes stériles agitations, commander à tout ce tumulte. O Jésus ! je crois et j'attends.

Credo et expecto !

Comment, pendant ce mois, ai-je tenu mes résolutions du début de l'année ? Soin, recueillement dans la prière ? Humilité, vérité, charité. *Pardon, pardon, mon Dieu. Et nunc cœpi. Entrez dans ma barque. Dirigez tous les mouvements de mon cœur.*

IVe MARDI APRES L'ÉPIPHANIE

« Seigneur ! sauvez-nous. » (S. Math., VIII, 25.)

Au milieu du fracas de la tempête, du craquement des mâts, au travers du voile épais de la nuit, écoutons ce cri déchirant qui domine et traverse tout. Ah ! comme ils ont peur, les pauvres passagers, devenus le jouet de l'orage et qu'une planche fragile sépare de la mort.

Avec foi et amour, répétons ce cri, mais auparavant, regardons, à cette seconde étape du temps, si nous n'avons pas volontairement déchaîné la tempête qui menace de nous faire

périr. Avons-nous Jésus à bord? Avons-nous tenu les promesses faites au début de l'année? Où en sommes-nous de la fidélité à suivre la lumière de notre conscience? Sommes-nous vrais devant les hommes comme devant Dieu? marchant sous son regard dans la simplicité, la pureté, la vérité, l'humilité? Sommes-nous charitables, doués de cette bonté qui donne et qui se donne? Si oui, ne craignons rien, la tempête, c'est la colère impuissante du démon qui ne peut rien contre nous; l'agitation, le trouble, c'est son œuvre à lui; restons calmes et paisibles, Jésus est là: il dort, mais son Cœur veille.

S'il en est autrement, point de découragement, ni de tristesse, nous vivons, nous pensons, nous aimons. Ah! qu'il faut peu de temps pour consacrer tout cela au souverain Maître; en nous conservant la vie, il nous donne l'espoir, la certitude de pouvoir tout réparer, tout effacer, tout expier. Chaque instant de vie est un don de sa miséricorde, puisque cet instant est assez riche pour payer notre éternité. Un instant, un acte de repentir et d'amour, une résolution de vivre désormais selon les sentiments sincères, nés à l'heure du regret et de la conversion. Il suffit! Nous qui vivons,

bénissons le Seigneur ! que chacune de nos respirations lui dise la sincérité de notre retour. Car la vie n'a de valeur que par ce don volontaire de tout nous-même au service de Dieu.

Seigneur, venez à nous, sauvez-nous ! sauvez-nous de la variété de nos impressions ; de la fragilité de nos résolutions, de l'agitation, des futilités et des bagatelles. Faites-nous la grâce de comprendre que la première place, dans nos préoccupations comme dans notre affection, doit être à votre service et à votre gloire.

Je suis à vous pour toujours, ô mon Dieu !

IV^e^ MERCREDI APRÈS L'ÉPIPHANIE

« Seigneur ! sauvez-nous ! » (S. Math., VIII, 25.)

Avec les apôtres, jetons ce cri d'espérance et de foi... avec eux, plus qu'eux, nous avons le droit et le devoir de le lancer au ciel, car nous savons qu'un signe, un regard, une volonté du Seigneur ramèneront le calme. Oui, le danger est grand, la tempête bat son plein, menaçant d'engloutir tout ce qui fait notre force et notre appui, l'Église, si menacée en France, qu'elle n'y a plus le droit de vivre, la

religion, l'honneur, le patriotisme également sapés, ébranlés et meurtris, les âmes, indécises, hésitantes, toujours discutant, ne sachant ni prendre une résolution virile et ferme, ni se grouper, ni se soutenir. L'orage, le vent, les cyclones, s'abattent sur cette barque qui fait eau de toutes parts ; et, ce qui est le comble, les passagers ne parent à aucun danger, rient et s'amusent, sans plier une voile, sans mettre la main au gouvernail! Dans chacune de nos âmes, règnent la futilité, le désir de *paraître*, la folie de l'effet. Ah! Seigneur, que faut-il pour nous réveiller? Sauvez-nous.

Que pouvons-nous pour conjurer les malheurs publics et privés? Quels sacrifices pouvons-nous, devons-nous faire? Argent? paroles? influence? exemple?

L'exemple que tous nous pouvons donner et qui contribuera grandement au salut général est de parler toujours dans le sens indiqué par l'Eglise, son admirable unité nous est d'un grand secours. Ne jamais laisser juger devant nous, — encore moins discuter — les décisions épiscopales, à plus forte raison, pontificales, quand il s'agit de la discipline qui nous est imposée ; le salut est dans l'obéissance, or, à discuter les ordres, on en affaiblit la portée,

on en diminue l'effet, quelle responsabilité !

Ah ! que c'est bien de notre faute ! notre incurable légèreté, nos inconséquences répétées nous ont exposés au danger !

Seigneur, sauvez-nous ! sauvez-nous de nous-même, sauvez-nous de nos imprudences et de nos ignorances, car, si vous ne nous secourez, nous périssons !

IV^e^ JEUDI APRÈS L'ÉPIPHANIE

« Quel est celui-ci? auquel la mer et les vents obéissent. » (S. Math. VIII, 27.)

Remarquons la stupeur des apôtres quand ils sont exaucés. Leur prière était donc un cri de désespoir plutôt qu'un acte de foi. Regardons-les, saisis, impressionnés, se demandant les uns aux autres : quel est celui-ci ? Ils attendaient de lui le secours ; mais un secours naturel, un commandement qui, dégageant la barque peu à peu, leur eût permis de lutter jusqu'au matin. Ils sont stupéfaits d'une telle puissance ! Hommes de peu de foi ! Quel est celui-ci?

Ah ! nous qui le connaissons, adorons-le. « Vous êtes mon Seigneur et mon Dieu ! » Qui de nous n'a senti de près sa toute-puissante

miséricorde. A une heure de notre vie, en pleine tempête; quand, humainement, tout était perdu, la grâce, la puissance et l'amour de Dieu ne nous sont-ils pas apparus, — soit pour nous soutenir dans une épreuve extraordinaire, soit pour nous exaucer contre toute espérance — et nous nous sommes demandé, tremblants : « Quel est-il Celui que nous invoquons et qui vient ainsi à notre appel ? » C'est le Maître, le Tout-Puissant, le Père, duquel chaque jour nous rapproche et qui doit être notre Juge.

Ne redoutons pas trop les tempêtes, elles enflent les voiles des généreux, mais assurons-nous de la présence de Jésus; ayons le divin Pilote à bord, c'est-à-dire, ramons toujours dans le sens de son bon plaisir, que chacun de nos jours commence par ces mots : « Me voici, ô mon Dieu, pour faire votre volonté » que nos actes s'harmonisent avec notre offrande ; dès lors, malgré vents et tempêtes, nous jouirons d'un grand calme, car nous aurons l'assurance qu'une Miséricorde toute-puissante veille sur nous, nous conduit et nous garde pour la vie éternelle.

Seigneur, je ne demande pas avec vos apôtres : « Quel est celui-ci ? » Je vous connais, je vous adore, je mets en vous toute ma confiance, je

m'abandonne à vous, je me livre à votre bon plaisir. Je crois à votre sagesse, à votre puissance et à votre amour.

IV^e^ VENDREDI APRÈS L'ÉPIPHANIE

« Un homme avait semé du bon grain dans son champ, l'ennemi vint et sema de l'ivraie. » (S. Math., XIII, 24, 25.)

Considérons le monde qui nous entoure, que d'ivraie dans le bon grain ! regardons notre propre cœur, que d'ivraie dans le bon grain ! étudions nos actes, les meilleurs en apparence, que d'ivraie dans le bon grain !

Le Seigneur le permet ainsi, car ce mélange, ce frottement des bons et des mauvais sanctifie ceux-là, et rend ceux-ci meilleurs. Cette vie est une lutte, non pas tant du bien contre le mal, que du bien pour conquérir et guérir le mal. Vaincre le mal par le bien, c'est la devise de l'apôtre, c'est le but de tout chrétien digne de ce nom. Quel mal pouvons-nous atteindre aujourd'hui ? une âme à éclairer, une souffrance à soulager ? si nous ne le pouvons directement, nous pouvons offrir à cette intention tel travail, telle épreuve ou, plus simplement, notre journée accomplie, selon le bon

plaisir de Dieu, dans la pratique du devoir.

Au dedans, en nous-même, encore le douloureux mélange, que d'ivraie dans notre bon grain ! Amour-propre, recherche de nous-même dans nos meilleurs actes; dans notre zèle, que d'ivraie ! dans notre charité, que d'ivraie ! dans nos prières, nos stations à l'église, nos communions même, que d'ivraie! Acceptons ce mélange pénible, tous nos efforts n'arriveront pas à arracher l'ivraie. Luttons, oui, avec un courage paisible ; et puis, humilions-nous en voyant notre faiblesse, cette misère invincible, ce mélange ; voilà la matière de la miséricorde divine, voici le champ où elle s'exerce.

Gloire à Dieu ! paix à notre bonne volonté.

O mon Dieu! que d'ivraie dans le pauvre champ de mon âme qui voudrait être tout à votre service. Ayez pitié de ma misère, de mes faiblesses, selon l'infini de votre miséricorde. Aujourd'hui, je veux vous servir de mon mieux, vous obéir en toute chose, vivre sous votre regard divin et vous offrir chacun de mes actes pour la conversion de telle âme, ou la consolation de telle autre, ou... c'est à notre zèle de choisir et d'indiquer.

Seigneur ! je suis tout vôtre.

IV^e SAMEDI APRÈS L'ÉPIPHANIE

« D'où vient donc qu'il y a de l'ivraie? » (S. Math., XIII, 27.)

Voyons les serviteurs entourant le père, le maître du champ : « Seigneur, n'avez-vous pas semé du bon grain ? D'où vient donc qu'il y a de l'ivraie ? »

Les anges contemplent le champ de mon âme, ne peuvent-ils pas dire les mêmes paroles. O Dieu ! n'avez-vous pas semé le bon grain ? bonnes pensées, bonnes lectures, bons exemples, grâces sans nombre, communions fréquentes, lumières décisives, secours continuels ; tout cela, c'était le bon grain, combien peu il a levé, mais que d'ivraie !

« C'est mon ennemi, dit le maître, c'est mon ennemi qui l'a semé. » Ah ! je le connais cet ennemi, le monde, ses préjugés, ses maximes, ses fascinations, ses bagatelles, ses goûts. Que d'ivraie est semée, lève et croît à son contact.

L'ennemi ? ma nature viciée et gâtée par la faute originelle, mon amour-propre, ma vanité, mon égoïsme, que d'ivraie ! L'ennemi ? le démon avec les pensées qu'il suggère, pour flatter cette nature mauvaise. Et dans le bien que nous faisons, dans nos bonnes œuvres même, que

d'ivraie ! car l'ivraie de notre âme, c'est tout ce qui y germe et que Dieu condamne.

Que dois-je faire pour arracher l'ivraie ? pour en étouffer la croissance ? pour l'empêcher de germer quand l'ennemi la sème ? Aujourd'hui, ayons l'intention droite et pure d'obéir à Dieu seul, de ne plaire qu'à Lui, afin de sanctifier toute cette journée.

Seigneur, enlevez en moi tout ce qui n'est pas de vous !

Evangile du cinquième Dimanche après l'Epiphanie.

S. Mathieu, XIII, v. 24 à 30.

En ce temps-là, Jésus proposa au peuple qui le suivait en foule une parabole en disant ; Le royaume du ciel est semblable à un homme qui avait semé du bon grain dans son champ ; mais pendant que tout le monde était endormi, son ennemi vint, sema de l'ivraie parmi le froment et se retira. Quand l'herbe eut poussé et fut montée en épis, l'ivraie parut aussi. Alors les serviteurs du père de famille vinrent lui dire : Seigneur, n'avez-vous pas semé du bon grain dans votre champ ? D'où vient donc qu'il y a de l'ivraie ? Il leur répondit : C'est mon ennemi qui l'y a semée. Ses serviteurs lui dirent ; Voulez-vous que nous

allions l'arracher? Non, leur répondit-il, de peur qu'en arrachant l'ivraie, vous n'arrachiez en même temps le bon grain. Laissez croître l'un et l'autre jusqu'au temps de la moisson, et alors je dirai aux moissonneurs : Arrachez d'abord l'ivraie et liez-la en bottes pour la brûler; mais renfermez le froment dans mon grenier.

Ve DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE

« Voulez-vous que nous allions l'arracher? » (S. Math., XIII, 28.)

Écoutons cette question des serviteurs indignés, et adorons la tranquille patience, la miséricordieuse attente du Seigneur qui sait tirer le bien du mal.

Voulez-vous que nous allions l'arracher? Nous nous retrouvons dans cette question, c'est bien nous, cela, avec nos impatiences, nos violences, nos vouloirs instantanés. Ah! que nous avons l'œil perçant et le jugement rapide pour apercevoir et condamner. Intentions, paroles, actes, quand il s'agit du prochain, tout y passe, et que nous sommes pressés de l'exécuter.

Rappelons-nous la réponse de la Sagesse infinie, de la Bonté souveraine : « Non, non,

de peur qu'en arrachant l'ivraie, vous n'arrachiez aussi le bon grain. Laissez, attendons la moisson. »

Que tout, dans l'Évangile, est simple et saisissant de vérité. En effet, sans l'ivraie du monde et des âmes, sans la lutte, sans la tentation, sans l'effort, où serait la vertu, où serait la victoire? Comment nos esprit et nos cœurs chanteraient-ils à Dieu leur hymne de fidélité et d'amour.

Soyons indulgents pour l'ivraie que nous apercevons chez les autres, et patients pour l'ivraie qui pousse chez nous. Doucement, paisiblement, servons-nous de cette pénible découverte pour nous humilier de nos faiblesses, pour nous confier davantage en la miséricorde divine, pour nous animer au combat qui doit durer jusqu'au dernier de nos jours. Acceptons résolument ce combat; la bonne volonté est l'assurance de notre salut.

Mon Dieu! aujourd'hui, je serai charitable en toutes mes paroles, car je veux être à vous, pour toujours.

Vᵉ LUNDI APRÈS L'ÉPIPHANIE

« Laissez croître l'un et l'autre jusqu'au temps de la moisson, » (S. Math., XIII, 30.)

Recueillons-nous au plus intime de nous-même, écoutons l'ordre tombé des lèvres divines, considérons le bon grain et l'ivraie qui sont en nous. O Dieu ! votre patience, votre miséricorde et votre justice sont également satisfaites ! Patience, miséricorde de Dieu, si consolantes et touchantes pour nos cœurs faibles et misérables, laissez croître, laissez le temps, peut-être l'effort du bon grain finira-t-il par étouffer l'ivraie. Tant que je vis, l'instant dont je dispose suffit pour me donner le moyen de me tourner vers Dieu, de lui dire : C'est vous que je veux servir, c'est à vous que je veux obéir. *Tuus sum ego.* Je suis vôtre à jamais, je vous adore, je me repens, je vous aime. Et la sincérité de cet acte est l'assurance de notre salut.

Qu'elle est effrayante la justice divine, et quelle force lui donne sa patience. *Alors*, au temps de la moisson, quand les délais seront épuisés, quand l'heure de la mort aura sonné, *alors*, *Dies iræ.*

O Dieu ! n'oubliez pas que vous vous êtes

lassé à me poursuivre, que tant d'efforts ne soient pas en vain.

L'heure de la moisson approche. Faisons de suite ce que nous voudrions avoir fait à cette heure.

O Dieu! venez à mon aide. Seigneur, hâtez-vous de me secourir.

V• MARDI APRÈS L'ÉPIPHANIE

« *Alors*, je dirai aux moissonneurs : Brûlez... recueillez. » (S. Math., XIII, 30.)

C'est toujours de mon âme qu'il s'agit, mon âme est un petit monde, un champ, pénétrons-nous de la réponse du maître et tremblons à ce mot qui revêt sur les lèvres divines un sens sublime et terrible. *Alors*! au temps de la moisson, il n'y aura plus à temporiser, à attendre, à espérer une récolte meilleure. *Alors*, je dirai aux moissonneurs : Enlevez l'ivraie, liez-la en bottes, jetez au loin, brûlez. Puis, recueillez le bon grain et mettez-le à l'abri de tout danger. Brûlez ou recueillez, jetez au loin ou amenez à moi.

Tout le résumé de notre vie, toute la solennité du jugement est dans ces deux mots

d'une éloquence infinie : Allez ! Venez ! Si ce jugement se prononce aujourd'hui sur mon âme ? Ai-je à redouter le terrible arrêt : « Allez loin ! » Puis-je espérer le doux appel : « *Veni !* »Venez, avec moi, pour toujours. Venez !

Faisons aujourd'hui ce que nous aurions voulu avoir fait alors.

Le temps de la moisson est proche. Courage. N'hésitons pas.

O mon Seigneur, mon Dieu, mon Juge, je m'abandonne à votre bon plaisir, je me confie en votre miséricorde. Montrez-moi la route qui conduit à vous, je la veux suivre ; donnez-moi le courage, la force et les moyens d'accomplir votre volonté, de répondre à vos desseins sur moi. Très doux Jésus ! ne soyez pas mon Juge, mais mon Sauveur !

Ve MERCREDI APRÈS L'ÉPIPHANIE

« Le royaume du ciel est semblable à un grain de sénevé. » (S. Math., XIII, 31.)

Approchons-nous du Maître qui parle, écoutons les paroles de vérité qui donnent la vie aux âmes. O mon Dieu ! faites-moi

la grâce de vous comprendre, non avec l'esprit du monde, mais avec l'esprit de vos élus.

Le royaume du ciel, c'est-à-dire la paix, le calme, la sérénité en ce monde, qui fait la force et la joie des *fidèles*, le fussent-ils jusqu'au martyre. Le royaume du ciel, c'est-à-dire, la gloire, le bonheur, l'éternité bienheureuse dans l'autre monde où les élus partagent le bonheur de Dieu même. Ces biens immenses, infinis, au dessus de toutes nos conceptions, sont le fruit d'un grain de sénevé.

Qu'est donc ce grain de sénevé ! cette toute petite semence qui produit pareille floraison. Une bonne pensée, une bonne parole, un bon exemple, un rien, toute petite semence qui tombe dans une âme ; elle y germe et devient ces choses magnifiques dont nous venons de parler.

Ah ! qu'il est grand, qu'il est précieux ce grain de sénevé ! Ne négligeons pas une seule occasion de le semer. Ne négligeons pas une seule occasion de le recueillir.

Aujourd'hui, en quelle circonstance puis-je semer ce grain qui porte en son germe le royaume de Dieu ? En quelle circonstance puis-je et dois-je le recueillir ?

O mon Dieu ! mon âme est devant vous comme un terrain stérile. Ayez pitié de mon indigence. Donnez-moi pour que je donne.

Ve JEUDI APRES L'EPIPHANIE

« Le royaume du ciel est semblable à un grain de sénevé... » (S. Math., XIII, 31.)

Considérons le divin Sauveur qui, au matin de ce jour, jette dans le champ de nos âmes, à pleine main, la semence qui doit germer pour l'éternelle moisson. Il nous donne pour que nous donnions.

Recueillons : et semons à notre tour.

Recueillons bonnes pensées, mouvements intérieurs de la grâce, bonnes paroles, bons exemples. Recueillons, méditons ces choses, pénétrons-nous du germe de vie que le Seigneur y a déposé pour nous, dans un but de sanctification, dans une pensée d'amour. Cette richesse infinie du bien sous toutes ses formes, jetée par la main de Dieu sur nos âmes, n'y peut fructifier que par notre correspondance, accord de notre volonté avec celle du divin Sauveur.

Semons à notre tour. Tout comblés des

grâces divines, répandons autour de nous l'esprit surnaturel qui s'en dégage. Paix, douceur, humilité, bonté, inlassable charité ; don de nous-même, non pour plaire, non pour attirer à nous, mais pour élever vers Dieu, notre doux Seigneur et maître adoré !

Mon Dieu ! faites-moi la grâce d'être la vitre pure au travers de laquelle passera les rayons de votre infinie Sagesse, de votre infinie bonté. Aujourd'hui, je veux être recueilli pour mieux recevoir votre divine semence ; je veux être généreux pour vous faire aimer et vous mieux servir.

Seigneur, je suis à vous pour jamais.

V• VENDREDI APRÈS L'ÉPIPHANIE

« La plus petite des semences devient un grand arbre, et les oiseaux du ciel se reposent sur ses branches. » (S. Math., XIII, 32.)

Écoutons le divin Semeur, recueillons sa parole et tressaillons d'espérance, nous pouvons être associés à son œuvre de miséricorde et d'amour, en recevant avec fidélité la semence qu'il dépose en nous. O Seigneur, je veux être vôtre à jamais !

Si petite que soit la semence, étant jetée par

une main divine, elle a une grande puissance de vie, une grande fécondité. Les impulsions de la grâce, à peine sensibles, mais suivies avec bonne volonté, deviennent le point de départ d'une conversion complète, grand arbre de salut dont les rameaux bienfaisants s'étendent pour abriter et secourir un grand nombre. Petite semence d'une pensée, d'une parole, d'un regard, principe de vocation, qui produit la vie du missionnaire, de l'apôtre, de la servante des lépreux, des humbles et des pécheurs, grand arbre de salut et de repos.

Nous pouvons tous être cet arbre qui sert d'appui à ceux qui souffrent et qui sont las; depuis longtemps nous recevons la semence; depuis longtemps nous sommes cultivés, arrosés, enrichis de la grâce et des lumières de Dieu; à notre tour, soyons la force et le soutien de ceux qui peinent, de ceux qui cherchent, de ceux qui souffrent.

O joie! honneur immense. Aider Dieu dans son œuvre de bienfaisance universelle. Aimer nos frères *comme* il nous a aimés. *Mon Dieu! mon Dieu! que vous nous faites grands! Non sum dignus! Mais me voici!*

V• SAMEDI APRÈS L'ÉPIPHANIE

« Le royaume des cieux est semblable au levain que l'on mélange à la farine... » (S. Math., XIII, 33.)

Le royaume des cieux, c'est-à-dire la possession de la vérité, de la lumière, de la force, de la paix et de la sécurité dans la vie. Seigneur, à quoi allez-vous le comparer pour nous donner une idée de son importance? Le royaume des cieux est semblable au *levain* que l'on met dans la farine. Sans levain la pâte ne peut être du pain; c'est une chose lourde, insignifiante, inutile.

De même sans la foi et ses lumières, notre vie est la chose la plus étrange, la plus incohérente, la plus inexplicable, la plus nulle, qu'il soit possible d'imaginer. Le royaume des cieux, c'est le levain, grâce auquel tout est fécondé. C'est la foi qui surnaturalise et enrichit nos actes, c'est la pureté d'intention qui les consacre tout à Dieu. Précieux levain! mélangeons-le fidèlement à la farine vulgaire, à nos actions de chaque jour, à la pâte si misérable de notre vie afin d'en faire quelque chose de fécond!

Le levain, le royaume de Dieu, l'esprit de foi, c'est la vraie, l'unique pierre philosophale

qui a le don de changer en or précieux tout ce qu'elle touche

Aujourd'hui, sincèrement, élevons nos âmes vers Dieu et offrons-lui toutes nos actions, toutes nos pensées, comme un hommage de notre dépendance volontaire et fidèle ; mettons toute la perfection possible à l'accomplissement de ce service divin.

Oubliez, Seigneur, mon indignité et permettez que je me consume en travaillant pour vous seul.

Evangile du sixième Dimanche après l'Epiphanie.

S. Mathieu, XIII, v. 31 à 35.

En ce temps-là, Jésus proposa au peuple qui le suivait en foule une parabole en disant : Le royaume de Dieu est semblable à un grain de sénevé qu'un homme prend et sème dans son champ. Ce grain est, à la vérité, la plus petite de toutes les semences, mais quand il a poussé, c'est le plus grand de tous les légumes, et il devient un arbre, en sorte que les oiseaux du ciel se reposent sur ses branches. Il leur dit encore cette parabole : Le royaume du ciel est semblable à du levain qu'une femme prend et met dans trois mesures de farine jusqu'à ce que la pâte soit entièrement levée. Jésus dit au

peuple toutes ces choses en paraboles, et il ne leur parlait point sans paraboles, afin que cette parole du prophète fût accomplie : J'ouvrirai ma bouche pour dire des paraboles, je publierai des choses qui ont été cachées depuis la création du monde.

VI[e] DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE

« Jusqu'à ce que la pâte soit entièrement levée. » (S. Math., XIII, 33.)

Le royaume des cieux, la vérité, la foi, la paix, l'union à Dieu, le désir de ne plaire qu'à lui seul ; voilà le levain de la vie chrétienne, qui donne, à nos actions les plus vulgaires, le relief et le cachet du ciel.

Ainsi donc, deux personnes accomplissant les mêmes actes, ayant les mêmes épreuves, seront ou ne seront pas du royaume du ciel, selon qu'elles auront ou qu'elles n'auront pas le levain surnaturel, qui fait monter les actes de leur vie dans les régions célestes, par la pureté d'intention et le soin de faire toute chose pour le service de Dieu.

Si nous en avions la pratique nous en goûterions la douceur. L'ennui des choses matérielles disparaît devant le perpétuel renouveau du cœur qui aime. Les épreuves, les peines,

les souffrances sont allégées par la pensée qu'elles nous sont envoyées dans un but de perfectionnement et d'amour, et que la même main, qui nous éprouve, nous soutient et nous encourage.

O levain béni ! qui communique à notre misérable vie des reflets éternels et divins, sois le compagnon de mes jours et le témoin de toutes mes actions. Aujourd'hui, quelque banales que soient mes heures, je vous les offre toutes, ô mon Dieu, je veux vous servir au travers des ennuis, ou des obstacles, ou des épreuves. Je veux, ô mon Dieu ! n'avoir qu'un but, vous obéir, vous plaire, et recevoir de votre main paternelle, chaque instant de ce jour. Tout à vous, tout pour vous, ô mon Dieu !

VI• LUNDI APRÈS L'ÉPIPHANIE

« Il leur parlait en paraboles. » (S. Math., XIII, 34.)

Tandis que Notre Seigneur parle à la foule qui l'entoure, remarquons avec quelle condescendance un Dieu se met à la portée des pauvres créatures que nous sommes. Quelles

images simples et vraies, pénétrantes, intéressantes. Quel souci du bien, quel désir, quelle passion d'arracher les âmes à tout ce qui n'est pas le royaume du ciel!

Et nous, pendant que nous parlons à ceux qui nous semblent moins instruits, moins cultivés, comment parlons-nous? Quelle peine prenons-nous? quelle estime avons-nous de ces âmes simples, parfois avides de vérité et que nous renvoyons avec des paroles banales ou dédaigneuses!

Oh! Seigneur! comme nous profitons mal de vos leçons de miséricorde, d'abaissement, de simplicité, de charité! Un Dieu s'abaisse jusqu'à se faire comprendre de moi; et moi, j'hésite à faire l'effort utile pour éclairer, instruire, consoler celui qui m'est semblable!

Vérité. Humilité. Charité. Recueillement. Où en suis-je de ces vertus si fondamentales. Vivre en la présence de Dieu, simple, humble et vrai devant mes frères, toujours prêt à les secourir!

Pardonnez-moi, ô mon Dieu, d'être si peu ce que je dois être, ce que vous voulez que je sois. De tout cœur je veux me remettre dans la voie tracée et recommencer, aujourd'hui, à vous servir et à vous aimer.

Me voici, ô mon Dieu ! pour faire votre volonté.

VI^e MARDI APRÈS L'ÉPIPHANIE

LE GRAIN DE SÉNEVÉ ET LE LEVAIN

Nous devons méditer les enseignements du Seigneur jusque dans les détails, car les paroles de la Sagesse divine ont une profondeur que nous ne saurions atteindre, et s'il parle en paraboles c'est pour nous aider à mieux pénétrer le sens de ses leçons. Le grain de sénevé, la plus petite de toutes les semences, peut devenir le royaume du ciel, c'est-à-dire : un rien, une pensée, une élévation du cœur, un effort, peuvent avoir un retentissement éternel. N'est-ce pas nous dire la valeur du temps et notre propre valeur. Ah ! certes, nous n'avons rien que nous n'ayons reçu ; mais, il est au dedans de nous-mêmes, une lueur, une flamme, — rayons échappés du foyer divin — à l'aide desquels nous pouvons transformer nos actes les plus vulgaires, les plus insignifiants, en un trésor éternel ; or, nous sommes libres, — et voilà notre grandeur : Dieu respecte notre liberté — nous sommes libres d'éteindre cette lueur ou d'entretenir cette

flamme... libres de nous tenir attachés à la terre, ou de nous élever vers le ciel ; libres de chercher en bas les satisfactions immédiates, courtes et fragiles, ou de placer en haut nos espérances et nos ambitions ; libres de douter de la parole et de la puissance de Dieu, ou de lui faire crédit avec une filiale assurance; libres...

Ah! Seigneur! merci de m'avoir laissé la joie profonde de vous consacrer, de vous rendre, dans un filial hommage, tout ce que vous m'avez donné! Je vous offre ma liberté tout entière, je ne la veux employer que pour vous servir.

Suscipe Domine... Recevez-la Seigneur.

VI• MERCREDI APRÈS L'ÉPIPHANIE

LE GRAIN DE SÉNEVÉ ET LE LEVAIN

Notre liberté nous permet de consacrer à Dieu, au bien, au mieux possible, tout ce qui exprime la vie en nous : pensées, paroles, actions, voilà qui résume toutes les opérations de notre esprit, tous les mouvements de notre cœur. Que de grains de sénevé dans nos pensées, dans nos projets, dans nos rêves ; que de grains de sénevé dans nos paroles semées, à

tort et à travers, aux quatre coins de notre horizon ; que de grains de sénevé dans tous nos actes. De cette semence prodigieuse, quelle moisson avons-nous recueillie ? Quels sont les arbres aux puissantes ramures qui sont nés de la semence ? Pouvons-nous en compter les fruits ?

O Dieu ! quelles semailles ! que de pensées ! que de paroles ! que d'actions ! Autant de graines vivifiées par votre grâce et pouvant porter des fruits éternels ; où sont-ils ?

Et encore, n'ai-je à déplorer que la stérilité de ma semence ? Mon Dieu ! passant par mon esprit agité, par mon cœur mauvais, vos dons se sont misérablement transformés ; vous m'aviez donné des semences de vie, elles sont devenues, par ma légèreté, par ma malice, des semences de mort et voici que, jetées à profusion, au hasard, elles ont produit une immense moisson d'ivraie ! que de pensées mauvaises ! que de paroles méchantes, que d'actes malveillants !

Seigneur ! ayez pitié de moi ; tandis que le juste s'assied paisible à l'ombre de ses œuvres, fruits de paix et de bénédiction, tandis qu'il sert d'appui aux affligés, aux indécis, aux fragiles, me voici désemparé, effrayé, qu'ai-je fait

de tant de moyens de salut, de sanctification, de béatitude ?

O mon Dieu ! je vis ; votre miséricorde attend, attend encore, avant de m'appeler pour rendre compte de vos dons, semence confiée à mes soins, semence dont vous êtes en droit de faire la moisson. Je désire que jusqu'à mon dernier soupir, tout ce qui exprimera la vie en moi : pensées, paroles, actions, mouvements de mon esprit ou de mon corps, soit autant d'actes d'adoration, de soumission, de repentir, de reconnaissance et d'abandon à votre bon plaisir ; je désavoue, ô mon Dieu, toutes les pensées, toutes les paroles, tous les actes qui se sont écartés du but pour lequel vous m'avez donné la vie.

Que cette offrande tardive, ô mon Dieu ! soit sincère et sans retour, je veux être à vous, pour toujours.

VI• JEUDI APRÈS L'ÉPIPHANIE

« Le levain que l'on mélange à une mesure de farine. »

Il suffit de mélanger un peu de levain à beaucoup de farine pour avoir une nourriture saine, savoureuse et fortifiante.

Ainsi, il suffit d'une âme profondément et sincèrement chrétienne pour produire en elle et dans ceux qui l'entourent des fruits de salut et de vie. Quelle espérance, quelle magnifique ambition !

Être dans une paroisse, dans une œuvre, dans le cercle des amis, dans le cercle plus intime de la famille, le levain, l'esprit chrétien qui éclaire, réchauffe et communique à tous le désir de se rapprocher de Dieu et de le mieux servir.

Voyons un instant, sous le regard de Dieu, si nous sommes le levain qui allège et purifie la pâte : c'est-à-dire, l'exemple qui élève et surnaturalise toute chose ; donnons-nous le goût et l'attrait du service de Dieu ? Il ne s'agit pas ici de vie extraordinaire et en dehors du milieu où nous sommes placés. Le levain doit être mélangé à la pâte lourde et insipide et lui donner ce qui lui manque pour nourrir agréablement. Donc il ne doit pas s'isoler, mais être au contact de toutes sortes de pâtes ; dans la parabole, cela représente les indifférents, les ignorants, les étrangers à notre foi. Voilà ceux que nous devons élever, instruire, convertir, uniquement par notre voisinage, notre association, nos rapports.

Encore une fois, sommes-nous le levain silencieux, mais éloquent, dont la douce édification se répand autour de nous, attirant et retenant vers le Maître que nous servons et que nous aimons ?

Mon Dieu ! où en suis-je de cette mission que vous m'avez confiée ?

Comment l'ai-je accomplie ? Que puis-je faire pour y correspondre ? Il est temps, grand temps de nous transformer nous-mêmes, pour mériter d'être apôtre par l'exemple et par la prière.

Seigneur, venez à mon aide ! donnez-moi pour que je donne.

VI• VENDREDI APRÈS L'ÉPIPHANIE

« Un père de famille sort de grand matin, il cherche des ouvriers pour travailler à sa vigne. » (S. Math., xx, 1.)

Le Seigneur continue de parler en parabole. Le père de famille, c'est Lui-même, il cherche des âmes de bonne volonté pour travailler à sa vigne, c'est-à-dire au salut des âmes, dans le grand champ de bienfaisance qui est ouvert à notre zèle. De grand matin, dès l'aube, Il va chercher les bonnes volontés.....

Dès notre réveil, présentons-nous au Père

céleste et disons-Lui : C'est vous qui me donnez ce jour, ô mon Dieu ! je veux qu'il soit tout vôtre, me voici, employez-moi à votre vigne. On y prie, on y souffre, on y connaît le poids du jour et de la chaleur, mais on obéit à votre appel, et l'on est à votre service, ô mon Dieu ! me voici ! Employez-moi selon votre bon plaisir, je veux travailler sous votre regard, à la place indiquée par votre volonté.

Aujourd'hui, quelle part de travail est la mienne dans la vigne du Seigneur, c'est-à-dire, dans la sanctification de mon âme et dans le dévouement pour autrui. Je m'appliquerai à agir avec une grande pureté d'intention, et quels que soient les imprévus de ma journée, je les accepterai comme un travail présenté par Dieu même. J'irai à sa vigne sans retard, j'y travaillerai avec entrain, j'y souffrirai avec courage.

Me voici, ô mon Dieu, je suis tout à vous.

SAMEDI AVANT LA SEPTUAGÉSIME

« Après être convenu avec eux d'un denier pour leur journée, ils les envoya à sa vigne. » (S. Math., xx, 2.)

Dieu traite nos âmes avec bienveillance,

justice et souci de leur liberté. Il ne les prend à son service qu'après en avoir conféré avec elles et, — si l'on ose dire, — s'être accordé sur les conditions de ce service. Les conditions sont acceptées de part et d'autre, l'ouvrier va travailler à la vigne, il est satisfait des propositions qui lui ont été faites; il compte sur le Maître et le Maître compte sur lui. Au matin de ce jour, je rencontre le Seigneur qui m'engage à aller travailler à sa vigne, à sanctifier mon âme par la prière, par mon union à Dieu; à sanctifier les autres par le bon exemple, par les œuvres de zèle et de charité; à travailler enfin pour faire connaître, aimer et servir ce Maître divin, puisque c'est là le seul motif de mon séjour en ce monde, tout le reste est l'accessoire. Mes devoirs d'état, de famille, de société: voilà la part de la vigne confiée à mes soins, dans ce rayon choisi, je dois être consacré aux œuvres de bien. En retour, le Seigneur s'engage à me récompenser au centuple. Que puis-je faire aujourd'hui à la vigne confiée à mes soins?

Je ne perdrai aucune occasion de faire de mon mieux la volonté du Maître. Heureux, si heureux d'être à son service. *Tuus sum ego.*

Evangile
du Dimanche de la Septuagésime.

S. Mathieu, xx, v. 1 à 16.

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Le royaume du ciel est semblable à un père de famille qui sortit de grand matin afin de louer des ouvriers pour sa vigne. Après être convenu avec eux d'un denier pour la journée, il les envoya à sa vigne. Etant sorti vers la troisième heure, il en vit d'autres qui étaient oisifs sur la place publique et il leur dit : Vous aussi, allez à ma vigne, et je vous donnerai ce qui sera raisonnable; et ils y allèrent. Il sortit encore vers la sixième heure et vers la neuvième, et il fit la même chose. Enfin, il sortit vers la onzième heure, et, en ayant trouvé d'autres, il leur dit : Pourquoi vous tenez-vous ici tout le jour dans l'oisiveté? C'est, dirent-ils, parce que personne ne nous a loués. Et il leur dit : Et vous aussi, allez à ma vigne. A la fin du jour le maître dit à son intendant : Appelez les ouvriers et payez-les en commençant par les derniers et en finissant par les premiers. Ceux donc qui étaient venus vers la onzième heure, s'étant approchés, reçurent chacun un denier. Ceux qui avaient été loués les premiers, venant à leur tour, s'attendaient à recevoir davantage, mais ils ne reçurent tous qu'un denier, et, en le recevant, ils murmuraient contre le père de famille. Ces derniers, disaient-ils, n'ont travaillé qu'une heure, et vous leur avez donné autant qu'à nous qui avons porté

le poids du jour et de la chaleur. Mais il répondit à l'un d'eux : Mon ami, je ne vous fais point de tort, n'êtes-vous pas convenu avec moi d'un denier? Prenez ce qui vous appartient et retirez-vous; je veux donner à ce dernier autant qu'à vous. Ne m'est-il pas permis de faire ce que je veux? Faut-il que votre œil soit mauvais parce que je suis bon? C'est ainsi que les derniers seront les premiers, et les premiers seront les derniers, car il y en a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus.

DIMANCHE DE LA SEPTUAGÉSIME

« Travaillez à la vigne du Seigneur. » (S. Math., 20.)

C'est le conseil donné par le Maître lui-même. Travailler à sa vigne, c'est enlever de notre âme tout ce qui peut l'empêcher de porter des fruits. C'est donner à Dieu tout ce qu'elle en peut rapporter. A moi de la cultiver sans relâche, de la presser pour qu'elle produise, non pour ma satisfaction, non pour ma jouissance, ou pour les oiseaux, ou pour les passants. Mais pour Dieu seul !

Travailler à la vigne du Seigneur, c'est enlever dans les âmes de ceux qui nous entourent tout ce qui est un obstacle à la montée de la sève, c'est-à-dire de la grâce, c'est les aider à

supporter les épreuves du temps, pluies ou sécheresses, c'est, enfin, les aider à porter des fruits.

Que dois-je faire, quelle réforme, quel travail opérer dans mon âme pour qu'elle porte plus de fruits ? Être plus recueilli, plus humble, plus charitable, fuir l'effet.

Et dans les autres, que puis-je faire ? Ah ! si mon cœur était rempli d'amour de Dieu, combien, facilement, il communiquerait son zèle et sa foi. Mon Seigneur, faites-moi la grâce de travailler à votre vigne selon vos desseins, selon votre bon plaisir.

Faites-moi voir ce que vous désirez, donnez-moi la grâce de l'accomplir. Faites tout en moi, ô Seigneur, et je chanterai éternellement vos miséricordes. J'espère en vous, je ne serai pas confondu.

Seigneur ! faites que je voie !

LUNDI DE LA SEPTUAGÉSIME

« Pourquoi êtes-vous oisifs sur la place publique. » (S. Math., xx, 6.)

Écoutons, au fond de notre cœur, le divin Maître nous faire cette question. Reconnaissons

d'abord que nous sommes oisifs, sur la place publique, et répondons à ce pourquoi ? Eh quoi ! il est bien vrai, quand nous avons en nous-même, et hors de nous, tant de motifs pour travailler, nous ne faisons rien, nous nous agitons pour des riens, et nous sommes sur la place publique, gaspillant nos facultés et notre temps dans des conversations inutiles ou blâmables. N'est-ce pas notre vie ? Pourquoi ?

Parce que je ne réfléchis pas, parce que, emporté par le tourbillon de la vie, je ne me recueille pas pour en connaître le but et en pratiquer les devoirs. Jour après jour, je dépense, dans une agitation factice, les forces qui devraient être employées, sous le regard de Dieu, dans le calme et la paix, au travail de sa vigne.

Que puis-je faire, aujourd'hui, pour résister à l'entraînement du tourbillon, de l'agitation, de l'oisiveté ? Que puis-je faire de bien, en moi ? et autour de moi ? Où suis-je ? à la vigne ? ou sur la place publique ?

Seigneur, envoyez-moi à votre vigne.

MARDI DE LA SEPTUAGÉSIME

« Le Maître passe. Il voit ceux qui attendent

sur la place publique une occasion de travailler. » (S. Math., xx.)

Qui n'a vu, au temps des moissons ou des vendanges, sur les places de nos villes de province, une troupe de gens oisifs, assis, couchés ou debout, leurs outils de travail auprès d'eux. Ils attendent qu'on les engage pour un travail quelconque. Les maîtres des champs passent, observent, causent avec ces hommes que personne n'a loués. Ainsi, ô Maître divin ! vous passez. Combien, parmi nous, se disent prêts à vous servir, et, cependant, ils laissent passer toutes les occasions de se dévouer, de s'employer; ô vous, qui mesurez toutes les bonnes volontés, que pensez-vous de la mienne ? est-elle sincère, active, vigilante et fidèle ? quand vous l'envoyez à votre vigne, comment répond-elle à votre confiance ? Mon unique souci est-il de me sanctifier, de me purifier, de me corriger moi-même; puis, d'écouter, de consoler, de secourir, d'enseigner mes frères ? Où en suis-je ? en quoi ma vie répond-elle à votre ordre : Allez travailler à ma vigne.

Seigneur, faites-moi voir aujourd'hui comment je dois travailler à votre vigne, et faites

que cette journée soit remplie par des œuvres de salut; vigilance sur moi-même, charité envers mes frères. Ce soir, je rendrai compte de mon travail au Maître de la vigne.

Seigneur! faites que je vous connaisse et que je me connaisse moi-même.

MERCREDI DE LA SEPTUAGÉSIME

« Allez à ma vigne, et je vous donnerai ce qui sera convenable. » (S. Math., xx, 4.)

Le Seigneur, le Tout-Puissant, le souverainement riche, nous donnera ce qui sera convenable à sa grandeur et à sa bonté. Ah! Seigneur, je m'abandonne à votre libéralité, je ne suis pas inquiet; je sais que mon Maître rend au centuple le travail fait pour son amour, je m'abandonne à Lui, je ne sers que Lui; tout ce qui m'entoure en ce monde peut se diviser en secours ou en obstacles, je me sers des uns, je surmonte les autres; je ne vois que Lui, son service et sa gloire, et tout m'est un gain pour aller à Lui. Vous me *donnerez*. Peu importe ce que vous me donnerez, ô mon Dieu! vous êtes Père. Vous savez mes besoins, vous connaissez mes dettes et ma misère.

J'aime à travailler pour vous, en m'abandonnant à vous. Aussi bien, le peu que je fais est mal fait, incomplet, souillé ; ma volonté le voudrait tout vôtre, et mon amour-propre, ma vanité, ma lâcheté, sont autant de voleurs qui vous enlèvent votre bien. Ah ! Seigneur, ne me donnez pas ce qui serait convenable ; je craindrais d'être chassé de votre champ. Donnez-moi selon la grandeur de votre miséricorde. Aujourd'hui, je veux vous servir avec le soin, le zèle, la pureté d'intention d'un fils qui vous aime, par-dessus toute chose.

Tout pour vous, ô mon Dieu, rien pour moi.

JEUDI DE LA SEPTUAGÉSIME

« Comment restez-vous tout le jour sans rien faire ? — Personne ne nous a loués. » (S. Math., xx, 6, 7.)

Comment, sachant le prix du temps, dont chaque parcelle nous peut acheter la bienheureuse éternité, dont chaque instant peut nous assurer la victoire, comment, dans une question de vie ou de mort éternelle, « restons-nous tout le jour sans rien faire ? »

— Personne ne nous a loués.

Personne ne nous a dit ni où, ni comment travailler, nous ne savons ni pourquoi nous sommes ici, ni le prix du temps, ni rien de ce qui peut secouer notre torpeur et réveiller notre courage. Personne ne s'est occupé de nous. Personne ne nous a instruits, personne ne nous a dirigés, appelés, éclairés ou employés. O mon Dieu ! que font donc vos serviteurs et vos enfants ?

Cette phrase douloureuse n'est-elle pas parfois sur nos lèvres ? Personne n'a besoin de moi, de mon affection, de mon dévouement ; je suis, sur la place publique, entouré d'étrangers, personne ne m'emploie. Oh ! quelle tristesse et quel isolement ! Courage ! le Seigneur nous appelle à sa vigne, et ne nous resterait-il que le temps et la force de prier pour la conversion des pécheurs, que le temps et la force de produire un acte de repentir, d'amour et d'abandon, nous aurons droit au salaire éternel. Allons aussi à ceux qui ignorent, allons aux isolés, à ceux qui souffrent, et allons-y, au nom du Seigneur.

Aujourd'hui, oublions-nous, quittons-nous nous-mêmes, tout pour la gloire de Dieu et le salut des âmes !

Ostende nobis, Domine, misericordiam tuam.

VENDREDI DE LA SEPTUAGÉSIME

« Le soir venu... le Maître fait venir les ouvriers et commence à donner le salaire des derniers arrivés... Il leur donne le denier promis à la journée de travail. » (S. Math., xx, 8.)

Le soir venu, alors que le travail est achevé, que l'on ne peut plus rien faire, le Maître fait appeler les ouvriers : Préparons-nous à cet appel du Maître ; il approche... Sommes-nous employés à sa vigne ? son service et sa gloire sont-ils notre unique occupation ? le reste, que nous devons quitter à son appel, est tellement accessoire ! Si vraiment, nous faisons, des affaires du Père céleste, notre principale affaire, quand même nous viendrions d'arriver à sa vigne, ayons confiance ; l'ouvrier de la dernière heure est l'objet d'une si touchante, d'une si prodigieuse munificence... Il lui donne ce qu'il a promis pour la journée entière, pour la vie consacrée à son service ; l'élan du cœur, la bonne volonté, l'effort, peuvent réparer, en quelques instants, l'oisiveté d'un grand nombre d'années. Que cette infinie

miséricorde anime notre zèle. Si mauvais que nous ayons été, nous vivons, nous respirons ; donc, nous pouvons, par un acte sincère de repentir et d'amour, conquérir la récompense, et puis, surtout, nous pouvons susciter des ouvriers de la dernière heure ; nous pouvons faire entendre la parole d'espérance qui rend courage. Cherchons des ouvriers pour la vigne et glorifions Dieu qui daigne se servir de nous pour un si doux ministère.

Aujourd'hui, qui puis-je rapprocher de Dieu, sinon par mes paroles, du moins par mes exemples?

Seigneur, prenez-moi à votre service.

SAMEDI DE LA SEPTUAGÉSIME

« Les ouvriers engagés les premiers s'attendaient à recevoir davantage... Mais ils ne reçurent qu'un denier et murmuraient. » (S. Math., xx, 10.)

Quand donc comprendrons-nous que les secrets de la justice et de l'amour divins ne sont pas à notre portée ? Dieu nous a promis une grâce proportionnée aux difficultés que nous avons à vaincre. Nous ne sommes jamais tentés au-dessus de nos forces, et chaque

effort est récompensé par une grâce nouvelle. Cela suffit ; c'est le denier promis au fidèle travailleur de la vigne. Mais voici que celui-ci paraît plus favorisé ; souvent infidèle, il est poursuivi par la grâce et lui résiste encore ; tel autre la demande et paraît ne rien recevoir. Il nous semble toujours que nous sommes dans les déshérités, les appauvris, les moins aimés.

Écoutons le Maître : Pourquoi êtes-vous mauvais, parce que je suis bon ? Cela vous fait-il du tort que je donne à celui-ci autant qu'à vous ?

Mon Dieu ! élargissez nos cœurs. Pourvu que vous soyez glorifié, que vous soyez servi et aimé, je suis heureux. J'entends bénir votre libéralité par les nouveaux venus à votre service ; je m'en réjouis, et je m'humilie, en pensant que j'ai reçu autant qu'eux et que ma tiédeur reste indifférente et maussade.

Seigneur, pardonnez-moi ! Répandez vos bienfaits autour de moi sur ceux qui souffrent, qui doutent, qui vous cherchent. Donnez-moi le denier qui me fera vivre de votre grâce et de votre amour, je ne demande rien de plus. *Je m'abandonne à vous, ô mon Dieu, je ne serai pas confondu.*

Evangile du Dimanche de la Sexagésime.

S. Luc, VIII, v. 4 à 15.

En ce temps-là, comme le peuple s'assemblait en foule, et qu'on accourait des villes vers Jésus, il leur dit en parabole : Un homme sortit pour semer son grain, et, comme il semait, une partie du grain tomba le long du chemin et fut foulée aux pieds, et les oiseaux du ciel la mangèrent. Une autre partie tomba dans un endroit pierreux, et le grain, après avoir levé, sécha faute d'humidité. Une autre partie tomba dans les épines, et les épines venant à croître l'étouffèrent. Une autre partie tomba dans une bonne terre, et le grain, ayant levé, porta du fruit et rendit cent pour un. En disant ceci, il criait : Que celui-là entende, qui a des oreilles pour entendre. Ses disciples lui demandèrent ce que signifiait cette parabole. Et il leur dit : Pour vous il vous a été donné de connaître le mystère du royaume de Dieu; mais pour les autres, on ne leur parle qu'en paraboles, afin qu'en voyant ils ne voient pas, et qu'en entendant ils ne comprennent point. Voici donc ce que signifie cette parabole : La semence, c'est la parole de Dieu. Ce qui tombe sur le bord du chemin désigne ceux qui écoutent la parole, mais le démon vient ensuite qui enlève cette parole de leur cœur, de peur qu'en croyant ils ne soient sauvés. Ce qui tombe sur un endroit pierreux représente ceux qui, ayant entendu la parole, la reçoivent avec joie, mais comme ils n'ont point de racine, ils ne croient que pour un temps, et, au moment de la

tentation, ils se retirent. Ce qui est tombé dans les épines figure ceux qui ont entendu la parole, mais en qui elle est ensuite étouffée par les soins, par les richesses et par les plaisirs de la vie, en sorte qu'ils ne portent pas de fruit. Enfin ce qui est tombé dans une bonne terre est l'image de ceux qui, ayant écouté la parole avec un cœur bon et parfait, la conservent et portent du fruit par la patience.

DIMANCHE DE LA SEXAGÉSIME

« Le royaume des cieux est semblable au semeur qui sort pour semer son grain. »

Le royaume des cieux, c'est-à-dire le moyen d'arriver au salut, peut être comparé à l'action du semeur ; or, nous sommes l'objet de cette action et nous devons l'accomplir. Nous sommes l'objet de cette action divine : A toute heure, le divin Semeur jette sur notre âme le grain qui nous est la grâce, moyen de salut, bonnes pensées, lectures salutaires, inspirations célestes, sacrements, bons exemples. Semeur infatigable, le Maître nous rappelle sous mille formes différentes que tout ce qui nous entoure passe, que nous passons nous aussi, que nous allons à Dieu auquel nous rendrons compte de l'emploi du temps. Rem-

plissons nos bras des gerbes de mérites, fruits de la divine semence, il est temps. Et puis, ce que nous avons reçu donnons-le ; que tout en nous parle du surnaturel, de l'amour de Dieu ; le bon exemple surtout, voilà la semence qu'il faut jeter sans cesse, parole silencieuse et éloquente qui entraîne vers Dieu, vers le salut, vers le royaume des cieux.

Où en suis-je ? Mes mains sont-elles remplies de gerbes ? O Seigneur ! elles sont vides. Je n'ai rien.

Ai-je du moins donné le bon exemple ? Seigneur, je ne sais rien. N'entrez pas en jugement avec votre pauvre serviteur. Ayez encore un peu de patience, beaucoup de miséricorde, beaucoup de pitié, je vais recueillir votre semence, je vais écouter vos inspirations ; je vais transmettre autour de moi l'exemple qui entraîne les âmes vers vous, ô leur souverain Maître et leur souverain bien. *Ecce ancilla Domini.*

LUNDI DE LA SEXAGESIME

« Il sort pour semer son grain... » (S. Luc, VIII, 5.)

Adorons le divin Semeur partant de grand

matin et jetant la semence partout où il reste le plus petit espoir de germination. Il sème en tout temps, en tous lieux, même sur la grande route, même sur le chemin pierreux, même au milieu des buissons, qui sait ce qu'un reste de bonne volonté peut produire avec la grâce de Dieu ?

Et nous ? nous si pauvres, si impuissants, si misérables, ne condamnons-nous pas sans appel ? n'avons-nous pas cette phrase injuste et coupable sur les lèvres pour excuser notre nonchalance : « Il n'y a rien à faire. » Tant que Dieu laisse la vie à une créature, si coupable soit-elle, c'est dans une pensée de miséricorde et d'amour. Dieu espère, Dieu attend ; et nous ? pétris de la même boue, coupables des mêmes fautes ou sujets à y tomber, nous jugeons, nous condamnons, et cela nous excuse de ne rien tenter.

Quand donc comprendrons-nous que nous devons donner notre effort, sans hésiter ; semer, nous aussi, avec tact et discrétion, certes, quand il s'agit de paroles ; mais, il n'y a pas de limites dans le champ du zèle, quand il s'agit de la prière et du bon exemple.

Aujourd'hui, ô mon Dieu, je veux vivre sous votre regard divin ; je veux prier pour les

pécheurs, je veux multiplier mes efforts pour vous servir. Précisons la semence que nous comptons répandre. *A moi, l'effort ! A Dieu, le succès.*

MARDI DE LA SEXAGÉSIME

« Le semeur jette la graine... Une partie tombe sur la grande route, elle est mangée par les oiseaux du ciel. » (S. Luc, VIII, 5.)

J'écoute votre parole, ô mon Dieu ! cette graine, germe de vie qui m'apporte le salut, que je devrais recueillir comme la perle précieuse pour laquelle on vend tout ce qu'on possède, cette graine tombe sur mon âme préoccupée et distraite, et tandis que je m'absorbe dans la bagatelle et l'inutile, le bon grain, l'occasion de salut, disparaît. Que mon âme est souvent la grande route, et que la semence y reste peu de temps ! Pauvre âme battue et rebattue par les pas étrangers ; comme la grande route, elle est à tout le monde, jamais à elle-même, jamais à Dieu. Que faire pour changer cette grande route en terre féconde et bénie, que faire ? Tendre au recueillement. Certes, l'heure actuelle est un tourbillon, nul ne peut se défendre de cet entraînement. Mais

il faut du moins ne lui donner que le moins possible de nous-mêmes ; gardons notre âme dans le calme et la paix, qu'elle préside, en maîtresse, à l'activité, à la course de notre vie ; au milieu du bruit, de l'agitation, qu'elle se retire en elle-même pour commander à toutes ses facultés, et se tenir en présence de Dieu.

Aujourd'hui, je travaillerai, je parlerai, je me donnerai, sous le regard de Dieu. A lui tous les battements de mon cœur, tous mes efforts. *Tuus sum ego.*

MERCREDI DE LA SEXAGÉSIME

« Une partie de la semence tomba sur la pierre et sécha faute d'humidité. » (S. Luc, VIII, 6.)

Écoutons les terribles constatations tombées des lèvres du Seigneur. Lui, tout-puissant semeur, donne à la semence toute sa fécondité, mais il faut que nous la recevions et lui donnions les soins nécessaires, pour qu'elle croisse et fructifie.

Cette part qui est nôtre, et sans laquelle la graine la plus parfaite sèche sans utilité, c'est l'humilité, le recueillement, la prière, qui en-

tretient la fraîcheur de l'âme et fait germer la bonne semence. Quelle confusion pour un chrétien d'être la pierre du grand chemin, par la dissipation, la sécheresse, l'éloignement de la source divine, de la grâce, qui s'obtient par la prière. Entretenons soigneusement en nous cette union à Dieu, par l'habitude de vivre en sa présence, de recourir à sa bonté, de nous abandonner à sa miséricorde ; que des prières fréquentes et ferventes, douce rosée de l'âme, la préparent à recevoir la semence.

Où en suis-je ? mon âme reste-t-elle sèche ? dure ? froide ? indifférente ? C'est que la prière, la vraie prière, filiale et confiante, n'y pénètre pas pour la vivifier.

Essayons de recourir à Dieu souvent, demandons-lui d'amollir cette dureté de pierre, et profitons aujourd'hui de toutes les semences, de toutes les grâces qui tomberont sur nous.

Ayez pitié de moi, ô mon Dieu, selon la grandeur de vos miséricordes.

JEUDI DE LA SEXAGÉSIME

« Une autre partie de la semence tomba au milieu des ronces et celles-ci, poussant avec la graine, l'étouffèrent. » (S. Luc, VIII. 7.)

C'est encore bien l'histoire de notre âme !

La semence, parole de Dieu, inspiration pieuse, bon exemple, tombe sur notre âme qui recueille, écoute, comprend, désire profiter de la grâce ; puis, entraînée par les préoccupations, les soucis, très petits souvent, mais touffus et serrés qui se succèdent, elle laisse la graine, sans l'entretenir par la fraîcheur du recueillement et de la prière ; la graine sèche, ne peut rien produire dans l'âme qui l'a laissée étouffer sous le poids des préoccupations terrestres. Souci des richesses, embarras des affaires, préoccupation de l'accessoire, de la bagatelle, tandis que la seule chose nécessaire est négligée, étouffée, oubliée.

Faisons large la place de Dieu et de tout ce qui mène à Lui. Aujourd'hui, ménageons-nous des moments de recueillement pour baigner, aérer, vivifier la semence reçue pendant la méditation, et remettre au point les préoccupations de notre journée ; en arrière les soucis d'amour-propre, de vanité, soit pour nous-mêmes, soit pour ceux qui nous sont chers. Quelles sont les pensées qui, d'ordinaire, me tourmentent et m'agitent? Jugeons-les, classons-les. Cherchons d'abord le royaume de Dieu et sa justice, *le reste* nous sera donné par surcroît.

Seigneur, je veux, avant tout, votre service et votre gloire.

VENDREDI DE LA SEXAGÉSIME

« Une autre partie tomba dans la bonne terre et donna cent pour un. » (S. Luc, VIII, 8.)

Le secret de la moisson est dans la bonne terre, dans le cœur bien préparé. L'âme calme, recueillie, silencieuse, dégagée des embarras du monde, reçoit la semence, la parole de Dieu, la médite, la baigne de prière, de silence; elle suit doucement les inspirations qui s'élèvent, accomplit généreusement les résolutions qui surgissent. Comparons ce qu'est la vie des âmes agitées par le bruit et les plaisirs du monde — par les préoccupations des affaires, le souci des richesses, desséchées par l'égoïsme, recevant la semence au hasard, l'oubliant aussitôt — et la vie de l'âme unie à Dieu, dominant toutes les choses de la terre par la grande préoccupation de l'éternité ; elle reçoit chaque semence comme un trésor, correspond à chaque grâce de tout l'effort de sa bonne volonté. Voyons maintenant ces âmes au tribunal de Dieu : Le divin Sauveur a semé sur chacune

d'elles la même mesure de froment ; dans les unes elle n'a rien produit ; dans les autres c'est une moisson magnifique. Oh ! si nous savions le prix du recueillement, de l'union à Dieu, de la réflexion !

Aujourd'hui, je veux vous offrir, ô mon Dieu, une petite moisson ; je veux que tout ce qui exprimera la vie en moi, soit autant d'actes d'amour et de soumission à votre volonté sainte. *Je veux, Seigneur, être attentif à votre parole.*

SAMEDI DE LA SEXAGÉSIME

« Ils portent du fruit par la patience. » (S. Luc, VIII, 15.)

C'est Notre-Seigneur qui parle, toutes ses paroles sont lumière et vérité. Ainsi donc : être recueilli, attentif, rempli de bonne volonté, détaché des biens de ce monde, cela ne suffit pas encore pour porter des fruits, il faut de la *patience*. Il faut ne pas se décourager de soi-même, c'est un fruit de l'humilité ; savoir à quel point nous sommes pauvres en attraits surnaturels et savoir attendre une récolte dont nous n'apercevons que la promesse ; se proposer chaque matin un effort dans le sens du mieux ; ne jamais perdre de vue l'idéal divin

qui est devant nous; il faut marcher à sa rencontre, et semer à notre tour.

Seigneur, me voici devant vous, implorant votre grâce, divine semence, sans laquelle je ne puis rien. Que voulez-vous de moi, aujourd'hui ? Toujours le même devoir qui m'épuise corps et âme, dans lequel je ne trouve que lassitude et dégoût ? Seigneur, ce devoir, c'est vous qui me l'imposez; c est vous que je sers, quelle que soit la forme de l'emploi de ma vie. Mon Juge, mon Maître, mon Sauveur, mon Secours et mon Modèle, c'est vous, que je sers au travers des ombres et des apparences terrestres.

Mon Dieu! mon Dieu! croissez en mon âme, afin que je diminue et m'oublie en Vous.

Evangile du Dimanche de la Quinquagésime.

S. Luc, XVIII, v. 31 à 43.

En ce temps-là, Jésus prit les douze Apôtres avec lui et leur dit : Voici que nous allons à Jérusalem et tout ce qui est écrit par les Prophètes touchant le Fils de l'homme sera accompli. Car il sera livré aux Gentils, traité avec dérision, fla-

gellé, couvert de crachats ; après qu'on l'aura flagellé, on le fera mourir, et il ressuscitera le troisième jour. Mais ils ne comprirent rien à ce discours ; c'était un langage caché pour eux, et ils n'entendaient pas ce qu'il leur disait. Or, comme il approchait de Jéricho, un aveugle était assis le long du chemin où il demandait l'aumône ; entendant passer une troupe de gens il s'informa de ce que c'était. On lui dit que c'était Jésus de Nazareth qui passait. Alors il se mit à crier : Jésus-fils de David, ayez pitié de moi. Ceux qui allaient devant l'en reprirent vivement, en lui disant de se taire, mais il criait encore plus fort : Fils de David, ayez pitié de moi. Alors Jésus, s'arrêtant, commanda qu'on le lui amenât ; et quand l'aveugle se fut approché il lui dit : Que souhaitez-vous que je vous fasse ? Seigneur, répondit l'aveugle, faites que je voie. Et Jésus lui dit : Voyez, votre foi vous a sauvé. A l'instant même il vit, et il le suivait en rendant gloire à Dieu. Et tout le peuple, témoin de ce miracle, rendit aussi gloire à Dieu.

DIMANCHE DE LA QUINQUAGÉSIME

« Voici que nous allons à Jérusalem. » (S. Luc, XVIII, 31.)

Toujours groupés autour du Seigneur, avec la foule qui se presse pour le mieux entendre, demandons-lui de l'écouter, de le comprendre, d'unir sa grâce à notre bonne volonté.

« Voici que nous allons à Jérusalem. » Aller à Jérusalem, c'est aller où Dieu nous appelle, avec la certitude qu'Il nous aidera dans notre effort pour accomplir sa volonté. Le chemin sera rude, peut-être, la nuit sombre, et l'arrivée, au Golgotha. Mon Dieu ! je frissonne et j'ai peur. Mais vous serez avec moi. Vous venez de me le dire :

Voici que *nous* allons. C'est vous qui serez avec moi tout le long du chemin, c'est vous qui me conduirez, qui m'appellerez, qui me soutiendrez, vous, l'Ami tout-puissant et fidèle, alors, que craindrai-je ? Je redoute ma faiblesse, mes lâchetés, mes reniements, Seigneur, ayez pitié, ayez pitié, ne vous éloignez pas, même d'un jet de pierre ; sans vous, je ne suis rien, je ne puis rien, je n'ai rien ; emportez-moi dans vos bras comme la brebis infidèle et blessée, et ainsi, je passerai partout où vous voudrez. Je sais qu'après le Vendredi-Saint, les ténèbres, les angoisses et le combat, je sais que c'est la lumière éternelle, le radieux alleluia de la résurrection.

Aujourd'hui, ne refusons rien à la grâce qui nous sollicite à l'effort, *au mieux*. Allons courageusement à Jérusalem ; suivons le Seigneur partout où il lui plaira de nous conduire et

disons-lui de tout notre cœur : *Que votre volonté soit faite et non la mienne.*

LUNDI DE LA QUINQUAGÉSIME

« Et après qu'ils l'auront flagellé ils le feront mourir, *mais* il ressuscitera le troisième jour. » (S. Luc, XVIII, 33.)

Quel tableau que celui des épreuves qui attendent le Sauveur à Jérusalem et qu'il détaille à ses amis. Que d'humiliations, d'opprobres, de souffrances ; *mais*, oh ! *mais* divin, assurance éternelle et bienheureuse ! tout ce qui est de ce monde est court et passe bien vite. Après ces passages si sombres qui déconcertent notre raison, ébranlent notre pauvre courage humain, ce sera la récompense magnifique, la *vie*. Non plus cette apparence de vie si fragile, véhicule de la souffrance ; mais la vie pleine, débordante, infinie, pour toujours ! la possession, sans crainte de perdre ; la sécurité dans le bien, le beau et le vrai ; l'amour dans toute sa pureté : Dieu à nous et nous à Dieu ! est-ce que cela ne vaut pas la peine d'aller à Jérusalem, confiants dans la bonté de Dieu qui ne permettra pas que

nous soyons éprouvés au delà de nos forces?

Aujourd'hui, que redoutons-nous? que craignons-nous? Seigneur, je m'abandonne à votre bon plaisir. Souvenez-vous de ma faiblesse, souvenez-vous de mes étonnements quand je voudrais passer, de la théorie, à la pratique de l'abandon. Ayez pitié de moi; soutenez-moi. Avec vous, ô mon Dieu, j'irai à Jérusalem, et, confiant dans votre parole, j'attendrai la résurrection et le ciel.

Mon Dieu! mon Père, je m'abandonne à votre volonté sainte.

MARDI DE LA QUINQUAGÉSIME

« Et comme il passait sur la route un aveugle *cria :* « Jésus! fils de David, ayez pitié de moi. » (S. Luc, XVIII, 38.)

Après la vision douloureuse qui trouble et attriste les apôtres, le Maître fait un de ses miracles les plus consolants, par les circonstances qui l'accompagnent; c'est une page d'espérance et d'amour. Après la douleur et l'épreuve, nous aurons la joie immense de faire le bien. Pour savoir comprendre la peine et la consoler, il faut en avoir connu l'amertume, la tristesse et l'isolement.

Et tandis qu'il passait sur la route, un aveugle, assis au bord du chemin criait : « Jésus ! fils de David, ayez pitié de moi ! »

Mot de l'humanité broyée par l'épreuve ! Jésus, Sauveur, fils de David, homme comme nous, notre frère, qui connaissez nos maux et passez par nos chemins, ayez pitié de nous, car si vous avez pitié, nous serons secourus.

Aveugles ! oh ! combien nous le sommes tous, ô mon Dieu, quand il s'agit de votre service, de votre gloire qui est notre seule raison d'être. Et nous courons après tout ce qui n'est pas cela. Et dans notre détresse, n'y voyant plus clair, ne sachant où aller, que devenir, nous crions : « Jésus ! Jésus ! au secours ! »

Aujourd'hui, que puis-je dire ou faire pour éclairer, pour instruire, pour servir Dieu dans mon prochain ?

Jésus ! notre frère, ayez pitié de nous !

MERCREDI DES CENDRES

« La foule lui disait de se taire. Jésus commanda qu'on le lui amenât. » (S. Luc, XVIII, 39 et 40.)

Mêlons-nous à ce cortège. Nous allons à Jérusalem ! oui, tous, nous allons à la souffrance et à la mort, et tout le long de la route, nous

avons des appuis et des obstacles. Soyons attentifs. L'aveugle prie, conjure, appelle.

« Tais-toi donc, dit la foule, à quoi cela te sert-il? »

La foule empêche souvent l'effet de la prière, elle nous distrait, nous arrête, nous éloigne de Jésus, même avec de bonnes intentions. « A quoi bon? Le Seigneur sait ce qui vous convient. Quel besoin avez-vous de prolonger vos prières? Vous vous fatiguez et votre insistance n'honore ni la Providence, ni la bonté de Dieu. » A toutes ces raisons plus ou moins exprimées, l'aveugle n'a qu'une réponse, il crie *encore plus fort*, « Jésus, fils de David, ayez pitié de moi! » Oh! la belle réponse : Plus la foule nous distrait, plus les occupations nous entravent, plus la douleur nous étreint, plus l'épreuve nous presse, et plus nous crierons vers le salut, la puissance et l'amour, vers Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Aujourd'hui, nous prierons plus et mieux que de coutume, pour obtenir la force, la résignation, la lumière, à ceux qui souffrent et tout le long de nos heures si encombrées, nous crierons : *Jésus, mon Sauveur et mon frère, ayez pitié d'eux, ayez pitié de moi.*

JEUDI DE LA QUINQUAGÉSIME

« Jésus commanda qu'on le lui amenât. » (S. Luc, XVIII, 40.)

Le cri de l'aveugle avait ému le cœur du Maître et, celui qui implorait ne le savait pas; c'est encore la foule, prompte aux revirements, qui, après l'avoir fait taire, lui annonce en termes magnifiques le succès de sa prière.

Que de pensées fécondes dans ces quelques mots de l'Évangile. Ne donnons pas une trop grande importance à l'opinion, elle est mobile.

Saint Paul nous le dit : Tout tourne au bien de celui qui aime Dieu : l'obstacle enhardit et enflamme sa prière, excite sa ferveur, accentue sa persévérance. Et souvent, ce même obstacle est changé en secours et en appui.

Écoutons cette foule annoncer à l'aveugle le succès de sa prière : « Lève-toi. Aie confiance. Il t'appelle. » Je ne sais s'il y a, dans tout l'Évangile, une expression plus saisissante de la connaissance du Cœur de Jésus. « Lève-toi, va sans crainte, viens vers Lui, tu vas être exaucé. *Il* t'appelle [1] ! »

Quand Il appelle, c'est pour faire du bien.

1. S. Marc, ch. X, v. 49 et 50.

La foule le sait; une magnifique espérance entre dans l'âme du malheureux.

Restons sous l'influence de cette douce promesse, et toute la journée, inquiets d'un devoir à remplir, d'une épreuve à accepter, d'une souffrance à endurer, disons : J'ai confiance. *Il m'appelle.* Le devoir, c'est Lui, mon Seigneur et mon Dieu !

VENDREDI DE LA QUINQUAGÉSIME

« Lève-toi. Aie confiance. Il t'appelle. » (S. Marc, x, 49).

Assistons à ce revirement de la foule. Ecoutons ces mots courts, ces phrases hachées qui sont admirablement éloquentes. Oh ! la douce, l'enivrante parole. *Il t'appelle.* La foule connaît bien le Maître. S'Il appelle ce n'est que pour faire du bien. Seigneur ! à mon dernier jour, puissé-je entendre ces douces paroles : « Va, aie confiance. Il t'appelle. » Puissé-je comme l'aveugle, ardent dans ma prière et ma supplication, rempli d'une foi joyeuse, abandonner mon enveloppe terrestre, avec l'empressement de cet homme, qui rejette son manteau, pour courir plus vite à vous. Il ne voit pas, on le guide. Que vos saints Anges viennent au-de-

vant de moi pour me conduire à vous, mon Seigneur et mon Dieu. Que votre voix, la voix éternelle qui m'a tiré du néant, se fasse entendre alors. « Que veux-tu que je fasse? — Seigneur, faites que je voie ! Je vous ai cherché et trop souvent perdu au travers des ombres, des difficultés, des misères de ce monde, faites que je vous trouve, faites que je vous voie, ô vérité éternelle, ô Bonté, ô Beauté Souveraine !

En attendant, préparons-nous à la rencontre du Seigneur dans la sainte Communion en priant avec ardeur, en nous dégageant de toutes les inutilités qui encombrent notre esprit, recueillons-nous et, en présence du Seigneur, disons avec foi et amour : *Seigneur, dans la mesure où vous le permettez, faites que je voie le néant des choses de la terre et la grandeur des choses éternelles ; Seigneur que je ne me laisse ni entraîner ni distraire par le tourbillon qui m'environne. Seigneur, faites que je voie !*

SAMEDI DE LA QUINQUAGÉSIME

« Voyez ! votre foi vous a sauvé ! » (S. Luc, XVIII, 42.)

Représentons-nous ce moment solennel, la

rencontre de mon âme avec son Créateur et son Dieu. Ah ! que de cris n'a-t-elle pas poussés dans les tristesses, dans les obscurités, dans les mystères de la vie ! « Jésus ! Jésus ! ayez pitié de moi ! » Et que de fois, la foule m'a dit : « A quoi bon ? que te sert de prier ? tais-toi. » Et votre grâce me pressait, et je criais encore plus fort à mesure que l'obscurité s'accroissait. Un jour, vous m'appellerez. Oh ! puisse alors une voix chrétienne et amie me dire : « Lève-toi, aie confiance. Il t'appelle. » Puissé-je rejeter avec empressement, avec espérance, avec allégresse, le manteau de chair dont vous avez revêtu mon âme, puissé-je entendre au seuil de l'éternité votre voix compatissante et miséricordieuse : « Que voulez-vous que je vous fasse ? — Seigneur ! faites que je voie ! — Voyez, voyez la splendeur de mon éternité ; voyez la douceur de mes miséricordes. Voyez. Votre foi vous a sauvé. » Et alors, ô mon Dieu ! je vous verrai pour toujours.

Aujourd'hui, je passerai les heures dans le recueillement, dans l'union à Dieu, en sa sainte présence, priant pour moi — si aveugle — pour les pécheurs, pour ceux qui souffrent dans l'obscurité, l'isolement, la détresse de l'âme.

Seigneur ! Seigneur, ayez pitié de nous !

Evangile du premier Dimanche de Carême.

S. Mathieu, IV, v. 1 à 11.

En ce temps-là, Jésus fut conduit par l'esprit dans le désert, pour y être tenté par le démon. Après avoir jeûné pendant quarante jours et quarante nuits il eut faim. Alors le tentateur s'approchant lui dit : Si vous êtes le Fils de Dieu, ordonnez que ces pierres deviennent des pains. Jésus lui répondit : Il est écrit : L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. Alors le démon le transporta dans la ville sainte, et l'ayant placé sur le haut du temple : Si vous êtes le Fils de Dieu, lui dit-il, jetez-vous en bas ; car il est écrit : Il a commandé à ses Anges de veiller sur vous, et ils vous porteront, de peur que vous ne heurtiez votre pied contre la pierre. Jésus lui répondit : Il est encore écrit : Vous ne tenterez pas le Seigneur votre Dieu. Le démon le transporta encore sur une montagne très élevée, et lui montrant de là tous les royaumes avec toute leur gloire, il lui dit : Je vous donnerai tout cela, si, en vous prosternant, vous m'adorez. Mais Jésus lui dit : Retire-toi Satan, car il est écrit : Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, et vous ne servirez que Lui seul. Alors le démon s'éloigna, et aussitôt les Anges s'approchèrent et le servaient.

I^er^ DIMANCHE DE CARÊME

« Jésus fut conduit par l'Esprit dans le désert pour y être tenté. » (S Math., IV, 1.)

Suivons du regard le Seigneur qui s'engage dans les solitudes sauvages, demandons-lui de l'y suivre pour ne rien perdre de son enseignement.

Avec quelle hâte, ferme et recueillie, Il suit l'impulsion de l'Esprit divin ; les choses de la terre, les considérations de ce monde, les nécessités même de la vie, il ne s'y arrête pas. Il fuit loin de tout cela. Puis il s'arrête dans une gorge resserrée, silencieuse, où nul bruit humain ne le viendra troubler. Il est bien seul avec son Père céleste, son âme se dilate dans la prière, dans le face à face, dans le cœur à cœur. Quelle prière ! unissons nous aux adorations, aux réparations, à l'action de grâces, aux demandes de notre Rédempteur, de notre Sauveur. C'est pour nous, en notre nom qu'Il prie ; couvrons-nous de ses supplications, elles sont nôtres.

Il fut conduit au désert pour y être tenté. Grand Dieu ! y pensez-vous ? Créateur et souverain Seigneur, tenté, comme nous, pécheurs ! Ce que notre raison repousse, notre cœur

l'admet et le demande. Modèle parfait en toutes choses, Notre-Seigneur devait marcher dans toutes nos voies, être humilié jusqu'à notre bassesse, pour nous enseigner le chemin de la vie éternelle qu'il venait tracer. Il a voulu être comme l'un de nous et il s'est laissé tenter, c'est-à-dire solliciter à faire ce qui déplaît à Dieu. Il savait combien nous sommes faibles et désarmés devant la tentation et il a voulu nous montrer comment on s'y prépare : par le jeûne, la solitude et la prière. Comment on la subit : avec fermeté, esprit de foi, union à Dieu. Comment on est victorieux, en ne cherchant que la volonté de Dieu et son bon plaisir.

Aujourd'hui, quel danger menace mon âme? Que puis-je pour l'éviter ? que dois-je faire pour le surmonter ? conversations contre la charité ? la vérité ? l'humilité ? entraînement du monde ? découragement dans la souffrance ? accablement dans la douleur ?

Ah ! Seigneur, je la redoute la tentation, car je connais ma faiblesse ; aussi, je m'abrite à votre ombre : *Scapulis suis obumbrabit tibi*, et je vous supplie de me secourir. *Je veux vous servir à jamais !*

Ier LUNDI DE CARÊME

« Il eut faim ! » (S. Math., IV, 2.)

Approchons-nous de la retraite austère dans laquelle le Seigneur s'est plongé depuis quarante jours. Adorons-le, exténué, épuisé, pour nous fortifier et nous enrichir.

Il eut faim ! nous sommes étonnés presque jusqu'au scandale ; Lui, le Créateur, Souverain Maître et Seigneur, il s'humilie, s'anéantit au sein même de son œuvre, et, tandis que tout y est à Lui, tandis qu'il continue d'y semer la richesse et l'abondance, il se soumet à la détresse. Il a faim. Ah ! tous, tous, nous avons connu ce mal de la faim, cet épuisement qui naît de la solitude et de l'abandon du cœur, ce vide non moins cruel d'une âme qui cherche un appui et ne saisit que l'indifférence.

Il eut faim ! de la faim matérielle qui brise les forces, anémie corps et âme et livre à toutes les tentations du découragement et de la désespérance. De quelle faim est ce que je souffre ? car tant que je suis en ce monde, je ne saurais m'y rassasier.

Dans la faim qui me dévore je contemple mon divin Modèle : Il souffre, mais il ne

cherche point en ce monde la satisfaction de la faim qu'il a voulu subir. Il s'unit à Dieu par la prière, Il offre pour notre salut la souffrance qui l'épuise.

Seigneur, voici mon âme qui meurt de faim, voici mon corps si souvent abattu; ma détresse, mon épuisement sont ma richesse, puisque je puis l'unir à votre faim divine, vous l'offrir avec patience et paix pour le salut des pécheurs et le mien. Merci mon Dieu de tout ce qui me manque, puisque ma faim me conduit vers vous, mon salut et ma force.

Ier MARDI DE CARÊME

« Le tentateur s'approche : Si vous êtes le Fils de Dieu... Commandez... ces pierres se changeront en pains. — L'homme ne vit pas seulement de pain... mais de la parole de Dieu... » (S. Math., IV, 3, 4.)

Écoutons cet étrange dialogue et reconnaissons notre ennemi : prenons une leçon de résistance et de victoire, c'est à nous, à moi, que le Seigneur la donne.

Si vous êtes l'enfant de Dieu, si vous avez raison de l'adorer, de croire en Lui, pourquoi souffrez-vous ? vous êtes digne de ses grâces

et de ses bénédictions. demandez, commandez.

Ah ! le doute insidieux, pénétrant qui, par le souffle du démon, s'infiltre dans l'âme du malheureux déchiré par la faim — faim du corps, faim plus terrible de l'âme — et lui dit : *Si* tu étais l'ami de Dieu, ou encore, *si* tes adorations et tes prières n'étaient pas perdues dans le vide du ciel, est-ce que tu souffrirais ainsi, sans secours, sans consolation ?

O réponse adorable de Jésus ! ô vérité que nous avons tant de fois éprouvée. Ma faim, je la supporte, elle m'est douce, parce que la parole de Dieu me fortifie plus que le pain matériel et me soutient au-dessus de mon infortune ; cette parole divine comble le vide de mon âme affamée, et le comble mieux que ne le pourraient faire toutes les affections de ce monde. Je vis de ses promesses, et, avec son appui, nulle famine ne m'épouvante ; sans elle, l'abondance me laisserait misérable ; avec elle, j'ai vraiment tout le nécessaire.

Aujourd'hui, si l'épreuve est à ma porte, si elle entre, n'écoutons pas les conseils perfides de l'esprit de révolte. Disons plutôt : Seigneur, c'est ma richesse, ma rançon, la rançon des âmes qui m'est offerte avec cette épreuve ; vous daignez m'associer à votre mission ré-

demptrice, j'achève ce qui manque à votre Passion, c'est votre parole qui me l'assure. *Tuus sum ego !*

Ier MERCREDI DE CARÊME

« Le démon le transporta sur le haut du temple. » (S. Math., IV, 5.)

L'audace du sacrilège est donc sans mesure. Adorons le Seigneur qui, à cause de nous, par amour, subit ce contact, cette privauté de l'esprit du mal. Dans l'Eucharistie, Notre-Seigneur n'est-il pas reçu, emporté, transporté, peut-être, par des âmes indifférentes ou coupables ? Le démon le transporta sur le haut du temple. Il a vu que l'âme du Christ est toute de prière, toute de contemplation, élevée dans le surnaturel, et il agit en conséquence. Il fait de même avec nous. Voit-il une âme de bonne volonté, unie à Dieu et ne voulant que Lui, le démon l'aide à monter, il multiplie à l'occasion les élans mystiques, la ferveur sensible. Elle est sur le haut du temple, toute ravie d'une ascension au bout de laquelle elle va se reposer dans la satisfaction d'elle-même. Alors la voix du tentateur se fait insinuante :

« Maintenant, va donc en bas ! précipite-toi dans la distraction, mêle-toi à la foule, jette-toi dans la boue, par les lectures dangereuses, les fréquentations douteuses, les conversations malsaines, que peux-tu craindre ? au point où tu en es d'union à Dieu. Les anges veillent sur tes pas, tu es invulnérable. » Orgueil ! imprudence ! que d'âmes, ainsi portées sur le haut du temple, ont succombé à cette tentation de se jeter en bas.

Ces tentations, le démon les fait entendre jusque dans le silence de l'action de grâces comme pour nous infiltrer, par sa présence, le doute sur la présence de Jésus. Rappelons-nous son audace envers le Maître divin.

Aujourd'hui, où en suis-je ? très haut dans la contemplation, dans le surnaturel. Remercions Dieu, mais tremblons.

Sommes-nous dans la désolation et la sécheresse, soyons bien humbles, restons en bas.

Ayez pitié de moi, ô mon Dieu, car je suis un pécheur. Jésus, doux et humble de cœur, rendez mon cœur semblable au vôtre !

Ier JEUDI DE CARÊME

« Jetez-vous en bas... Tu ne tenteras pas le Seigneur... » (S. Math., IV, 6, 7.)

Assistons à cette scène digne de toute notre attention, écoutons les paroles : que d'insolence de la part du tentateur, que de sagesse, d'humilité, de prudence de la part de Jésus.

Seigneur, donnez-moi la crainte du péril, afin que je ne périsse pas.

A cette parole perfide, insidieuse, qui, peut-être après la communion, déjà nous sollicite à l'imprudence : « Si tu as ton Dieu dans ton cœur, que redoutes-tu ? va donc sans crainte, lis, regarde, parle. Les anges te gardent. » Répondons par la parole de la Sagesse et du bon sens chrétien : « Je ne tenterai pas le Seigneur, je ne ferai pas de folles prières, demandant d'être préservé du mal auquel je m'expose ; j'attends tout de la miséricorde et de la puissance de Dieu ; si, *contre ma volonté*, les circonstances me jettent en bas, dans une société mauvaise ou seulement dangereuse, j'aurai confiance, il ne m'en arrivera aucun mal, car j'y serai malgré moi ; mais, si j'y allais par présomption, par ma faute, je

succomberais ; celui qui s'expose au péril y périra.

Aujourd'hui, de quelle tentation, de quelle occasion de péché puis-je m'écarter ? si je le puis, je le dois.

O Seigneur ! je m'enveloppe de votre parole comme d'un bouclier, je ne m'exposerai pas au danger, je connais ma faiblesse ; je sais que, si vous avez promis votre force à celui qui combat pour votre amour, vous la refusez à celui qui cherche sa satisfaction dans le danger, où il s'expose volontairement. *Seigneur ! souvenez-vous de ma faiblesse.*

1° VENDREDI DE CARÊME

« Il le transporta sur une haute montagne et lui montrant les pompes et les grandeurs des royaumes de ce monde : Je vous donnerai tout cela. » (S. Math., IV, 8, 9.)

Remarquons avec quelle humilité Notre-Seigneur se laisse aborder, porter, transporter par le démon. Ceci pour nous montrer que la tentation n'est pas le mal, que la puissance du démon n'est pas un signe de péché, le mal est uniquement dans l'acquiescement, la défail-

lance de notre volonté; tant que nous ne le voulons pas, nous ne le commettons pas.

Satan montre au Roi des rois, au créateur des mondes, notre pompe et nos splendeurs terrestres. A nous, chrétiens, nourris à la table du Seigneur, il montre aussi, parfois, d'autres festins; et, tels que l'enfant prodigue, nous nous prenons à envier le pain grossier, nourriture du pécheur : les festins, les richesses, les honneurs! Qu'est-ce que cela pour l'enfant de Dieu, sûr de retrouver une part d'héritage éternel et divin? Le fils du roi, pauvre et méconnu, passe pour aller prendre possession de sa couronne; il accepte le pain noir qui lui est offert dans l'exil; mais pourrait-on le retenir dans les régions désolées qu'il traverse? Et nous? avons-nous ce sentiment de fierté, quand la tentation arrive, quand il nous faut trahir la vérité pour obtenir un honneur souvent bien misérable, est-ce que nous reculons avec effroi? est-ce que nous disons : « Je suis l'enfant de Dieu, ces bagatelles me sont étrangères. » Prenons garde à l'esprit du monde, il est plein de préjugés, de compromis. Affranchissons nous; relevons-nous, allons, droits, humbles, et fiers pourtant, vers le but où Dieu nous attend; ne nous courbons que devant Lui.

Aujourd'hui, quelle privation puis-je m'imposer pour me dégager, m'affranchir ? visite inutile, mais qui pose ; toilette inutile mais qui attirera l'admiration ; petit rien, inutile dans ma pauvreté, ou ma médiocrité, pour la mieux voiler. Nous allons à Jérusalem, c'est-à-dire, au Calvaire et, de là, au ciel, ne l'oublions pas !

Seigneur, délivrez-moi des fascinations de la bagatelle !

I^er^ SAMEDI DE CARÊME

« Retire-toi, Satan, il est écrit : Tu n'adoreras et ne serviras que Dieu seul ! » (S. Math., IV, 10.)

Écoutons cette règle de vie chrétienne qui nous est donnée par Jésus-Christ.

La mesure est comble : retire-toi, Satan ! je te reconnais ; tout à l'heure, déguisé en ange de lumière, tu m'inspirais la confiance en la prière, jusqu'à la présomption ; mais ici, tu te démasques, tu me donnes le désir des vanités de ce monde, et quand tu as éveillé ce désir, tu me fais dévier, sous l'empire de la passion, jusqu'à me proposer d'oublier Dieu, pour m'attacher à tes pompes et à tes œuvres. Retire-toi ! retire-toi ! je préfère Dieu seul !

Être calomnié, être méprisé, mais avoir Dieu pour soi — Dieu seul, peut-être — c'est meilleur que d'être honoré, à la condition de plier les genoux devant le père du mensonge et de l'iniquité. Être pauvre jusqu'à mourir de misère et de faim, mais avoir Dieu pour soi, Dieu seul ! c'est meilleur que de vivre dans les fêtes et les festins avec Satan pour convive ou pour témoin. Mourir sur la paille avec Dieu pour consolateur et ami, c'est meilleur que de vivre sous les lambris dorés avec la crainte de tomber entre les mains du Juge suprême.

Recueillons-nous un instant, ne servons-nous, n'adorons-nous que Dieu *seul ?* Certes, nous adorons Dieu, mais n'adorons-nous que Lui ? que de concessions à l'esprit du monde ! que d'attentions pour conserver l'estime, la considération, aux dépens de l'humilité et de la vérité !

Aujourd'hui, soyons simples, vrais, ne servons que Dieu ; faisons chacune de nos actions pour Lui plaire et accomplir son adorable volonté. Acceptons aussi la place qu'il nous a donnée dans le monde sans désirer plus, sans redouter moins. Seigneur, je ne veux que ce que vous voulez.

Les anges s'approchèrent et le servirent; ainsi en est-il pour les âmes qui ne travaillent que pour Dieu seul !

Anges du ciel, aidez-moi dans le dégagement que je veux entreprendre pour appartenir à Dieu seul.

Evangile du deuxième Dimanche de Carême.

S. Mathieu, XVII, v. 1 à 19.

En ce temps-là, Jésus prit avec lui Pierre, Jacques et Jean son frère, les conduisit à l'écart sur une haute montagne, et fut transfiguré en leur présence. Son visage devint brillant comme le soleil et ses vêtements blancs comme la neige. En même temps ils virent paraître Moïse et Elie qui s'entretenaient avec lui. Alors Pierre dit à Jésus : Seigneur, nous sommes bien ici, voulez-vous que nous y dressions trois tentes, une pour vous, une pour Moïse et une pour Elie? Comme il parlait encore une nuée lumineuse les couvrit, et il en sortit une voix qui dit : Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances, écoutez-le. A ces paroles, les disciples tombèrent le visage contre terre et furent saisis de frayeur. Mais Jésus, s'approchant, les toucha et leur dit : Levez-vous et ne craignez point. Levant alors les yeux, ils ne virent plus que Jésus seul.

Comme ils descendaient de la montagne, il leur dit : Ne parlez à personne de ce que vous venez de voir jusqu'à ce que le Fils de l'homme soit ressuscité d'entre les morts.

IIe DIMANCHE DE CAREME

« Il emmena Pierre, Jacques et Jean sur une haute montagne. » (S. Math., XVII, 1.)

Voyons le Maître et les disciples gravissant la cime très abrupte du Thabor.

O mon Dieu ! entraînez-moi, emmenez-moi en haut, toujours plus haut.

Pierre, Jacques et Jean suivent le Seigneur. Ils l'aiment et, pour le suivre, ne s'aperçoivent ni des fatigues de la marche, ni des privations qu'elle comporte. Avoir Jésus devant soi dans les chemins arides et pierreux, c'est oublier la peine, c'est enchanter l'effort. Quand nous sommes sûrs de suivre Jésus, que pouvons-nous craindre ?

Il est toujours devant nous quand nous montons, c'est-à-dire, quand nous peinons et que nous devenons meilleurs. Il est toujours devant nous dans l'épreuve, et l'épreuve conduit toujours à une grande faveur. Les apôtres marchent, peinent, souffrent : tout à l'heure,

ce sera le bonheur, la paix, l'avant-goût du ciel.

Nous avons grand besoin de monter pour nous déprendre de toutes les poussières de ce monde ; pour nous dégager des préjugés, des erreurs, qui circulent en bas.

Où en suis-je ? depuis les dernières fêtes, depuis ma dernière retraite, est-ce que je monte ? ou est-ce que je descends ? Quel est le motif de mon arrêt dans le progrès, dans la montée ? Qu'est-ce qui m'a découragé ?

Que dois-je faire pour reprendre la marche en avant à la suite du Maître ? Je veux le faire aujourd'hui même.

Seigneur Jésus ! je veux monter avec vous, souffrir avec vous, me dévouer pour vous, afin de me reposer en vous.

II• LUNDI DE CARÊME

« Il fut transfiguré en leur présence. » (S. Math., XVII, 2.)

Sur le haut du Thabor, très haut, très loin, après avoir gravi une rude et pénible route, il fut transfiguré. Ses vêtements étaient d'une blancheur éblouissante et son visage rayonnait

de gloire. Dans la solitude et le recueillement, sur les hauteurs, il fut transfiguré ! Il laisse paraître quelque chose de sa grandeur ; les ombres de la terre sont traversées par les rayons de sa gloire. Pour être témoin de ce spectacle il faut monter avec le Seigneur.

En bas dans la plaine, dans les jugements du monde, *Il* est défiguré et l'âme chrétienne — comme Véronique aux jours de la Passion — doit, par la parole et par l'exemple, essuyer les traits divins et leur rendre leur idéale beauté.

Montons par la prière, la retraite, sur la montagne, où Il se transfigure. Quand nous avons entrevu les splendeurs de la transfiguration, n'est-ce pas en fuyant tout ce qui est en bas, n'est-ce pas en fuyant les vanités, les préoccupations personnelles, les jalousies, les antipathies, tout ce qui remplit nos pauvres existences ? n'est-ce pas en cherchant à suivre Jésus et en nous oubliant nous-mêmes, que nous l'avons vu transfiguré, digne de tout notre amour, de tous nos sacrifices ?

Reprenons le même chemin : la transfiguration ne peut être, en ce monde, qu'un éclair, mais il suffit, pour montrer la route et donner le courage d'y marcher jusqu'au bout. Au bout, c'est la transfiguration dans l'éternelle vérité :

c'est la possession du bonheur entrevu, c'est le droit de dire à jamais : « Il fait bon ici. »

Aujourd'hui, qu'est-ce qui m'empêche de me recueillir, de monter ? toutes les occupations qui sont dans l'ordre divin, bien loin d'arrêter notre marche, sont les échelons qui nous aident. Je remplirai mes devoirs d'état avec un soin spécial, et celui qui me pèse le plus sera fait de tout mon cœur.

Seigneur ! montrez-moi la beauté de votre visage et le lieu de votre gloire.

II• MARDI DE CARÊME

« Et Pierre dit : « Nous sommes bien ici. » (S. Math., XVII, 4.)

Contemplons avec Pierre ce spectacle radieux, qui fait oublier à tous la fatigue de la route, les difficultés de la plaine laissées en bas, la haine des Pharisiens, les calculs du Sanhédrin ; ô mon Dieu, qu'il fait bon, près de vous, oublier tout ce qui est terrestre.

Nous sommes bien ici, voulez-vous que nous y restions ? Nous sommes bien dans la contemplation du Beau, dans la possession du Vrai. Si nous restions dans cette assurance, si

nous nous établissions dans cette possession ! En vérité, pas plus que Pierre, nous ne savons ce que nous disons, quand, à la lueur d'un rayon de la splendeur divine, dans la prière ou la Communion, nous souhaitons de rester, de demeurer ainsi. Nous sommes ici-bas pour faire le bien ; or, le bien suppose toujours la lutte, et souvent le combat se complique de l'obscurité des ombres et de la nuit. Le Thabor, c'est la clarté rapide et rare ; la plaine, c'est l'ordinaire de la vie ; la mort, c'est la fixité éternelle dans la lumière, ou dans la nuit.

Cherchons la lumière en faisant le bien ; que tous ceux qui sentent le doute où l'anxiété pénétrer dans leurs âmes troublées, accomplissent un acte de charité, un sacrifice pour l'amour du Maître qu'ils veulent suivre ; le rayon de la paix et de la joie qui visitera leur cœur sera la réponse de Celui qui ne se laisse jamais vaincre en générosité ; le meilleur moyen de remonter un instant au Thabor, c'est de chercher Jésus, de le poursuivre jusque dans les âpres chemins de l'ennui, de la difficulté, où il lui plaît de nous faire passer.

Suis-je aujourd'hui dans la lumière ou l'obscurité ? En soi, ceci n'a d'autre portée que le cadre par rapport à une œuvre. Quoi qu'il en

soit, je dois, aujourd'hui, travailler au service de Dieu.

Que puis-je faire, que dois-je faire ? quel est l'acte particulier auquel je dois *aujourd'hui* consacrer tous mes soins, pour plaire au Maître qui me le demande.

O Seigneur! ma gloire, mon bonheur, c'est de vous servir.

II• MERCREDI DE CARÊME

« Une nuée lumineuse les couvrit. » (S. Math., XVII, 5.)

Pénétrons dans cette ombre rayonnante où les Apôtres sont enveloppés avec le Seigneur et demandons à Dieu de Le faire aimer, fût-ce à nos dépens.

Une nuée lumineuse, n'est-ce pas la vie? mélange d'obscurités et de rayons.

Dans l'obscurité, tenir ferme à la chaîne de la Foi ; dans le rayon, dans l'éclair de la transfiguration, se retremper, considérer cet enchaînement de vérités mystérieux et divin, asile et rempart des âmes, un anneau est-il brisé, la chaîne se rompt et c'est ainsi que beaucoup cessent d'être chrétiens. Un seul anneau est-il

retrouvé, les autres viennent s'enchaîner et reconstituer tout l'ensemble. Il y a encore une autre pensée dans cette nuée lumineuse qui enveloppe les apôtres avec Notre-Seigneur après la Transfiguration.

N'arrive-t-il pas d'ordinaire, qu'après avoir entrevu le rayon de la grâce, de la lumière et de la paix, nous retombons dans les ténèbres et l'anxiété ; nos pas sont incertains, notre bonne volonté engourdie, notre cœur désolé. Ah ! c'est le moment de nous dépenser, de nous dévouer, d'attirer à Jésus par la persévérance de notre charité. Notre nuée, ainsi sera lumineuse ; nous ne nous en apercevrons pas, qu'importe ? si nos obscurités, nos ennuis, nos défaillances, nuée de notre côté — pour rendre notre effort plus méritoire, — est lumière à l'extérieur et trahit la présence de Jésus en nous.

Où en suis-je aujourd'hui ? lumière ou ténèbres ? où en est ma volonté, quelles sont mes dispositions ?

Si la grâce nous porte, nous entraîne, livrons-nous à son mouvement, faisons des provisions de lumière et de forces !

Si la tristesse, l'abattement, l'ennui paralysent ma volonté, c'est le moment précieux

entre tous, c'est celui de la fidélité et du désintéressement.

Aujourd'hui, que me demande le service du Seigneur? plus de piété? plus de charité dans mes conversations? plus de patience avec le prochain?

Suis-je dans le rayonnement de votre présence?

Mon âme glorifie le Seigneur, car il a regardé la bassesse de sa servante.

Suis-je dans l'obscurité?

Mon âme s'est soutenue par le souvenir de votre parole, elle ne cesse pas d'espérer dans le Seigneur.

II• JEUDI DE CARÊME

« Écoutez-le. » (S. Math., XVII, 5.)

Cette parole, qui est le tout de la vie chrétienne, je l'entends à toute heure et sous toutes les formes, pour peu que je me recueille. O mon Dieu! faites-moi la grâce de vous écouter, de vous entendre et de vous obéir.

Écoutez-le. Il est la lumière du monde.

Il est la sagesse, Il est la bonté. Écoutez-le, Faites silence, un instant, oubliez toutes les

préoccupations, les empressements de la terre.

Lire l'Évangile, y conformer sa vie : tout est là. C'est écouter le Maître. Celui qui sait tout. Celui qui nous apprend l'unique nécessaire, la seule chose dont nous ne pouvons nous passer. A quoi sert tout le reste ? Écoutez-le : Dieu, ses intérêts, sa gloire, mon salut, voilà *l'unum necessarium*. Une seule chose est nécessaire. Qui le pourrait croire, en voyant notre empressement à tant d'accessoires, à tant de bagatelles !

Aujourd'hui, quelle est ma préoccupation ? qu'est-ce qui me presse ? Où ai-je hâte d'aller ?

Voyons ce qui est utile, nécessaire, agréable même — pourvu que cela soit permis — pour notre bien ou celui des autres.

Y a-t-il, dans nos projets, des intentions, des actes que Dieu ne peut bénir ? Y a-t-il des instants que nous n'oserions lui consacrer ? *Écoutons-le. Quid prodest ?* A quoi sert ?

Ô mon Dieu ! je vous écoute, je vous obéis, je vous offre tous mes actes, je veux que tous soient dignes de votre bénédiction.

Et j'ai dit : « *Je commence à vous servir, à vous aimer, ô mon Dieu !* »

II• VENDREDI DE CARÊME

« Ils furent saisis de frayeur et Jésus, les touchant, leur dit : « Ne craignez pas. » (S. Math., XVII, 6, 7).

J'entends avec les apôtres la recommandation du ciel. Celui-ci est mon Fils bien-aimé, écoutez-le.

O mon Dieu! je tremble, car si l'écouter, le suivre, l'imiter est l'unique but de ma vie, qu'ai-je fait?

Pourquoi, dans cette apothéose de splendeur où tout est céleste, la voix de Dieu qui se fait entendre fait-elle trembler les apôtres? Notre foi est tellement imparfaite, même lorsque nous en faisons *acte* que, si la puissance de Dieu nous apparaît soudain, nous tremblons.

Qui, dans sa vie, n'a touché pour ainsi dire l'amour de Dieu, à une heure décisive ou inquiète et n'a été saisi de frayeur?

Il y a si loin encore, de notre foi à la réalité, à la présence et à l'action de Dieu; que nous sommes saisis.

Et Jésus, les touchant, leur dit : « Ne craignez rien. »

Aujourd'hui, je tremble, ô mon Dieu, parce

que je n'ai ni écouté, ni suivi Celui que vous m'avez donné comme unique modèle. Qu'ai-je fait de ma vie? Jésus, mon tout-puissant ami, divin méconnu — même de ceux qui font profession de le servir — Jésus me dit : « Ne crains rien. » Aujourd'hui, cette heure, ce moment où tu pries, est encore à toi; fais-en un généreux élan de tout ton cœur dans le repentir et la volonté de mieux faire. Sois sincère aujourd'hui dans le désir d'accomplir ma volonté, de supporter telle souffrance, d'accepter telle privation, d'accomplir tel effort, et, après, ne crains rien.

O mon Dieu! que vous rendrai-je pour tant d'indulgence, de miséricorde et de bonté? Plus je vous ai offensé, et plus je veux vous servir et vous aimer.

Je vous écoute, je vous obéis, je ferai, aujourd'hui, ce que vous me commanderez, et si rien de spécial n'est à réformer dans ma vie, je m'appliquerai à accomplir, de mon mieux, sous votre regard, en votre divine présence, toutes les actions de cette journée.

Mes regards sont levés vers vous, Seigneur, et ne cherchent que votre bon plaisir.

IIe SAMEDI DE CARÊME

« Et ils ne virent plus que Jésus seul! » (S. Math., XVII, 8.)

Entrons dans ce silence et ce recueillement qui suit les grandes grâces, grâces dont l'effet est de faire disparaître tout ce qui est accessoire et de nous laisser ravis, seuls, en présence de Dieu seul!

O Jésus! Maître divin! Ami suprême, prenez possession de mon âme, régnez sur toutes mes affections.

Jésus seul! Il suffit. Sans Lui, tout n'est rien. Avec Lui, rien n'est nécessaire, Il remplace tout.

Jésus seul! oh! le bon dégagement, l'allègement des inutiles fardeaux! Se déprendre, se détacher, monter et arriver à ce point béni, ne plus voir, ne plus entendre, ne plus comprendre que Jésus seul!

Est-ce à dire que les affections légitimes, que les intérêts matériels, que les travaux quotidiens, que le mouvement de notre vie naturelle doit disparaître pour nous livrer à la contemplation unique de Notre-Seigneur? Non, non. S'il est des moments heureux et rares où nous ne voyons que Jésus, ces

moments portent en eux la grâce nécessaire pour accomplir nos devoirs d'état, pour descendre résolument de la montagne et nous dévouer à ceux que Dieu nous a donnés.

Mais dans le terre à terre de la plaine, comme au sommet du Thabor, il faut que la volonté de Dieu règne et domine tous nos actes. Il faut que son amour, le souci de son service soit en tête de nos préoccupations, en sorte que toute chose soit subordonnée à sa loi. Ainsi nous ne verrons que Jésus seul.

A qui dois-je aujourd'hui me dévouer, me consacrer? Que me demande le Seigneur en me mettant tel devoir entre les mains? soin d'un malade? éducation d'un enfant? dévouement à la famille? travail pénible ?

Faisons large la part de Dieu en agissant sous son regard et pour son amour. Dans toutes ces choses, qui vont remplir ma journée, ne voir que Dieu seul. Il me commande. C'est Lui que je sers.

Je vous offre, ô mon Dieu! toutes les actions, toutes les pensées, toutes les souffrances de cette journée; je désire que tout ce qui exprimera la vie en moi soit un acte perpétuel d'amour, de repentir, de soumission parfaite à votre bon plaisir. Ainsi soit-il.

Evangile du troisième Dimanche de Carême.

S. Luc, XI, v. 14 à 28.

En ce temps-là, Jésus chassa un démon du corps d'un muet, et, aussitôt qu'il eut chassé ce démon, le muet parla, et le peuple fut dans l'étonnement. Néanmoins quelques-uns dirent : C'est par Béelzébub, prince des démons qu'il chasse les démons. D'autres pour le tenter lui demandèrent d'opérer un miracle dans le ciel. Mais Jésus connaissant leurs pensées leur dit : Tout royaume divisé contre lui-même sera détruit et toute maison divisée contre elle-même tombera. Si donc Satan est divisé contre lui-même, comment son royaume pourra-t-il subsister? Cependant vous dites que c'est par Béelzébub que je chasse les démons. Si c'est par Béelzébub que je chasse les démons par qui vos enfants les chassent-ils? C'est pour cela qu'ils seront eux-mêmes vos juges. Mais si c'est par le doigt de Dieu que je chasse les démons, il est certain que le royaume de Dieu est venu parmi vous. Lorsqu'un homme fort et bien armé garde sa maison, tout ce qu'il possède est en sûreté; mais s'il en survient un autre plus fort que lui, qui le renverse, il lui enlèvera toutes ses armes dans lesquelles il mettait sa confiance, et il partagera ses dépouilles. Celui qui n'est point avec moi est contre moi. Et celui qui n'amasse point avec moi, dissipe. Lorsque l'esprit impur est sorti d'un homme, il parcourt les lieux arides, cherchant du repos, et il n'en trouve point; il dit

alors : Je retournerai dans ma maison d'où je suis sorti. Il y revient et la trouve nettoyée et ornée. Aussitôt il va prendre avec lui sept autres esprits plus méchants que lui; ils entrent dans cette maison, ils y demeurent, et le dernier état de cet homme devient pire que le premier. Au moment où il disait ces choses, une femme, élevant la voix au milieu du peuple, lui dit : Heureuses les entrailles qui vous ont porté et les mamelles qui vous ont allaité ! Jésus reprit : Heureux plutôt ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la pratiquent.

IIIe DIMANCHE DE CARÊME

« Jésus chassa le démon du corps d'un muet, et aussitôt qu'il eût chassé le démon le muet parla. » (S. Luc, XI, 14.)

Reprenons notre place au milieu de la foule qui assiste à ce spectacle surnaturel. Le Maître souverain chasse d'un geste, d'un mot, cette puissance terrible du mal dont nous sentons si lourdement les chaînes. Qui nous délivrera? Jésus ! Jésus seul.

Confiance donc ! quand le mal nous étreint, quand l'angoisse nous saisit, relisons une page de l'Évangile, l'espoir y rayonne. *Il chasse* le démon; comme une bête apeurée, celui-ci s'enfuit. Et alors le muet parla. Oh !

la parole, quelle puissance! quelle arme à deux tranchants! il faut savoir parler et aussi se taire à propos. L'usage de la parole peut donner la mesure de notre union à Dieu. Parler pour Lui, pour sa gloire et le bien du prochain. Se taire malgré les impulsions de la vanité, de la rancune ou de l'irritation. Oh! que nous avons besoin de régulateur! Celui qui ne pèche pas par la langue est un homme parfait.

Mon Dieu! combien j'ai abusé de ce don. Pardonnez-moi, ayez pitié de moi! Ouvrez mes lèvres pour que je publie vos louanges. Soyez le sceau qui les ferme à tout ce qui peut vous déplaire. *Aujourd'hui, je veux ne parler que pour ce qui est bien, juste, charitable, je ne veux pas dire un seul mot qui vous déplaise, ô mon Dieu!*

III• LUNDI DE CARÊME

« C'est par Béelzébub qu'Il chasse les démons... » (S. Luc, xi, 15.)

Nous sommes dans la foule attentive et anxieuse. Un « grand malade » est amené au Seigneur. Va-t-il le guérir? est-il tout-puis-

sant? est-il Dieu? Curiosité de la foule toujours la même, vibrante, tumultueuse, violente. Un grand calme se fait, saisissement silencieux, émotion intense. L'infirme et le Seigneur se rencontrent. Le démon est chassé, le muet parle, le peuple est dans l'enthousiasme et l'admiration. « Il a bien fait toutes choses! s'écrient-ils. La maladie, l'infirmité, le démon lui-même obéissent à sa voix, adorons-le... » Mais voici qu'un bruit circule dans les rangs. « C'est l'esprit du mal qui est en lui, c'est par Béelzébub qu'Il chasse les démons. » Deux mille ans ont passé, les expressions sont un peu différentes, mais la pensée est la même : « C'est de l'hallucination, de la suggestion. »

A un jour ou l'autre de notre vie, la puissance divine nous apparaît, nous frissonnons de crainte, puis d'amour... C'est pour moi, pour se révéler à mon cœur, pour sauver mon âme, qu'Il m'a accordé l'inespéré, l'impossible, le miracle! Et puis, l'esprit du mensonge murmure à mon oreille : « Exaltation, hallucination... Plus tard, tu verras qu'il n'y a, là, rien que ce que ton imagination y a mis. »

Alors, à quoi bon demander des miracles, si nous sommes résolus à n'y pas croire?

Aujourd'hui, que puis-je faire pour vous glorifier, ô mon Dieu, en quoi puis-je me mettre au service du prochain ? quel muet puis-je vous amener? A qui puis-je vous apprendre ou vous mieux révéler? Seigneur, je veux au moins que rien en moi n'éloigne de vous... *Je me ferai tout à tous pour attirer vers vous, mon Seigneur et mon Dieu.*

III• MARDI DE CARÊME

« Tout royaume divisé contre lui-même sera détruit... Tout ce qui n'est pas avec moi est contre moi. » (S. Luc, XI, 17.)

Écoutons ces vérités absolues qui tombent des lèvres du Seigneur : chrétiens, enfants de Dieu, héritiers de ce royaume, unissons-nous. Ne cherchons pas ce qui irrite, ce qui éloigne, ce qui divise, nous saperions le royaume de Dieu en ce monde, son honneur et sa gloire. Qu'importent nos froissements, nos rivalités, nos mesquines jalousies, en face de ce but, le seul pour lequel nous ayons été créés : glorifier Dieu. Avons-nous dans notre cœur un sentiment de nature à diviser?

Toute parole, tout acte qui divise ou mécontente doit être soigneusement évité. Il y faut sincèrement *renoncer*.

Et, pour appuyer cette nécessité, Jésus ajoute : *Tout ce qui n'est pas avec moi, est contre moi*. C'est ici la condamnation des demi-mesures, des combinaisons inconciliables entre l'esprit de l'Évangile et l'esprit du monde. Tout à Dieu ! tout pour Dieu ! tout en vue de Dieu !

Quel est le défaut : vanité, ambition, lâcheté, rancune, qui m'empêche d'être uniquement à Dieu. Aujourd'hui, je le veux combattre.

Mon Dieu ! donnez-moi le courage d'être tout à vous, afin de ne pas avoir le malheur d'être contre vous.

Tuus sum ego.

III^e MERCREDI DE CARÊME

« Celui qui n'amasse pas avec moi dissipe. » (S. Luc, XI, 23.)

J'écoute, ô mon Dieu ! j'écoute et je tremble. Tout ce qui n'est pas de votre trésor : souffrances, fatigues, larmes, efforts, tout ce qui

n'est pas enduré ou fait selon votre volonté, pour votre service et votre gloire, tout cela est dissipé, perdu.

Saint Paul nous dit : « Quelque chose que vous fassiez, faites *tout* pour la plus grande gloire de Dieu. » Donc, tout ce qui compose notre vie : menus faits de chaque jour, actes simples et humbles du devoir quotidien, ou actes héroïques, luttes, combats, douleurs, acceptés parce que telle est la volonté de Dieu ; tout *cela* constitue le trésor amassé *avec* le Seigneur ; trésor purifié par ses souffrances à Lui ; enrichi par ses mérites à Lui ; ce que nous donnons est si peu de chose ! mais en amassant avec Lui, tout se transfigure, se purifie, se multiplie ; telle la moisson d'un grand travailleur auquel l'enfant de bonne volonté apporte sa poignée de glane, tout deux partagent le prix du labeur, parce que le grand travailleur aime l'enfant et est touché de sa bonne volonté.

Mon Dieu ! aujourd'hui, je *veux* amasser avec vous. Mon âme est-elle en état de grâce, première condition pour amasser avec vous ? Je l'y veux mettre de suite. Je l'y veux garder avec soin. Quels actes de ma journée vont tendre plus particulièrement au service de

Dieu? Catéchisme aux enfants? visite des pauvres, des malades? Victoires sur moi-même par le frottement des caractères, par le dévouement?

Cela, ô mon Dieu, je le ferai par amour pour vous, et j'y joins tous les actes de ma journée, toutes les palpitations de mon cœur, tout ce qui exprimera la vie en moi, soit dans mon corps, soit dans mon âme, comme autant d'actes d'amour, de soumission à votre volonté. *Employez-moi, Seigneur, selon votre bon plaisir, permettez-moi de travailler pour votre plus grande gloire.*

III^e^ JEUDI DE CARÊME

« On lui enlèvera les armes dans lesquelles il a mis sa confiance. » (S. Luc, II, 22.)

Écoutons la parole du Maître et méditons-la. Elle nous apprend le secret de catastrophes aussi redoutables qu'imprévues. Un homme garde sa maison et la croit en sûreté, parce qu'il est fort et qu'il est bien armé.

Mais il en est un plus fort et plus rusé que lui, c'est le démon. Oh! qu'elles prennent garde les âmes fortes, sûres d'elles-mêmes,

ayant mis leur confiance dans des armes naturelles, dans leur dignité, dans leur amour-propre, même dans leurs habitudes pieuses! Tout appui qui n'est pas Dieu, sa grâce et son amour, est vain et fragile. Un jour, une heure, un instant suffit, et le malheureux qui a mis sa confiance dans ses armes, qui s'est appuyé sur lui-même, est surpris, désarmé, vaincu.

L'orgueil de nos meilleures résolutions, prenons-y garde. L'assurance de ne jamais plus retomber dans le mal, l'imprudence de s'y exposer, que cela est dangereux! Et quelle douleur quand les armes sur lesquelles nous avions follement compté nous sont retirées.

Voyons quelles sont les occasions de fautes que nous pouvons prévoir! Peuvent-elles être évitées? Sans hésitation, fuyons-les, c'est le premier acte du courage chrétien. Ne pas s'exposer au péril. Ne pas le rechercher, ne pas l'aimer!

O mon Dieu! j'espère en vous, en vous seul, je ne serai pas confondu.

IIIe VENDREDI DE CARÊME

« L'état de cet homme devient pire que le premier. » (S. Luc, II, 26.)

Il s'agit ici de l'homme qui a rejeté l'iniquité : attiré par la grâce il a résolu de vivre dignement et saintement ; dans la joie du retour il a orné son âme de saints désirs, de pieuses résolutions, et, désormais, sûr de lui-même, il s'est de nouveau exposé au danger. Le démon a hâte de profaner ces espérances de vertu, qui ont de si fragiles appuis, il entre dans cette âme purifiée, sanctifiée, renouvelée ; il y entre par l'orgueil, par la présomption, et l'état de cet homme devient pire qu'auparavant.

En effet, décontenancé par sa nouvelle chute, surpris par son inconstance, lassé de son premier effort, il se décourage, tombe et retombe sans cesse, il roule jusqu'au fond de l'abîme, répétant le douloureux « A quoi bon ? » si différent du « Quid prodest » des saints ? A quoi bon ? disent ceux-ci, à quoi servent pour mon éternité les plaisirs et les satisfactions de ce monde. « A quoi bon ? dit le pécheur, je ne puis pas rester pur ; à quoi bon tenter de remonter quand je suis sûr de redescendre ; ce

que Dieu demande est au-dessus de mes forces. » Il s'habitue au péché, se livre au mal, les remords s'apaisent, oh! oui, le second état de cet homme est pire que le premier.

Seigneur! ne permettez pas que je sois cet homme. Faites-moi bien comprendre que la pratique habituelle de la vertu, les habitudes pieuses, ne me garantissent pas contre les attaques de l'esprit du mal; que je sache ma faiblesse, ô mon Dieu! que je m'appuie sur vous seul. Je n'ai rien, je ne suis rien, mais, avec votre grâce, je puis tout en Celui qui me soutient et me fortifie.

O Dieu! venez à mon aide; hâtez-vous de m'éclairer et de me secourir.

III• SAMEDI DE CARÊME

« Et il partagera ses dépouilles. » (S. Luc, II, 22.)

Partager les dépouilles de quelqu'un c'est l'avoir vaincu à ce point que l'on ne craint ni réclamations, ni représailles; c'est avoir annihilé l'ennemi, l'avoir réduit à une telle faiblesse qu'il est mort ou peu s'en faut; c'est le dernier acte de mépris du vainqueur. Prendre

ses armes, le dépouiller, partager ses dépouilles. Et le sort de cet homme est tel parce qu'il a mis sa confiance en lui-même, en ses propres armes, en son organisation de défense. Y a-t-il là de quoi guérir notre suffisance, notre orgueil, notre assurance ?

Mon Dieu ! quel sort ? avoir tout perdu, être ruiné, dépossédé, dépouillé, par cela même que notre confiance s'est trompée d'objet.

Ainsi paraissant devant vous, j'arriverai les mains pleines de la poussière que j'aurai amassée en croyant recueillir de l'or, si j'ai travaillé par amour-propre, pour ma propre satisfaction et non pour votre gloire. Je serais mécontent d'un serviteur qui, au lieu de faire ce qui lui est commandé, travaillerait à son profit. Et moi, votre serviteur, ô mon Dieu, que fais-je autre chose ?

Aujourd'hui, je veux que tous mes actes, que toutes mes paroles, que toutes mes pensées soient au service de votre divine majesté. Qu'ai-je à faire particulièrement aujourd'hui pour accomplir votre volonté ? Devoir d'état, de charité, de réparation, d'oubli de moi-même ?

Seigneur, je suis à vous de tout mon cœur...

Evangile du quatrième Dimanche de Carême.

S. Jean, VI, v. 1 à 13.

En ce temps-là, Jésus s'en alla au delà de la mer de Galilée qui est le lac de Tibériade, et il était suivi par une grande foule de peuple attirée par les miracles qu'il faisait en faveur des malades. Il se retira sur une montagne où il s'assit avec ses disciples. Or, la Pâque qui est la grande fête des Juifs était proche. Jésus ayant levé les yeux et apercevant cette grande multitude qui était venue à lui, dit à Philippe. Où achèterons-nous assez de pain pour donner à manger à tout ce peuple? Mais, il parlait ainsi pour l'éprouver, car il savait bien ce qu'il devait faire. Philippe lui répondit : Quand on aurait pour deux cents deniers de pain cela ne suffirait pas pour en donner à chacun un petit morceau. Un autre de ses disciples, André, frère de Simon-Pierre, lui dit : Il y a ici un enfant qui a cinq pains d'orge et deux poissons; mais qu'est-ce que cela pour tant de monde? Jésus lui dit : Faites-les asseoir. Or, il y avait là beaucoup d'herbe, et ils s'y assirent au nombre d'environ cinq mille hommes. Jésus prit donc les cinq pains, et, après avoir rendu grâces, il les distribua à ceux qui étaient assis, il leur donna de même des deux poissons autant qu'ils en voulurent. Quand ils furent rassasiés, il dit à ses disciples : Ramassez les morceaux qui restent afin que rien ne se perde. Ils les ramas-

sèrent et remplirent douze corbeilles des morceaux qui étaient restés des cinq pains d'orge, après que tous en eurent mangé. Et tout ce peuple, voyant le miracle qu'avait fait Jésus, disait : C'est là vraiment le prophète qui doit venir dans le monde. Mais Jésus sachant qu'ils devaient venir l'enlever et le faire roi, s'enfuit, et se retira seul sur la montagne.

IV^e DIMANCHE DE CARÊME

« Une grande foule de peuple le suivait attirée par les miracles qu'Il faisait en faveur des malades. » (S. Jean, VI, 2.)

Seigneur, permettez que je vous suive moi aussi, que je prenne ma part de cette joie de tout un peuple, oubliant faim, fatigue, affaires, soucis ou plaisirs pour marcher avec vous, fût-ce jusqu'au désert.

Il est des choses que ni le temps, ni le lieu, ni les circonstances ne modifient. Le grand attrait, ce qui attire et retient jusqu'à l'oubli de nos intérêts personnels, c'est la bonté ; il nous semble plus sûr de nous confier à la bonté que de nous occuper de nous-mêmes et nous avons raison. Jésus ! bonté infinie ! Je viens à vous, je vous contemple, guérissant, consolant, *sauvant*, et à cause de cela, *attirant*.

Jésus guérissant, pardonnant et relevant les âmes. Jésus touchant et guérissant les corps. Jésus bon Pasteur, Jésus! je suis attiré vers vous. A qui irais-je dans l'accablement de mon âme, dans l'épuisement de mon être. Seigneur, je fends les flots de la foule qui vous entoure, je me prosterne à vos pieds, je vous adore.

Suscipe, Seigneur, *Suscipe*. Me voici, je m'offre à vous, je me donne à vous. S'il vous plaît de purifier mon âme coupable, indifférente et si tiède dans son repentir, s'il vous plaît de rendre à mon corps les forces qui lui manquent, s'il vous plaît, Seigneur, de me prendre à votre service, s'il vous plaît de m'envoyer chercher le pain d'orge, qui, béni par vous, en nourrit un grand nombre, ô Seigneur, Maître adoré, soyez à jamais béni!

Aujourd'hui, que puis-je offrir à Dieu pour être employé à son service? mon temps? mon activité? mon repos forcé? ma jeunesse? mon épuisement? ma souffrance? tout cela c'est la matière qui, bénie par Dieu, se multiplie. Que la bonté, la charité accompagne nos paroles et nos actes, non pour attirer à nous, mais pour conduire à Jésus, bonté infinie!

Il a regardé l'indigent et lui a donné une pleine mesure de froment.

IV^e^ LUNDI DE CARÊME

« Il lève les yeux... voit la foule... Je ne puis les renvoyer sans nourriture, car beaucoup sont venus de loin... » (S. Jean, VI, 5.)

Apprenons de cette foule à suivre Jésus pour Lui seul. Elle compte sur Lui, elle va toujours en avant du moment qu'Il indique la route, elle oublie ses intérêts les plus pressants et jusqu'à sa nourriture. La foule a raison. La Providence veille tout particulièrement sur ceux qui s'oublient. Jésus lève les yeux. Il regarde. Il est ému. Son cœur ne peut pas les renvoyer à leurs affaires, sans les avoir réconfortés de façon à ce qu'ils fassent aisément la route, car beaucoup sont venus *de loin*.

Aucun des efforts faits pour joindre Jésus n'échappe à sa tendresse. Ah ! que nous sommes venus de loin ! dans cette retraite, cette confession, cette vocation ; qu'il y avait loin de notre futilité, de notre égoïsme, de nos rancunes, à la route où Jésus nous entraîne. Courage ! Courage ! Il lève les yeux. Il nous regarde. Il voit le chemin parcouru. Il va nous nourrir et nous fortifier.

Aujourd'hui, où suis-je ? loin ou près ? dans

la voie, sur la route où Jésus m'appelle ? tout près de Lui ? que puis-je faire pour m'en rapprocher encore ?

Serais-je loin ? sans énergie, sans volonté ? Aujourd'hui, ô mon Dieu ! aujourd'hui, je veux me lever et marcher ; je ne veux plus profaner ce temps si précieux et si court avec lequel je puis acheter l'éternité.

A vous toutes mes pensées, toutes mes actions, je marche à votre suite et suis à vous pour toujours.

IV• MARDI DE CARÊME

« Et Jésus dit : Où trouverons-nous, dans ce désert, ce qu'il faut pour nourrir tout ce monde ?... que faire... ? » (S. Jean, VI, 5.)

Jésus, Notre-Seigneur et notre Dieu nous interroge parfois ainsi. Comme la mère qui éveille l'attention de son enfant quand elle veut lui faire bien comprendre la valeur de ses actes, Dieu sollicite ainsi sa créature : que faire ? veux-tu me prêter ton concours ? veux-tu me servir ? Seigneur, je n'ai rien, je ne suis rien, je ne puis rien. — Ta bonne volonté ? — Ah ! Seigneur, je vous la donne : disposez-en

selon votre bon plaisir. Mais vous savez, Seigneur, je n'ai que cinq pains d'orge et il y a cinq mille affamés qui attendent tout de votre secours. C'est l'heure de l'espérance et de la foi. Dieu aime à faire de rien. Dans mon néant, dans mon impuissance est le premier élément de son action souveraine. Je crois et j'espère. Et quand vous dites : « Faites-les asseoir » et se reposer pour se nourrir en plein désert, j'obéis comme eux, sans étonnement et sans murmure. Pas une question dans la foule, pas de réflexions de la part des apôtres. Tous sont paisibles comme il convient à des *fidèles*.

O confiance ! ô repos ! ô paix de l'âme abandonnée au bon plaisir du Maître, qui en dira la douceur ? Aujourd'hui quelle est l'angoisse qui m'étreint, le fantôme qui me fait peur ? que faire ? Aller chercher nos cinq pains d'orge, c'est-à-dire, donner tout notre effort, faire tout ce qui dépend de nous pour agir dans le sens voulu de Dieu, puis, attendre de sa bonté, de sa Providence, le succès désiré. Seigneur je m'abandonne à votre amour tout-puissant, je vous apporte ma bonne volonté et je me soumets d'avance et de tout mon cœur à ce que vous déciderez.

Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel.

IV• MERCREDI DE CARÊME

« André dit : Il y a ici un petit garçon qui a cinq pains d'orge et deux poissons ? mais qu'est-ce que cela pour tant de monde ? » (S. Jean, VI, 8 9.)

Regardons cet enfant auquel André va, sur l'ordre du Seigneur, demander tout ce qu'il a. Il le donne simplement, sans ostentation. Nul ne sait le nom de ce *petit*, et cependant c'est lui qui donne à Jésus la matière d'une merveille inouïe, figure d'une autre merveille plus admirable : l'institution de la Sainte Eucharistie.

Ne nous étonnons donc point quand nous sommes, comme l'enfant de cet Évangile, l'instrument inconscient et ignorant des desseins de Dieu. N'en soyons ni fiers, ni inquiets. Comme l'enfant nous n'avons rien. Qu'est-ce que cela ? Cinq pains d'orge, un peu de bonne volonté, c'est tout. Mais quand Jésus nous demande l'effort de cette bonne volonté, donnons-le tout entier et de tout cœur. Voilà notre part dans l'action divine.

Qu'est-ce que cela, mon Dieu? Vous voulez ce grain de sable, il vous le faut pour base de vos œuvres. Comment exprimer ma reconnaissance, un Dieu me demande ma collaboration, je dois l'aider au travail de mon salut et du salut de mes frères. Aujourd'hui qu'ai-je à donner à Dieu? que seront mes cinq pains d'orge? Épreuves, ennuis, souffrances, inquiétudes, actes d'amour et de bonne volonté, de charité, d'humilité?

Seigneur, je vous donne et vous offre tout dans la simplicité de mon cœur, parce que vous me le demandez.

IV^e^ JEUDI DE CARÊME

« Jésus prit les pains, les *bénit* et ayant rendu grâces à Dieu, les donna à ses disciples qui les distribuèrent au peuple. » (S. Jean, VI, 11.)

Ne perdons rien de cette scène divine, tout nous est lumière et instruction : Les cinq pains d'orge, notre effort, notre bonne volonté, doivent passer entre les mains de Jésus, il faut qu'il les reçoive et qu'il les *bénisse*, afin de les rendre féconds, de les multiplier. Tout ce qui prend une autre voie est mauvais ou stérile.

Cette offrande de tous nos moyens d'action à Jésus est une garantie de notre bonne volonté; comment oserions-nous donner ce qui ne serait pas le meilleur à Notre-Seigneur, à notre Dieu!

Puis quand Jésus a béni notre bonne volonté, il nous la rend. A nous l'effort! Il a besoin de nous! Quelle espérance! quelle élévation! Être les auxiliaires de Dieu! distribuer, faire du bien, nous, pauvres pécheurs! nourrir, soulager les douleurs, essuyer les larmes. Le ministère du prêtre, l'auxiliaire voulu et permanent dans les œuvres divines, n'est pas exclusif; il reste des miettes du repas offert en permanence par le zèle, la charité apostoliques; recueillons-les, faisons bénir par Jésus notre effort, notre pieux désir et il y aura encore une miraculeuse multiplication.

Aujourd'hui, que comptons-nous faire? comment emploierons-nous nos heures?

Y a-t-il, dans nos projets, une démarche qui ne puisse être bénie par Jésus? Renonçons à tout ce qui pourrait lui déplaire, mettons-nous à son service pour remplir d'abord nos devoirs d'état, puis pour travailler selon son inspiration et son bon plaisir, aller porter le secours, distribuer la consolation.

Je vous donne, ô Seigneur, suscipe, puis bénissez le peu que je vous ai offert, afin que je le consacre à votre service, pour votre plus grande gloire.

IV^e^ VENDREDI DE CARÊME

« Ils mangèrent et ils furent rassasiés... » (S. Jean, VI, 11.)

Assistons à ce repas divin.

Le regard du Seigneur se repose avec complaisance sur la foule satisfaite. Il pense au Pain de vie dont Il nourrira ses fidèles, au Vin sacré dont Il abreuvera ses enfants.

Être rassasié ! jouir de la satisfaction de ses désirs, connaître la plénitude de l'abîme creusé dans nos âmes ; n'avoir plus faim et soif de justice, de paix, de force, de bonheur, être rassasié ! Ah ! c'est avoir rencontré le Seigneur, c'est être convié à sa table et cheminer vers l'asile éternel, sûr d'y être attendu par un amour tout-puissant et fidèle ; c'est ne plus désirer que cette rencontre qui nous rassasiera éternellement.

Que nous sommes loin de cette paix, prélude du bonheur sans fin ; notre foi est faible,

notre espérance intermittente, tantôt nous allons au Pain de vie, tantôt nous allons aux festins de mort. Tour à tour au monde et à Dieu. Quand un homme, sans ressources, en rencontre un autre qui lui promet la fin de sa misère, il se repose en cette parole, il jouit par avance de la situation promise et il ne compte pour rien les quelques jours de misère qui lui restent à passer. Et nous ? nous ne faisons pas à Dieu le crédit que nous faisons à un homme fragile, mortel comme nous !

Aujourd'hui que puis-je faire pour me remettre dans la bonne route et suivre Jésus de plus près ? pour mieux me préparer à recevoir le Pain des Anges ? ce Pain destiné à me fortifier dans le désert de ce monde et me donner, avec la paix, l'assurance de la Vie éternelle.

Mon Dieu ! je crois en vous ; je me repose en vous, je veux agir pour vous, je me mets à votre service, je veux vivre en votre présence ; préparez-moi vous-même à votre venue sacramentelle et à votre arrivée éternelle. *Je m'abandonne à vous pour le temps et pour l'éternité.*

IV^e^ SAMEDI DE CARÊME

« Ils voulurent le faire *Roi*, mais il se retira seul sur la montagne. » (S. Jean, VI, 15.)

Assistons à cet enthousiasme de la foule comblée, rassasiée, et qui se traduit logiquement. « Vous qui faites bien toute chose, soyez notre Roi. »

A mon tour, je m'approche du Seigneur, je me rappelle tous les biens dont il m'a comblé ; les jours de paix, de sécurité que j'ai passés sous le joug de sa loi bénie. Quand j'étais dans la détresse, il m'a secouru ; quand je l'ai prié, il est venu ; quand j'ai pleuré mes fautes, il m'a pardonné. Seigneur, désormais, soyez mon Maître, soyez mon Roi. Vous ne vous déroberez pas à cette royauté intime, c'est pour l'établir que vous êtes venu. Il eût fallu combattre, lutter, pour établir la royauté terrestre que vous décernait la foule de Judée et vous ne voulez que des enfants pour sujets. Je viens à vous pour vous obéir, pour vous suivre de plus près, pour que vous régniez sur toutes les puissances de mon âme.

Aujourd'hui, qu'y a-t-il en moi, autour de moi, dans mes projets, dans mes désirs, qu'y a-t-il d'opposé, de contraire à votre règne ? Je

le rejette, j'y renonce ; je ne ferai pas telle démarche, je ne dirai pas telle parole, vous ne les approuvez pas, cela suffit. Je veux marcher sous votre regard, l'interrogeant sans cesse, et, à tout effort, vous dire : « *O Seigneur, que votre volonté soit faite et non pas la mienne.* »

Evangile du Dimanche de la Passion.

S. Jean, VIII, v. 46 à 59.

En ce temps-là, Jésus disait aux Juifs : Qui de vous me convaincra de péché? Si je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas? Celui qui est né de Dieu écoute les paroles de Dieu et vous ne les écoutez pas, parce que vous n'êtes point nés de Dieu. Les Juifs répondirent : N'avons-nous point raison de dire que vous êtes un Samaritain et un possédé? Jésus reprit : Je ne suis point un possédé, mais j'honore mon Père et vous me déshonorez. Pour moi, je ne cherche point ma gloire, un autre en prendra soin et me fera justice. En vérité, en vérité, je vous le dis, si quelqu'un garde ma parole, il ne mourra jamais. Les Juifs lui dirent : Nous voyons bien maintenant que vous êtes un possédé, Abraham est mort, et les Prophètes aussi, et vous dites : Celui qui garde ma parole ne mourra jamais. Etes-vous plus grand que notre Père Abraham qui est mort, et que les prophètes qui sont morts aussi? Qui prétendez-vous être? Jésus leur

répondit : Si je me glorifie moi-même, ma gloire n'est rien, celui qui me glorifie c'est mon Père. Vous dites qu'il est votre Dieu, et néanmoins vous ne le connaissez pas; mais moi, je le connais, et si je disais que je ne le connais pas, je serais un menteur comme vous ; mais je le connais et je garde sa parole. Abraham votre père a désiré avec ardeur de voir mon jour; il l'a vu, et il en a été comblé de joie. Les Juifs lui dirent : Vous n'avez pas encore cinquante ans et vous avez vu Abraham! Jésus leur répondit : En vérité, en vérité, je vous le dis, j'étais avant qu'Abraham fût né. A ces mots ils prirent des pierres pour les lui jeter ; mais Jésus se retira et sortit du temple.

DIMANCHE DE LA PASSION

« Qui de vous me convaincra de péché ? » (S. Jean, VIII, 46.)

Écoutons cette admirable question de Jésus dans la discussion perpétuelle qui s'élève entre Lui et le monde.

Dès l'abord, il les contraint de reconnaître sa sainteté infinie qui le place hors du cercle de l'humanité coupable. Qui de vous, si acharnés à ma perte, si ardents à me poursuivre, à me calomnier, à me haïr, qui de vous peut dire que j'ai péché ?

O Sainteté, ô Perfection, je vous adore et je vous aime. Je m'anéantis devant vous, je vous supplie de me pardonner et de me purifier.

La sainteté est au Seigneur, elle est le fruit de la vérité que nous devons croire, de la morale que nous devons pratiquer. Mais nous sommes de mauvais serviteurs ! c'est dans notre sainteté que l'on devrait lire les témoignages les plus invincibles de notre foi, là, est le véritable apostolat : devenir meilleurs, ne faire souffrir personne autour de nous, faire du bien à tous ceux qui nous entourent, nous dépenser, dans la pratique d'une charité ardente, accompagnée d'une grande pureté de vie, voilà l'apologie la plus sûre, la défense la plus puissante de notre foi. C'est là notre tâche, à nous, chrétiens, témoins du Seigneur, dans un monde qui l'ignore, le discute, le condamne et le hait.

Où en suis-je de ce témoignage des œuvres ? Qu'y a-t-il dans ma vie qui puisse étonner, scandaliser, éloigner de la foi que je professe. O mon Dieu ! le caractère de mon baptême m'ayant fait l'un des vôtres, il est certain que mes paroles et mes actes ont un retentissement éternel ; ils sont pour vous ou contre vous.

édifiant ou scandalisant; quel ministère est le mien ? comment est-ce que je le remplis ? quel défaut dois-je vaincre pour glorifier la foi de mon baptême, pour honorer la sainte Eucharistie dont je suis nourri ?

O Dieu ! pardonnez-moi ; je n'y pensais pas. Parce que je suis vôtre, je dois attirer vers vous, éclairer la route qui y conduit. Aujourd'hui, je commence; je vais attaquer la vanité, l'impatience, l'égoïsme qui me dévorent; aujourd'hui, je me mets, humble, vrai, charitable, à votre service et à celui de mes frères : *Ecce Ancilla.*

LUNDI DE LA PASSION

« Voici que nous allons à Jérusalem. » (S. Luc, XVIII, 31.)

Il n'y a plus que les intimes auprès du Seigneur. Rapprochons-nous, écoutons la parole douce, mélancolique du Maître, marchant d'un pas ferme vers Jésusalem ! vers la haine, la souffrance et la mort. Celui qui va au-devant de ces terribles ennemies, c'est l'Amour, la Résurrection et la Vie. Ayons confiance, suivons-le ; dans le duel, il vaincra. Il prendra le

calice avec le calme souverain du Maître de toutes choses ; il ne le passera aux siens qu'après y avoir bu largement le premier. « Ayez confiance, nous dit-il, j'ai vaincu la haine, j'ai traversé les souffrances, j'ai dompté la mort. »

Quelle que soit la route que nous suivions, nous y rencontrerons les mêmes ennemies : la contradiction, la malveillance, la difficulté, la souffrance et la mort. Voyons avec quelle douce fermeté Jésus les aborde. Il sait où il va : il fixe, à l'avance, ce que la nature redoute et il marche selon la volonté de Dieu. L'obstacle, la haine, les jugements faux ou injustes : accessoires, accidents de route ; il faut aller toujours en avant, sous la pluie ou le soleil ; il faut atteindre le but, qui est l'accomplissement de la volonté de Dieu.

Les souffrances ? nul ne s'y peut soustraire ; la mort ? c'est le terme, la rencontre de Dieu, le jugement sans appel. Allons vers Jérusalem en suivant le Seigneur, pour ne rien craindre de ce redoutable face à face.

O mon Dieu ! à cette heure suprême, comment voudrais-je avoir passé cette journée qui est un pas de plus vers vous, ô Juge éternel, ô Père de miséricorde ! quelles sont les démarches à éviter ? Quelles sont les actions à

accomplir ? Seigneur, je veux aller aujourd'hui en votre compagnie, vers le devoir, coûte que coûte, au travers de la souffrance si telle est votre volonté. « *Mon Dieu ! je veux ce que vous voulez, je m'abandonne à vous, prenez de moi, selon votre bon plaisir, pour satisfaire votre justice et pour le salut des âmes.* » *Tuus sum ego !*

MARDI DE LA PASSION

« Jésus s'arrêta à Béthanie. » (S. Marc, II, 11.)

Entrons à la suite de Jésus et demandons à Marthe et à Marie, les heureuses fidèles du Seigneur, de nous obtenir la grâce de comprendre l'Évangile et de le mettre en pratique.

Ainsi donc, sur cette route qui mène à la souffrance et à la mort, Jésus s'arrête, il fait halte dans la maison d'amis dévoués, et là, il nous enseigne encore.

Jours de Béthanie, soirs de Béthanie, car, après chacune des journées qui précèdent la Pâque, Jésus revient à ses amis. Là, Il parle de son Père céleste, de la brièveté de la vie, de la douceur de la mort, après que Lui, le Maître de la vie, l'aura vaincue ; Il en a pris le plus

amer, afin que par Lui, nous ayons la vie éternelle. Le Saint des saints devenu la rançon des pécheurs ! quel sujet de méditation pour Marie-Madeleine et pour nous; quels entretiens que ceux de Jésus avec Marie, avec Lazare, ses deux ressuscités. Voyons l'activité de Marthe. Goûtons le recueillement, la paix et le charme de ces soirs.

Ah ! Seigneur, qui, d'entre nous, n'est pas votre ressuscité ? qui n'a pas à briser sur vos pieds bénis le vase d'albâtre de sa reconnaissance, de son repentir et de son amour. Prenons un instant la place de Lazare, de Marthe ou de Marie et parlons à Notre-Seigneur. Énumérons s'il se peut nos ingratitudes et comptons ses bienfaits ; donnons-lui du moins le parfum d'un attachement si fidèle et profond qu'il trouve dans notre pauvre cœur comme un souvenir de Béthanie. Offrons-lui tout ce que nous sommes, jetons à ses pieds notre bonne volonté. Prenez de moi, Seigneur, prenez de moi, *suscipe*, selon votre bon plaisir ; je me consacre à votre service. Je veux fuir, aujourd'hui, tout ce qui pourrait m'éloigner de vous. Je veux me repentir, réparer, expier. Quel bien puis-je faire ? Je veux être silencieux, humble, caché et vous écouter, ô mon Dieu !

Je veux ne faire de peine à personne. Je veux que chaque instant de ce jour soit employé sous votre regard et selon votre volonté.

Cœur de Jésus, sanctuaire de justice et d'amour, ayez pitié de nous.

MERCREDI DE LA PASSION

« Je suis parmi vous comme celui qui sert. » (S. Luc, XXII, 27.)

Les jours sont solennels, ce sont les derniers que le Seigneur passe au milieu de nous et son enseignement revêt une forme plus douce, plus pénétrante, plus intime.

Assistons à ces réunions, préludes de la Pâque, et voyons le Maître et Seigneur se ceindre d'un linge et laver les pieds de ses Apôtres. Ne perdons rien de cette adorable leçon.

« Vous m'appelez Maître et Seigneur, vous avez raison, car je le suis. » Maître du monde, souverain Seigneur des âmes, je vous adore ; vous êtes celui qui est ; la splendeur de vos œuvres nous donne une faible idée de votre grandeur, je me prosterne et m'anéantis devant votre puissance et votre majesté ! et vous êtes

comme celui qui sert. Agenouillé devant vos Apôtres, vous leur lavez les pieds. Qu'est-ce à dire ? Sinon que le service de nos frères devait nous être enseigné de façon si formelle et si haute que rien ne pût nous excuser si nous y manquons.

Lui, le Maître, le Seigneur, s'abaisse et nous sert, pour que notre orgueil ne se puisse dérober ; qui dira la vigueur de cet orgueil auquel il faut une semblable leçon !

Qui puis-je servir aujourd'hui ? envers qui puis-je m'humilier ? quels pieds puis-je laver et baiser ? c'est-à-dire, quels sont les services que je puis rendre avec affection et dévouement pour l'amour du Seigneur ?

Je ne dois me dérober à aucun des emplois qui peuvent servir mes frères, moi, qui loin d'être Maître et Seigneur, suis à vos yeux, ô Juge Souverain, le dernier, le plus ingrat de tous !

Il y a donc un moyen de réparer et d'expier, de monter vers vous et ce moyen, c'est de descendre et de rester bien bas, humble et silencieux, *servant* toujours et en toute occasion.

Aujourd'hui, je saisirai toutes les occasions d'être utile ; je fuirai toutes celles qui m'élèveraient et je resterai au poste du service que m'a donné le Seigneur.

Je veux vous suivre, ô mon Dieu, partout où vous me conduirez.

JEUDI DE LA PASSION

« J'ai désiré d'un grand désir ! » (S. Luc, XXII, 15.)

Écoutons ces étranges paroles sur les lèvres d'un Dieu. Il sert. Il est trahi. Il a désiré. Eh quoi ! Maître, vous avez désiré ? Ce sont nos impressions à nous, que vous voulez subir. Que souhaite-t-il avec cette véhémence ? de manger cette Pâque avec nous, de souffrir, de s'immoler pour nous.

Adorons l'incompréhensible amour du Cœur de Jésus pour notre détresse, sa compassion, sa bonté, et restons anéantis devant cette charité qui est le modèle de la nôtre. « Je veux que vous vous aimiez les uns les autres *comme* je vous ai aimés. »

Où en sommes-nous ? réchauffons notre indifférence, détruisons notre égoïsme, allumons notre zèle et la flamme du dévouement à ce foyer d'amour qu'est le cœur de Jésus. Ah ? que nous sommes loin de notre adorable modèle ! Et nous ? que désirons-nous ? quel est

notre désir ordinaire, ardent ? poursuivi ? il va nous révéler notre passion dominante, celle autour de laquelle pivote notre vie. Approuvez-vous, Seigneur, mon désir, le but de mes efforts ? Soyez béni, si votre amour et la charité pour mes frères, pour *tous* mes frères, est la grande passion, le grand moteur de ma vie.

Mais, si le but de mes désirs, si l'occupation ordinaire de mon esprit, si la tendance de mon cœur sont ma satisfaction personnelle, mon bien-être, mon ambition, si je ne suis occupé que de moi, si je ne m'attache qu'aux choses de la terre, je suis indigne d'être des vôtres, ô mon Dieu !

Pardonnez-moi, éclairez-moi.

Aujourd'hui quel est mon principal désir ? Je veux unir mon cœur au Cœur de Jésus. Aujourd'hui, je veux poursuivre en moi toute trace de péché ; je désire arracher de mon âme tout ce qui déplaît à Dieu. Aujourd'hui, je veux offrir ma journée — telle que Dieu me l'envoie — pour la conversion des pécheurs.

Je désire de toute mon âme votre gloire, ô mon Dieu.

VENDREDI DE LA PASSION

COMPASSION DE LA TRÈS SAINTE VIERGE MARIE

Stabat Mater.

Agenouillons-nous, pénétrés de regrets, de repentir, de pitié pour la Mère admirable qui est *debout*. Debout au pied de la Croix, Mère ! c'est nous qui sommes la cause de vos tourments, nous vous demandons le repentir qui purifie, la force qui répare. Cette croix bénie est l'autel où la Victime très sainte est immolée pour les péchés du monde. Quand il nous en faut accepter une parcelle, sommes-nous à genoux pour la baiser, debout pour la porter? Dans toute douleur — grâce à la douleur de Jésus et de Marie — il y a une purification et une expiation. Cette pensée devrait nous faire accueillir l'épreuve comme une amie qui vient nous apporter le secours nécessaire pour acquitter nos dettes, nous réconcilier avec la Justice infinie, nous enrichir pour l'éternité. Oh ! que nous sommes aveugles sur nos véritables intérêts.

O Mère, je vous prie pour les âmes crucifiées et qui ne connaissent pas le crucifix! Je vous prie pour tous les cœurs brisés qui ont

oublié le secret de la consolation dans la douleur. Je vous prie — ici je prie pour moi — je vous prie pour ceux qui *savent* et qui cependant tremblent et se dérobent, ils fuient la croix, le devoir peut-être, et perdent les trésors que vous leur avez acquis.

Aujourd'hui, quelle épreuve, quel sacrifice dois-je accepter généreusement? Allons à la Mère de toute pitié demander force et courage ; et, dans cette double espérance de réparation, d'expiation, suivons-la ; restons debout sous le fardeau, sous la peine, dans le labeur, la solitude de l'âme, debout auprès d'elle dont nous avons causé le martyre.

Fac me tecum pie flere!

SAMEDI DE LA PASSION

« Allez et dites : « Je ferai la Pâque chez vous... » (S. Math., XXVI, 18).

Et nous aussi recevons l'ordre du Maître, allons annoncer la bonne nouvelle et préparons-nous.

Allons, c'est-à-dire, faisons tous nos efforts pour que ceux qui dépendent de nous sachent que la venue du Seigneur, que la fête de la

réconciliation est proche. Loin de les entraver, gênons-nous, pour que rien ne les empêche de se préparer à la Pâque, et, si nous le pouvons avec fruit, parlons de la part du Seigneur, pour déterminer les volontés hésitantes, pour les engager à bien faire.

Et puis, à notre tour, écoutons la nouvelle que nous avons voulu répandre. Le Maître va venir, il va venir chez vous, préparez la salle du festin. O Dieu ! serait-il vrai que mon cœur sera, si je le veux, la salle grande et bien ornée où vous viendrez faire la Pâque ? Puissiez-vous descendre dans un cœur grand, généreux, qui s'ouvre à toutes les inspirations de la grâce et ne connaisse ni les calculs de l'égoïsme, ni les discussions de l'amour-propre. Un cœur orné de vertus, enrichi de mérites ou, tout au moins, rempli de bons désirs, de ces désirs ardents et fermes que rien n'arrête, avant d'avoir réalisé l'effort que Dieu demande.

Seigneur ! je veux recevoir avec foi les ministres qui me diront de votre part : Préparez une grande salle bien ornée. Je me préparerai avec soin à ma confession pascale, puis, je ferai chaque jour ce que je saurai vous être agréable afin que, lorsque vous entrerez dans

mon pauvre cœur, vous y soyez retenu par la sincérité de mon amour.

Je ne suis pas digne! Seigneur, mais dites une parole et je serai purifié.

DIMANCHE DES RAMEAUX

« Béni soit Celui qui vient au nom du Seigneur. » (S. Math., XXI, 9.)

Mêlons-nous à la foule enthousiasmée et ravie. Chantons le *Benedictus!* l'*Hosannah!* accompagnons le doux Triomphateur et tremblons, quand nous voyons le regard haineux des Pharisiens s'attacher sur Jésus. Lui, paisible, entre dans la ville, sur la plus humble des montures.

Pour le chrétien, le *Benedictus* est de tous les jours, de toutes les heures. Chaque instant de la vie, chaque battement de notre cœur est un don de Dieu. Tout événement, toute rencontre, toute circonstance, tout, sur notre route, est envoyé de Dieu. Disons donc à la peine comme à la joie, à la tristesse comme à la consolation : Béni soit ce qui vient au nom du Seigneur!

Et quand le mal apparaît? le mal était sur la

route de Bethphagé ; la trahison, la haine, la jalousie étaient dans le cortège. Le mal n'est pas voulu, mais permis par Dieu qui respecte la liberté de chacun de nous. Et, à côté de ce mal, Il a placé le baume, le remède, le mérite, le bienfait. Après le péché, après notre péché, nous pouvons encore, dans l'humilité de notre repentir, dans la sincérité de notre pénitence, trouver la raison du *Benedictus* que chantèrent Madeleine, Simon-Pierre et le bon Larron.

Oh ! mon Dieu, cette semaine, au moins, je veux vivre en votre présence, sous votre regard béni, je veux me recueillir, mieux prier ; je veux me souvenir de mes innombrables péchés et je veux m'humilier ; je veux être charitable, simple et vrai ; je veux vous bénir de tout ce que vous m'avez envoyé, de tout ce que je rencontrerai encore sur la route de ma vie ; je ne comprends pas toujours, mais j'adore vos desseins cachés. *Benedictus qui venit in nomine Domini.*

LUNDI SAINT

« Je vous le dis : L'un de vous me trahira. » (S. Math., xxvi, 21.)

Écoutons cette scène déchirante de simpli-

cité, de vérité. Méditons-la avec repentir et amour.

L'un de vous. L'un de ceux que j'ai choisis, aimés. L'un de ceux qui m'ont accompagné partout; il a vu la guérison des malades et la résurrection de Lazare, il sait que je veux la miséricorde et non le sacrifice ; il connaît mon Cœur et ses trésors de dévouement et de délicatesse. Il m'a entendu consoler et pardonner. Il n'a jamais manqué de rien avec moi. Il a été mon ami. L'un de *vous*, l'un des miens. Que fera-t-il ? Ah ! quelle réponse allons-nous entendre ? « Il me trahira ! »

Ce que le monde, avec ses passions, sa bassesse, a produit de plus vil, de plus hypocrite, de plus bas, de plus répugnant, de plus hideux, c'est cela que l'un de vous va faire envers moi. Trahir l'incomparable ami, le livrer, le vendre. Avec quelle simplicité Jésus exprime sa plainte. L'un de vous, celui qui mange à ma table, celui qui partage mon pain, celui qui presse ma main d'ami, celui-là n'est animé que par la passion de l'avarice, il est pressé de sortir pour me vendre. Et quel prix ! Seigneur. Certes nous sommes émus, révoltés, indignés. Et nous ? et moi ? Ne vous ai-je pas trahi, vendu pour moins encore ? Le devoir, la voix,

la volonté du Seigneur n'a-t-elle pas été mise en balance, trahie, sacrifiée, pour un caprice, une fantaisie, une satisfaction de vanité ou d'amour-propre.

Ah ! Seigneur, nous, les vôtres, vos amis, que nous vous trahissons, que nous vous vendons pour peu de chose ! Agenouillé devant le Saint des saints, repassons dans le silence et la douleur de notre âme toutes nos trahisons. *O Seigneur, vous qui aimez à pardonner, ayez pitié de moi. Je veux vous être fidèle toujours.*

MARDI SAINT

« Là où je suis, je veux que ceux que j'ai aimés. soient aussi. » (S. Jean, XVII, 21.)

Écoutons la prière du Seigneur. Le Tout-Puissant prie, il prie pour nous. « Je sais, dit-il, ô Père, que vous m'exaucez toujours. » Homme-Dieu ! Il s'est fait homme et, comme tel, Il prie. Il prie avec nous. Il est Dieu et, comme tel, sa prière est toute-puissante, puisqu'il est Maître souverain de toute chose. Donc, ce qu'il demande, sera. Là où Il est, dans la splendeur de la vérité, de la sainteté, de l'amour, dans le repos de l'infini bonheur,

dans la gloire d'une incompréhensible majesté, dans le ciel, *Il veut* que nous soyons aussi...

Nous ne pouvons douter de son amour. Il a désiré d'un grand désir souffrir et mourir pour nous. Il va au sacrifice qui nous rachète et nous fait *siens*, nous sommes à Lui, Il a payé notre rançon : telles les portes des Hébreux, nos âmes sont marquées du sang rédempteur. Il veut que nous soyons là où il est. Seigneur! que vous dire ? qui vous exprimera notre reconnaissance ! Ah ! moi aussi, je veux ! je veux être avec vous, mon Seigneur et mon Dieu. Et vous n'attendez que cette adhésion à votre prière pour nous en assurer le fruit.

Cherchons sincèrement quel est en nous l'obstacle à la sécurité paisible que nous doit donner l'assurance du Seigneur.

Soumettons au tribunal chargé d'éclairer, d'absoudre, de conseiller, ce qui entrave ou retarde notre marche vers le Bien souverain. Unissons-nous à la prière de notre bon Sauveur.

Seigneur Jésus ! où vous êtes, je veux être aussi.

MERCREDI SAINT

« Pourquoi faites-vous de la peine ? » (S. Math., XXVI, 10.)

Assistons à ce festin pieux : Voyons l'expression profonde et silencieuse d'un repentir et d'un amour que pas une parole humaine ne peut exprimer : ce vase brisé répandant tout le parfum qu'il contenait : Elle donne tout à Celui qu'elle adore et auquel elle a tout sacrifié.

Cet acte admirable, auquel deux mille ans n'ont rien enlevé de son mérite et de sa délicatesse, cet acte, qui nous émeut et qui nous charme, fut amèrement blâmé par quelques-uns. Nous n'avons pas changé. Nous blâmons ce que nous n'avons pas le courage d'imiter. Nous cherchons des motifs qui amoindrissent au moins la valeur de l'acte que nous sommes contraints de louer. *Pourquoi faites-vous de la peine ?* C'est le Seigneur qui prend la défense de sa généreuse donatrice. Pourquoi ? Est-ce l'amour du pauvre ? l'amour de la pondération, de l'ordre ? Pourquoi ?

Ah ! mon Dieu ! pardonnez-moi, ce qui me fait souvent blâmer les autres, c'est l'amour-propre, la jalousie, ma vanité, mes intérêts

personnels plus ou moins froissés ; c'est *moi*, le moi odieux que je place devant vous, souverain Maître de toutes choses, et qui veut arrêter au passage les hommages qui vous sont dus. Cette folie est la mienne.

Je blâme tout ce qui n'est pas fait pour l'œuvre dont je m'occupe ; tous les sacrifices qui vont ailleurs, je les dénigre. Mon œuvre, celle que j'ai fondée, peut-être, est la première, l'unique, et j'amoindris, je blâme les autres œuvres.

Pourquoi ? Parce que je me mets, *moi*, en travers de la route et j'arrête ce qui doit aller vers Dieu seul.

Oh ! qu'il y a à réformer, à corriger dans notre façon de servir les œuvres, c'est-à-dire, d'aider les âmes à aller vers Dieu. Il n'y a pas d'autre œuvre que celle-là, et comme les âmes ont des besoins divers, il faut que chacun se consacre à celle qui lui fait le plus de bien.

Prenons la résolution de ne jamais combattre une œuvre catholique ; mais de nous aider tous dans l'effort. *Ad Majorem Dei Gloriam !*

JEUDI SAINT

« Il nous aima jusqu'à la fin. » (S. Jean, XIII, 1.)

Agenouillons-nous dans la salle bien ornée où Jésus, le véritable Agneau pascal, prend son dernier repas et se livre à nous, se met à la merci de notre foi pour nous nourrir de Lui-même et nous transformer en Lui.

Il nous aima jusqu'à la fin. Il n'est occupé que de nous, et il nous aima jusqu'aux dernières limites de l'amour, jusqu'à se donner Lui-même pour nous fortifier et nous diviniser. Quelle soif de nous faire du bien ! quelle ambition le fait descendre si bas pour nous élever si haut ! quelle grandeur ! quel dévouement, quelle folie d'amour ! Et nous ? qui nous recherchons nous-mêmes jusque dans nos meilleures affections. Que dirons-nous de cet amour si pur, si désintéressé, si absolu. Me nourrir de vous, ô Seigneur ! C'est le terme, c'est la fin, c'est le renouvellement incessant de votre amour. C'est l'unique moyen de me faire vôtre pour l'éternité ! Votre croix me rachète, mais ne me garde pas. Une fois racheté, je puis vous trahir et être encore esclave. Mais votre Corps, votre Sang, votre

Pain, ô Seigneur, me vivifient et me *gardent* pour la Vie éternelle.

Que tout ce qui est en moi bénisse votre amour ! *Quid retribuam !* Que tout ce qui exprimera la vie en moi, pensées, actions, soupirs, vous disent mon action de grâces, et m'engagent à vous pour jamais.

Tuus sum ego.

Il m'a aimé !

VENDREDI SAINT

« Tout est consommé ! » (S. Jean.)

Suivons notre Seigneur et Maître dans cette journée unique en merveilles, en douleurs, en puissance, en amour.

Me voici, Seigneur, me voici pour faire votre volonté ! Telle est la parole de Jésus à l'aube du jour de la Rédemption du monde.

Me voici, dans la maison du grand-prêtre. Me voici au prétoire de Pilate. Me voici à la cour d'Hérode. Me voici sous les opprobres traversant les rues témoins de mon triomphe d'hier. Me voici sous les fouets des soldats, en butte à leurs grossières et atroces plaisanteries. Me voici sous le manteau de pourpre et la

couronne d'épines. Me voici sacrifié à la jalousie, à la haine, mis en parallèle avec Barabbas qui m'est préféré. Me voici déclaré innocent et juste, et pourtant jugé et condamné. Me voici chargé de ma croix tombant trois fois sur le chemin si rude du Calvaire. Me voici brisé, exténué, dépouillé de tout l'emprunt fait à l'humanité, à ce point que l'on ne reconnaît plus un homme dans l'abîme de maux où vous m'avez plongé. Me voici cloué sur l'arbre de la croix, disant les paroles d'espérance et de vie. Mon Père, pardonnez-leur. Aujourd'hui, toi, pauvre pécheur, tu seras avec moi dans le paradis! *Tout est consommé!* Me voici, je remets mon âme entre vos mains, ô mon Père, me voici; je suis venu pour faire votre volonté, je l'ai accomplie avec toute la générosité de mon cœur, la dette de l'homme envers vous est royalement payée, votre majesté est glorifiée, votre justice est satisfaite. Maintenant l'homme n'a plus qu'à prendre dans le trésor que j'ai amassé pour lui; qu'il s'unisse à ma prière, qu'il se couvre de mes mérites infinis, qu'il chemine dans les sentiers de la vie soumis à votre volonté sainte, ma gloire sera sa gloire et il sera avec moi dans le paradis.

Seigneur, je vous adore ! je vous remercie, je veux vous suivre heure par heure pendant cette journée, sainte entre toutes, et vous dire : Ayez pitié de moi, mon Dieu ! pardonnez-moi, je ne sais ce que je fais quand je vous offense ou que je vous oublie.

En votre miséricorde est mon seul espoir de salut, en votre croix est mon seul appui.

SAMEDI SAINT

LE TOMBEAU

Assistons à la descente funèbre de la croix. Suivons le divin Maître jusqu'au tombeau. Le corps du Seigneur est détaché de la croix, enseveli, transporté. Marie est témoin de ces choses.

Lui, le Seigneur, le Maître de la mort, réduit à cette humiliation suprême qui révolte notre pauvre humanité ; Lui, comme nous, n'est plus rien qu'un fardeau que l'on porte. Comme une chose. Seigneur ! merci, jusque dans la route du tombeau, nous trouvons la trace de vos pas. Nous vous aimons, nous vous adorons, nous vous bénissons. Le silence, l'obscurité, la solitude, le respect du tombeau vont

être violés par la présence des gardes, ils vont veiller ce mort ; ils représentent la haine que rien ne désarme. O Seigneur ! malgré le silence, les ténèbres, l'immobilité de votre tombeau, malgré les scellés et les gardes, nous vous attendons, nous attendons votre résurrection, ô Christ ! Fils du Dieu vivant !

Nous vous attendons avec Marie, votre Mère. Venez, Seigneur, régnez, commandez, maître et vainqueur de la mort ; soyez le soutien de notre course dans le temps, soyez le gardien de notre âme pour la vie éternelle.

Que tout en moi vous appartienne, vous bénisse et vous loue.

Evangile du Saint Jour de Pâques.

S. Marc, XVI, v. 1 à 7.

En ce temps-là Marie-Madeleine, Marie mère de Jacques et Salomé, achetèrent des parfums pour aller embaumer Jésus. Et, le premier jour de la semaine, étant parties de grand matin, elles arrivèrent au sépulcre au lever du soleil. Cependant elles se disaient entre elles : qui nous ôtera la pierre qui ferme l'entrée du sépulcre ? Mais, en y regardant, elles virent que cette pierre qui était fort grande avait été ôtée. Puis, entrant

dans le sépulcre elles virent un jeune homme assis au côté droit vêtu d'une robe blanche, et elles en furent effrayées. Mais l'Ange leur dit : Ne craignez point; vous cherchez Jésus de Nazareth qui a été crucifié; il est ressuscité; il n'est point ici; voici le lieu où on l'avait mis. Allez dire à ses disciples et à Pierre qu'il vous précède en Galilée, c'est là que vous le verrez comme il vous l'a dit lui-même.

LE JOUR DE PAQUES

« Voici le jour que le Seigneur a fait. Reine du ciel, réjouissez-vous. Alleluia. » (Liturgie.)

Parcourons les rues de Jérusalem en ce matin glorieux de la Résurrection ! Écoutons ce qui se dit dans les groupes, rencontrons les saintes femmes, Madeleine, Pierre et Jean.

Allons, nous aussi, sur le chemin du Sépulcre. Partageons la joie immense des amis du Seigneur. *Resurrexit sicut dixit.* Il est ressuscité comme il l'a dit. Tout ce qu'Il a dit s'est accompli. Ah ! croyons donc à sa parole, et hâtons-nous sur la route de la Résurrection. Croyons en Lui, espérons en Lui, notre Voie et notre Vie ; faisons tout ce qu'Il nous commande et attendons en paix l'heure de la Résurrection. De la mort il fait surgir la vie,

ô mort où est ta victoire? Tandis que du côté de la terre nous nous endormons à jamais froids et insensibles, que nous devenons cette chose qui n'a de nom dans aucune langue, nous sortons des bras de la mort et, ce qui est en *nous*, notre âme, s'élance, libre et victorieuse, vers Celui pour lequel elle a été créée. Plus de lutte, plus de doute, plus d'hésitation, plus d'angoisse, j'entends sa voix : « C'est moi, ne craignez pas ! » O bon Maître ! pardonnez-moi, ayez pitié de moi ! je vous cherchais à travers les ombres et les contradictions de la terre. Me voici, pour faire à jamais votre volonté !

Reine du ciel, réjouissez-vous ! O vous tous qui avez souffert avec résignation, tressaillez d'allégresse. Voici le jour éternel, le bonheur sans déclin. Alleluia ! Alleluia !

Evangile du Lundi de Pâques.

S. Luc, XXIV, v. 13 à 35.

En ce temps-là, deux disciples de Jésus allaient à un bourg nommé Emmaüs éloigné de soixante stades de Jérusalem, et s'entretenaient de tout ce qui venait d'arriver. Or, pendant qu'ils conversaient et se faisaient part de leurs conjectures, Jésus lui-même les joignit et se mit à marcher

avec eux ; mais leurs yeux étaient comme fermés, en sorte qu'ils ne pouvaient le reconnaître. Il leur dit : De quoi vous entretenez-vous en marchant et d'où vient que vous êtes tristes? L'un d'eux prenant la parole lui répondit : Etes-vous donc tellement étranger à Jérusalem que seul, vous ne sachiez pas ce qui s'y est passé ces jours-ci. Eh! quoi? leur dit-il. Ils lui répondirent : Tout ce qui est arrivé au sujet de Jésus de Nazareth qui était un prophète puissant en œuvres et en paroles devant Dieu et devant les hommes; ne savez-vous pas comment les princes des prêtres et nos magistrats l'ont fait condamner à mort et l'ont crucifié? Or, nous espérions que ce serait lui qui délivrerait Israël ; cependant voilà le troisième jour écoulé depuis que ces choses sont passées. Il est vrai que quelques-unes des femmes qui étaient avec nous nous ont étrangement surpris ; car, étant allées avant le jour au sépulcre, et n'ayant point trouvé son corps, elles sont venues dire que des Anges leur ont apparu, leur annonçant qu'il est vivant ; quelques-uns des nôtres sont allés aussi au sépulcre, et ont trouvé les choses telles que les femmes les avaient rapportées, mais ils ne l'ont point vu. Jésus prenant alors la parole : O insensés, leur dit-il, que votre cœur est tardif à croire tout ce que les Prophètes ont annoncé. Ne fallait-il pas que le Christ souffrît et qu'il entrât ainsi dans la gloire. Puis commençant par Moïse et finissant par les Prophètes, il leur expliquait ce qui était prédit de lui dans toutes les Ecritures. Lorsqu'ils furent près du bourg où ils allaient, il fit semblant de passer outre, mais ils le retinrent en lui disant :

Demeurez avec nous, car il se fait tard et voici que le jour est déjà sur son déclin. Il entra donc avec eux; puis, comme ils étaient à table, il prit le pain, le bénit, le rompit, et le leur présenta. Aussitôt leurs yeux s'ouvrirent, mais il disparut à leurs regards. Ils se dirent alors l'un à l'autre : Ne sentions-nous pas en nous-mêmes notre cœur tout brûlant lorsqu'il nous parlait dans le chemin et qu'Il nous expliquait les Ecritures? Partant à l'heure même, ils retournèrent à Jérusalem et trouvèrent les onze apôtres réunis avec quelques disciples qui leur dirent que le Seigneur était vraiment ressuscité et avait apparu à Simon! Eux, de leur côté, racontèrent ce qui leur était arrivé en chemin, et comment ils l'avaient reconnu à la fraction du pain.

LUNDI DE PAQUES

« D'où vient que vous êtes tristes? De qui parlez-vous? De quoi vous entretenez-vous? « (S. Luc, XXIV, 17.)

Nous aussi, nous cheminons avec les Apôtres, nous demandant que penser? que croire? Nous savons beaucoup de choses consolantes, mais il y a des faits désespérants. Pourquoi nous sommes tristes? Presque toujours par un manque de foi. Nous ne savons pas attendre, nous ne savons pas faire crédit à la parole de

Dieu. Il nous faut des miracles instantanés, des interventions éclatantes. Nous discutons, nous nous éloignons, nous nous divisons. O Dieu ! et vous avez encore compassion de notre faiblesse, de notre misère, de notre infidélité, et vous venez à nous, sur le chemin. Pourquoi êtes-vous triste ? Ne vous ai-je pas dit que toujours persécutée, calomniée, mon Église serait toujours triomphante. Les trahisons, les reniements, les défections de ceux qui en sont les colonnes, ne la peuvent ébranler ; je suis avec vous tous les jours. Cette épreuve, cette persécution, cette haine, je l'ai prédite. De quoi vous étonnez-vous ? Quand verrez-vous la cause catholique plus compromise qu'il y a deux mille ans ? Le Christ crucifié, mort, mis au tombeau devant tout un peuple, la haine veillant encore sur son sépulcre. Pierre, le chef, et les autres, cachés, de peur des juifs. On leur a dit que le Maître était ressuscité. Eux, ses amis, ses successeurs, ses disciples, ils ne le croient pas. C'est fini ! Heure désespérée. Voici que le Seigneur s'avance, Il vient à nous. Nos yeux s'ouvrent et dans l'ivresse du triomphe nous disons : « Restez avec nous, Seigneur. Si vous nous quittez, la nuit va de nouveau nous saisir. »

Mais, il le faut comprendre, la vie de ce monde est pleine d'ombres avec des éclaircies imprévues qui raniment notre foi. Croyons en Dieu, croyons en Dieu, Père Tout-Puissant, abandonnons-nous à Lui.

Seigneur, à qui irions-nous? vous avez les paroles de la vie éternelle. Je crois, et j'attends.

Credo et expecto.

MARDI DE PAQUES

« De qui parlez-vous? De quoi vous entretenez-vous? » (S. Luc, XXIV. 17.)

Heureux qui tout le long de ses jours, interrogé par le Seigneur, au cours d'une visite, d'un voyage, pendant une conversation, peut répondre : « De vous, Seigneur, de votre intérêt, de votre gloire. Je suis triste de vous voir méconnu. »

Beaucoup parmi nous ajouteront, hélas! « nous *croyions;* mais nous sommes découragés et vaincus, nous espérions; mais il y a trois jours que Celui sur lequel nous comptions est dans le tombeau. Quelques-uns disent que les heures désespérées sont les siennes, mais Lui, le vainqueur du mal, Il ne paraît pas. »

O mon Dieu, votre Évangile sera toujours vrai jusque dans l'application quotidienne de vos paroles et de vos actes, à nos paroles et à nos actes. Hommes de peu de foi ! Ne *fallait-il* pas ? L'épreuve, la persécution ne sont-elles pas de tous les temps ? La terre est-elle le lieu du repos et du triomphe ? Venez donc à la fraction du pain, au banquet mystérieux, où l'amour se voile, où le Tout-Puissant est si faible et fragile que passant devant le Tabernacle, l'impie peut branler la tête et dire impunément : « Si tu es là, montre-toi, foudroie-moi. »

Nous qui savons qu'Il garde notre âme pour la vie éternelle, allons puiser dans le pain sacré la force et le courage, la joie aussi. Tandis que nous cherchons Jésus, il marche à nos côtés.

Aujourd'hui, ô mon Seigneur, ô mon Maître, je veux que pas un mot dans mes conversations ne puisse vous déplaire. *Demeurez avec moi.*

MERCREDI DE PAQUES

« Nous avons vu le Seigneur. » (S. Jean, XX, 25.)

Écoutons cette joyeuse annonce des disciples

aux apôtres, des apôtres aux disciples et réjouissons-nous, nous aussi, croyons !

Heureux qui a vu le Seigneur. Heureux qui le reconnaît à la fraction du pain. Heureux qui, dès ce monde, appuyé sur le Cœur divin de Jésus, chemine sans secousse, sans crainte, des rivages du temps à ceux de l'éternité. Bienheureuses ces âmes assurées dans leur foi, comme dans leur espérance, et qui sont fidèles à rendre amour pour amour.

Réjouissons nous avec elles, mais hâtons-nous de dire qu'elles sont rares. Le grand nombre n'a pas *vu*, le grand nombre cherche, lutte, souffre et s'écrie comme sainte Thérèse : « Seigneur ! Seigneur ! où êtes-vous ? »

Allons donc courageusement à la recherche du Seigneur. Il en est qui l'ont vu pour assurer leur foi et nous-mêmes n'avons qu'à rappeler certains pieux souvenirs, pour confesser que nous l'avons vu, que nous l'avons reconnu dans tel devoir, dans telle lumière et surtout dans telle confession, dans telle communion.

Ce que nous savons suffit pour nous guider sûrement. Quand nos amis de la terre nous abandonnent, nous leur faisons bien crédit de quelques excuses ; mais, s'ils tardent à revenir, alors, nous pouvons avec raison, accuser la

fragilité, l'inconstance de la nature humaine et les regarder comme perdus pour nous.

Il n'en peut être ainsi de l'Ami divin, s'il disparaît c'est pour nous mieux aider, pour donner à notre foi un mérite qui nous rende plus digne de la récompense réservée.

Ayons donc un grand courage. Il est là. Il est tout près, pour nous secourir ; à nous de le chercher, de lutter, de combattre pour le joindre, jusqu'au jour où, tous les voiles se déchirant, nous verrons à jamais notre doux Sauveur. Si ce voile se déchirait aujourd'hui, y a-t-il un obstacle qui m'empêcherait d'aller à Lui tout confiant dans sa miséricorde ? Quel est cet obstacle ? Sans hésitation, il faut le détruire.

Seigneur ! venez à mon aide, hâtez-vous de me secourir.

JEUDI DE PAQUES

« Et Jésus paraît au milieu d'eux : » La paix soit avec vous ! » (S. Jean, xx, 26.)

Écoutons et imprégnons nos âmes du premier salut de Jésus ressuscité. Dès son arrivée en ce monde, alors que son amour l'a réduit à l'impuissance il envoie ses Anges, ses mes-

sagers, pour annoncer au monde la paix. La paix promise à la terre par la bonté du Seigneur.

La paix ! don qui surpasse tout sentiment, réconciliation du ciel avec la terre, de Dieu avec l'homme. La paix ! Jésus la souhaite à ses Apôtres comme le premier de tous les biens. Et que cette parole est faite pour nous donner confiance ! Il retrouve Pierre qui l'a renié, tous ceux qui l'ont abandonné, tous ceux qui ont refusé de croire, tous ceux qui se cachent de peur. Ah ! comme nous parlerions autrement ! et comme le langage du Seigneur est bien celui du Tout-Puissant éternel, patient et pitoyable à nos faiblesses.

Après tant d'infidélités, tant de fautes, tant de méfiances, son triomphe à Lui, notre Sauveur, c'est de nous apporter la paix.

Seigneur, qu'y a-t-il en moi qui empêche la paix, votre paix, de demeurer en moi, de reposer sur moi ? Montrez-moi ce que je dois faire, donnez-moi le courage de l'accomplir ; faites-moi vôtre à jamais, afin qu'à l'heure dernière, quand les bruits de la terre ne parviendront plus jusqu'à moi, votre voix bénie, éternellement adorée, fasse entendre à mon cœur la parole rassurante et désirée : « La paix

soit avec toi pour jamais ! » *Seigneur, dès ce monde, donnez-moi la paix promise à vos enfants.*

VENDREDI DE PAQUES

« C'est moi ! ne craignez pas ! » (S. Jean, xx, 19.

Approchons-nous. Écoutons cette douce parole du Maître de la vie et de la mort, du Roi de nos cœurs. « C'est moi ! » Lui, le Tout-Puissant, le Tout Bon, il vient à nous, nous fuyons, nous nous cachons, et il nous atteint. « C'est moi ! ne craignez pas. En moi est la miséricorde et le pardon. En moi, la grâce et la force. En moi, la lumière et la vie. En moi, tous les biens. En moi, avec moi, près de moi, que craignez-vous ? »

Ah ! Seigneur ! je vous ai trahi, vendu, abandonné, renié, je me cache, j'ai peur. Peur du monde qui m'a entraîné loin de vous, peur de vous qui ne devez me poursuivre que pour me punir. Et vous me dites de ne rien craindre. Et vous me montrez les plaies de vos pieds et de vos mains, vous me montrez celle de votre Sacré-Cœur et vous me dites : « Crois-tu qu'un tel foyer d'amour puisse être éteint par les faiblesses et les lâchetés d'une nature fragile et

blessée dont j'ai voulu revêtir l'empreinte. Je ne demande que ta bonne volonté. Ne crains pas. Tu m'as renié, oublié, sacrifié à des préjugés, à des caprices, à des plaisirs. Mais je t'ai aimé, je me suis livré pour toi, ne crains pas. Tes offenses, mes blessures les effacent. C'est moi ! ton Sauveur, ton Maître et ton Dieu ! »

Les Apôtres, nous dit l'Évangile, furent transportés, hors d'eux-mêmes, ne sachant comment exprimer leur joie.

Ah ! comme eux, réjouissons-nous ; comme eux, sortons de nous-mêmes pour nous mettre au service des autres. Dieu, sa gloire ; le prochain, son bien ; voilà ce qui doit occuper et remplir nos jours, oublions-nous pour ce service divin, ainsi nous réparerons tant de fautes qui pèsent sur notre cœur et nous font craindre la rencontre éternelle.

Seigneur ! c'est vous ! je ne craindrai pas, je m'approcherai de votre divin Cœur pour y puiser les secrets de l'amour, du dévouement, de l'oubli de moi-même et je vous conjure, ô mon Dieu, de m'employer à votre service, selon votre bon plaisir et pour votre plus grande gloire.

Tuus sum ego.

SAMEDI DE PAQUES

« C'est moi ! ne crains pas ! »

J'écoute cette parole d'espérance et de paix qui apporte tout ce qu'elle promet.

Anticipons de quelques mois, de quelques jours, de quelques heures peut-être, et fixons-nous à l'instant qui sera, pour nous, le dernier du monde. Tout ce qui est de la terre finira sous mes regards éteints. Réfugié au-dedans de moi-même, l'effroi de l'inconnu me saisira.

Alors, n'entendrai-je pas une voix aimée et bénie : « C'est *moi*, ne crains pas. Moi qui sais tout. Moi qui peux tout. Moi, ton éternel Ami. Moi, ton éternelle récompense. C'est moi ! » — Ah ! Seigneur, pardonnez-moi, ayez pitié de moi ! Je tremble, de quoi voulez-vous me récompenser? — Ta mort s'unit à la mienne dans la soumission au bon vouloir divin, tu deviens riche de mes mérites et le coup de la mort est l'acquit de tes dettes. La paix est sur toi ! » Et alors, une reconnaissance infinie, une joie immense nous jettera à jamais, hors de nous, dans l'infini de Dieu. O Toute-Puissance de l'amour ! là, il n'y aura plus qu'un troupeau et qu'un pasteur.

Aujourd'hui, que puis-je faire pour préparer

ce moment solennel et décisif, pour préparer la venue du Seigneur ?

O mon Dieu ! je me remets entre vos mains, disposez de moi selon votre volonté, je m'abandonne à votre bon plaisir. Faites-moi connaître ce que vous me demandez, donnez-moi la grâce de l'accomplir. Je ne veux plus vivre que par vous et pour vous.

Tuus sum ego.

Evangile du Dimanche de Quasimodo.

S. Jean, xx, v. 19 à 31.

En ce temps-là, sur le soir du même jour, qui était le premier de la semaine, les portes du lieu où les disciples se tenaient assemblés dans la crainte des Juifs étant fermées, Jésus vint, parut au milieu d'eux et leur dit : La paix soit avec vous. Et après ces paroles il leur montra ses mains et son côté. A la vue du Seignenr les disciples furent remplis d'une grande joie. Il leur dit encore une fois : La paix soit avec vous. Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie. A ces mots, il souffla sur eux et leur dit : Recevez le Saint-Esprit; les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez. Or Thomas, l'un des douze, appelé Didyme, n'était pas avec eux lorsque

Jésus vint. Les autres disciples lui dirent : Nous avons vu le Seigneur. Mais il leur répondit : Si je ne vois la marque des clous dans ses mains et si je ne mets mon doigt dans le trou des clous, et ma main dans la plaie de son côté, je ne croirai point. Huit jours après, comme les disciples étaient encore dans le même lieu et Thomas avec eux, Jésus vint, les portes étant fermées, et, paraissant au milieu d'eux, il leur dit : La paix soit avec vous. Il dit ensuite à Thomas. Mettez ici votre doigt, et considérez mes mains, approchez aussi votre main, et mettez-la dans mon côté, et ne soyez plus incrédule, mais fidèle. Thomas lui répondit : Mon Seigneur et mon Dieu. Vous avez cru, Thomas, lui dit Jésus, parce que vous m'avez vu; heureux ceux qui n'ont point vu et qui ont cru. Jésus a fait encore en présence de ses disciples beaucoup d'autres miracles qui ne sont pas rapportés dans ce livre. Mais ceux-ci ont été écrits afin que vous croyiez que Jésus est le Fils de Dieu et, qu'en croyant, vous ayez la vie en son nom.

DIMANCHE DE QUASIMODO

« Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez. » (S. Jean, xx, 23.)

Ainsi nous avons, dès ici-bas, une espérance de pardon et, dès qu'Il est ressuscité, le Seigneur nous apporte le prix de notre rançon : le pardon de nos péchés. Mais dans l'ordon-

nance divine, toute de sagesse et de vérité, il nous faut apporter notre part, il faut que notre volonté agisse, fasse son choix, y soit fidèle. Il faut que nous venions à la source purificatrice, il faut, montrant nos souillures à qui possède le droit de remettre ou de retenir, que nous plongions nos âmes souillées dans le sang de l'Agneau qui efface les péchés du monde. Il faut que nous repentant, nous prenions la résolution sincère d'éviter le mal et ses occasions. S'accuser, regretter, réparer, telles sont les conditions de notre rachat ; le pardon, la rémission répondent aussitôt à notre effort et il ne reste rien sur nos âmes que la trace adorable de la miséricorde et de l'amour divins.

O Bienfaiteur ! ô Rédempteur ! ô Sauveur ! soyez béni pour le salut de mon âme dont la rançon vous a coûté si cher, je m'accuse, je me repens, je veux réparer. Faites que toutes mes dettes me soient remises et que, ne me souvenant que de votre miséricorde je m'abandonne à vous, toute-puissante Bonté, et ne vive plus que pour vous aimer et vous bénir.

J'espère en vous, Seigneur, je ne serai pas confondu.

LUNDI DE QUASIMODO

« Je vous laisse la paix... je vous donne la paix... Allez, enseignez. » (S. Jean, XIV, 27, S. Math., XXVIII, 19.)

Recevons des lèvres du Seigneur cette parole de paix, recueillons au fond de notre cœur cette promesse et ce don, et forts d'une invincible espérance, allons, enseignons, répétons ce que nous avons appris.

Il nous faut être en paix avec Dieu, avec les autres et avec nous-mêmes, afin de travailler pour son service et pour sa gloire.

En paix avec Dieu : par l'aveu sincère de nos fautes, par le repentir, par la bonne volonté, par l'effort soutenu dans la voie du mieux. En paix avec les autres : par le pardon généreux, l'oubli délicat de tout ce qui nous a froissé ou peiné, la charité affectueuse qui nous rend prêts à nous dépenser, à nous dévouer.

En paix avec nous-mêmes : par l'humilité qui nous maintient dans le sentiment de notre faiblesse ; par le calme et la prière qui nous font attendre de Dieu tout ce qui nous manque ; par le regret de nos fautes, dans la paix et l'abandon ; allons maintenant, selon

l'ordre du Maître ; allons, enseignons. Et confions encore à sa bonté le soin de donner à notre effort le fruit, la vie que, seul, il peut lui donner.

Que puis-je faire aujourd'hui pour aider au service de Dieu ? qui puis-je éclairer et secourir ? Ai-je la paix ? la paix de la conscience qui me rendra joyeux au travail, fort dans le combat ?

O mon Dieu ! je m'offre à vous. Je n'ai rien que vous ne m'ayez donné, employez-moi selon votre bon plaisir et pour votre plus grande gloire.

Me voici, pour faire votre volonté.

MARDI DE QUASIMODO

« Nous avons vu le Seigneur ! » (S. Jean, xx, 25.)

Écoutons ce cri joyeux et rentrons un instant dans le plus intime de notre âme, nous en entendrons l'écho. Rappelons nos souvenirs. Tel jour, dans telle oraison, dans telle retraite, dans telle communion, dans telle épreuve, dans tel secours n'avons-nous pas vu le Sei-

gneur? n'avons-nous pas dit : Cette lumière me suivra tout le long de ma route. Je crois, je suis fidèle à jamais.

Et puis, les bruits, les lueurs de la vie factice, les préjugés, les vanités, les entraînements du monde ne m'ont-ils pas fait oublier cette vision céleste. Si je rencontrais aujourd'hui le Seigneur, ne me dirait-il pas : *Quo vadis?* Où vas-tu ? tu t'égares ? retourne où est le devoir, où est la croix, où est le martyre peut-être ; mais retourne sur le chemin du ciel.

Où en suis-je de l'expression de ma foi ? ma vie est-elle conforme à la volonté de Dieu ? est-elle selon les résolutions prises à la visite du Seigneur ? que dois-je réformer pour qu'elle soit telle ?

Seigneur, je suis, bon gré, mal gré, sur la route qui conduit à vous. Dans peu de temps je vous verrai. Pour que cette rencontre me soit douce et joyeuse je veux, non seulement bannir de ma vie toute faute grave, mais encore me rapprocher de vous par le recueillement, l'humilité, l'union parfaite de ma volonté à la vôtre.

Seigneur ! je viens à vous.

MERCREDI DE QUASIMODO

« Nous avons vu le Seigneur. » (S. Jean, xx, 23.)

Nous ne pouvons être consolés et guidés que par la lumière de la foi. En vain, nous nous interrogeons les uns les autres ; en vain, nous écoutons les voix de nos compagnons de route. Hélas ! qu'elles sont nombreuses, les voix qui nous appellent en dehors du vrai chemin et qui augmentent notre détresse.

Heureuse l'âme qui a vu le Seigneur ! Heureux le pèlerin qui a trouvé la trace de ses pas ! il entraînera à sa suite tous ceux qui l'entourent, il leur dira : j'ai vu le Seigneur ! Marchons avec confiance. La lumière est dans la voie du renoncement et de l'abandon ; encore quelques efforts, quelques pas et nous trouverons la sécurité, la paix. Heureux qui, dans une épreuve douloureuse, a vu surgir le divin Consolateur et peut soutenir et fortifier ses frères malheureux en leur disant : « Ne craignez pas, le Seigneur est vivant et ressuscité, ses promesses ne trompent pas. Venez le joindre au Tabernacle, vous le reconnaîtrez à la fraction du pain. »

Et nous, qui croyons, nous qui avons vu le

Seigneur, sommes-nous le serviteur fidèle de ses volontés. Ou, après avoir vu, avons-nous oublié, dans les distractions et les affaires du monde, ce que nous avions vu ou entendu. Baignés de la grâce et de la lumière divine, quelle excuse aurons-nous à donner quand le Seigneur viendra pour nous juger ?

Réformons notre vie, aidons nos compagnons de route et voyons en quoi nous pouvons le faire aujourd'hui.

Mon Dieu ! éclairez-moi de votre divine lumière, faites que je vous connaisse et que je me connaisse; dites-moi ce que je dois faire ou éviter pour vous être agréable, pour être votre disciple et votre apôtre. *Et nunc cœpi. Aujourd'hui, je commence.*

JEUDI DE QUASIMODO

« Si je ne mets mon doigt dans le trou des clous, je ne croirai pas... » (S Jean, xx, 25.)

Ne nous est-il pas arrivé, après avoir voulu consoler, éclairer, d'entendre une réponse décourageante : « Vous croyez; vous avez vu. Mais moi, je ne crois pas, je n'ai rien vu. Si je ne vois pas, je ne croirai pas. » Et nous

sommes partis, désolés : que nous connaissons mal le Seigneur ! Il ne nous demande que l'effort, l'affirmation de notre foi, notre bonne volonté. Mais Lui, infiniment bon, va agir à son tour. Si nous savions de combien sa miséricorde déborde nos plus hautes aspirations. Si nous savions ce qu'est son cœur, toute puissance et toute bonté, nous attendrions en paix, sûrs de son intervention, sûrs de sa victoire.

Huit jours après, Jésus vint, et Thomas l'incrédule est avec les autres disciples ; le Seigneur dit encore : « C'est moi ! ne craignez pas ! » Certes, Thomas devait craindre, après avoir si énergiquement repoussé le témoignage de tous les autres. Que d'indulgence pour nos faiblesses les plus inexcusables ! Ayons confiance pour nous et pour les autres. Ne condamnons personne.

O Seigneur, je crois et j'attends ! je crois que vous voulez mon salut, le salut de ceux que j'aime ; je crois que pour nous racheter vous avez tout donné, ayant pris un corps pour pouvoir souffrir et mourir ; je crois que ma prière, unie à votre prière, est invincible et toute-puissante ; je crois, et j'attends, sûr de vous voir apparaître ; sûr d'entendre la parole

bénie : « *C'est moi ! ne craignez pas !* » *O Jésus, je vous adore.*

VENDREDI DE QUASIMODO

« Mets ton doigt dans le trou des clous, ta main dans la plaie de mon côté. Ne sois plus incrédule, mais fidèle. » (S. Jean, xx, 27.)

Soyons attentifs. Vit-on pareille surprise, pareille indécision, puis pareille épouvante dans l'apôtre infidèle ? Vit-on pareille condescendance, pareille bonté, dans le Tout-Puissant, vainqueur et maître de la vie et de la mort ?

Comme il sait compatir à nos inexcusables faiblesses ! Thomas, seul contre les dix apôtres, contre les saintes femmes, contre les disciples d'Emmaüs, est un orgueilleux révolté, un insensé de confiance en lui seul. « Si je ne mets mon doigt dans le trou des clous, je ne croirai pas. »

« Thomas, approche », dit le Seigneur.

« Mets ton doigt dans le trou des clous, ta main dans la plaie de mon côté. »

Est-ce une terrible ironie ? Va-t-il oser ? Oui, il connaît son Maître bien mieux que nous ne le connaissons ; il obéit, tremblant

d'émotion, de reconnaissance et d'amour. « Ne sois plus incrédule, mais fidèle. »

Et alors, tout est oublié, tout un passé de méfiance, de doute, de résistance à la grâce, oui, tout est oublié; « sois fidèle ».

Mon Dieu! mon Dieu! quand donc me laisserai-je convaincre par votre infinie bonté. Quand donc serai-je enfin fidèle, c'est-à-dire, invariablement rivé à votre divin Cœur. Jésus! Jésus! ah! que ce nom soit mon espérance et ma force. Je veux approcher mon cœur de votre Cœur ouvert et comprendre, ô Seigneur, que dans votre miséricorde est tout le secret de mon salut, toute l'espérance de ma vie et de ma mort. Donnez-moi une foi invincible; faites de moi votre fidèle. *Tuus sum ego.*

SAMEDI DE QUASIMODO

« Mon Seigneur et mon Dieu! » (S. Jean, xx, 28.)

Répétons avec Thomas le cri de foi, de surprise et d'amour.

Il voyait l'homme et il adora le Dieu, c'est en cela qu'est son acte de foi.

Et nous, à la sainte Table, au Tribunal de la Pénitence, à la lecture de l'Évangile, apparences, signes humains de la présence divine, d'où se dégage une émotion que deux mille ans n'ont pas affaiblie, ne dirons-nous pas, — en face du miracle transparent au travers des signes, en face de la divinité voilée par nos images terrestres, — ne dirons-nous pas : « Mon Seigneur et mon Dieu ! » Soyez le Maître, le Roi, à jamais adoré dans mon âme avide d'infini, tourmentée par une soif que rien, en ce monde, ne peut satisfaire. « Mon Seigneur et mon Dieu ! » cri de l'amour repentant se prosternant, se donnant dans la confiance et la générosité d'un cœur débordant de reconnaissance ; serment de fidélité qui dit et comprend tout. Nous aussi, quand, à la lueur d'une grâce insigne, nous avons vu le Seigneur, nous avons dit dans l'élan de notre joie : « Mon Seigneur et mon Dieu ! » et depuis : Où en suis-je de ce don total de moi-même au service de mon souverain Seigneur ? où en suis-je de la confiance, de l'abandon à la conduite de Dieu sur moi. Il est mon Maître, mon Roi, le Tout de ma vie, que rien dans mes paroles ni mes actes ne soit en opposition avec le cri de ma reconnaissance. « *Mon Seigneur et mon Dieu.* »

Evangile du deuxième Dimanche après Pâques.

S. Jean, x, v. 11 à 16.

En ce temps-là, Jésus dit aux Pharisiens : Je suis le bon Pasteur. Le bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis. Mais le mercenaire, et celui qui n'est point pasteur, à qui les brebis n'appartiennent pas, ne voit pas plutôt venir le loup, qu'il abandonne ses brebis et s'enfuit et le loup les ravit et disperse le troupeau. Or, le mercenaire s'enfuit parce qu'il est mercenaire et qu'il ne se met point en peine des brebis. Pour moi, je suis le bon Pasteur, je connais mes brebis, et mes brebis me connaissent, comme mon Père me connaît et comme je connais mon Père ; et je donne ma vie pour mes brebis. J'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie, il faut que je les amène aussi ; elles écouteront ma voix ; et il n'y aura qu'un troupeau et qu'un Pasteur.

DIMANCHE DU BON PASTEUR

« Je suis le bon Pasteur ! » (S. Jean, x, 11.)

Mêlons-nous à la foule qui suit Jésus, écoutons les réflexions, les interrogations qui se formulent plus ou moins précises :

Quel est-il? quel est celui-ci? Il va se défi-

nir Lui-même : Jéovah ? Celui qui est? le Juge sévère et incorruptible? Le Souverain Maître et Seigneur, Créateur tout-puissant, l'Eternel? Oui; Il est tout cela, Celui auquel les vents et la mer obéissent. Il parle : « *Je suis le bon Pasteur !* » C'est sous ce trait qu'Il veut que nous le connaissions, que nous venions à Lui, que nous L'aimions.

Le pasteur veille sur ses brebis, il les conduit, il rappelle celle qui s'écarte; il leur distribue la nourriture, il les soigne, il les guérit; en lui est le salut, la sécurité du troupeau.

Le *bon* Pasteur est celui qui remplit sa charge avec tout le dévouement de son cœur. Le Seigneur Jésus considérant l'humanité qui l'entoure, toutes ces âmes égarées, perdues à jamais s'Il n'était pas venu, peut dire, regardant ses pieds et ses mains percés, son cœur ouvert, tout son sang répandu : « Je suis le bon Pasteur », et nous pouvons avoir confiance en sa parole.

O Maître, Pasteur et Père, je vous adore et avec toute la foi que m'inspire votre affirmation, je m'approche de vous, je me place sous votre main bénissante et je vous promets de vous suivre partout où vous me conduirez.

Aujourd'hui, où le bon Pasteur veut-Il me diriger? au repos? au travail? au combat? que puis-je faire pour lui être agréable? *Bone Pastor, tu nos miserere.*

LUNDI DU BON PASTEUR

« Le bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis. » (S. Jean, x, 11.)

Écoutons ce trait inattendu. Jamais nous n'avions imaginé un tel Pasteur, et jamais le Bon Pasteur ne nous avait paru justifier son titre par un tel excès de dévouement et d'amour. Pour Lui, Jésus, qui se définit le Bon Pasteur, c'est ainsi qu'Il le comprend; Il donne sa vie pour ses brebis, et, à ce signe, nous reconnaîtrons cet unique et divin Pasteur.

Que tout en Lui est grand et généreux! tout ce qu'Il fait a le cachet divin de l'absolu; Il aime jusqu'au dernier terme de l'amour et puisqu'Il nous adopte pour ses brebis, puisqu'Il nous a fait entrer dans son troupeau, il veillera sur nous, Il nous guidera, Il nous nourrira jusqu'à prendre sa propre substance pour nous mieux fortifier et, quand le lion

infernal nous attaque et nous poursuit, il se met au-devant de son troupeau, donne sa vie pour le défendre, détruit à jamais la puissance de l'ennemi, nous fait libres et tranquilles dans les pâturages qu'Il nous a conquis, Il nous sauve enfin, à jamais!

O Bon Pasteur! je viens me ranger sous votre houlette. Qu'avez-vous pu faire pour moi, vous, Tout-Puissant, que vous n'ayez pas fait? Et voici que l'épreuve me visite, l'angoisse m'étreint, la douleur m'abat, alors, oubliant tout, je me heurte aux barrières du pacage; je cherche le monde et ses consolations, je m'éloigne, je souffre, je m'irrite et ne comprends plus. O Bon Pasteur! je veux me tenir silencieux à vos pieds qui ont été percés pour moi; je baise vos mains, je repose sur votre Cœur ouvert, et là, je comprends qu'il me faut achever en moi ce qui manque à votre Passion pour qu'elle soit mon salut; ce qui manque, c'est mon adhésion, c'est d'accepter la goutte du calice que vous m'avez laissé à boire, afin que mes sentiments soient conformes aux vôtres et que je vous sois vraiment uni dans le temps, pour mériter de l'être dans l'éternité.

Aujourd'hui, acceptons d'un cœur généreux

la vie telle que Dieu nous la présente. Au jour le jour, ne cherchant qu'à nous rapprocher des sentiments de notre Bon Pasteur. Et donnant, nous aussi, peu à peu, notre vie pour son service et celui de nos frères.

Je suis à vous, ô mon Dieu, gardez-moi toujours.

MARDI DU BON PASTEUR

« Le mercenaire, celui qui n'est pas pasteur, ne voit pas plutôt venir le loup qu'il abandonne le troupeau. » (S. Jean, x, 14.)

Le mercenaire, celui qui est payé pour remplir son emploi, celui qui calcule parcimonieusement le prix de sa peine ou de son temps, qui cherche à gagner le plus possible en se donnant le moins de mal possible, celui-là, au moment du danger, n'étant payé ni pour souffrir, ni pour mourir, celui-là s'enfuit et laisse dévorer le troupeau.

Les choses de ce monde sont établies de telles façons que nous avons tous besoin les uns des autres, et la grande majorité des hommes est employée par la minorité. Heureux qui peut, dans la liberté que permet la richesse ou l'aisance, *donner*, offrir, sans espoir

de retour; rendre service, se dévouer d'une façon désintéressée.

Mais, heureux aussi, qui sait, tout en recevant le juste prix de son labeur, s'élever au-dessus d'un calcul vulgaire; qui reçoit humblement, simplement, le salaire de son temps et de sa liberté et donne tout son cœur, toutes ses forces, à la tâche entreprise. Celui-là n'est point un mercenaire; c'est un coopérateur et un ami. Ayons pour lui la confiance, l'affection, la reconnaissance qui lui sont dues.

Dans quelle situation suis-je envers mon prochain? Si je sers, quel est le mobile qui m'anime? Si je suis servi, comment est-ce que je sais reconnaître le dévouement et la fidélité? Est-ce que je n'exige pas de ceux qui me servent plus de dévouement et de zèle que je n'en exige de moi-même?

Mais tous, nous sommes les serviteurs de Dieu, comment accomplissons-nous notre service. En mercenaires? ou en amis, en enfants dévoués et fidèles qui travaillent pour leur Père, par amour pour Lui et non pas seulement en vue du gain qu'ils amassent?

O mon Dieu! donnez-nous l'esprit d'amour qui éclaire, relève, purifie tous nos actes.

Éclairez-moi, faites que je sois indulgent pour ceux qui me servent et sévère pour moi, qui dois vous servir! Oserais-je exiger pour moi plus d'attention, de fidélité que je n'en apporte moi-même à votre service. Tandis que je me plains des autres, que pensez-vous de moi, ô mon Dieu!

Bone Pastor, tu nobis miserere!

MERCREDI DU BON PASTEUR

« Mes brebis me connaissent. Je connais mes brebis. » (S. Jean, x, 14.)

En écoutant cette parole, ne sommes-nous pas un peu troublés? nous demandant si nous sommes réellement du troupeau choisi. Si le caractère distinctif des brebis du Bon Pasteur est de le connaître, pouvons-nous espérer être de ses élus? nous qui le connaissons si peu; nous qui le comprenons si mal; nous qui l'écoutons si peu, si mal.

Vous ajoutez, Seigneur, et ceci me console: « Je connais mes brebis. » Vous savez combien je suis faible, inconstant, ignorant, fasciné par les apparences, séduit par les bagatelles et sachant tout cela, ô Bon Pasteur,

sondant, en mon âme, la profondeur des blessures originelles, vous daignez cependant m'appeler et me retenir au bercail; c'est pour moi que vous êtes mort, crucifié; c'est à moi que vous vous donnez en nourriture; c'est moi que vous enseignez, que vous éclairez, que vous appelez.

Seigneur, aujourd'hui, que demandez-vous de moi? que dois-je faire pour rentrer au bercail si j'ai eu le malheur d'en sortir? pour me rapprocher de vous si j'ai le bonheur d'être dans le rang des brebis fidèles? J'écoute votre voix, je veux vous suivre et, cherchant la trace de vos pas, marcher tout le long du jour sous votre regard, ô Bon Pasteur! disant avec vous : « *Me voici, Seigneur, me voici, pour faire votre volonté.* »

JEUDI DU BON PASTEUR

« Je donne ma vie pour mes brebis. » (S. Jean, x, 11.)

Contemplons encore les traits de notre bon Pasteur, qui donne sa vie pour ses brebis. Adorons ce Pasteur divin qui nous sauve par sa mort, nous guérit par ses blessures, nous

entraîne, par son exemple, dans la route où Il prend pour lui tous les labeurs, où Il nous adoucit toutes les épreuves, et promettons-Lui de Le suivre partout où Il nous appellera.

Regardons-Le, partant à la poursuite de la brebis infidèle, laissant les autres en sûreté et cherchant la pauvre égarée. Il laisse les brebis fidèles qui, en son absence, se doivent les unes aux autres, le secours, le bon exemple, le soutien mutuel. Aidons le bon Pasteur dans ses recherches, prions pour l'égarée et quand Il revient la portant sur ses épaules, lui épargnant la fatigue de la route, quand il la ramène au milieu du troupeau, réjouissons-nous; partageons les préoccupations et les joies du Cœur de Jésus ; cela sera mieux que de nous user dans les mesquines jalousies, dans les sottes rancunes, dans tous ces très petits sentiments qui diminuent l'âme chrétienne et lui enlèvent sa beauté.

Puis-je, ô mon Dieu, me rapprocher aujourd'hui de votre bercail? puis-je vous aider à retrouver une brebis égarée? je puis au moins vous offrir tous mes actes pour la conversion des pécheurs.

O Jésus ! vous vous êtes lassé à notre poursuite, que ce ne soit pas en vain.

VENDREDI DU BON PASTEUR

« Je suis la porte de la bergerie. » (S. Jean, x, 7.)

Le Seigneur parle pour tous les temps et pour tous les lieux. Que cette parole est utile à l'époque où nous vivons, alors que tout le monde parle d'évolution et voudrait rajeunir les assises séculaires de notre foi !

Il est utile de nous en souvenir : qui veut entrer dans la bergerie — dans l'Église, dans la vérité — par une autre porte que Jésus et son Évangile, par une évolution détournée, par une interprétation hasardée, celui-là, si habile qu'il soit, si moderne qu'il paraisse, est un voleur d'âmes et un menteur.

Les dogmes sont éternels comme Dieu Lui-même; il n'est point d'accommodement de sa souveraine vérité avec nos perpétuels changements ; elle les domine de toute la hauteur de l'éternité régnant sur les agitations du temps. C'est elle qui transforme et vivifie, perpétuellement féconde les siècles qui se succèdent; mais les siècles ne lui peuvent rien enlever, rien ajouter, ils passent, elle demeure. O mon Dieu ! est-ce que je suis convaincu qu'il n'y a de salut possible pour les âmes et les nations

qu'en Jésus-Christ et son Évangile ? N'ai-je pas, pour paraître de mon temps, dans la crainte d'être jugé arriéré, cherché à défendre et à répandre des doctrines suspectes ou condamnées ?

O Jésus ! je sais pourtant que vous seul êtes la porte de la bergerie, aussi je m'attache à votre parole quoi que l'on dise, quoi que l'on fasse autour de moi. Aujourd'hui, je vous offre tout ce que je ferai : pensées, paroles, actions, souffrances, comme autant d'actes d'amour et de soumission et pour obtenir l'union de tous les catholiques autour de la chaire du successeur de saint Pierre.

O Jésus ! tout pour vous, avec vous, et en vous.

SAMEDI DU BON PASTEUR

« Il n'y aura plus qu'un troupeau et qu'un Pasteur. » (S. Jean, x, 16.)

Écoutons cette parole d'espérance et travaillons à la réaliser ; car nous avons cet honneur suprême d'être appelé à collaborer à l'œuvre divine. Dieu veut avoir besoin de nous.

L'union ! l'union ! un seul troupeau, un seul pasteur, qui ne la demande de la voix ? qui ne l'entrave par ses actes ? Ah ! certes, tout le monde déplore la division humiliante qui nous affaiblit et nous ruine ; l'harmonie de la plainte donne un peu d'espoir ; mais aussitôt que l'on passe aux actes, c'est tout autre chose, et chacun s'évertue à augmenter la confusion. Le grand mal c'est notre personnalité, notre amour-propre, le goût de la discussion, l'habileté à trouver le défaut, le faible, non pas tant de l'ennemi que du compagnon d'armes, et cela, souvent, pour des motifs très puérils et mesquins. Sachons obéir au divin Pasteur et à ceux auxquels il a confié l'autorité, sachons être *troupeau* ; ne cherchons pas toujours et partout une première place, ah ! que de divisions engendrent ces milliers de présidences, de directions, de supériorités !

Que puis-je, aujourd'hui, pour travailler efficacement à l'union ? pardonner, premier devoir du chrétien, premier pas dans la charité ; m'oublier, me taire, agir aussi, pour rassembler, rapprocher, réunir le troupeau.

O mon Dieu ! me voici avec ma bonne volonté, employez-moi selon votre bon plaisir.

Evangile du troisième Dimanche après Pâques.

S. Jean, XVI, v. 16 à 22.

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Encore un peu de temps et vous ne me verrez plus ; et encore un peu de temps, et vous me verrez, parce que je m'en retourne à mon Père. Alors quelques-uns de ses disciples se dirent les uns aux autres : Que nous veut-il dire par ces mots : Encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus, et encore un peu de temps et vous me verrez parce que je m'en retourne à mon Père? Ils disaient donc : Que veut dire encore un peu de temps ? Nous ne savons pas ce qu'il veut nous dire. Mais Jésus sachant bien qu'ils voulaient l'interroger à ce sujet leur dit : Vous vous demandez les uns aux autres ce que j'ai voulu vous dire par ces paroles : Encore un peu de temps et vous ne me verrez plus ; et encore un peu de temps et vous me verrez. En vérité, je vous le dis, vous pleurerez et vous gémirez, et le monde sera dans la joie ; vous serez dans la tristesse, mais votre tristesse se changera en joie. Lorsqu'une femme enfante, elle est dans la douleur, parce que son heure est venue, mais, lorsqu'elle a enfanté un fils, elle ne se souvient plus de ses maux, dans la joie qu'elle a d'avoir mis un homme au monde. Ainsi vous êtes maintenant dans la tristesse, mais je vous verrai de nouveau, et votre cœur se réjouira, et personne ne vous ravira votre joie.

III• DIMANCHE APRÈS PAQUES

PATRONAGE DE SAINT JOSEPH

Pénétrons dans la demeure de Nazareth, agenouillons-nous dans un coin obscur de l'obscur atelier et imprégnons-nous de l'air surnaturel et divin qui le remplit. Quelle leçon d'humilité, de recueillement et de travail, regardons cet humble charpentier, ce juste, modèle de la vie cachée !

Il ne pense qu'à Jésus et à Marie, il ne travaille que pour eux, et eux, le regardant, vont au-devant de ses volontés et de ses désirs. Comme tout est dans l'ordre sous l'autorité du plus silencieux, du plus dévoué, du plus désintéressé des amis du Seigneur. Ah ! que lui importe ce qu'il fait, jougs, roues ou timons ? tout pour Jésus et Marie ! Ne pouvons-nous arriver à cette indifférence de la forme, pourvu que le but soit surnaturel et divin. Être au premier ou au dernier rang ; obscur ou en relief ; occupé à des travaux d'art ou à des occupations vulgaires, qu'importe ? pourvu que je travaille pour Dieu et selon sa volonté ?

Joseph eut un grand privilège : c'est d'avoir à aimer dans ses plus proches, ceux-là mêmes qu'il nous faut aimer en les cherchant au tra-

vers des ombres du temps. Mais aussi sa foi, comme la nôtre, ne fut-elle pas éprouvée, enténébrée par les apparences ? Sous les voiles de la plus humble des vierges, sous ceux du plus faible enfant, il reconnaît la Mère de Dieu et Dieu lui-même ; il crut et il adora fidèle et dévoué.

Il ne se dispensa pas du travail, il n'attendit pas le miracle quotidien qui devait nourrir le Verbe fait homme. Il lui gagna son pain. O merveilleuse économie d'un Dieu tout-puissant. Il veut que tous, nous travaillions pour secourir sa faim, pour apaiser sa soif; et ce travail, c'est le bien fait aux âmes par notre activité, notre silence, notre prière, notre bon exemple.

Que puis-je, aujourd'hui, pour me mettre sous le patronage de saint Joseph, et marcher dans la voie si sûre qu'il m'a tracée ? Paroles, visites, actes de charité, prière pour les pécheurs; voilà le bon travail pour Jésus et Marie. Au moins, disons pieusement notre chapelet pour le retour des âmes éloignées de Dieu et qui nous sont chères.

Que votre règne arrive, ô mon Dieu !

III• LUNDI APRÈS PAQUES

« Encore un peu de temps ! » (S. Jean, XIV, 16.)

Reprenons notre place parmi les disciples du Seigneur, écoutons sa parole toujours plus profonde, plus riche en promesses, à mesure que le moment de son départ approche. Ainsi le père de famille multiplie les recommandations, rappelle les espérances, avant de quitter ceux qu'il aime.

Encore un peu de temps ! que c'est court, tout ce qui se mesure à nos heures de la terre ! quelle course que celle du temps, nous entraînant avec lui aux rives éternelles ! jamais d'arrêt, jamais de recul ; en avant, depuis l'heure de la naissance jusqu'à celle de la mort ; en avant, du même pas régulier, rapide, que rien n'entrave.

Encore un peu de temps ! qu'il sera court ; je le mesure au passé ; encore un peu de patience, encore un peu d'abandon, encore un peu de courage, encore un peu d'amour, dans les obscurités et les luttes. Encore un peu de temps et ce sera le repos dans la sécurité, la possession ; ce sera l'arrivée dans la maison paternelle, encore un peu de temps, encore

un acte d'amour, encore une souffrance, une épine, et puis l'arrivée.

Aujourd'hui, qu'est-ce qui m'arrêterait au seuil de la maison de Dieu ? qu'est-ce qui me fait redouter la rencontre suprême ? Ne laissons rien, ne gardons rien qui soit un obstacle entre Dieu et nous, de façon que nous puissions dire avec une joie sans mélange. *Encore un peu de temps, Seigneur, et je suis à vous pour l'éternité !*

IIIe MARDI APRÈS PAQUES

« Vous ne me verrez plus... puis vous me reverrez. » (S. Jean, XVI, 16.)

Voici bien la journée du chrétien, les rayons et les ombres. Ombres des inquiétudes, des obscurités, des anxiétés, de l'absence. Ombres du doute, ombres de notre ignorance, de la tentation, de la solitude. Ces ombres nous sont prédites : « Vous ne me verrez plus. » Il me faudra croire sans voir. « Pourquoi doutez-vous ? » Et cependant nous sommes ébranlés, effrayés, éperdus.

« Encore un peu de temps et vous me reverrez. » L'épreuve, la souffrance, ce qui accom-

plit la première partie de la prophétie, doit nous rassurer sur l'issue de nos maux, et nous faire attendre en paix l'accomplissement de la seconde. Ah ! quand nous le revoyons dans la communion ou l'oraison, quelle joie ! quel repos ! quelle paix ! Reposons-nous donc enfin sur cette parole qui ne trompe pas ! que nous sommes étranges de courir sans cesse après les vains bruits de la terre et de ne pas vivre de la promesse de Dieu.

Aujourd'hui, je veux vivre de la foi, agir sous le regard du Maître invisible au-devant duquel je marche et qui m'attend. Que mes pensées, mes paroles et mes actes soient animés de son amour et tendent à son service et à sa gloire.

Je crois, Seigneur, aidez mon incrédulité.

III• MERCREDI APRÈS PAQUES

« Parce que je retourne à mon Père. » (S. Jean, XVI, 16.)

C'est pour cela que les rayons et les ombres se succèdent, se croisent sur notre route ; c'est que nous sommes des voyageurs, cherchant la

trace du frère aîné qui nous a précédés, qui est retourné vers son Père et notre Père.

Il faut que la route soit douloureuse. Ne fallait-il pas que le Christ souffrît! voilà la condition du voyage : la difficulté, la souffrance; mais, rassurons-nous, Jésus a pris la plus grande part, il a bu le calice amer et ne nous en a laissé que quelques gouttes; sa force, sa grâce, son exemple nous soutiennent, et puis, c'est si court! encore un peu de temps! encore un effort, encore un pas, encore quelques jours de larmes et voici la paix, le pardon, l'amour, la possession du bonheur, dans l'éternelle sécurité.

Est-ce que cela ne vaut pas un effort? si l'on nous promettait un bien ardemment désiré, à la condition de le conquérir et avec l'assurance que l'effort sincère nous donnera le succès, quel élan nous aurions et avec quel entrain nous partirions!

Cherchons, aujourd'hui, à réveiller notre ferveur par ce « peu de temps » qui nous reste et préparons-nous à l'arrivée. O mon Dieu! je parais devant vous! que me reprochez-vous qui n'ait pas été purifié par le regret et l'accusation au tribunal de la Pénitence, qui n'ait pas été pardonné à votre Table

Sainte. Aujourd'hui je ne veux pas laisser subsister un nuage entre vous et moi. *Tuus sum ego.*

III• JEUDI APRÈS PAQUES

« Quand une femme enfante..., elle est dans la douleur... » (S. Jean, XVI, 16.)

Quel soutien dans sa souffrance ! encore un peu de temps, elle tiendra son fils dans ses bras. Notre-Seigneur trouve dans notre vie naturelle tous les exemples propres à nous faire comprendre et goûter le sens surnaturel de la vie de nos âmes. Toute douleur prépare, annonce une joie.

La mort, n'est-elle pas un dernier et douloureux enfantement ? nous souviendrons-nous de nos douleurs quand nous aborderons au port, quand nous serons sûrs de ne jamais plus connaître cette sombre visiteuse qu'est la douleur avec tout son cortège de craintes, d'inquiétudes, d'anxiétés ? encore un peu de temps, notre tristesse se changera en joie, quelle transformation ! quelle éclosion ! quel réveil !

Seigneur, de bon cœur j'accepte ce qui doit préparer et assurer mon réveil dans votre

maison. Que votre volonté sainte s'accomplisse en moi pendant le temps, pour que votre règne s'établisse sur moi pendant l'éternité; règne d'amour et de miséricorde, je l'attends et je l'espère; et dès aujourd'hui je veux vous offrir tous mes actes en esprit d'abandon, de soumission, d'espérance aussi, courage! courage! *Encore un peu de temps.*

III^e^ VENDREDI APRÈS PAQUES

« Elle ne se souvient plus de ses maux. » (S. Jean, XVI, 21.)

Pourquoi tant nous étonner de toutes les tristesses de la terre? pourquoi ne pas savoir attendre? Le Seigneur nous le dit, il nous l'annonce. Ayons confiance.

Dès maintenant, que de maux soufferts jadis dans le découragement, la tristesse intense, nous paraissent insignifiants; et nous nous blâmons de leur avoir donné tant d'importance, que sera-ce donc lorsque nous serons arrivés au port? nous bénirons la tempête qui nous y aura poussés; nous regretterons seulement de n'avoir pas déployé plus d'énergie, de n'avoir pas su profiter des coups de vent

pour tendre la voile, de n'avoir pas employé tout ce qu'il y a de forces et de secours dans l'épreuve ; de n'avoir pas compris quel trésor Dieu met entre nos mains, de ne pas nous en être servis pour nous sanctifier. Nous ne nous souviendrons plus de nos maux.

Aujourd'hui, quelle est la croix qui pèse plus lourde sur nos épaules ? quelle est la douleur qui nous accable ?

Encore un peu de temps, et nous ne nous souviendrons plus de ce deuil déchirant, car nous serons réunis à ceux que nous pleurons ; de cette perte de fortune, car les biens de ce monde nous paraîtront sans valeur ; de la calomnie qui nous déchire, car Dieu nous aura justifiés ; de la crainte et de l'angoisse qui nous étreint au souvenir de nos fautes, car Dieu nous aura pardonnés ; de la maladie et des souffrances physiques, car nous vivrons dans l'éternelle impassibilité ; des inquiétudes, du souci des affaires, car nous jouirons du repos éternel ; du tourment de l'avenir et pour nous et pour les âmes qui nous sont chères, car nous comprendrons l'amour de Dieu, ses divines poursuites et ses admirables conquêtes.

Encore un peu de temps ! Seigneur, aujourd'hui, je veux attendre avec espoir et patience.

Aujourd'hui n'est qu'un jour. *Je veux travailler, prier, souffrir pour votre seul amour.*

III^e SAMEDI APRÈS PAQUES

« Toutes vos tristesses se changeront en joie. » (S. Jean, XVI, 21.)

Recueillons avec amour ces paroles tombées des lèvres du Seigneur et tressaillons d'espérance.

Toutes vos tristesses, ces choses que nous redoutons, que nous fuyons, parce qu'elles nous accablent, nous font pleurer et gémir, toutes ces choses sont le germe divin qui bientôt, dans un peu de temps, fleurira dans un épanouissement de joies éternelles, infinies. Oh ! quelle semence ! et que nous devrions la recueillir avec le soin de l'avare constituant son trésor. *Toutes* vos tristesses ; pas une ne sera perdue de celles que vous aurez acceptées dans un esprit de soumission et d'amour, selon la volonté souveraine qui nous les impose.

Voici ce que le Seigneur nous promet, la mort est la porte de la vie ; la douleur est la semence de la joie ; c'est d'une graine brisée

que sortent la tige, la fleur et ses parfums, les fruits et leur saveur.

O Dieu tout-puissant, je vous adore dans les merveilles d'une nature sortie de vos mains, inépuisablement féconde et qui est l'image de votre action dans nos âmes. Tout ce qui nous écrase, doit nous fortifier; tout ce qui nous entrave, doit nous délivrer ; tout ce qui nous afflige, doit nous être une source d'espérance, car tout cela c'est la semence de notre vie, de notre bonheur éternel.

Seigneur, je vous offre toutes les peines de ce jour ; j'ai confiance en votre parole, je ne serai pas confondu.

Evangile du quatrième Dimanche après Pâques.

S. Jean, XVI, v. 5 à 14.

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Je vais à Celui qui m'a envoyé; et aucun de vous ne me demande où je vais. Mais parce que je vous ai ainsi parlé, votre cœur est rempli de tristesse. Cependant je vous dis la vérité : Il vous est utile que je m'en aille ; car, si je ne m'en vais pas, le Consolateur ne viendra point à vous ; mais, si je m'en vais, je vous l'enverrai. Et, lorsqu'il sera

venu, il convaincra le monde du péché, de la justice et du jugement : du péché, parce qu'ils n'ont pas cru en moi ; de la justice, parce que je vais à mon Père et que vous ne me verrez plus ; du jugement parce que le prince de ce monde est déjà jugé. J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais elles sont, en ce moment, au-dessus de votre portée. Quand l'Esprit de vérité sera venu, il vous enseignera toute vérité. Il ne parlera pas de lui-même, mais il dira tout ce qu'il aura entendu et il vous annoncera les choses à venir. C'est lui qui me glorifiera, parce qu'il recevra de ce qui est à moi, et il vous l'annoncera.

IV• DIMANCHE APRÈS PAQUES

« Je vais à celui qui m'a envoyé. » (S. Jean, XVI, 5.)

Ecoutons. Adorons. Remercions. Que de lumières dans une parole du Maître et comme Il est toujours la Voie, la Vérité, la Vie, le Modèle. Celui qu'il faut suivre.

Ne dois-je pas dire chaque matin, cette parole qui résume toute la vie chrétienne : « Je vais à celui qui m'a envoyé », je retourne lui rendre compte de la mission qu'Il m'a confiée.

Or, Il m'a envoyé pour faire sa volonté. Il m'a donné ses ordres, Il m'a imposé des

devoirs, Il m'a donné les moyens d'accomplir les uns et de remplir les autres. Je vais à celui qui m'a envoyé. L'heure va venir de lui rendre mes comptes. Où en suis-je ?

N'ayons pas la folie d'attendre pour nous mettre en règle. Le temps est inexorable : pas une minute ne recule la rencontre ; il marche, il marche toujours, il nous emporte avec lui, vers Celui qui nous a envoyé.

Aujourd'hui, que puis-je faire pour être revêtu de la robe nuptiale ? pour ne rien craindre et tout espérer de ma rencontre avec le Seigneur ?

Que puis-je faire ? ce que je puis, je le dois.

Mon Dieu, je vous offre toutes mes pensées, mes paroles, mes actions, tout ce qui exprimera la vie en moi comme autant d'actes de repentir, d'amour, de soumission à votre volonté sainte. *Je suis à vous dans le temps et dans l'éternité. Amen.*

IV• LUNDI APRÈS PAQUES

« Il vous est utile que je m'en aille. » (S. Jean, XVI, 7.)

Méditons ces étranges paroles prononcées par notre divin Ami !.

Vous le dites, Seigneur, je le crois. Il nous est utile ! La nuit, sans vous, est si profonde ; l'angoisse, si étouffante ; l'inquiétude, si brisante. Oh ! Seigneur, que devenir quand vous disparaissez ? quand votre lumière, votre grâce, semblent dans des lointains inaccessibles. Seigneur, cela nous est utile ?

Dès ce monde nous le pouvons comprendre : Dans cette solitude douloureuse, nos actes de foi, d'amour, de fidélité, n'ont-ils pas une vie plus intense ? la lutte, contre le vent et la tempête, nous affermit davantage que la vie radieuse et facile d'un beau jour. Heureux ceux qui ont cru sans avoir vu. Heureux ceux que l'épreuve trouve vaillants, l'absence apparente du Seigneur leur est utile ; elle leur fait donner tout leur effort, toute leur mesure, et leur récompense en sera plus magnifique parce que leur amour est plus désintéressé.

Que votre volonté soit faite, ô mon Dieu ! Dans la peine comme dans la joie, dans la sécheresse ou la consolation, je ne veux que votre service et votre gloire ; je ne cherche que votre volonté. Aujourd'hui, que demandez-vous de moi ? *Me voici ! ô mon Dieu ! que voulez-vous que je fasse ?*

IV• MARDI APRÈS PAQUES

« Si je ne m'en vais pas, le Consolateur ne viendra pas à vous. » (S. Jean, XVI, 7.)

Seigneur, j'écoute votre divine parole et je commence à comprendre. Si vous étiez toujours près de moi, avec moi, par une grâce sensible, entraînante et lumineuse, je ne saurais rien des anxiétés de l'épreuve, rien de la fidélité qui s'épure dans la lutte, rien de la grâce cachée qui accompagne la victoire, rien de la consolation qui la suit. Je ne saurais rien de la prière persévérante qui appelle le secours et obtient l'Esprit de Paix, de Force, de Piété, de Sagesse, de Conseil, d'Intelligence, de Crainte de Dieu. Si je marchais toujours en pleine lumière, où serait le mérite, où puiserais-je l'esprit de prière et d'humilité ? Oui, Seigneur, je le reconnais, votre absence apparente m'est utile, car c'est par cette épreuve souveraine que vous accomplissez en nous le merveilleux travail de soumission, d'abandon, dans l'effort le plus persévérant et le plus désintéressé ; et cela, vous l'accomplissez par l'Esprit sanctificateur, par l'Esprit consolateur.

Aujourd'hui, mon Dieu ! quelle que soit l'obscurité de ma route ; quelles que soient

les angoisses de mon âme, je me donne tout à votre service. Je ne sais rien, je ne vois rien. Jusqu'où a été ma faiblesse ? jusqu'où a été mon effort ? Suis-je fidèle ou infidèle ? Mon esprit se perd dans le dédale de mes ignorances. Je me connais si mal, je vous connais si peu. Ah ! envoyez votre Consolateur, qu'Il me fasse agir comme vous le voulez, je me donne, je m'abandonne, me voici, pour faire votre volonté ! *Faites-moi la grâce de la connaître et la grâce de l'accomplir. Amen.*

IV^e^ MERCREDI APRÈS PAQUES

« Si je m'en vais je vous l'enverrai, il vous enseignera toute chose. »

Soyons attentifs à la parole du Maître :

Le départ, l'absence apparente du Seigneur, c'est l'épreuve, c'est la douleur. C'est l'éternel « pourquoi » des âmes. « Pourquoi avez-vous permis ceci ? Pourquoi m'avez-vous abandonné ? Pourquoi êtes-vous parti ? Pourquoi, tout-puissant et tout bon, pourquoi tant de malheurs ? Pourquoi ? » Un mot répond à tout, au sens naturel des choses : Dieu res-

pecte notre liberté et l'homme est l'artisan de ses propres douleurs.

Devant Dieu, ni la douleur ni la mort ne sont des maux, puisqu'elles sont la route de l'éternelle félicité !

Que de choses nous apprenons au contact de la souffrance, quand l'Esprit-Saint nous enseigne ! l'épreuve ne prépare-t-elle pas notre âme à comprendre ? La douleur c'est le soc de la charrue qui ouvre, en le déchirant peut-être, notre cœur égoïste, dur et clos. Le Consolateur peut alors semer et enseigner, Il sera compris et sa semence germera et profitera à un grand nombre.

O mon Dieu ! me voici devant vous, tremblant et inquiet, vous m'annoncez tout ce que je redoute le plus, votre départ, votre absence. Mais vous me promettez votre grâce, votre force, la visite de l'Esprit-Saint qui m'enseignera et me consolera. Seigneur ! qu'il soit fait non comme je veux, mais comme vous voulez. Je m'abandonne à vous pour toujours.

Dans la joie ou la tristesse je veux m'oublier, vous servir et vous aimer.

IV^e JEUDI APRÈS PAQUES

« Il vous fera souvenir de tout ce que je vous ai dit. » (S. Jean, XVI, 8.)

C'est bien vrai, Seigneur, en votre absence, dans l'épreuve, nous nous souvenons ; le Consolateur nous rappelle que vous l'avez prédite. Nous sommes si peu faits pour la douleur qu'elle nous surprend toujours, nous déconcerte, nous trouble, nous apporte parfois le découragement et le doute. Souvenons-nous des paroles du Seigneur : « Ils vous persécuteront, ils vous haïront, ils vous traîneront devant les tribunaux et vous condamneront aux supplices et à la mort. Réjouissez-vous alors, pensez à la récompense. » Que l'Esprit-Saint nous rappelle l'espérance contenue dans chaque épreuve, c'est notre part mystique à la Passion du Seigneur ; c'est l'assurance du rachat qu'elle nous apporte ; c'est notre signature au contrat de notre délivrance ; c'est la joie, l'espérance, qui nous pénètrent et nous fortifient, car l'Esprit de Dieu nous fait souvenir de tout ce que l'Évangile nous a appris.

Aujourd'hui, quelle est la douleur qui me menace ? qui m'atteint ? quelle est l'épreuve qui me paralyse ? l'anxiété qui me trouble ? le

malheur qui me brise? cherchons, dans notre amertume, la pensée consolatrice, elle y est, méditons-la. Souvenons-nous des promesses du Seigneur. Acceptons filialement l'épreuve, signons, le cœur plein de reconnaissance, notre adhésion au mystère de notre Rédemption et ainsi soumis, confiants, résignés, attendons le signal de l'éternelle délivrance. Seigneur! souvenez-vous de moi! de ma faiblesse, de mon ignorance, de mes oublis, envoyez-moi l'Esprit consolateur, qu'Il me rappelle que la terre est le pays de l'épreuve et qu'il me fasse accomplir avec foi et amour tout ce que vous voulez de moi. *Me voici, Seigneur! je veux ce que vous voulez.*

IV• VENDREDI APRÈS PAQUES

« Il convaincra le monde, il l'éclairera sur le péché, la justice et le jugement. » (S. Jean, XVI, 8).

Qui donc, sauf l'Esprit de sainteté, de vérité et d'amour, peut convaincre le monde? peut lui faire comprendre ce qu'est le péché, lui faire désirer la justice et redouter le jugement. Qui se peut connaître sans la lumière de l'Esprit-Saint? qui peut expier ses fautes sans le secours de sa force? qui peut prévenir

la justice et adoucir le jugement, s'il n'a entendu ses divines inspirations ? Que nous avons besoin de ses lumières, de son secours ! L'esprit du monde sourit du péché, le seul, le grand mal ; la justice est, pour le monde, un mot vide de sens et souvent un contresens ; le jugement, le jugement souverain que doit prononcer le Juge suprême, on n'y pense pas.

Esprit-Saint ! Esprit de lumière et de sagesse, de science et de force, d'intelligence et de crainte, venez, venez en nous.

Aujourd'hui, évitons tout ce qui peut déplaire à la Sainteté même. Acceptons en esprit de justice et d'expiation ce qui nous affligera. Par la pureté de notre vie, par la pénitence, sinon recherchée, du moins acceptée, préparons-nous un jugement favorable.

Très doux Jésus ! ne soyez pas mon Juge, mais mon Sauveur !

IV^e^ SAMEDI APRÈS PAQUES

« Ils n'ont pas cru en moi. » (S. Jean, xvi, 8.)

Pénétrons-nous de ce cri de l'amour méconnu et demandons nous si, à cette heure,

en contemplant nos pensées et nos œuvres, le Seigneur n'est pas en droit de proférer la même plainte.

Est-ce que je crois en Lui ? Est-ce que j'agis comme celui qui passe, indifférent aux accidents de la route, ne regardant que le but, et vivant des conseils, des préceptes du Seigneur ?

Est-ce que je crois que la terre est un lieu d'exil et d'épreuves ? l'argent, les plaisirs, les honneurs, — tout ce que le monde désire et poursuit, — est-ce que je les redoute comme le danger, comme l'occasion du péril ? Mon âme est-elle la souveraine, mon corps est-il l'esclave auquel on donne tous les soins nécessaires; rien de superflu. Les intérêts de Dieu, le salut des âmes, le dévouement pour le prochain, sont-ils mon principal souci ? Alors, je crois en Jésus-Christ, j'accomplis ses commandements, j'attends l'accomplissement de ses promesses, je l'aime par-dessus toute chose ; je n'ai rien à redouter du jugement.

Mais hélas ! puis-je affirmer que ma vie est conforme à ce divin Modèle.

Aujourd'hui, ô mon Seigneur, je veux que tout en moi soit un acte de foi en votre parole, en votre amour.

Aujourd'hui, je ne veux rien dire, rien faire,

rien penser, qui ne soit approuvé par les maximes de l'Évangile. Aujourd'hui, je veux vivre pour vous seul, agissant sous votre regard, et ne faisant rien qui puisse vous déplaire.

Que la terre paraît peu de chose en regardant le ciel !

Evangile du cinquième Dimanche après Pâques.

S. Jean, XVI, v. 23 à 30.

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : En vérité, en vérité, je vous le dis : Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous le donnera. Jusqu'ici vous n'avez rien demandé en mon nom. Demandez et vous recevrez afin que votre joie soit parfaite. Je vous ai dit ces choses en paraboles. Le temps vient où je ne vous parlerai plus en paraboles, mais où je vous parlerai clairement de mon Père. En ce temps-là vous demanderez en mon nom, et je ne vous dis pas que je prierai mon Père pour vous ; car mon Père lui-même vous aime, parce que vous m'avez aimé, et que vous avez cru que je suis sorti de Dieu. Je suis sorti de mon Père et je suis venu dans le monde : maintenant je quitte le monde et je retourne à mon Père. Ses disciples lui dirent : C'est maintenant que vous parlez clairement et

que vous ne vous servez plus de paraboles. Nous voyons bien, à présent, que vous savez toutes choses, et qu'il n'est pas nécessaire qu'on vous interroge : c'est pour cela que nous croyons que vous êtes sorti de Dieu.

V• DIMANCHE APRÈS PAQUES

« Si vous demandez quelque chose en mon nom, à mon Père, Il vous le donnera. » (S. Jean, XVI, 23.)

Écoutons cette douce et fraternelle assurance sortie des lèvres et du Cœur de Jésus. Il est notre frère, Il nous a rachetés, nous sommes à Lui, Il nous rend à son Père qui est redevenu le nôtre ; et pour qu'il n'y ait aucun doute sur les résultats de cette filiation divine, Jésus nous l'affirme : « Tout ce que vous demanderez en mon nom vous sera accordé. »

Usons de ce privilège qui nous est acquis par le sang de notre Rédempteur, demandons. Avant tout, Seigneur, prenez-moi à votre service, attachez-moi à votre cause par les liens d'une fidélité à toute épreuve. Je me consacre tout entier à l'accomplissement de votre volonté. Employez-moi, guidez-moi, pardonnez-moi. Donnez-moi pour que je donne, faites-

moi cette grâce merveilleuse, inouïe, de vous faire connaître et aimer, moi qui n'ai rien, qui ne suis rien, qui ne puis rien, qui ne vaux rien. Transparaissez au travers de mon néant, ô mon Dieu, puisque vous daignez vous servir de ce néant pour vous transmettre au dehors, *Adoro te devote, latens Deitas*. Seigneur, au nom de Jésus mon Sauveur, accordez-moi le salut des âmes pour lesquelles je vous prie, ayez pitié de tous ceux qui sont faibles, qui s'égarent, qui sont trompés. Ayez pitié ! ayez pitié. Consolez ceux qui souffrent, guérissez les infirmes. Dieu bon ! donnez-moi de transmettre votre bonté ! Aujourd'hui, en quoi, à qui puis-je rendre service, faire plaisir, être la réponse de Dieu même à ma prière ?

Tâchons autour de nous de répandre la joie parfaite, celle qui s'appuie sur la confiance en Dieu. *Je crois en vous, ô Seigneur Jésus ! je crois et j'attends !*

Ve LUNDI APRÈS PAQUES

« Demandez et vous recevrez afin que votre joie soit parfaite. » (S. Jean, XVI, 24.)

Écoutons cette très douce parole du meilleur

des maîtres. Qui peut dire cela, si puissant qu'il soit, au plus humble de ses serviteurs ?

Puissance et bonté, Seigneur Jésus, je vous adore ! je médite dans le ravissement de mon cœur cette promesse que vous faites à ceux qui croient en vous et prient en votre nom. Vous voulez donc notre joie, notre bonheur. Vous nous avez créés pour cela, pour être heureux. Nous le sentons bien ! nous le désirons tant ! le péché, le mal, le seul mal, a causé toutes nos douleurs et maintenant que vous nous avez rachetés, maintenant que vous avez payé notre dette, vous nous donnez le moyen de retrouver le bonheur perdu.

Seigneur ! je demande le pardon et la paix. Seigneur ! je m'abandonne à votre bon plaisir. Je vous confie tous ceux que vous m'avez donnés. Seigneur, vous savez ce que je redoute, vous connaissez mon fardeau, vous l'avez mesuré à mes épaules et parfois, il me semble trop lourd. Seigneur, je vous demande votre grâce pour le porter allègrement. Aujourd'hui, ô mon Seigneur et mon Dieu, je vous offre tous mes actes pour obtenir que votre règne arrive, pour hâter le triomphe de votre nom béni, pour que votre sainte Église soit délivrée de ses ennemis,

Et moi, Seigneur, et moi? Vous savez tout, vous pouvez tout, et vous m'aimez.

V^e MARDI APRÈS PAQUES

« Jusqu'ici, vous n'avez rien demandé en mon nom. » (S. Jean, XIX, 26.)

Recueillons-nous pour écouter les paroles de consolation et d'espoir que Notre-Seigneur prononce avant de quitter la terre, à laquelle il est venu donner sa vie, sa mort et tout son Cœur.

Jusqu'ici, comment avons-nous prié? avec foi, confiance, persévérance? en son nom? C'est-à-dire, sachant que je n'ai rien, que je ne puis rien qu'Il est seul le Maître, le Souverain Seigneur, le Tout-Puissant! sachant que sa vie et sa mort sont le prix débordant toutes nos demandes, la justification de toutes nos audaces. Nous avons oublié, ô bon Maître, que par vous, avec vous, en vous, notre voix est toute-puissante; vainement l'Église termine, par cette forme, toutes ses supplications, nous ne comprenons pas à quel point notre prière doit, pour être exaucée, s'unir, se confondre, se perdre dans la vôtre.

Seigneur, prenez mes désirs, mes craintes, mes regrets, mes douleurs. Seigneur, je vous les donne, je vous les abandonne, je prie avec vous et en vous.

Seigneur, voyez ceux que j'aime qui souffrent, qui sont malades, qui s'égarent; voyez leurs angoisses, leurs craintes, je vous les confie, je prie pour eux, avec vous et en vous.

Seigneur Jésus, nous sommes à vous, nous voulons être à vous, et demeurer dans votre amour; gardez-nous pour la vie éternelle. Amen.

V• MERCREDI APRÈS PAQUES

« Mon Père vous aime parce que vous avez cru. » (S. Jean, XVI, 27.)

La foi, la foi, qui anime et qui vivifie tous les actes d'une existence, voilà ce qui nous vaut cette chose immense, infinie, incompréhensible et sublime : l'Amour de Dieu ! Être aimé de Dieu !

Pauvre cœur humain altéré, affamé, jamais satisfait. Sans cesse en recherches d'une goutte d'eau pure, écoute et espère. Voici l'Infini qui répond à tes désirs. Voici le Créateur qui va combler l'abîme que ses mains ont creusé,

voici l'Amour tout-puissant qui s'incline vers toi. Il t'aime parce que tu as cru à sa parole, à sa promesse. Il est Père jusque-là ; tu n'as qu'à demander, Il veut que ta joie soit parfaite. Est-il donc si difficile de croire en votre parole, ô mon Dieu ? et cependant combien en est-il qui prient avec cette foi toute-puissante ? Combien nous sommes déformés et que nous avons peine à nous refaire selon le plan divin. Mais voici que Jésus nous éclaire, nous enseigne, nous fortifie, nous comble ; ô mon Dieu, par Lui, avec Lui, en Lui, je vous adore, je vous aime, je vous prie ; ayez pitié de la faiblesse de ma foi, pardonnez à l'inconstance de mes désirs ; je ne suis rien, je ne puis rien, mais j'ai le sentiment douloureux de mon néant et j'ai soif de vous seul, ô mon Dieu.

Ayez pitié ! selon la grandeur de vos miséricordes et donnez-moi ce que je ne sais même pas vous demander.

Evangile de l'Ascension de Notre Seigneur.

S. Marc, XVI, v. 14 à 20.

En ce temps-là Jésus apparut aux onze apôtres pendant qu'ils étaient à table et leur reprocha

leur incrédulité et la dureté de leur cœur qui les avaient empêchés de croire à ceux qui l'avaient vu ressuscité, puis il leur dit : Allez dans tout l'univers, prêchez l'Evangile à toute créature. Celui qui croira et qui sera baptisé sera sauvé mais celui qui ne croira pas sera condamné. Voici les prodiges qui accompagneront ceux qui auront cru : ils chasseront les démons en mon nom ; ils parleront de nouvelles langues ; ils manieront les serpents, et, s'ils boivent quelque poison mortel, ils n'en éprouveront aucun mal, ils imposeront la main sur les malades, et les malades seront guéris. Après leur avoir ainsi parlé, le Seigneur Jésus s'éleva dans le Ciel où il est assis à la droite de Dieu. Pour eux, ils allèrent prêcher partout ; et le Seigneur, agissant avec eux, confirmait leur parole par les miracles dont elle était accompagnée.

ASCENSION DE NOTRE-SEIGNEUR

« Allez, enseignez ce que je vous ai dit dans l'intimité, dites-le sur les toits. » (S. Math., x, 27.)

Assistons à cette dernière réunion où Jésus donne à ses amis ses suprêmes conseils. Allez. Et nous aussi, éclairés de la lumière de la foi, instruits par l'Évangile, consolons-nous de l'absence du Maître et méritons la place qu'il nous prépare, en obéissant à ses ordres.

Allons, enseignons, disons son amour et sa bonté, expliquons sa doctrine, annonçons sa volonté ; mais surtout, surtout, enseignons par l'exemple. C'est là la volonté du Seigneur, que notre vie soit une prédication muette, un rayonnement de l'enseignement divin. Allez, enseignez, tous ne peuvent pas parler ; mais tous nous pouvons, nous devons agir selon son esprit, tous, nous sommes ses disciples et ses enfants.

O Dieu ! où en sommes-nous de cet enseignement obligatoire. Que pouvons-nous vous répondre quand vous nous interrogez ?

Ayez pitié de nous, pardonnez-nous. Écoutez la voix de votre Fils : *Que là où je suis, ils soient aussi.* Ils, c'est nous, les faibles, les pauvres, les coupables, les désolés, les ignorants, donnez-nous de voir cette prière exaucée par votre infinie miséricorde, rendez-nous dignes de l'apostolat confié à notre indigence.

Aujourd'hui, à qui puis-je faire du bien ? à qui puis-je donner un bon exemple ? une bonne parole ? un secours ? une lumière ?

Seigneur ! que là où vous êtes, je sois un jour aussi. Amen.

VENDREDI APRÈS L'ASCENSION

« Apprenez-leur à observer ce que je vous ai enseigné. » (S. Math., XVIII, 20.)

Voici qu'arrive plus formel, s'il se peut, le commandement de l'exemple. Apprenez-leur à observer, non plus seulement à croire, mais à mettre en pratique. Apprenez-leur comment on devient humble et doux, miséricordieux et charitable, fidèle à Dieu, dévoué au prochain. Apprenez-leur, avec patience et bonté. Soyez d'autres moi-même.

Grandes et divines leçons puisées dans l'Évangile qui reste à jamais la lumière du monde. Où en sommes-nous de l'exemple, de la pratique des vertus que nous devons mettre en lumière pour obéir aux dernières volontés de Jésus Notre Seigneur? Grâce à Dieu, nous ne pouvons pas diminuer la force de cette lumière divine pour qui la veut chercher à sa source, mais hélas! nous pouvons la voiler, l'obscurcir pour ceux qui, la cherchant en nous, ne la trouvent qu'au travers de nos imperfections et de nos fautes. Quelle responsabilité! se dire chrétien et ne pas justifier ce titre sacré et ne pas apprendre à observer ce

que le Seigneur est venu pratiquer parmi nous !

O mon Dieu ! ayez pitié. Pardonnez au mauvais serviteur qui s'humilie et se prosterne devant vous. Quel mauvais exemple ai-je à réparer ? que puis-je dire ou faire aujourd'hui, pour faire mieux connaître et mieux servir Dieu. Je ne suis en ce monde que pour cela. Le reste est accessoire. Mon Dieu ! je m'offre à vous, je me donne tout à votre service.

Veni, sancte Spiritus et emitte cœlitus lucis tuæ radium.

SAMEDI APRÈS L'ASCENSION

« Et voici que je suis avec vous tous les jours, toujours. » (S. Math., XVIII, 20.)

Écoutons cette parole, buvons à longs traits l'espérance qu'elle nous inspire, ayons confiance, consolons-nous de nos faiblesses.

Ah ! quand Notre-Seigneur nous dit ; « Allez, enseignez, apprenez à observer, donnez le bon exemple », nous pouvons être effrayés, inquiets. Tant de fois nous sommes partis pour lui obéir, pour tenter un effort, et nous avons trahi sa confiance ; nous ruinons, nous éloignons, nous scandalisons, et quand nos fautes

ne vont pas à l'encontre des recommandations divines, nos maladresses et nos oublis paralysent notre action ; hélas ! que nous instruisons, que nous enseignons mal, mais courage et confiance, quand même. Il est là, Lui, le souverain Maître, le Saint, la Lumière du monde. Il est là et Il répare, Il édifie, Il pardonne.

Allons donc simplement à son œuvre, nous ne sommes pas seuls, sa parole assure la nôtre ; sa promesse accompagne notre bonne volonté ; Il ne demande, Il ne veut que notre effort sincère ; à Lui, l'action véritable qui se voile et se cache sous notre action ; à Lui seul, la grâce et la gloire du triomphe ; l'instrument dont il daigne se servir est si indigne de la tâche !

Seigneur, aujourd'hui, je veux jouir de votre éternelle promesse, je veux vivre en votre présence ; vous serez avec moi, près de moi, surtout quand je m'approcherai d'une âme et qu'une occasion se présentera de travailler pour vous, c'est-à-dire, de consoler, d'éclairer et de conseiller. Seigneur, je me souviendrai que vous êtes là, vous inspirerez mes paroles, vous dirigerez mes pas, vous soutiendrez mes efforts. *Je vous donne et je vous offre tout mon cœur pour vous servir et vous aimer.*

Evangile du Dimanche dans l'Octave de l'Ascension.

S. Jean, XV et XVI.

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Lorsque le Consolateur sera venu, cet Esprit de vérité qui procède du Père, et que je vous enverrai de la part de mon Père rendra témoignage de moi ; et vous aussi vous en rendrez témoignage parce que vous êtes avec moi dès le commencement ; je vous ai dit ces choses afin que vous ne soyez point scandalisés. Ils vous chasseront de leurs synagogues et le temps même approche où quinconque vous fera mourir croira rendre gloire à Dieu. Ils vous traiteront ainsi parce qu'ils ne connaissent ni mon Père, ni moi. Mais je vous ai dit ces choses afin que, quand ce temps arrivera, vous vous souveniez que je vous les ai dites.

DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE L'ASCENSION

« Lorsque le Consolateur sera venu, Il rendra témoignage de moi. » (S. Jean, XV, 26.)

Quand l'Esprit-Saint éclaire une âme, quand il la pénètre et la vivifie, cette âme porte en elle le témoignage du Seigneur. Elle est à Lui, elle parle de Lui, elle sait où elle va, vers Lui !

Tout se transfigure sous son regard profond et tranquille. Le Consolateur, c'est le rayon divin qui perce nos ombres ; c'est l'intelligence de tout ce que le monde ignore, c'est le sens de l'action divine acceptée et comprise, c'est le témoignage éclatant que dans la parole de Jésus et dans son Évangile est tout le secret de la vie et toute la lumière de la mort. Le Consolateur dit à l'âme : « Que sert à l'homme de gagner l'univers? Heureux ceux qui pleurent. Heureux les pauvres, heureux les doux. Heureux les persécutés, les charitables, les dévoués, » et ainsi, il rend témoignage au Verbe divin.

Qu'y a-t-il dans mes pensées, dans mes désirs, dans mes paroles et dans mes actes qui soit en opposition avec l'enseignement divin. Si le Consolateur vient en moi, témoignera-t-il librement en moi? Reconnaîtra-t-il dans mon âme l'empreinte de l'Évangile? ou bien devra-t-il se retirer parce que je n'ai ni compris, ni même entendu sa voix? L'Hôte divin va venir, que dois-je faire pour préparer sa venue?

Lava quod est sordidum.

LUNDI
DANS L'OCTAVE DE L'ASCENSION

« Et vous aussi vous me rendrez témoignage. » (S. Jean, xv, 27.)

Recueillons avec un tendre amour, une espérance radieuse, cette parole inouïe.

Nous aussi nous pouvons être les témoins de Dieu, nous aussi nous sommes appelés à cet honneur de le faire connaître, servir, aimer, nous aussi!

Qu'il y a loin de notre misérable état de pécheurs, de chassés de l'Eden, à cette réhabilitation magnifique : être les témoins de Dieu, dire ses louanges, affirmer sa grandeur, le glorifier enfin. Comprenons-nous ce mot, nous, pécheurs, coupables, révoltés, punis, bannis, nous pouvons maintenant, grâce au rachat du Seigneur Jésus, nous pouvons, dans la sainte liberté de notre âme, glorifier Dieu par notre témoignage; quelle grandeur! Le glorifier par nos paroles et par nos actes, chanter ses louanges mieux que les astres du firmament et les splendeurs de sa création inanimée. Vous m'avez donné une âme, Seigneur, et je la veux consacrer à vous rendre un témoignage d'honneur et d'amour. Et si les paroles, les actes ne

suffisaient pas, si vous nous faisiez, ô mon Dieu, cet honneur infini de nous demander le témoignage du sang. Soutenus par votre grâce, rendez-nous dignes de votre appel, dignes de répondre « Dieu avant tout ». Tout à Lui. Tout pour Lui, et ce, jusqu'à la mort.

Que puis-je faire, aujourd'hui, pour rendre témoignage de mon amour à Notre-Seigneur ? Quelle est, dans ma vie, l'ombre à ce témoignage ? Le respect humain ? la recherche de moi-même ; l'attache aux jugements du monde ? Que faire, que détruire, que modifier pour que Dieu règne par-dessus tout ?

Vous seul, ô mon Dieu, vous seul et votre bon plaisir.

MARDI
DANS L'OCTAVE DE L'ASCENSION

« Vous aussi ! » (S. Jean, xv, 27.)

Que chacun de nous médite cette parole vraiment personnelle et intime. Vous aussi, moi aussi ; même moi ! si faible, si inconséquent, si frivole, si inconstant, oui, vous, vous aussi, tel que vous êtes dans votre apparente nullité, malgré tous les obstacles qui s'y oppo-

sent, « *Vous*, vous aussi, vous me rendrez témoignage ! »

Mais, rendre témoignage à quelqu'un, n'est-ce pas, en quelque sorte, lui être utile, le défendre, adopter sa cause, lui rendre hommage et aussi lui rendre service.

Oui, rendre témoignage, c'est cela ; et Dieu veut que nous soyons tout cela pour lui, il nous élève à cet excès d'honneur.

O Dieu ! y pensez-vous ? vous me soutiendriez, vous me referiez, vous me changeriez assez, pour que je puisse rendre témoignage à votre grandeur, à votre puissance, à votre miséricorde surtout.

O mon Dieu ! oui, si vous le voulez, si vous le permettez, dans le temps et dans l'éternité, je glorifierai votre nom ; je dirai votre patience et votre bonté pour attendre et poursuivre le pécheur ; votre miséricorde pour excuser nos lâchetés et nos tiédeurs, je chanterai éternellement vos miséricordes et je dirai : Gloire à Jésus, mon Rédempteur et mon Sauveur, il est venu chercher, guérir et sauver ce qui était perdu.

Gloria Patri, et Filio, et Spiritui Sancto.

MERCREDI
DANS L'OCTAVE DE L'ASCENSION

« Parce que vous êtes avec moi dès le commencement. » (S. Jean, XV, 27.)

Soyons fiers de notre caractère de chrétiens qui nous donne à Dieu, par le baptême, *dès le commencement.*

Ici encore, c'est la grâce de Dieu qui nous devance, — avant que nous ayons pu vouloir, — qui nous marque siens, pour l'éternité et qui nous donne, dans le temps, cette mission de confiance et d'honneur, rendre témoignage à la vérité, à la sainteté, au Dieu infini dans sa toute-puissance et dans son amour. Et alors il nous gardera pour la vie éternelle, il nous préservera du mal, il nous guidera, il ne perdra aucun de ceux qui le suivront et écouteront sa voix bénie. Ainsi donc notre titre de *baptisés* nous donne droit au salut, nous ayant mis, dès le commencement, au nombre des enfants de Dieu. Pour assurer notre persévérance, notre Rédempteur nous *garde;* son enseignement, ses sacrements et son exemple sont les barrières élevées entre le mal et nous, en sorte que nous sommes des élus marqués pour la vie éternelle.

Seigneur! que vous dire dans l'élan de ma reconnaissance? je n'ai rien, je ne suis rien, je ne puis rien, je ne sais rien, et vous, vous êtes la science, la bonté, la toute-puissance; vous me donnez, vous me comblez, vous me préparez un bonheur infini; vous ne me demandez en échange que ma bonne volonté.

Aujourd'hui, si je devais paraître devant Dieu quel serait l'obstacle à ses desseins éternels sur mon âme ? Il ne faut pas qu'il demeure. Il faut éclairer ce point obscur, rectifier cette lâcheté, combattre ce mauvais penchant. Il faut me remettre sous la garde de Dieu, dans la disposition où je voudrais être quand la mort m'amènera devant Lui.

O mon Dieu! faites que je vous connaisse et que je me connaisse.

JEUDI OCTAVE DE L'ASCENSION

« Ils ne connaissent ni mon Père ni moi. » (S. Jean, XVI. 3.)

Le Seigneur nous annonce ce que nous aurons à souffrir pour lui rendre fidèlement témoignage au milieu de ceux qui ne le connaissent pas.

C'est leur excuse et aussi leur malheur, c'est notre motif de témoigner devant eux, témoins de la vérité qu'ils ignorent, de l'amour qu'ils méconnaissent, de la lumière à laquelle ils ferment les yeux, quel motif à notre zèle, quel encouragement à nos efforts !

Ayons soif de communiquer le don de Dieu, nous qui en sommes comblés !

C'est le but de notre vie : connaître, aimer et servir Dieu, le faire connaître et le faire mieux aimer.

Pour moi, qui vous connais, ô mon Dieu ! je vous conçois dans la grandeur de votre puissance ; dans la splendeur de votre vérité ; dans l'infini de votre miséricorde ; à cause de cela, Seigneur, je suis sans excuse quand je vous offense, quand je néglige votre service. Mais tout en vous connaissant, combien je vous ignore, moi qui ne suis rien, qui ne sais rien devant votre toute-puissance et votre majesté, et je trouve mon excuse dans ma faiblesse, et votre miséricorde vient me secourir.

Je vous connais assez pour savoir l'adorable pitié de votre divin Cœur. A cette pitié je m'abandonne et me consacre, afin d'obtenir la lumière pour ceux qui ne vous connaissent

pas, le pardon pour ceux qui vous connaissent et vous oublient.

Aujourd'hui, que dois-je faire pour le service du Seigneur? Souffrir en paix. Prier en silence, agir, parler, me taire? *Me voici, Seigneur, me voici pour faire votre volonté.*

VENDREDI APRÈS L'OCTAVE DE L'ASCENSION

Veni, Sancte Spiritus,
Et emitte cœlitus
Lucis tuæ radium.

(Prose de la Pentecôte.)

Venez, Esprit-Saint, envoyez du ciel les rayons de votre clarté.

Unissons-nous aux apôtres, rassemblés dans le Cénacle; attendons le Consolateur, appelons sa venue de nos désirs et de nos vœux. Pénétrons-nous du recueillement de la Vierge Marie.

Esprit-Saint, venez en nous.

Vous qui savez tout, venez nous instruire, apprenez-nous à connaître Dieu, apprenez-nous à l'aimer. Dans les ténèbres et les ignorances de notre pays d'exil, envoyez du ciel —

de ce séjour de lumière, de vérité — envoyez les rayons de votre radieuse clarté. Oh! que nous avons besoin de vous, Esprit-Saint, pour nous guider dans l'obscurité toujours croissante. Envoyez ce rayon que nous vous demandons, nous le suivrons; nous sommes égarés, perdus, dans les préjugés, les ténèbres du monde; nous prenons l'obstacle pour le secours; les biens de ce monde, que le Seigneur a rejetés, nous les cherchons comme un moyen de salut. Nos pensées sont injustes, nos jugements sont faux, nous nous attachons à l'extérieur, et les sépulcres blanchis ont été maudits. Esprit-Saint, rendez-nous le sens, la compréhension, la pratique de l'Évangile, envoyez-nous les rayons de la lumière éternelle et céleste, puisée en la vérité même.

Malgré les ténèbres dans lesquelles je me débats, j'ai cependant assez de lumière pour distinguer les préceptes de l'Évangile, des préceptes du monde. Que dois-je réformer dans ma vie pour me rapprocher de la volonté du Seigneur, pour courir au-devant de la lumière?

Dans mes actes principaux de la journée, je ferai plier le matériel et dominer le surnaturel. Je prendrai plus de souci des intérêts de mon âme que de ceux de mon corps. Je sur-

naturaliserai mes intentions. J'abandonnerai à la Providence mes besoins matériels.

Fiat voluntas tua. Adveniat regnum tuum.

VIGILE DE LA PENTECOTE

Veni, pater pauperum,
Veni dator munerum,
Veni, lumen cordium.

(Prose de la Pentecôte.)

Unissons-nous à ces supplications, à ces appels que fait entendre l'Église, pour attirer sur nos âmes les dons de l'Esprit-Saint, du Consolateur !

Ayons confiance, il est le Père des pauvres, que de titres nous avons à ses bienfaits ! nous sommes si indigents devant Dieu. Comme le pauvre bateleur qui veut attirer l'attention de la foule, nous sommes couverts d'oripeaux, qui cachent notre misère au public; mais Dieu ! ah ! montrons-nous à Lui, tels que nous sommes ! n'ayant rien, n'étant rien, ne sachant rien, ne pouvant rien. Quelle pauvreté, quelle détresse ! Père des pauvres ! vous êtes bien le mien, la pauvreté vous attire, je suis si pauvre ; dans ma folie, parfois je me crois riche ; cette

erreur ajoute à ma détresse. Venez éclairer, venez convaincre mon cœur. Venez! vous êtes le distributeur des dons, des richesses du ciel, oh! venez; j'en ai si grand besoin. Venez secourir ma misère absolue, vous qui savez tout, qui pouvez tout, qui avez tout, qui êtes tout. Venez, donnez, remplissez ce vide, ce rien qui a le sentiment de sa pauvreté, de son néant.

Venez, lumière des cœurs. Éclairez mes affections, dirigez mon dévouement, réchauffez mon zèle; donnez, donnez pour que je donne et que je donne selon vos lumières, sous votre regard.

Répétons tout le long du jour ces ardentes supplications, attirons en nous l'Esprit-Saint par la force de nos désirs, par la pureté de notre vie. Veillons à ne pas commettre la moindre faute volontaire.

Veni, Pater pauperum.

Evangile du Saint-Jour de la Pentecôte.

S. Jean, XIV, v. 23 à 31.

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Si quelqu'un m'aime il gardera ma parole et mon Père

l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons en lui notre demeure. Celui qui ne m'aime pas ne garde pas mes paroles; et la parole que vous avez entendue n'est pas de moi, mais du Père qui m'a envoyé. Je vous ai dit ces choses pendant que je demeurais avec vous, mais le Consolateur, l'Esprit-saint que mon Père vous enverra en mon nom vous enseignera toutes choses, et vous fera souvenir de tout ce que je vous ai dit. Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix, je ne vous la donne pas comme le monde la donne. Que votre cœur ne se trouble point, qu'il ne craigne point. Vous m'avez entendu dire : Je m'en vais, et je reviens à vous, si vous m'aimiez vous vous réjouiriez de ce que je m'en vais à mon Père; car mon Père est plus grand que moi. Je vous le dis maintenant avant que la chose arrive, afin que vous croyiez quand elle sera arrivée. Je ne m'entretiendrai pas plus longtemps avec vous, car voilà le prince de ce monde qui va venir, quoiqu'il n'ait aucun droit sur moi. Mais afin que le monde connaisse que j'aime mon Père et que je fais ce que mon Père m'a ordonné.

FÊTE DE LA PENTECOTE

Consolator optime,
Dulcis hospes animæ,
Dulce refrigerium.

(Prose de la Pentecôte.)

Le meilleur consolateur, le consolateur par

excellence, ami fidèle, pénétrant, discret, silencieux et doux, tel est l'Esprit divin que le Seigneur nous envoie. Tel est ce sanctificateur dont l'Église célèbre aujourd'hui la fête. Oh ! que suave est la présence de ce Consolateur intime qui parle quand tout se tait, qui console dans la solitude, habite dans l'âme abandonnée, isolée, détachée, car elle ne cherche plus que Dieu.

Qu'Il est doux cet hôte divin ! sa présence apporte le rafraîchissement et la paix. Ainsi visite-t-il la Vierge Marie au jour de la Pentecôte ; elle a été généreuse et forte, tout à Dieu ; que pouvait-Il, en cette âme confirmée en grâce, sinon augmenter et agrandir encore la pureté de ce perpétuel reflet, miroir divin des perfections du Sauveur ; mais elle avait souffert jusqu'à l'excès, nous dit l'Église, et le départ de son Fils et de son Dieu brisait son cœur ; l'Esprit-Saint fut son consolateur, l'hôte de son âme, son doux rafraîchissement.

Il est encore cela pour les âmes affamées des choses célestes, desséchées par le travail, accablées par la tristesse, celles qui ont tout donné, celles-là sentent la détresse de la solitude et de l'abandon du côté de la terre et souvent, la sécheresse et le silence du côté du ciel,

Consolator optime. Venez, venez.

Prions aujourd'hui pour les âmes désolées, demandons à l'Esprit-Saint de les visiter, de les rafraîchir. *Veni, dulce refrigerium.*

LUNDI DE LA PENTECOTE

In labore requies,
In æstu temperies,
In fletu solatium.

(Prose de la Pentecôte.)

Il n'est meilleure théologie de l'Esprit-Saint que cette hymne qui l'analyse et nous le donne. En nous disant ce qu'il est, elle nous le fait chercher, désirer et reconnaître.

Dans le labeur aride, constant, épuisant, il nous visite, et soudain, le travail est doux, un calme intime pénètre nos membres fatigués et leur rend, avec l'ardeur première, le bien-être qui accompagne le repos. Doux compagnon du travailleur, donnez-nous des forces nouvelles pour nous dépenser au service de Dieu et des âmes. Soutenez-nous, fortifiez-nous, reposez-nous, pour que nous achevions notre tâche selon le bon plaisir divin.

In æstu temperies. Dans la chaleur du jour,

l'accablement des affaires, la soif de vie, de fraîcheur, l'Esprit divin est notre abri, notre rafraîchissement ; comme une eau pure et vivifiante, Il tempère la douleur de l'exil, Il soulève le poids qui nous oppresse ; Il est l'ombre où tout s'apaise, dans la lumière qui réconforte.

In fletu solatium. Il sèche les larmes, Il en apprend la douceur et la suavité. Bienheureux ceux qui pleurent.

Il nous fait souvenir de ce que Jésus nous a dit. Le front courbé se relève, l'espérance entre dans le cœur brisé, mes larmes, mes douleurs sont le gage du bonheur qui m'attend.

Aujourd'hui, ce jour que Dieu me donne pour le servir, ce jour qui doit préparer, acheter mon éternité, sera-t-il rempli par le travail, étouffant d'embarras, assombri par les larmes ? Seigneur, je prévois, mais je ne vois pas ; d'avance, j'accepte ce jour tel que vous me le présenterez, goutte à goutte. Que votre Esprit-Saint soit mon abri, ma consolation, faites que je vive en votre présence et sous votre regard.

Veni, Sancte Spiritus.

MARDI DE LA PENTECOTE

O lux beatissima,
Reple cordis intima,
Tuorum fidelium.

(Prose de la Pentecôte.)

O Lumière bénie, bienheureuse lumière qui remplit, qui comble, qui satisfait, qui suffit au vide immense, à la soif infinie de nos cœurs, lumière qui donne la béatitude à l'âme fidèle. Heureuse l'âme qui traversera la terre sans s'y attacher et sans s'arrêter aux fascinations de l'erreur et du mirage. Bien heureuse, mille fois heureuse, celle qui est remplie, baignée de lumière, de vérité, mille fois heureuse l'âme fidèle qui se laisse guider par ces rayons surnaturels et divins ; que les choses de ce monde s'amoindrissent et se perdent à cette clarté souveraine !

Dieu seul, sa gloire, l'accomplissement de sa volonté, le zèle pour les âmes, ce qui est pour le bien de tous, dans la famille d'abord, puis, au dehors, faire le bien, passer, en laissant un sillon de bonnes paroles et de bonnes actions, le reste ? accessoire.

O lumière bénie et bienheureuse ! entrez dans mon âme trompée par l'esprit du monde

et ses clartés factices. O lumière ! éclairez les replis de mon cœur, pénétrez partout, renouvelez tout, inspirez toutes mes pensées, toutes mes paroles et tous mes actes.

Aujourd'hui, je veux exposer mon âme aux rayons surnaturels de cette lumière divine. Je me demanderai avant mes principales actions, sont-elles inspirées, dirigées, voulues par l'Esprit divin ? jugeons-les à sa clarté.

O lux beatissima, veni, veni.

MERCREDI DE LA PENTECOTE

Sine tuo numine,
Nihil est in homine,
Nihil est innoxium.

(Prose de la Pentecôte.)

Sans votre puissance divine, sans votre secours, sans vous, ô divin artisan de la sanctification de nos âmes, sans vous, il n'y a rien dans l'homme, il n'y a que le néant et le péché ! rien qui puisse attirer le regard de Dieu, rien qui puisse fléchir son courroux, rien, mais, ô Seigneur, si votre toute-puissance s'exerce sur le néant coupable, vous opérez une seconde création ; ainsi que la

terre émergeant du limon des eaux, l'âme se dégage de tout ce qui l'entraîne et l'enchaîne en bas, elle se soulève au-dessus de sa misère, elle se purifie aux rayons de votre douce clarté.

Sans vous, rien, rien, que les ténèbres, l'ignorance et le péché.

Avec vous, l'espérance, le pardon, et la paix.

Mettons dans notre vie, dans l'intime de notre piété, la dévotion à l'Esprit-Saint *sans lequel*, rien en nous, rien n'est innocent et avec lequel tout rentre dans l'ordre.

Prenons la résolution, chaque matin, par une invocation spéciale, de mettre notre âme sous sa royale dépendance, afin que nos pensées, nos paroles et nos actes soient le fruit de ses divines et purifiantes inspirations.

Veni, Pater pauperum.

JEUDI DE LA PENTECOTE

Lava quod est sordidum,
Riga quod est aridum,
Sana quod est saucium.

(Prose de la Pentecôte.)

Continuons de crier à l'Esprit-Saint cette

admirable supplication, elle dit si bien ce qu'Il est et ce que nous sommes.

Sordides, couverts d'un luxe d'emprunt d'autant plus misérable ; tels les pauvres, revêtus de vêtements rejetés par le riche, leur prétention ajoute à leur détresse et l'accentue, ils sont au-dessous de leur état de pauvres, ils sont ridicules.

Ames *sordides*, en quête de vanité, de satisfactions illusoires, et n'ayant rien de ce qui les fait grandir devant Dieu.

Purifiez, Esprit-Saint, purifiez ce qui est en moi souillé, factice, faux et corrompu, donnez-moi la soumission, l'abandon, la résignation au bon plaisir de Dieu, Maître absolu de toutes choses.

Aride, sèche, impuissante et stérile, dans la prière et l'effort pour le service de Dieu, seul but de mon existence, telle est mon âme ; Esprit-Saint, arrosez, baignez cette aridité pour que le bien germe enfin de cette terre trop longtemps desséchée.

Malade. Oh ! si malade, des suites du péché, du contact du monde, de mes entraînements vers ce qui est facile et commode ; faible, ignorante, telle est mon âme ! Esprit divin, guérissez-la, afin que saine, vivifiée, forte, elle

dédaigne tout ce qui passe, et produise des fruits de bonté, de charité, de paix.

Aujourd'hui, en quoi puis-je détruire l'amour-propre, la vanité, la poursuite de la bagatelle ? que puis-je retrancher ? pauvre petit effort qui témoignera de ma bonne volonté à me transformer au souffle de l'Esprit-Saint. *Lava quod est sordidum.*

VENDREDI DE LA PENTECOTE

Flecte quod est rigidum,
Fove quod est frigidum,
Rege quod est devium.

(Prose de la Pentecôte.)

Tout-puissant moteur et sanctificateur, souffle impérieux, Maître Souverain, ah ! faites en moi ce qui doit être fait pour que mon âme soit recréée, renouvelée, refaite à l'image de Dieu.

Fléchissez, courbez, abaissez, assouplissez cette barre d'orgueil qui est en moi l'obstacle suprême, car Dieu se détourne des superbes, il les renvoie les mains vides. Fléchissez, brisez, s'il le faut, Esprit-Saint. Esprit tout-puissant, donnez-moi l'humilité, l'oubli de

moi, le détachement des préjugés, de l'opinion, de l'estime. *Flecte quod est rigidum. Fove quod est frigidum.*

Donnez-moi un cœur généreux et tendre, réchauffez par votre souffle ardent les glaces de l'égoïsme, et l'indifférence, pour les douleurs d'autrui, fera place au dévouement, à la charité.

Rege quod est devium. Redressez, rectifiez ce qui dévie, ce qui s'égare. Oh ! que de choses ne sont pas dans l'ordre, que d'importance donnée à l'accessoire, tandis que *l'unum necessarium* devient l'accessoire. Mes préoccupations, mes pensées, mes affections, mes désirs, oh ! que tout cela a besoin d'être remis dans la voie de la raison éclairée par la foi.

Fléchissez notre raideur,
Réchauffez notre froideur,
Réglez notre indépendance.

Aujourd'hui, sous la lumière du Saint-Esprit, quelle résistance ai-je à vaincre ? résistance de mon orgueil, de ma vanité ? quel acte de charité dois-je accomplir ? Par quel moyen puis-je régler de plus près l'orientation de ma vie pour que tout y soit dans l'ordre, droit sous le regard de Dieu ?

Flecte, Fove, Rege, Veni Sancte Spiritus.

SAMEDI DE LA PENTECOTE

Da tuis fidelibus
In te confidentibus
Sacrum septenarium.
Da virtutis meritum,
Da salutis exitum,
Da perenne gaudium.

(Prose de la Pentecôte.)

A vos fidèles, à ceux qui se confient en vous, Esprit d'amour et de bonté, donnez les sept dons : La Sagesse et l'Intelligence, le Conseil et la Force, la Science, la Piété et la Crainte de Dieu.

A ceux qui se confient en votre direction, qui appellent votre secours et suivent vos inspirations, Esprit divin, donnez les mérites de la vertu, car vous seul pouvez donner à l'âme l'esprit surnaturel qui rend la vertu agréable à Dieu, méritoire à ses yeux. Donnez-leur le salut, la grâce, la paix ; quand nous sortirons de ce monde, donnez les joies éternelles à nos âmes qui se confient en vous pour le temps et pour l'éternité.

Donnez, donnez, *veni dator munerum*, et puisque vous donnez en raison de notre confiance et de notre abandon, je me livre à

votre souveraine influence : *Veni, Sancte Spiritus !*

N'oublions pas que le recueillement est indispensable pour entendre la voix, le souffle du Saint-Esprit ; éloignons de notre vie toute agitation stérile. Souvent, dans la journée, remettons-nous en la présence de Dieu ; dans toutes nos hésitations, parfois si troublantes, invoquons l'Esprit-Saint.

Da tuis fidelibus, in te confitentibus, Sacrum septenarium.

Amen. Alleluia.

Evangile de la Fête de la Sainte Trinité.

S. Mathieu, XXVIII, v. 18 à 20

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre : Allez donc, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, et leur apprenant à observer toutes les choses que je vous ai commandées. Et voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles.

DIMANCHE DE LA SAINTE TRINITÉ

« Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit. » (Liturgie.)

Mystère adorable offert à notre foi. Mystère dont nous avons toutes les données et dont nous ne pouvons pénétrer les profondeurs : quoi de plus raisonnable ? L'union de notre âme et de notre corps, le règne de notre volonté qui s'impose à l'une et à l'autre sont des problèmes sur lesquels s'exercent, depuis des milliers d'années, les intelligences les plus brillantes et les plus éclairées, et les problèmes sont encore sans solution, et cependant, l'objet de l'étude, c'est nous-mêmes.

Qu'y a-t-il donc de surprenant à ce que la nature, l'union de trois Personnes en un seul Dieu, échappe à notre analyse et soit au-dessus de notre raison ?

Dieu, Créateur et Père, nous apparaît dans les richesses et les splendeurs de l'univers. Dieu, Rédempteur et Fils, éternellement engendré par le Père, nous apparaît dans la crèche, sur la croix, dans la sainte Eucharistie. Dieu, Sanctificateur, Esprit-Saint qui procède du Père et du Fils, les unit dans un éternel mouvement d'amour, nous apparaît dans les

inspirations de la grâce, dans les lumières soudaines, dans les consolations qui nous portent à mieux aimer et à servir Dieu.

Trinité adorable, je me prosterne et m'anéantis devant votre grandeur ; que pendant ce jour, toutes mes pensées, mes paroles et mes actes, que toutes les palpitations de mon cœur soient comme autant de grains d'encens, d'actes d'adoration, de soumission, d'anéantissement devant votre souveraine Majesté.

Gloria Patri.

LUNDI APRÈS LA TRINITÉ

« Allez... enseignez toutes les nations, baptisez-les, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. » (S. Math., XXVIII, 19.)

Écoutons les derniers conseils, les derniers ordres, les dernières volontés du Dieu descendu parmi nous. O Trinité adorable ! au nom de laquelle nous devons toujours agir, je me prosterne et m'anéantis devant vous. Mystère insondable et nécessaire. O Dieu ! Majesté souveraine, vous ne pouvez être plusieurs ! O Dieu ! bonté, expansion, charité, vous ne pouvez être seul !

Allez, enseignez. La gloire de Dieu, son amour et son service sont entre nos mains. Quelle grandeur! Il daigne se servir de nous! Il nous associe à cette œuvre essentiellement divine, le salut des âmes. Qu'est-ce qui nous retient ? Qui nous empêche de partir sous cette injonction formelle : Allez. Sortez de vous-même, de vos petits intérêts matériels, de vos mesquineries, de vos bagatelles d'amour-propre et de susceptibilités. Allez au large! Allez à ceux qui souffrent, à ceux qui ignorent, à ceux qui vous appellent. *Allez*, aux vôtres d'abord, dans la distribution de la lumière et de la consolation. Enseignez la bonté, la charité, le dévouement, l'oubli de vous-même et cela, non pas seul, non pas pour vous, non pas pour attirer à vous, mais pour le service et au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

Aujourd'hui, où dois-je, où puis-je *aller*. C'est-à-dire, faire du bien, en me quittant moi même.

O Trinité sainte! je veux agir sous votre regard, en votre divine présence, et je vous demande d'agir uniquement pour accomplir votre volonté et réaliser vos desseins éternels.

Gloria Patri, et Filio, et Spiritui Sancto!

MARDI APRÈS LA TRINITÉ

« Voici que je suis avec vous, toujours. » (S. Math., XXVIII, 20.)

Ah ! que cette parole est rassurante pour nous tous, pauvres ignorants qui devons enseigner, pauvres aveugles qui devons éclairer, pauvres mendiants qui devons donner. Allez, allez, je suis avec vous.

Seigneur ! que craindrais-je ? j'irai, je parlerai, j'enseignerai, moi qui ne sais rien ; qui ne puis rien, qui n'ai rien ; je suis sans crainte, vous êtes avec moi. Je suis votre instrument, votre chose, votre voix ; je me mets entre vos mains, servez-vous de moi, Seigneur ! je sais que vous rectifierez mes erreurs, que vous redresserez mes pas. Je travaille pour vous, avec l'imperfection, l'incohérence de ma misérable nature et je sais que vous vous contentez de ma bonne volonté, de mon effort.

Seigneur ! je suis à vous, je me donne, je m'abandonne. *Suscipe,* recevez et employez toutes mes facultés, tout ce que vous m'avez donné, employez-le selon votre bon plaisir. Ma gloire, mon honneur, c'est de vous servir volontairement et librement par le choix de mon cœur.

Aujourd'hui que puis-je faire pour le service de Dieu? y a-t-il un effort de sanctification, de purification, pour mon âme ou pour d'autres âmes, qui me soit spécialement demandé par Celui qui est avec moi, près de moi. En tout cas, cette journée je la passerai calme et actif sous son divin regard, en lui offrant tous mes actes.

Restez avec nous, Seigneur, il se fait tard!

MERCREDI APRÈS LA TRINITÉ

« Je suis avec vous, tous les jours. » (S. Math., XXVIII, 20.)

Adorons, remercions le Seigneur qui nous donne une pareille assurance. Que craindrai-je?

En quelque lieu que je sois, tous les jours, dans la solitude du désert, quand j'appelle et que le silence répond seul à ma voix, Il est avec moi!

Dans les anxiétés de la tempête, quand tout se brise autour de moi, que le tourbillon, le fracas des choses extérieures jettent le trouble, la peine dans mon âme et que je crie dans l'épouvante : « Seigneur! sauvez-moi! » Jésus semble dormir, mais Il est avec moi.

Dans les ténèbres de la nuit, quand je ne sais ni où je vais, ni où je suis; quand le douloureux problème se pose devant mon esprit triste et inquiet : « Suis-je vraiment à Dieu? suis-je dans la voie qu'il faut suivre? Est-ce que je donne toute ma mesure? » Il est là, Lui, la Lumière du monde. Il veut que je lui abandonne tout souci de moi-même, et pour le temps et pour l'éternité.

Dans les rayonnements de la foi, comme au Thabor; dans les craintes et les ennuis de l'angoisse, comme à Gethsémani; dans les douleurs du Calvaire ou les triomphes de la résurrection, Il est avec moi, toujours et Il me dit chaque jour. « Allez, enseignez ». Point d'excuse, point d'arrêt, point d'inquiétude, puisque le Maître est là!

Aujourd'hui, que dois-je faire pour soulever le poids de moi-même, ce poids qui m'entraîne quand je dois accomplir les ordres du Seigneur, me dévouer, me donner, me dépenser pour le bien des autres? Que ferai-je, aujourd'hui, pour le service de Dieu?

Demeurez avec moi, Seigneur!

Evangile de la Fête du Saint-Sacrement.

S. Jean, VI.

En ce temps-là, Jésus dit aux Juifs assemblés autour de lui : Ma chair est véritablement une nourriture et mon sang est véritablement un breuvage. Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang demeure en moi, et moi en lui. Comme le Père qui est vivant, m'a envoyé, et comme je vis par le Père, de même celui qui me mange vivra aussi par moi. C'est ici le Pain qui est descendu du ciel. Il n'en est pas de ce pain comme de la manne; vos pères ont mangé de la manne, et ils sont morts; mais celui qui mange de ce pain vivra éternellement.

FÊTE-DIEU

« Ceci est mon corps ; ceci est mon sang. » (S. Marc, XIV, 22 et 24.)

Voici l'accomplissement de la promesse. Il est avec nous, toujours ; non seulement par sa grâce, ses inspirations, sa présence surnaturelle et divine, mais Il est au milieu de nous, toujours, réellement et substantiellement, caché, voilé sous les espèces du sacrement, vivant dans nos tabernacles et nos temples ; pénétrant

dans nos cœurs, nous nourrissant et nous transfigurant, ô Dieu ! que craindrais-je ?

Quelle que soit la route, je sais que vous êtes avec moi. Quelles que soient les épreuves du dehors ou du dedans, je sais que vous êtes dans votre Église, que vous l'animez de votre souffle et la soutenez de votre force divine. Je sais que ce qui vous retient parmi nous, c'est l'amour ; et je voudrais que notre reconnaissance fît des merveilles pour vous honorer et vous glorifier aujourd'hui.

Ils sont peu nombreux, les asiles où l'on vous permet de sortir, ô royal Prisonnier, pour recevoir l'hommage de notre amour et de nos adorations. Signe de persécution. Il en sera ainsi dans l'Église toujours, vous l'avez prédit. Toujours combattu, toujours discuté, toujours chassé, toujours haï, toujours présent, toujours vainqueur, toujours adoré, toujours aimé : ainsi s'accomplit chaque jour votre promesse, ô mon Dieu ! Nous ne craignons pas, vous avez vaincu le monde ; nous serons à jamais parmi ceux qui vous aiment, vous adorent, vous consacrent tout ce qu'ils ont et voudraient donner leur vie dans un acte de foi en votre Eucharistie, de confiance et d'amour en votre divin Cœur.

Aujourd'hui, adorons avec plus de ferveur Jésus-Christ présent dans l'adorable Eucharistie.

Adoro te devote latens Deitas !

VENDREDI APRÈS LA FÊTE-DIEU

PRÉSENCE RÉELLE — EUCHARISTIE

Un Dieu reste avec nous, toujours ; que cette pensée nous doit être réconfortante. Eucharistie ! fête de la toute-puissance et de l'amour. Fête du Cœur de Jésus qui donne tout à ceux qu'Il aime.

Je suis avec vous toujours. Promesse divine et royale. Il peut tout, Il nous aime, Il se donne tout à nous. Mystère de l'amour d'un Dieu ! qui le peut comprendre ? Qui oserait le croire ? Mais la Crèche et la Croix nous en donnent l'assurance et nous amènent convaincus et ravis aux pieds du Tabernacle, où s'achève l'œuvre de l'amour divin : « Qu'ils soient un, comme nous sommes un. Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en Lui. » Ah ! Seigneur, vous tenez divinement vos promesses.

Qui nous fera comprendre les mystères de la charité et de l'amour divins?

Qui nous donnera l'intelligence de la force que nous pouvons puiser dans votre présence avec nous. Comment profitons-nous de la sainte Eucharistie?

Sacrifice auquel nous devons nous unir pour réparer et expier nos innombrables infidélités.

Nourriture que nous devons prendre avec un respect souverain, pour ne pas tomber en défaillance.

Présence divine que nous devons reconnaître et visiter avec un amour fidèle et généreux.

Mon Dieu! je vous offre mes peines, mes ennuis, mes fatigues, mes souffrances de ce jour; je les unis au sacrifice divin sans cesse renouvelé sur l'autel et je vous demande pardon pour moi et pour tous mes frères pécheurs.

Ayez pitié, Seigneur, ayez pitié, au nom de Jésus, notre Sauveur et notre Ami.

SAMEDI APRÈS LA FÊTE-DIEU

« Je suis le Pain de vie. Celui qui vient à moi n'aura plus faim, celui qui croit en moi n'aura plus soif. » (S. Jean, VI, 35.)

Pauvres affamés! pauvres altérés! comme

nous avons faim de vérité, de force, de vie ; soif de tendresse, de dévouement, d'amour.

Allons donc à Lui, Le Pain de vie.

Pain sacré, Chair divine, Dieu avec nous, en nous. Il nous refait de sa substance, il transfigure notre faiblesse et notre infirmité. Dieu se faisant nourriture, pour rassasier ce grain de poussière, avide d'infini, qui est ma nature humaine, corps et âme. Mystère ! C'est ainsi qu'un Dieu aime et quand il aime et remplit un pauvre cœur altéré, tout est consommé, c'est le dernier mot de la puissance et de l'amour. L'exilé, l'affamé, n'a plus faim, n'a plus soif. Il a le pain de vie.

Assimilation sacrée ! ici, c'est notre nature qui disparaît dans la force divine, c'est Dieu qui règne et consume tout ce qui n'est pas Lui.

O Pain de vie ! je vous adore, je vous désire. Venez rassasier la faim qui me dévore. Venez vers mon néant, venez le détacher des poussières du monde, venez lui donner le goût, l'attrait, la satiété de l'infini. Venez ! puisque j'ai cet attrait divin, puisque je meurs de faim et de soif, quand vous n'êtes pas là, pour me rassasier.

Aujourd'hui, faisons une visite au Saint

Sacrement plus longue que de coutume et préparons-nous avec soin à la Communion de demain.

O res mirabilis ! manducat Dominum pauper servus et humilis.

Evangile du deuxiéme Dimanche après la Pentecôte.

S. Luc, XIV, v. 16 à 24.

En ce temps-là, Jésus dit à un de ceux qui étaient à table avec lui dans la maison d'un des principaux pharisiens : Un homme prépara un grand festin auquel il invita beaucoup de monde, et, à l'heure du repas, il envoya son serviteur dire à ceux qui étaient invités de venir parce que tout était prêt. Mais tous, comme de concert, se mirent à s'excuser. Le premier dit : J'ai acheté une maison de campagne, il faut que j'aille la voir, je vous prie de m'excuser. Un second dit : J'ai acheté cinq paires de bœufs, et je vais en faire l'essai, je vous prie de m'excuser. Un autre dit : Je viens de me marier, je ne puis y aller. Le serviteur étant revenu, rapporta tout ceci à son maître. Alors le père de famille, tout en colère, dit à son serviteur : Allez sur-le-champ dans les places et dans les rues de la ville, et amenez ici les pauvres, les infirmes, les aveugles et les boiteux. Seigneur, dit le serviteur, j'ai fait ce que vous m'avez ordonné, il y a encore de la place. Le maître lui dit : Allez dans les chemins et le long des haies, et pressez les gens

d'entrer, afin que ma maison se remplisse; car je vous déclare que nul de ceux que j'avais invités ne prendra part à mon festin.

DIMANCHE DE LA FÊTE-DIEU

« Le pain que je donnerai c'est ma chair livrée pour le salut du monde. » (S. Jean, VI. 52.)

Ave verum, Corpus natum de Maria Virgine.

O consolation admirable de notre foi! A peine les mystères adorables de la vie de Notre-Seigneur sont-ils parcourus, à peine les radieuses fêtes de l'Ascension et de la Pentecôte ont-elles jeté leurs dernières clartés, lorsque, tristes, nous regardons vers le ciel, nous demandant quand reviendra vers nous ce Sauveur, la voix de l'Église nous appelle avec plus d'instances au Tabernacle divin qui contient réellement et en vérité le Corps, le Sang, l'Ame et la Divinité du Maître que nous appelons.

Ave verum. Il a tenu sa promesse, nous ne sommes plus orphelins. Il est avec nous, toujours, toujours. Et Il insiste pour que nous ne nous y trompions pas. L'hostie consacrée n'est pas une apparence, un souvenir. « C'est ma chair, dit-il, livrée pour le salut du monde. »

C'est donc mon Jésus livré, trahi, renié, insulté, flagellé, crucifié, c'est cette victime qui vient en moi, qui paie pour moi, qui me purifie, qui me nourrit, qui est mienne. O Dieu, infiniment saint et juste, qui punissez le péché par de si terribles châtiments, regardez l'holocauste divin; mon âme est toute baignée, toute purifiée, toute divinisée; je suis la conquête et la victoire de votre Christ. Il est venu en moi, j'ai sa promesse, je vivrai éternellement.

Remercions, jouissons de ce bonheur, d'être les rachetés de Jésus ; que notre Communion dure tout le long du jour par le recueillement et la reconnaissance.

Il m'a aimé et il s'est livré pour moi. Je suis à Lui pour toujours!

LUNDI
DANS L'OCTAVE DE LA FÊTE-DIEU

« Ceci est mon corps, livré, ceci est mon sang, répandu pour effacer les péchés du monde. » (S. Luc, XXII, 9; S. Math., XXVI, 28.)

Ceci est. Quelle affirmation sur les lèvres divines! Est-il rien de plus clair, de plus formel. *Ceci*, ce que vous voyez, ce que je vous montre, c'est mon corps, livré, celui-là

même qui a été déchiré par la flagellation, brisé par les chutes sur le chemin du Calvaire, cloué sur le bois de la croix; victime de salut et d'espérance, il est ressuscité, il est glorifié; *ceci* est mon corps. Hostie sainte et pure déposée sur mes lèvres, *Ceci* est le corps du Seigneur Jésus! Ceci est son sang répandu.

Une seule goutte de ce sang suffit pour racheter un monde et cette richesse infinie de réparation, d'expiation, de rédemption, elle est mienne. Agneau de Dieu qui effacez les péchés du monde! vous venez en moi, source purifiante, sang divin, vous couvrez mon âme, que craindrai-je?

Celui qui mange ma chair et boit mon sang vivra éternellement. Vivre de la vraie vie, vivre de la vérité, de la confiance, de la sécurité dans l'amour et la connaissance de Dieu! vivre! C'est le Seigneur qui me le promet, il me garde pour la vie éternelle.

Mon Dieu! je crois à votre parole et il me serait doux de donner ma vie pour le mystère eucharistique, gage suprême de votre divin Cœur à notre misérable humanité. Que ma vie et ma mort soient un acte de foi en votre Sacrement! *Ceci est.*

Je crois, Seigneur, aidez mon incrédulité.

MARDI
DANS L'OCTAVE DE LA FÊTE-DIEU

« Je suis le pain de vie. »

Chacune de ces paroles est esprit et vie. « Je suis le pain de vie. »

A notre époque on ne parle que de vie « la peur de vivre, la joie de vivre, l'expansion de la vie, faire de la vie, animer enfin et donner toute sa mesure d'effort, pour que le rayonnement de la vie embellisse toute chose, » c'est un fond sur lequel penseurs et philosophes aiment à broder. Or, il y a deux mille ans le Seigneur a dit : « Je suis le pain de *vie*. Le froment des élus. »

Nourriture qui soutient, fortifie, *vivifie* de telle façon que tous les éléments desquels émane le rayonnement de la vie se développent et croissent en l'âme nourrie de ce pain. Bonté, générosité, don de soi, dévouement, expansion du bien sous toutes ses formes : tels sont les fruits de l'esprit de vie que nous donne le pain sacré qui jette en nous les germes de l'immortalité. C'est la vie, la vie éternelle dont nous recevons le gage au milieu des ombres mêmes de la mort. Auteur

de la vie, Maître de la mort, venez à moi! venez réveiller, refaire, vivifier ma nature tombée.

Venez, vérité éternelle, bonté infinie, ô pain des forts!

Donnez-moi le sens de la vie, le secret de l'employer selon votre volonté.

Aujourd'hui, que puis-je faire pour donner la vie, l'espérance, le courage, à ceux qui m'entourent, à ceux qui souffrent? que puis-je faire pour donner un peu de joie? un peu de consolation? pour répandre la vie, que le pain sacré a développée en moi?

Panis angelicus, tu nobis miserere.

MERCREDI
DANS L'OCTAVE DE LA FÊTE-DIEU

« Je suis le Pain de vie, descendu du ciel pour donner la vie au monde. » (S. Jean, VI, 48, 50, 52.)

Adorons le Seigneur Jésus nous affirmant ce qu'Il est, ce qu'Il est venu faire dans le mystère d'amour que nous fêtons pendant cette octave.

Que pouvait-Il faire, qu'Il n'ait pas fait dans sa toute-puissance rédemptrice?

Venu du ciel sous les traits de l'un de nous.

Petit enfant dans la crèche de Bethléem; silencieux ouvrier, dans l'atelier de Nazareth, nous enseignant et nous donnant le plus magnifique exemple de dédain pour ce qui est d'en bas; d'ardeur surnaturelle pour ce qui est d'en haut!

Ce ne fut pas assez. Il voulut souffrir dans l'opprobre, mourir sur le gibet des esclaves, nous donner tout son sang. Et quand il fut couché, comme nous dans le silence, la solitude et l'obscurité du tombeau, ce ne fut pas encore assez, l'amour n'avait pas dit son dernier mot.

O Dieu! vous vouliez que votre cœur battît près du nôtre, que votre âme s'unît à la nôtre pour communiquer la vie, votre vie, à notre misérable existence, et toujours, au travers des siècles, vous purifiez, vous rachetez, vous vivifiez. Pain descendu du ciel. Nourriture des Anges, Vie, vie éternelle circulant en nos âmes et les gardant pour le banquet céleste.

Mon Dieu! je vous adore, je vous bénis, je vous aime! Je veux que tous les battements de mon cœur vous disent mon amour et ma reconnaissance : « *Gardez mon âme pour la vie éternelle!* »

JEUDI
DE L'OCTAVE DE LA FÊTE-DIEU

Adoro te devote, latens Deitas. (Liturgie.)

Terminons cette octave par un acte d'adoration et de foi en la présence du Dieu caché, habitant au milieu de nous. Dieu inconnu. Dieu méconnu. Dieu à jamais adoré, servi, aimé! Dieu haï! je vous adore, Dieu caché, je vous découvre. Pain des Anges! Pain de Vie! Pain et force du voyageur!

O mystère! la vie apparente, entraînante, tourbillon de folie, de bruit, qui nous prend dans sa ronde échevelée, n'est rien qu'une agitation stérile, sans but et sans valeur.

La vie, la vraie vie de l'âme et du cœur, elle est dans ce tabernacle obscur, où repose une Hostie consacrée, une Victime palpitante, dans le silence et l'abandon; un Dieu. Ceux qui viennent à lui puisent en lui les vraies forces, la vraie vie : générosité, dévouement, oubli de soi, service de Dieu pour lequel nous sommes en ce monde; esprit de vérité et de paix qui nous achemine vers notre fin, lumière et gardien de nos âmes : le Dieu caché est tout cela.

Et comme pour affirmer sa présence dans

nos tabernacles, il y souffre persécution. Il y est insulté, profané, haï, il y a des Judas qui le trahissent, il y a des ennemis qui s'en emparent et le profanent. O Dieu caché je vous adore! leur haine révèle votre présence. L'amour de vos fidèles, leur transfiguration, leur transformation, vous révèlent également. *Adoro te devote, latens Deitas!*

Aujourd'hui que chaque battement de mon cœur vous dise : je crois, j'adore, j'aime; que ma visite au tabernacle divin soit plus longue, plus intime, plus recueillie. *Adoro te devote, latens Deitas.*

FÊTE DU SACRÉ-CŒUR

« Venez tous à moi! » (S. Math., II, 28.)

Écoutons cet appel du plus généreux, du plus tendre des cœurs. Qui peut, s'il n'est Dieu lui-même, prononcer un tel appel, quelle puissance et quelle bonté! « Venez tous à moi et je vous releverai, je vous referai, je vous consolerai. Venez! » Pénétrons dans les profondeurs de cet abîme d'amour : le Cœur de Jésus! Apprenons à cette école, la générosité, le dévouement, l'oubli total de

nous-mêmes! la pratique de l'abnégation et du sacrifice, le zèle pour le salut de nos frères.

Fête du Sacré-Cœur! fête de la bonté, de la charité, de l'amour, de la piété, de la miséricorde et du pardon. Les purs, les fidèles, les intimes la célèbrent dans la joie de leur innocence ; c'est ce Cœur adorable qui les a conquis à jamais! Les coupables, les pécheurs, les repentants, les pardonnés, la célèbrent dans la paix de leur reconnaissance; la miséricorde de ce divin Cœur les a poursuivis et sauvés!

Fête du Cœur le plus tendre, le plus délicat, le plus dévoué, le plus fidèle! que nos pauvres et misérables cœurs ont donc à apprendre, à se former, en se rapprochant de ce foyer de sainteté, de pureté, d'indulgence infinie.

Aujourd'hui, honorons le Cœur de Jésus par une bonté qui s'épanchera sur tous ceux qui nous entourent. Cherchons quelle occasion nous aurons de l'exprimer; précisons-en l'action, et agissons ainsi pour honorer le Sacré-Cœur.

Cœur de Jésus, océan de bonté, ayez pitié de nous!

SAMEDI
DE L'OCTAVE DU SACRÉ-CŒUR

LA COMMUNION

Recueillons-nous dans la méditation de ce mystère si lumineux et si doux.

Le crucifix nous dit éloquemment le mystère incompréhensible de l'amour de Dieu pour l'homme. Il nous faut admettre ce fait inouï. Le rêve de l'amour c'est de donner tout, c'est de donner sa vie pour l'être aimé; et, afin que nous ne nous y trompions pas, le Seigneur, qui pouvait nous sauver d'un signe, d'une larme, d'une goutte de sang, a voulu mourir, épuisé de sang et de larmes, pour nous donner toute sa vie et tout son cœur. Quand un homme a aimé à ce point, il a dit le dernier mot de l'amour.

Ce n'est point assez pour Dieu, car, Lui, met sa toute-puissance au service de son amour. Là où nos tendresses désolées restent impuissantes, Il agit. La mère peut, dans la première enfance, nourrir de sa substance le petit être qui lui doit la vie, et ce délicieux effet de l'amour, nourrir, donner de soi, pour fortifier, élever, guérir, Dieu, plus tendre

qu'une mère, veut le produire, tout le long de notre course ici-bas. Il le veut, et Il peut tout ce qu'Il veut. Nourriture divine, Dieu se donnant à ses pauvres créatures blessées, pour les guérir, les nourrir et les consoler. Telle est l'Eucharistie. Telle est la Communion. Mystère d'amour que l'amour comprend et pénètre.

Adorons cet amour infini. Réjouissons-nous aussi, car c'est notre Sauveur qui vient à nous. Il nous marque, il nous *garde* pour la vie éternelle. Passons cette journée dans le recueillement et la reconnaissance.

Seigneur, je ne suis pas digne. Pardon. Merci. Loué soit à jamais Jésus-Christ au Très Saint-Sacrement de l'autel.

Evangile du troisième Dimanche après la Pentecôte.

S. Luc, XV, v. 1 à 10.

En ce temps-là les publicains et les pécheurs s'approchaient de Jésus pour l'écouter, et les pharisiens et les scribes en murmuraient disant : Quoi! cet homme reçoit les pécheurs et mange avec eux! Et Jésus leur proposa cette parabole : Quel est l'homme d'entre vous qui, ayant cent brebis, et en ayant perdu une, ne laisse les

quatre-vingt-dix-neuf autres dans le désert pour s'en aller après celle qu'il a perdue jusqu'à ce qu'il la trouve. Et, lorsqu'il l'a trouvée il la met sur ses épaules avec joie, et, étant retourné en sa maison, il appelle ses amis, ses voisins, et leur dit : Réjouissez-vous avec moi, parce que j'ai trouvé ma brebis qui était perdue. Je vous dis de même qu'il y aura plus de joie dans le ciel pour un seul pécheur qui fait pénitence que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence, ou quelle est la femme qui ayant dix drachmes et en ayant perdu une, n'allume sa lampe, et balayant sa maison ne la cherche avec grand soin jusqu'à ce qu'elle la trouve? Et, l'ayant trouvée, elle appelle ses amies et ses voisines et leur dit : Réjouissez-vous avec moi parce que j'ai retrouvé la drachme que j'avais perdue. Je vous dis de même que c'est une joie parmi les Anges de Dieu lorsqu'un seul pécheur fait pénitence.

III• DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

« Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui. » (S. Jean, VI, 57.)

Communion ! ne plus faire qu'un avec l'être aimé. Lui donner sa vie et, s'il se pouvait, le nourrir, le fortifier, le guérir, en lui donnant tout soi-même : rêve insensé de nos affections terrestres si bornées, si fragiles, si impuissantes.

Réalité de l'amour divin dans la sainte Eucharistie. L'âme du Seigneur transforme et vivifie la mienne. Son cœur ranime mon cœur. Sa grâce relève ma faiblesse. Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi! Qu'elle est forte la parole de l'Apôtre ! Rien ne résume mieux l'effet de la Communion ; aucune parole humaine ne peut être plus éloquente. Ce n'est plus moi, c'est Lui !

Communion ! douceur, repos, sécurité, celui qui se livre à moi, c'est le Tout-Puissant, le souverain Seigneur, c'est le Père aussi, le Sauveur, l'ami divin, le bon pasteur. C'est lui qui me jugera, lui qui a voulu me nourrir. La mère qui a nourri son enfant le peut-elle condamner, rejeter à jamais !

O Cœur de l'ami le plus tendre et le plus fidèle, je m'abandonne à vous et, avec moi, je vous confie et vous abandonne tous ceux qui me sont chers. Ils sont vôtres, gardez-les pour le temps et pour l'éternité. Je vous adore caché sous l'Hostie, je vous adore enseveli dans mon misérable cœur, jusque-là vous pouvez descendre, ô charité de mon Sauveur.

Cœur de Jésus, salut de ceux qui espèrent en vous, ayez pitié de nous.

III^e LUNDI APRÈS LA PENTECOTE

« Il demeure en moi et moi en lui. » (S. Jean, VI, 57.)

Le chrétien qui comprend et goûte l'Eucharistie, qui communie avec respect et amour doit être le Tabernacle du Seigneur. Il doit être le calice, le ciboire, l'ostensoir, vases sacrés qui gardent le Seigneur sous la forme et l'apparence qu'il a choisies dans son sacrement. Nous devons, nous aussi, le garder, le donner, le montrer.

Le garder, avec tout le respect qui convient à sa divine présence, chasser loin de nous tout ce qui peut lui déplaire; mettre tous nos soins, toute notre délicatesse à ce qu'il soit vraiment honoré, Hôte divin, dans le pauvre cœur qu'il a choisi comme asile. Quelle vigilance sur nous-même pour que rien ne l'en éloigne.

Le donner. Que nos paroles et nos actes attirent au Seigneur, le révèlent et le donnent à ceux qui nous entourent. Après avoir tout reçu de Lui, penchons-nous, dévouons-nous, faisons-nous tout à tous, pour gagner à son amour ceux qui l'oublient ou ceux qui l'ignorent.

Le montrer. Et si nous ne pouvons le donner, si l'effort pour parler de Lui, le faire connaître, nous est interdit, qu'Il resplendisse, dans toute notre vie, commandant le respect par la pureté, l'utilité, la sainteté de nos jours.

O Dieu caché, enseveli dans mon âme par la Sainte Communion, obtenez-moi la grâce de vous garder fidèlement, de vous donner généreusement, de vous montrer loyalement, sans que rien de personnel ne se mêle à mes œuvres de zèle, à mes désirs pieux.

O Marie, Mère de Jésus, après l'exil, montrez-nous Jésus.

III• MARDI APRÈS LA PENTECOTE

« Il mange avec les pécheurs. » (S. Luc, xv, 2.)

Méditons cette parole de mépris, de dédain dite par les Pharisiens, et puisons-y la source d'une magnifique, d'une invincible espérance.

Jésus, invité par le publicain Mathieu, accepte l'invitation de cet homme et ne s'écarte pas des autres convives, plus ou moins estimés de leur concitoyens.

Cet acte de privauté, d'intimité, disons le mot, d'amitié, Jésus l'accomplit simplement ;

et ceux-là que le mérite de leur vertu apparente mettait très au-dessus d'eux, à ce point qu'ils ne montaient pas au temple par le même chemin, ceux-là, les Pharisiens, disent : « Comment voulez-vous que nous suivions votre maître, Il mange avec les pécheurs. »

Jésus a entendu la réflexion, il y répond aussitôt pour notre consolation. « Ne savez-vous pas qu'il est écrit : J'aime mieux la miséricorde que le sacrifice. »

O Jésus ! nous n'avons donc aucun prétexte pour nous éloigner de vous, vous nous cherchez, vous nous *recherchez*, vous venez chez nous ; et si nous sommes plus misérables que les autres, vous nous faites comprendre que vous aimez à pardonner et que vous venez au milieu de nous pour que, *regardant vers vous*, nous implorions ce que vous désirez nous donner : la miséricorde, le pardon, la paix.

O Jésus ! Sauveur ! Maître ! Père ! Ami ! ayez pitié de nous. Je me présente à vous, voyez ma misère, pardonnez-moi.

III• MERCREDI APRÈS LA PENTECOTE

« Qui d'entre vous ? » (S. Luc, xv, 4.)

Jésus a entendu l'accusation portée contre

Lui par les Pharisiens et Il nous défend et Il s'excuse de nous aimer, nous, les pécheurs. Et il va chercher dans la vie pratique, dans les intérêts matériels et quotidiens de ses contradicteurs, le témoignage de sa justification. Il est doux et humble à ce point de leur dire : Vous-mêmes, vous agissez comme moi.

Qui d'entre vous ? quelle question ! Il n'y en a pas un de vous, semble-t-il dire, qui n'agirait comme j'ai agi.

« Qui d'entre vous, s'apercevant qu'il a perdu une brebis ne laisse toutes les autres pour courir à celle-là ? » Et c'est l'excuse du bon Pasteur ! si vous courez après votre brebis perdue, comment voulez-vous que je n'aille pas au secours de mes enfants égarés. Comment les retrouverais-je, si je ne suis pas au milieu d'eux, si je ne leur rappelle pas mon amour et ma miséricorde ? Voilà pourquoi je suis chez les pécheurs, voilà pourquoi je prends mon repas avec eux.

Ainsi, nous sommes votre troupeau, et quand nous fuyons hors du bercail, quand nous tombons au loin, vous revenez chercher l'infidèle, vous le poursuivez jusque dans sa retraite. Et vous vous excusez de cette tendre sollicitude. « Qui d'entre vous ? ne fait pas

cela », pourquoi mon cœur n'aurait-il pas les délicates préférences du vôtre ?

Pauvres pécheurs ! ayons confiance. Il nous cherche, il nous poursuit.

Aujourd'hui, offrons toutes nos prières, tous nos actes, comme une supplication permanente en faveur des pécheurs que poursuit l'amour de Jésus et qui sont en danger de mort.

Bon Pasteur, vrai Pain de vie, ayez pitié de nous !

III• JEUDI APRÈS LA PENTECOTE

» Il la met plein de joie sur ses épaules. » (S. Luc, xv, 5.)

Il n'est pas une parole plus consolante pour les pécheurs. Quelle crainte, quel doute peut subsister encore après une telle affirmation faite par celui-là même qui est le bon Pasteur.

Après avoir cherché l'égaré, l'infidèle, après avoir trouvé la brebis errante, il écarte les buissons qui la retiennent captive ; et, comme elle n'en peut plus, il la met, plein de joie, sur ses épaules pour lui épargner les fatigues du retour.

Plein de joie ! Qui de nous refuserait cette

joie au bon Pasteur? Donner de la joie à un Dieu, nous, pauvres pécheurs! Lui donner la joie du triomphe du bien sur le mal; de la vérité sur l'erreur; oui, nous le pouvons. Je ne suis rien, je ne sais rien, je ne puis rien, je n'ai rien, et pourtant, je puis cela : réjouir et satisfaire le bon Pasteur, Notre-Seigneur Jésus-Christ!

Je le puis, en me serrant plus que jamais entre les brebis fidèles, en m'offrant à l'accompagner, à l'aider.

Mon Dieu ! vous permettez que je vous aide, que je sois votre instrument, que je sois votre parole, votre voix d'appel. Que je sois ce rien, au travers duquel vous passez, et dont vous daignez vous servir.

Seigneur! je veux réjouir votre divin Cœur. Je veux travailler pour votre gloire. Aujourd'hui, que puis-je faire ? Je puis du moins travailler et souffrir pour la conversion des pécheurs, pour le retour d'une brebis égarée.

Mon Dieu ! je vous offre tout.

Non nobis Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam.

III• VENDREDI APRÈS LA PENTECOTE

« Réjouissez-vous avec moi. « (S. Luc, xv, 6.)

Adorons la bonté de notre Maître qui multiplie pour nous les motifs d'espérance. Combien il désire notre salut. Il nous donne tous les détails propres à exciter en nous la confiance et l'amour. Il se met à notre portée. Il nous rappelle ce que nous faisons, quand nous avons retrouvé un être cher. Nous réunissons nos voisins, nos amis. Réjouissez-vous avec moi, j'ai retrouvé la brebis que j'avais perdue.

Oh ! quelle confiance devons-nous avoir dans le salut des âmes qui nous sont chères ; le Seigneur lui-même nous décrit cette joie intime, profonde, expansive, cordiale, cette fête de son Cœur quand il les a reconquises. De nouveau, offrons-nous tout à Lui pour l'aider — pauvre instrument inutile, mais avec lequel le Tout-Puissant fait de grandes choses — pour l'aider dans ses recherches, dans ses poursuites.

Y a-t-il près de nous, à notre portée, une âme pour le salut de laquelle nous pouvons travailler, prier, parler ?

Assurément. N'oublions pas que le plus sûr

moyen d'action c'est la prière, celui-là est toujours à propos, celui-là est toujours vainqueur.

Seigneur Jésus ! je vous offre ce jour que vous me donnez ; je veux le consacrer tout à votre service, en vous offrant mes pensées, mes actions, mes prières, mes peines, comme une supplication permanente en faveur des âmes qui vous ignorent ou qui vous cherchent, surtout pour les malades et les mourants.

Très doux Jésus ! ne soyez pas leur Juge, mais leur Sauveur !

IIIe SAMEDI APRÈS LA PENTECOTE

« Ainsi, il y a grande joie au ciel pour un seul pécheur qui fait pénitence. » (S. Luc, xv, 7.)

Au ciel, les élus, les amis, les fidèles à jamais du Seigneur, se réjouissent, l'entourent, prennent part à son bonheur quand une brebis est de retour au bercail.

Admirable et sainte mutualité ! tandis que nous prions, que nous tentons de revenir nous-même ou de rapprocher les autres du bon Dieu, en même temps, les arrivés, les triomphants prient et nous aident ; ils applaudissent à nos efforts, ils aplanissent nos voies, nous ne sommes jamais seuls. Et puis la fête, la grande

fête du ciel, quand le coupable repentant a repris son rang dans la famille. Que les justes ne s'étonnent pas de cette joie, qu'ils y prennent part. C'est le trésor commun qui s'agrandit, c'est la famille qui s'enrichit, c'est l'honneur et la gloire du Père de famille qui retombe sur chacun d'eux. Faisons tous nos efforts pour contribuer à la conquête du Maître. Tout ce qui lui appartient est à nous. Réjouissons-nous avec Lui, et si nous avons encore un effort à faire pour être tout à Lui, pour lui donner une âme, n'hésitons pas.

Seigneur, que voulez-vous que je fasse? Je me donne et m'offre tout entier pour satisfaire votre bon plaisir. Je n'ose vous demander cette joie immense de contribuer au salut d'une âme ; mais faites, du moins, que je ne sois jamais un obstacle au retour du pécheur.

Cœur de Jésus, notre paix et notre réconciliation, ayez pitié de nous.

Evangile du quatrième Dimanche après la Pentecôte.

S. Luc, v, v. 1 à 11.

En ce temps-là Jésus étant sur le bord du lac de Génézareth se trouva accablé par une foule de

peuple qui venait à lui pour entendre la parole de Dieu. Il aperçut deux barques arrêtées au bord du lac et d'où les pêcheurs étaient descendus pour laver leurs filets. Il monta donc dans l'une de ces barques qui appartenait à Simon et le pria de s'éloigner un peu du rivage ; puis, s'étant assis, il instruisait le peuple de dessus la barque. Dès qu'il eut cessé de parler, il dit à Simon : Avancez au large et jetez vos filets pour pêcher. Simon lui répondit : Maître nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre ; néanmoins, sur votre parole je jetterai les filets. Les ayant donc jetés, ils prirent une si grande quantité de poissons que leurs filets se rompaient. Alors, ils firent signe à leurs compagnons qui étaient dans l'autre barque de venir les aider. Ils y vinrent et remplirent tellement les deux barques qu'elles étaient près de couler à fond. A cette vue, Simon-Pierre se jeta aux pieds de Jésus et lui dit : Eloignez-vous de moi, Seigneur, parce que je suis un pécheur. Car la pêche qu'il venait de faire l'avait saisi d'étonnement et d'effroi, lui, et tous ceux qui étaient avec lui, aussi bien que Jacques et Jean fils de Zébédée, compagnons de Simon. Mais Jésus dit à Simon : Ne craignez point ; désormais vous serez pêcheurs d'hommes. Et, ayant ramené leurs barques au rivage, ils quittèrent tout et le suivirent.

IV• DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

« Jésus, au bord du lac, est pressé par la foule qui veut entendre la parole de Dieu. » (S. Luc, v, 1.)

Regardons, écoutons, méditons. Où est cette foule avide de vérité ? de bonté ? de lumière ? Elle est toujours là, mais celle que nous connaissons se trompe ou est trompée. Elle se précipite vers ce qu'elle croit être la lumière et le bonheur. Elle a besoin de relire l'Évangile, d'être rapprochée du Seigneur, qui, seul, peut lui donner la vie. Nous-mêmes, ne sommes-nous pas égarés par l'agitation, le mirage des choses de la terre ? Et alors, comment remplissons-nous notre mission ? comment pouvons-nous être le reflet de Jésus ? Mêlons-nous à la foule qui presse Jésus; cette foule a tout quitté, elle est suspendue à ses lèvres. Il lui suffit. Quand Il parle, tous les cœurs sont pénétrés de sa parole ; et, quand Il s'éloigne, la foule, recueillie, médite ce qu'elle a entendu.

Est-ce ainsi que nous recevons la parole de Dieu ? Est-ce ainsi que nous écoutons l'Évangile ? Et si nous sommes distraits, superficiels, nous, les chrétiens baptisés, nous, qui devons produire les fruits de son enseignement et de sa grâce, ne sommes-nous pas responsables de

l'indifférence des autres? Il est une phrase qui déchire le cœur : « Tel et tel croyant, pratiquant, agit et parle comme un infidèle, alors? » Oh ! si nous savions l'honneur et la responsabilité de notre titre de chrétien. Si nous faisions passer la volonté de Dieu avant tout ; si, le culte de sa croix, le respect de ses sacrements, l'amour de ses fidèles, de nos frères, inspiraient notre vie, le monde accourrait à l'Évangile, source de si belles vertus, et il serait converti!

O mon Dieu ! que vous avez de mauvais serviteurs! Éclairez-nous du feu de votre amour. *Envoyez votre Esprit et vous renouvellerez la face de la terre.*

IV^e^ LUNDI APRÈS LA PENTECOTE

« Il vit deux barques, les pêcheurs lavaient leurs filets. » (S. Luc, v, 2.)

Tout nous enseigne dans l'Évangile, ne l'oublions pas.

La foule presse Jésus. Il va parler, consoler, éclairer. A qui va-t-il demander de l'aider ? puisqu'Il veut nous faire cet honneur de nous associer à son apostolat. Il va appeler des humbles, des petits, des travailleurs.

Aussi bien, que ferait-il avec des orgueilleux? avec des oisifs?

Seigneur, voici deux sortes d'âmes que vous éloignez, qui ne peuvent être vos instruments. Les orgueilleux? Ah! comme vous les avez condamnés! ceux qui mettent leur confiance en eux-mêmes, comme vous les avez délaissés! ceux qui se préfèrent aux autres, comme vous les avez éloignés! Vous, si bon, si miséricordieux, vous n'avez eu de paroles sévères que pour les orgueilleux. N'est-ce pas assez pour me dépouiller de tout emprunt et me laisser voir tel que je suis devant vous. Seigneur, pardonnez mon orgueil, il est le dernier mot de ma misère, le fruit lamentable de mes ignorances et de mes erreurs.

Être humble, c'est attirer Jésus, vers nous, et, avec Lui, toutes les grâces qui nous permettent de l'aider, de faire du bien. Tâchons aujourd'hui de nous *effacer*, de nous oublier, afin de travailler pour la gloire de Dieu et le salut des âmes.

Jésus, doux et humble de cœur, rendez mon cœur conforme au vôtre.

IV^e MARDI APRÈS LA PENTECÔTE

« Jésus dit à Pierre de s'éloigner un peu du rivage et il enseignait sur la barque » (S. Luc, v, 3.)

Remarquons tous les mouvements, écoutons toutes les paroles : S'éloigner un peu de la terre, telle est la condition nécessaire pour éveiller dans les âmes l'attrait de la vérité, l'intelligence des choses célestes, l'amour de Dieu. Pierre s'éloigne et Jésus est là. Se détacher de tout ce qui est terrestre, mettre au second plan tous les soucis matériels, tous nos petits intérêts quotidiens, vivre en la présence du Seigneur, avec Lui, et alors, Il daignera parler par nos lèvres, agir par notre exemple, toucher les âmes; Il fera, de nous, de bons travailleurs, Il daignera nous associer à l'œuvre du salut des âmes.

Qu'est-ce qui nous retient donc à la terre? au rivage? qu'est-ce que nous désirons le plus? A quoi tenons-nous davantage? Seigneur, Seigneur, déprenez-moi de ces choses qui n'ont point de durée, point de valeur, point d'utilité. Nous nous donnons, les uns aux autres, un spectacle aussi vain que nous-mêmes.

Pauvres passants! montons un peu, éloignons-nous de la terre, nous allons à Dieu,

nous allons au ciel. Que nos paroles et nos actes soient empreints de notre foi, et la grâce divine les transformera et en fera de merveilleux filets pour conquérir les âmes.

Aujourd'hui, ô mon Dieu, je veux m'éloigner un peu de la terre, par le recueillement, par l'abandon à votre adorable volonté.

Jésus doux et humble de cœur, rendez mon cœur conforme au vôtre.

IV• MERCREDI APRÈS LA PENTECOTE

« Et quand il eut fini de parler, il dit à Pierre de jeter les filets pour pêcher et ils prirent une si grande quantité de poissons que les filets se rompirent. » (S. Luc, v, 4, 5, 6.)

Être avec le Seigneur, écouter sa parole, obéir à sa voix. Tout est là.

D'abord, s'éloigner un peu de la terre pour être plus recueilli, plus uni à Dieu, et puis savoir quitter les douceurs de la prière et de l'oraison pour le travail et le devoir. Obéir toujours à la voix de Dieu, qu'elle nous envoie à l'ennui ou à la peine, peu importe, puisque là est le devoir. Ah ! qu'elle est féconde, la vie qui s'écoule sous cette direction de Dieu, sous l'impulsion toujours attendue, toujours écoutée

du devoir. Attendons en paix l'heure de Dieu, son indication, son appel.

Seigneur! que voulez-vous que je fasse? Suivant que nous ferons notre volonté ou celle de Dieu, nous travaillerons sans rien prendre, ou nous prendrons une grande quantité de richesses. Soyons inlassablement fidèles, sans impatiences, sans découragement. Sachons attendre l'heure de Dieu, toujours prêts à le servir. O mon Dieu! je suis à vous, je me donne et je me consacre à votre service ; dans la nuit de mes ignorances, je n'ai pour guide que votre parole ; elle me suffit.

Aujourd'hui que voulez-vous que je fasse pour vous être agréable? Je vous offre tous mes actes, toutes mes pensées, toutes mes facultés, pour la conversion des pécheurs, surtout pour les malades, pour ceux qui souffrent leurs derniers jours.

Cœur de Jésus, notre paix et notre réconciliation, ayez pitié de nous.

IV^e JEUDI APRÈS LA PENTECOTE

« Je vous ferai pêcheurs d'hommes. » (S. Luc, v, 10.)

Écoutez cette parole inouïe. *Je vous ferai.*

Ah ! reconnaissons l'éternelle parole créatrice. Ne désespérons pas de nous-mêmes. Il fera, de nous, des apôtres, qui prendront les âmes et les amèneront à Celui-là seul qui est leur souverain Seigneur. Il fera, de pauvres bateliers ignorants et grossiers, des colonnes de l'Église, des Papes, des Évêques, des Saints, des Confesseurs et des Martyrs. Il fera.

Quelle transformation ! quel miracle ! Les pauvres pêcheurs de Génésareth arrivés à cette puissance de convertir, de transformer les âmes.

Les plus habiles, les plus savants, les plus forts échouent dans ce travail. Pêcher des âmes, les conquérir, les garder. Mais Jésus parle : « Je vous ferai. » Et ils sont de tels pêcheurs d'âmes qu'ils font la conquête du monde.

Seigneur ! je ne suis pas digne, mais vous êtes tout-puissant, dites une parole. Transformez-moi, refaites-moi !

A votre voix je jetterai le filet, j'obéirai, et si vous permettez cette chose bouleversante : qu'un pécheur vous ramène d'autres pécheurs, pénétré de mon indignité, effrayé de votre toute-puissance, ravi du fruit de mon obéissance, je me jetterai éperdu à vos pieds.

« Ayez pitié ! ayez pitié, Seigneur, je ne suis rien qu'un coupable, moi aussi ; je le reconnais, je vous adore et je sais que vous seul avez agi ; *ayez pitié de mes efforts, ayez pitié de ma bonne volonté, ayez pitié de ma faiblesse.* »

IV• VENDREDI APRÈS LA PENTECOTE

« Ils ramenèrent leurs barques à bord. » (S. Luc, V; II.)

Une grande leçon nous est donnée dans les divers mouvements qui accompagnent la pêche miraculeuse. Ce qu'il importe de faire ce n'est pas de s'éloigner du monde ou d'y revenir, d'aller ici ou d'aller là ; d'avoir telle impression favorable ou contraire. Ce qu'il importe c'est de faire la volonté de Dieu. C'est d'agir, en présence de Dieu, et seulement pour son service et sa gloire. Alors tout est un gain, point de temps perdu, point de démarches inutiles, puisque nous avons voulu servir Dieu, le but est atteint, fût-ce au sein même de l'échec.

Éloignons-nous du bord, revenons-y, jetons le filet, reposons-nous. Toujours, selon la voix de Dieu, selon les exigences du devoir ; quelles

que soient les apparences, nos filets seront pleins en abordant aux rivages éternels.

Sous l'œil de Dieu, organisons notre journée, réglons-en les heures suivant son service ; offrons-lui tout notre effort, et si un devoir imprévu vient bouleverser ce beau plan, si rien de ce que nous souhaitons ne s'accomplit, prouvons à Dieu que nous ne sommes pas à notre service, mais au sien, et que du moment qu'il donne ses ordres, il nous suffit ; nous ne demandons qu'à les accomplir.

Me voici, Seigneur, pour faire votre volonté.

IV[e] SAMEDI APRÈS LA PENTECOTE

« Ils quittèrent tout et le suivirent. » (S. Luc, V, 11.)

Toutes les méditations de cette semaine ont eu pour but de nous préparer à cet exode, à ce départ, point initial de toute vie chrétienne. S'éloigner du bord, du bruit du monde, écouter Jésus qui parle, travailler selon sa parole et sa volonté, régler notre vie, ranger, pour ainsi parler, mettre dans l'ordre tout ce qui est de notre dépendance, tout ce qui nous appartient, et puis tout quitter pour suivre

Jésus ! Quitter tout ce qui nous éloigne de Lui, tout ce qui nous entrave, nous quitter nous-même pour suivre le Seigneur, voie, vérité et vie. C'est là le salut ; c'est là qu'il faut tendre.

Ce récit s'applique évidemment surtout aux apôtres, aux prêtres, aux consacrés au service divin ; mais, tous, nous devons prendre notre part de l'enseignement contenu dans cette page de l'Évangile ; tous, nous devons tout quitter pour suivre Jésus ; c'est-à-dire, restant dans le milieu où il nous a placés pour accomplir sa volonté, nous détacher de toute entrave. Nous servir des biens qu'Il nous prête, des dons qu'Il nous a faits, des affections qu'Il nous a laissées, de tout ce qui constitue notre trésor du cœur ou de l'esprit, nous servir de tout cela pour accomplir ses ordres, pour le suivre de plus près, dans l'abandon, le renoncement, l'oubli de nous-même.

Seigneur ! Seigneur ! où en suis-je de ce premier pas dans la voie de l'apostolat, du zèle, de votre service ? Que dois-je quitter aujourd'hui pour le service de Dieu ? je dois du moins me quitter moi-même, ne pas me rechercher dans le bien à accomplir. Agir de mon mieux pour Dieu seul.

Seigneur Jésus, faites-moi la grâce de vous suivre.

Evangile du cinquième Dimanche après la Pentecôte.

S. Mathieu, v, v. 20 à 24.

En ce temps-là Jésus dit à ses disciples : Je vous déclare que si votre justice n'est pas plus parfaite que celle des Docteurs de la loi et des Pharisiens vous n'entrerez pas dans le royaume du Ciel. Vous savez qu'il a été dit à vos Pères : Vous ne tuerez point et quiconque tuera sera condamné par le tribunal du jugement, et moi je vous dis : Celui-là même qui se mettra en colère contre son frère sera condamné par le tribunal du jugement. Quiconque dira à son frère : Raca, sera condamné par le tribunal du conseil ; quiconque lui dira : vous êtes un fou, sera condamné au feu de l'enfer. Si donc étant sur le point d'offrir votre don à l'autel vous vous souvenez que votre frère a quelque chose contre vous, laissez là votre offrande devant l'autel, et allez vous réconcilier auparavant avec votre frère; vous reviendrez ensuite présenter votre offrande.

V• DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

« Si votre justice n'est pas plus parfaite, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. » (S. Math., v. 20.)

Seigneur, j'écoute et je comprends à peine.

Notre justice ! ce mot seul vous convient. Juger, condamner, punir, n'est-ce pas le propre de la justice ? et qui peut être Juge, sinon vous, ô Souverain Parfait !

Si votre justice n'est pas plus parfaite que celle des Pharisiens, si au lieu de condamner les autres, vous ne vous condamnez pas vous-même, c'est vous qui serez condamnés. Seigneur, je comprends ; ma justice, la seule que j'aie le droit de rendre, c'est celle que je dois exercer sur moi-même. Il me faut veiller avec grand soin sur mes paroles ; car dédaigner, mépriser son frère est, à vos yeux, un mal si grand que vous menacez le coupable d'être à jamais exclu du royaume des cieux. Or, je tremble, cela est tellement dans mes habitudes de juger, de condamner, de railler, de mépriser peut-être. Seigneur, où suis-je ? où vais-je ? Avec des habitudes pieuses, avec des prières multiples, avec la fréquentation de votre Table sainte, où je me nourris de charité et d'amour, j'allie ce que vous avez le plus sévèrement condamné, ce que vous menacez de punir à jamais. Il en est qui cherchent là matière d'un examen particulier, le sujet d'une confession plus humble, le motif d'un travail sur eux-mêmes plus agréable à Dieu. O charité !

charité ! bienveillance, indulgence pour nos frères, charité dans les jugements, dans les paroles et les pensées : quel sujet de réforme et de confusion !

Aujourd'hui, aujourd'hui, ô mon Dieu, je veux veiller sur mes paroles, et pour cela, je veux réformer mes pensées; la seule justice qui me convienne c'est de me condamner moi-même ; et alors, ô mon Juge ! vous aurez pitié d'un cœur contrit et humilié.

Miserere mei, Deus.

V• LUNDI APRÈS LA PENTECOTE

« Si votre justice n'est pas plus parfaite. » (S. Math., v. 20.)

Méditons aujourd'hui sur le sens du mot *justice*, tel que l'ont entendu les Pères de l'Église, il ne veut pas dire rendre la justice mais être justifié ; c'est comme s'il y avait, si votre vertu n'est pas plus parfaite, si votre perfection n'est pas plus élevée, si vous ne visez pas plus haut que les docteurs de la Loi et les Pharisiens, que ceux-là qui croient être parfaits, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux.

Le juste de la nouvelle Loi doit être plus

parfait que celui de l'ancienne Loi. Le juste, enseigné par Jésus-Christ, ayant devant ses yeux le divin Modèle, doit être d'une justice plus pure que celle des anciens. Ah ! nous le comprenons bien, sans cesse fortifiés par la grâce des sacrements, relevés par la lecture de l'Évangile, nourris d'un Pain divin, purifiés et pardonnés, ayant le sens de la souffrance et le secret de la transfigurer, nous devons être plus parfaits que les descendants d'Abraham et de Moïse qui attendaient les bienfaits dont nous jouissons ; et, cette perfection plus grande qui nous est demandée, Notre-Seigneur la mesure à notre charité. Nos rapports avec nos frères, nos paroles, nos actes envers le prochain sont les seuls témoins de notre justice.

Aujourd'hui, veillons à ce que pas un seul mot ne nous échappe en dehors des sentiments de charité fraternelle si chers au Cœur de Jésus.

Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés.

V^e MARDI APRÈS LA PENTECOTE

LE JUSTE DE LA NOUVELLE LOI

Écoutons le Seigneur nous dire ce que doit être notre justice, c'est-à-dire notre perfection.

Et jugeons-en, par la différence établie entre les sanctions de l'Ancienne et de la Nouvelle Loi. L'injure, l'insulte, ces fruits du mépris ou de la haine, sont punis dans la nouvelle loi comme était puni, dans l'ancienne, le meurtre, le plus grand des crimes contre le prochain. C'est que notre Loi nouvelle est avant tout une loi d'amour; aimer nos frères, leur faire tout le bien que l'on peut, pour plaire à *notre* Père des cieux, tel sera le sujet de l'interrogatoire suprême. Autrefois, il suffisait de s'abstenir du mal, ou du moins de ne pas rendre le mal pour le mal; aujourd'hui, nous devons faire le bien jusqu'à ce point, de le rendre en échange du mal que l'on peut nous faire; rien ne nous en dispense et pour donner plus de force à ce commandement, Il ajoute qu'Il regardera comme fait à Lui-même ce que nous faisons pour le moindre des siens. Quand donc comprendrons-nous cette Loi qui est tout le mystère de notre salut : « Vous m'avez vêtu, nourri, visité : Venez. J'ai eu faim, j'ai souffert, vous ne m'avez pas secouru : Allez. »

Aujourd'hui, je verrai Notre-Seigneur dans tous ceux qui auront besoin de moi.

O mon Dieu ! me voici, je suis à votre service. Tuus sum ego.

Vᵉ MERCREDI APRÈS LA PENTECOTE

« Si donc vous vous souvenez que votre frère a quelque chose contre vous. » (S. Math., v, 23.)

Remarquez dans ces courtes réflexions sur les paroles du Seigneur, qu'Il ne parle même pas de nos griefs à nous, chrétiens, contre nos frères, il est absolument entendu que nous pardonnons, que nous oublions, que nous aimons. Mais si nous nous souvenons que quelqu'un nous en veut, est irrité contre nous, ah ! au lieu de nous irriter nous-mêmes, de nous plaindre, de nous retirer du moins dans le silence et la froideur d'une dignité plus ou moins froissée, allons, faisons les premiers pas, tendons la main, réconcilions-nous, et cela, avant même d'aller prier Dieu, car notre prière, notre offrande, ne lui serait point agréable, du moment qu'elle est offerte par un cœur qui n'est pas animé par la charité.

Qu'elle est importante, cette loi d'amour promulguée par Notre-Seigneur. *Si vous vous souvenez*, il ne s'agit donc pas d'une chose grave, mais ce qui nous désunit et nous sépare l'est toujours à ses yeux, et l'est tellement, qu'Il nous fait interrompre, éloigner, l'hommage que nous devons à Dieu.

Pouvons-nous dire que nous n'avons au cœur aucun sentiment de malveillance contre nos frères ? Pouvons-nous dire que nous avons fait tout ce qui dépendait de nous pour nous réconcilier avec ceux qui ont *quelque chose contre nous* ? Aujourd'hui, que pouvons-nous faire pour obéir à l'ordre du Seigneur ? Si nous avons fait tout notre possible, offrons encore nos actions, nos prières, nos efforts, pour obtenir les bénédictions et les grâces de Dieu sur ceux que nous avons affligés ou qui nous ont affligés.

Pardonnez-nous nos offenses, ô mon Dieu !

V• JEUDI APRÈS LA PENTECOTE

« Allez *d'abord* vous réconcilier avec votre frère. » (S. Math. v, 24.)

Quelle étrange recommandation ! Dieu ne doit-il pas avoir le premier rang dans nos devoirs ? Oui, certes, et c'est pour cela qu'Il commande de ne venir à Lui qu'après avoir accompli le grand précepte d'amour qu'il est venu donner au monde.

Ainsi donc, quand nous voulons prier, nous sacrifier, rendre à Dieu un hommage, ou implorer son secours ; quand, surtout, nous voulons approcher de son autel et nous unir à

Lui ; avant tout, allons nous réconcilier avec notre frère ; Dieu semble se reculer, se mettre en arrière, faire passer la charité envers le prochain avant l'amour qui lui est dû, et, en vérité, il n'accepte notre amour et notre hommage que si notre cœur est étranger à tout sentiment de jalousie, d'envie, de rancune ; à plus forte raison, de colère ou de haine. D'abord, donc, d'abord, examinons bien nos sentiments, nos tendances. Y a-t-il quelqu'un au monde, à qui nous ne voudrions pas rendre service en cas de besoin ? Quelqu'un dont nous envions les succès ? Y a-t-il un de nos frères, dont le souvenir nous est un sujet d'irritation, de colère.

Faisons tout ce qui dépend de nous pour nous réconcilier et si, vraiment, nous ne pouvons davantage, prions chaque jour pour le bonheur et la prospérité de ce frère irrité.

Cœur de Jésus, notre paix et notre réconciliation, ayez pitié de nous.

Ve VENDREDI APRÈS LA PENTECOTE

« Vous reviendrez ensuite apporter votre don. » (S. Math., v, 24.)

Avons-nous bien compris cette vérité ? Nos

efforts, nos prières, nos sacrifices, ne sont agréables à Dieu, ne sont accueillis par lui, qu'à cette condition : le cœur qui les offre doit être rempli de charité pour ses frères, et ne conserver contre eux, ni irritation, ni colère, ni malveillance, ni jalousie.

Encore une fois, faisons un examen attentif, profond. N'avons-nous pas au cœur un sentiment qui afflige le Père de famille au sujet de l'un de ses enfants? Sommes-nous prêts à rendre service, même à nos dépens, à tous ceux qui nous ont offensés? Avons-nous pardonné dans toute la largeur du mot? Si nous pouvons répondre *oui*, j'ai fait tout ce que j'ai pu, et s'il reste quelque froideur ou irritation, je n'y suis pour rien; alors, allez avec confiance à l'autel du Dieu qui refait et renouvelle la jeunesse de nos âmes; allez prier, allez offrir vos dons, vos sacrifices, allez en toute confiance, votre prière sera exaucée, votre offrande accueillie, car ce que Dieu regarde avant tout, c'est le cœur qui offre, le cœur compatissant et bon, pitoyable et indulgent.

Seigneur, il me semble que je n'ai aucun sentiment qui puisse m'éloigner de vous et je voudrais, pour votre amour, rendre service à ceux qui m'ont affligé. Bénissez mes efforts

incomplets, mes résolutions imparfaites et rendez mon cœur conforme au vôtre afin que je puisse prier avec confiance, abandon et paix.

V^e SAMEDI APRÈS LA PENTECOTE

« J'ai compassion de ce peuple. » (S. Marc, VIII, 2.)

Écoutons cette confidence du Seigneur qui demande secours, aide, à ses apôtres, pour soulager les maux de la foule. Seigneur ! employez-moi à votre service pour le bien des autres.

J'ai compassion. Je souffre avec eux, je pâtis comme eux de leur peine. Le Cœur de Jésus partage nos maux à ce point-là. Il en pèse la gravité, il en analyse la cause, il en cherche le remède. O modèle de charité ! enseignez-nous comment nous devons, nous aussi, compatir aux maux de nos frères.

Il y a trois jours qu'ils me suivent. Et beaucoup sont venus de loin. Il n'oublie rien de ce que nous souffrons pour Lui, Il compte nos jours de fidélité. Il mesure le chemin parcouru. Ah ! Seigneur, est-ce que nous vous avons

suivi fidèlement, pendant trois jours ? Assurément nous sommes tous venus de loin !

C'est loin, le terre à terre de nos pensées quotidiennes ; c'est si loin de vous, les préoccupations de l'égoïsme qui nous déborde, c'est si loin de vous, Sainteté infinie, les poursuites de la bagatelle qui nous fascine. Est-ce qu'à cette heure du moins, est-ce que je marche à votre suite ? Ou suis-je encore loin ? Pourquoi ?

Est-ce que je compatis aux maux de mes frères avec ce souci, cette recherche, ce désir de leur venir en aide, qui est la marque d'une véritable compassion ? qui puis-je, qui dois-je secourir, aujourd'hui, pour honorer et imiter la compassion du Cœur de Jésus ?

O Jésus ! je vous adore, Modèle divin, je veux vous suivre, attachez-moi à vos pas, rendez mon cœur compatissant.

Evangile du sixième Dimanche après la Pentecôte.

S. Marc, VIII, v. 1 à 9.

En ce temps-là comme Jésus était suivi d'une grande foule de peuple qui n'avait pas de quoi

manger, il appela ses disciples et leur dit : J'ai pitié de ce peuple car voilà trois jours qu'ils sont avec moi, et ils n'ont rien à manger; si je les renvoie à jeun chez eux, ils tomberont de défaillance dans le chemin car plusieurs sont venus de loin. Ses disciples lui répondirent : Comment pourrait-on, dans ce désert, trouver assez de pain pour donner à manger à tout ce monde ? Il leur demanda : Combien avez-vous de pains ? Sept, lui dirent-ils. Alors il ordonna au peuple de s'asseoir par terre; puis, il prit les sept pains, rendit grâces à Dieu, les rompit, les donna à ses disciples pour les distribuer, et ils les distribuèrent au peuple. Ils avaient encore quelques petits poissons, il les bénit et les fit distribuer aussi. Tous ceux qui étaient là mangèrent et furent rassasiés et l'on remporta sept corbeilles pleines de morceaux qui étaient restés. Or ils étaient au nombre d'environ quatre mille; et Jésus les renvoya.

VI^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

« J'ai compassion de ce peuple. » (S. Marc, VI, 2.)

Reprenons notre place parmi les disciples du Seigneur ; suivons-le, écoutons-le ; élevons nos cœurs misérables, égoïstes, à la hauteur de son universelle tendresse et tâchons de comprendre. J'ai *compassion*

Il y en a autour de moi qui souffrent, je souffre avec eux ; compatir n'est pas autre chose, et comme la compassion est effective, Jésus mesure la souffrance de cette foule, il en analyse les causes, il pénètre dans le détail. « Il y a trois jours qu'ils me suivent et beaucoup sont venus de loin. »

Est-ce ainsi que nous pénétrons les épreuves de ceux qui nous entourent? Est-ce ainsi que nous compatissons? Oh ! que nous sommes venus de loin ! qu'il y a loin de nos égoïsmes clos, de nos préoccupations personnelles, à ce souci des autres, à cette compassion pratique, qui nous fait chercher et trouver le remède à leurs maux ; qu'il y a loin de nos cœurs à celui de Jésus ! Tâchons de nous en rapprocher. Utilisons nos facultés, notre temps, au service du Seigneur, pour secourir, consoler, aider.

Aujourd'hui, comment pouvons-nous compatir ? conseils, secours, démarches, sachons surtout *écouter ;* c'est déjà une façon de secourir les affligés.

Jésus, doux et humble de cœur, rendez mon cœur conforme au vôtre.

VI[e] LUNDI APRÈS LA PENTECÔTE

« Ils tomberaient en défaillance. » (S. Marc, VIII, 3.)

Considérons le Seigneur abaissant ses regards sur la foule qui l'entoure, et qui couvre les verts sommets de la montagne.

Seigneur, je m'approche de vous, je me mêle aux rangs de tous ces fidèles qui vous ont suivi avec tant d'amour et de foi. Regardez mon âme si faible, si distraite. Ayez compassion.

« Si je les renvoie à jeun ils tomberont de défaillance dans le chemin. » Tout, dans l'Évangile, est, pour mieux nous enseigner, esprit et vie. Il est donc vrai, même après avoir suivi le Seigneur, après l'avoir vu aux clartés de la prière et de la foi, il est donc vrai, nous sommes si superficiels, si facilement distraits, si faciles à ébranler que, à peine de retour à nos occupations, à nos affaires, à peine rentrés dans le chemin de nos banalités terrestres, nous tombons en défaillance. Un vague souvenir, l'étreinte d'un remords, le sentiment de notre ingratitude, nous soutiennent à peine quelques heures et puis, c'est tout.

Pour donner à notre âme la force de mar-

cher saintement dans les routes austères de l'abnégation, du sacrifice, de la fidélité au devoir, il nous faut une nourriture divine et fréquemment reçue. Nous n'y pensons pas.

Nous ne la demandons pas. Abandonnons-nous, du moins, aux sollicitudes de l'Ami divin. Il nous contemple. Il nous regarde tandis que *sincèrement* nous lui promettons de lui être à jamais fidèle, et si, dans sa miséricorde infinie, il nous offre la nourriture divine, le pain sacré, ne nous éloignons pas sous prétexte que nous ne sommes pas dignes. Ce n'est pas notre vertu qui est honorée par la Communion fréquente, c'est notre faiblesse qui a besoin du miracle eucharistique pour être changée en force.

Comme la foule de la montagne, obéissons simplement à la parole du ministre de Dieu.

Où suis je ? près de Notre-Seigneur écoutant sa parole ? ai-je tout oublié pour le suivre ? ou bien suis-je sur le chemin, près de tomber en défaillance, tant ma foi est faible ? Que faire pour me relever ? une retraite ? un sacrifice ? une bonne action ?

Précisons un acte de retour.

O Dieu, venez à mon aide! Seigneur, hâtez-vous de me secourir.

VI^e MARDI APRÈS LA PENTECOTE

« Combien avez-vous de pains ? » (S. Marc, VIII, 5.).

Écoutons le Seigneur conférer avec ses apôtres, il parle de nous, il nous veut du bien.

Seigneur, ne puis-je vous offrir quelque chose ? Demandez. Tout ce que j'ai est à vous. *Suscipe.*

Jésus dit à ses disciples : *Combien avez-vous de pains ?* C'est notre joie et notre grandeur que, dans l'ordre surnaturel, nous soyons appelés à coopérer à l'œuvre de Dieu.

A chacun de nous, quand il s'agit de notre sanctification ou de celle de nos frères, Notre-Seigneur adresse la même question : « Qu'avez-vous à me donner ? » Seigneur, je vous offre ma bonne volonté tout entière, je la mets au service de votre bon plaisir.

Je n'ai que ce que vous m'avez donné, en dehors de vos dons, je n'ai rien, car je ne suis rien, je ne puis rien, je ne vaux rien.

Et pourtant, grâce à votre générosité, je puis vous offrir toutes mes facultés, tout mon temps, tous les mouvements de mon corps, toutes les aspirations de mon âme.

Ayons cette disposition sincère et soyons

en paix. Celui qui a créé la lumière et la vie fera quelque chose de cette offrande. Il continue de faire de rien.

A quoi est-ce que je tiens le plus? Les yeux fixés sur cet objet de mes préoccupations, de mes affections, je veux dire sincèrement :

« *Suscipe*, recevez et gardez, Seigneur. » Soyons attentifs, tout le long du jour, à chercher la volonté de Dieu dans tous nos actes.

Comme le serviteur fidèle qui a les yeux fixés sur ceux de son Maître pour prévenir ses désirs, ainsi je veux être aujourd'hui, ô mon Dieu. *Tuus sum ego.*

VI• MERCREDI APRÈS LA PENTECOTE

« Combien avez-vous de pains? » (S. Marc, VIII,5.)

Soyons surpris, reconnaissants aussi, de cette parole du Seigneur, du Tout-Puissant, qui nous demande quelque chose.

Il veut l'effort de notre bonne volonté.

Celui qui a créé la lumière et la vie, qui a tout fait de rien, veut, maintenant, nous associer à son œuvre de rédemption ; il nous a créés sans nous, il ne nous sauvera pas sans nous, et il nous demande : « Qu'avez-vous à me donner? » Qu'ai-je à donner? Mon temps?

mon obole ? mes facultés ? mes forces ? ayant donné tout cela, soyons en paix ; tout cela, dans les mains du Seigneur, est la matière qu'il transforme et vivifie en œuvres merveilleuses.

Quand nous avons volontairement donné tout ce que nous avons reçu ; quand nous avons remis le soin de tout ce qui nous regarde entre les mains d'un amour tout-puissant, ne craignons pas ; suivons-le au désert, dans l'abandon apparent de tout secours, s'il nous y conduit. L'heure n'est pas loin, où, comblés, rassasiés, ravis, nous nous écrierons comme l'apôtre :

« Mon Seigneur et mon Dieu ! »

Aujourd'hui, je veux me donner tout entier à votre service, ô mon Dieu ! en la personne de ceux qui ont besoin de moi, c'est à vous que je donne toutes mes forces ; rendez-les-moi décuplées et fécondes pour que je fasse votre volonté en moi et autour de moi.

VI^e^ JEUDI APRÈS LA PENTECOTE

« Cinq pains d'orge ! Qu'est-ce que cela pour tant de monde ? — Faites-les asseoir. » (S. Jean, VI, 9.)

Écoutons cet étrange dialogue d'un Dieu souverain Maître, avec ses créatures.

Quelles que soient vos voies pour me faire connaître votre volonté, ô mon Dieu, il me suffira de la connaître pour l'accomplir.

La réflexion de l'apôtre est juste : cinq pains d'orge ! qu'est-ce que cela pour quatre mille personnes ? et il attend évidemment un ordre pour aller acheter au loin tout ce qui est nécessaire.

Cinq pains d'orge ! ce n'est rien ; mais, sous la bénédiction divine cela suffira pour nourrir une multitude affamée. Cela ? notre effort, notre bonne volonté, ce n'est rien. Le Tout-Puissant les bénit et, avec *cela*, fait des merveilles. Seigneur, employez pour votre service mes misérables petits pains d'orge, prenez tout mon effort jusqu'au dernier moment.

Faites-les asseoir. Oh ! l'incompréhensible des ordres divins ! quel étonnement pour ceux auxquels il les transmet ! les faire asseoir ? dans le désert ? alors que nous pensions courir au loin pour réaliser vos désirs ! Confiants en la parole du divin Maître, les apôtres n'hésitent pas ; la foule obéit sans savoir ni comprendre. Tous connaissent bien le tout-puissant, le tout bon.

Et nous ? pourquoi raisonner quand l'ordre de Dieu est à l'encontre de ce que nous croyons

nécessaire ; comprenons que toute la fécondité de notre vie spirituelle est dans l'obéissance. Nous voulons agir, parler, courir, que de maladresses, que de chutes, dues à cette agitation qui n'avait pas sa raison d'être, alors qu'on nous disait : Reposez-vous, restez silencieux, sachez attendre.

Comme la foule de Galilée, obéissons aux ordres de ceux qui nous transmettent la volonté de Dieu ; ceux-là sont des bateliers, leurs pareils, leurs inférieurs peut-être.

Et nous ? savons-nous relever la grandeur du ministère sacerdotal et le dégager des personnes qui en sont revêtues ? quelle que soit la voix qui nous parle au nom de Dieu, écoutons-la.

Aujourd'hui, que dois-je faire pour être vraiment agréable à Dieu, pour accomplir ses desseins sur moi ; travailler ? agir ? réfléchir ? attendre ? me reposer ? qu'importe ? pourvu que je suive, non mon attrait, mais la volonté de Dieu.

Ma joie a été de courir dans la voie des commandements de mon Dieu.

VI^e^ VENDREDI APRÈS LA PENTECOTE

« Cinq pains d'orge ! Qu'est-ce que cela pour tant de monde. » (S. Jean, VI. 9.)

Continuons d'assister à cette scène admirable et si pleine d'instruction.

A la demande du Seigneur. « Qu'avez-vous à me donner ? — Cinq pains d'orge, qu'est-ce que cela ? » C'est à peine si on ose dire ce que nous avons pour soutenir nos semblables, tant il y a de disproportion entre l'effort et le but. Ma bonne volonté, les facultés que vous m'avez données, santé, activité, volonté, désir de bien faire, que tout cela est court, ô mon Dieu ! en regard de ce qu'il faudrait accomplir, qu'est-ce que cela ? A quoi bon ?

Encore une fois, comprenons bien que nous, tout seuls, ce n'est rien ; mais que Dieu se penche vers cette petite poussière, il en peut faire son instrument, et dès lors, conduit par lui, guidé, soutenu, vivifié par sa toute-puissance, le petit rien devient quelque chose de grand, non par lui-même, mais par la bénédiction miraculeuse de celui qui l'emploie.

O Seigneur, me voici ; je suis entre vos mains, bénissez-moi afin que tout ce qui émanera de moi, pensées, paroles, actions, soit

inspiré par vous, et dirigé selon votre bon plaisir.

Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel !

VI• SAMEDI APRÈS LA PENTECOTE

« Il bénit et rompit le pain, les apôtres le distribuèrent. Et il resta douze corbeilles pleines des morceaux qui étaient restés après que tous en eurent mangé. » (S. Jean, VI, 11, 12, 13; S. Marc, V, 6, 8.)

Considérons la simplicité de l'action de Notre-Seigneur bénissant et rompant le pain matériel qu'il fait distribuer.

Seigneur, bénissez tous mes projets, tous mes actes, mettez-y la grâce qui les vivifie et les féconde.

Dans toute œuvre divine, ou ayant le cachet divin, il faut la bénédiction du Seigneur, sans quoi nos efforts sont vains et stériles ; puis, d'ordinaire, il y a un trait d'union entre le ciel et la terre, il y a le ministre institué par Jésus-Christ pour distribuer le secours et la force, par le moyen des sacrements et des conseils. Il est rare que Dieu indique sa volonté et donne son secours en dehors de la voie qu'il a établie

Il est imprudent de se croire capable de marcher droit sans appui.

Dans ces lignes de l'Évangile est tout le résumé de l'action de la grâce et du salut de nos âmes. Quand nous avons donné à Dieu le peu que nous avons, il le bénit, le transforme et, par le ministère des prêtres, nous conseille et nous conduit. Alors nous sommes nourris, fortifiés, guéris et nous pouvons aider au salut des autres.

Il resta douze corbeilles, il y eut *trop*. Ainsi, quand Notre-Seigneur bénit notre effort, il donne encore le superflu.

Et tout cela est la récompense de la fidélité à l'appel de la grâce, de l'obéissance aux apôtres, parlant au nom du Maître.

O mon Dieu, qu'y a-t-il dans mes jours, dans mes habitudes, dans ma volonté qui soit contraire à vos desseins sur moi ? Suis-je prêt à vous offrir tout ce que vous m'avez donné ? suis-je prêt à obéir en tout au guide auquel vous m'avez confié ?

Y a-t-il un acte, une rencontre, un projet qui pourrait m'éloigner de vous ? y a-t-il quelque chose qui m'en puisse rapprocher ? Donnez-moi de fuir l'un, de courir au-devant de l'autre, ou de rester en paix, immobile,

inutile en apparence, mais ne cherchant que votre bon plaisir.

Nisi Dominus ædificaverit domum. Si le Seigneur n'est avec le travailleur, c'est en vain que le travailleur cherche à élever sa maison.

Evangile du septième Dimanche après la Pentecôte.

S. Mathieu, VII, v. 15 à 21.

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Gardez-vous des faux prophètes qui viennent à vous couverts de peaux de brebis, mais qui, au-dedans, sont des loups ravisseurs ; vous les reconnaîtrez à leurs fruits. Cueille-t-on des raisins sur des épines, ou des figues sur des ronces ? Tout bon arbre porte de bons fruits, et tout mauvais arbre porte de mauvais fruits. Un bon arbre ne peut porter de mauvais fruits ni un mauvais arbre porter de bons fruits. Tout arbre qui ne porte pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu : c'est donc à leurs fruits que vous les reconnaîtrez. Tous ceux qui disent : Seigneur, Seigneur, n'entreront pas dans le royaume des cieux ; mais celui qui fait la volonté de mon Père qui est dans le ciel, voilà celui qui entrera dans le royaume des cieux.

VII[e] DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

« Gardez-vous des faux prophètes qui viennent à vous couverts des vêtements de brebis. » (S. Math., VII, 15.)

Écoutons avec respect l'avertissement du Seigneur et tâchons de le bien comprendre.

Tout est dans l'Évangile.

Nous y trouvons tous les enseignements, toutes les lumières et toutes les armes. Prenez garde à ceux qui s'introduisent au bercail comme s'ils étaient des brebis, et qui sont des loups; prenez garde aux nouvelles doctrines, aux nouveaux moyens de salut, à ceux qui viennent à nous, l'Évangile en mains, pour nous prouver qu'il est de l'intérêt de notre foi, de lui trouver des interprétations modernes de lui faire suivre une évolution scientifique, de l'adapter aux exigences des esprits actuels; prenez garde.

Seigneur, jamais votre recommandation n'eut plus d'actualité; nous vous remercions de cette lumière qui, au travers des siècles, vient éclairer notre chaos. Nous garderons intacts votre Évangile et notre *Credo;* attentifs aux enseignements de l'Église qui, seule, a le magistère des décisions infaillibles, nous

laisserons *passer* les idées et les doctrines nouvelles ; nous veillerons, pour qu'elles ne pénètrent pas en nous, ni autour de nous. Nous défendrons, de leur malheureuse influence, tous ceux qui dépendent de nous ; nous protestons de notre attachement aux décisions de l'Église, car le ciel et la terre passeront, mais vos paroles ne passeront pas.

Aujourd'hui, profitons de toute occasion pour affirmer notre foi, la foi très simple à Jésus-Christ et à son Église, à l'Évangile et au *Credo*. Soyons remplis de charité pour les faux prophètes, mais impitoyables pour les doctrines condamnées par l'Église.

Je crois, Seigneur, aidez mon incrédulité.

VII[e] LUNDI APRÈS LA PENTECOTE

« Vous les reconnaîtrez à leurs fruits. » (S. Matth., VII, 16.)

Il nous importe de discerner les loups des brebis ; et Notre-Seigneur nous donne la marque qui les fait reconnaître. Quels fruits donnent-ils ? Fruits de paix, de charité, œuvres de salut et de perfection ?

Suis-je un arbre stérile ? agité par toutes les

tempêtes ; secoué par de vains désirs, suivant l'impulsion du monde, de la vanité ; donnant des fruits secs, sans valeur, sans saveur : futilités, mensonges, bagatelles.

Suis-je un arbre donnant des fruits mauvais: scandales, mauvais conseils, mauvais exemples!

Suis-je un arbre qui *paraît* avoir beaucoup de feuilles et qui ne donne pas de fruits; arbre *inutile*, tout en portant l'étiquette, l'apparence d'un bon arbre.

Oh! qu'elle est profonde cette parole de Notre-Seigneur : « Vous les reconnaîtrez à leurs fruits. » Seigneur! certes, avant de donner ma confiance, avant de me lier, je veillerai à reconnaître les fruits de l'âme qui viendra au-devant de moi. Mais, surtout, je tâcherai d'être un bon arbre, sincère dans ses efforts, ne cherchant que Dieu, son service et sa gloire, et donnant un fruit sain, rafraîchissant et doux.

A la fin de ce jour, je m'interrogerai sérieusement sur les fruits de la journée, arbre de recueillement — fruits de prières ; arbre de dévouement — fruits de charité.

Seigneur, Seigneur, puissiez-vous cueillir quelques fruits dans mon âme si stérile.

VII^e MARDI APRÈS LA PENTECOTE

« Ceux qui me disent : Seigneur! Seigneur! n'entreront pas pour cela dans le royaume des cieux. » (S. Math., VII, 21.)

Ce n'est pas parce que nous aurons invoqué Dieu, parce que nous aurons cru en sa puissance, parce que nous aurons reconnu sa grandeur, ce n'est pas pour cela que nous serons élus. La foi sans les œuvres est une foi morte et stérile. Vainement j'invoque et je prie, si mon invocation et ma prière ne transforment pas mes actes et n'en font pas des fruits de vie. Vainement je suis exact à mes exercices de piété; vainement je les multiplie; vainement je fais oraison, vainement j'approche des sacrements; toutes ces choses saintes et bénies sont des grâces et des secours, pour m'aider à porter des fruits. Si je m'en sers en vain, je suis coupable, coupable d'en abuser : tel le serviteur infidèle qui dépense, contre la volonté du maître, l'argent que celui-ci lui a confié pour être employé à son service.

Seigneur! Seigneur! ah! oui, je vous invoque, je vous supplie d'avoir pitié de moi, car je suis un arbre qui ne produit que peu de

bons fruits. Ayez pitié de mes faiblesses, de mes ignorances, pardonnez-moi, faites que, désormais, votre service et votre gloire soient l'unique préoccupation de mon esprit et de mon cœur.

Donnez-moi encore un peu de temps pour que je produise des fruits de salut et de vie.

VII[e] MERCREDI APRÈS LA PENTECÔTE

« Mais celui-là y entrera qui fera la volonté de mon Père qui est dans le ciel. » (S. Math., VII, 21.)

Écoutons avec respect, espérance et amour, cette divine parole qui nous apprend le secret d'entrer dans le ciel, dans le repos, dans le salut, dans la paix éternelle.

Faire la volonté de Dieu, là est toute la vie du chrétien, sa raison d'être. Tel le serviteur fidèle, attentif à accomplir, à prévenir l'ordre de son maître, tel je dois être devant mon Créateur et mon Dieu. Il ne m'a donné la vie que pour le servir. Où en suis-je de ce service? Est-il mon unique préoccupation? mon unique souci, auquel doivent être subordonnés tous les autres? Suis-je dans l'ordre? Dieu et son

service avant tout, car ce qui n'est pas Lui, son service et sa gloire, est tout à fait accessoire et n'a de valeur que parce qu'en une certaine façon tout se peut rapporter à Lui.

Je me repose, je dors, pour reprendre des forces et les Lui consacrer. Je mange, je bois, pour entretenir la vie qu'Il m'a donnée. Je me récrée, pour mieux travailler. Je travaille, j'agis, je me fatigue, je souffre, je me dévoue, je console, j'aide, je soutiens, je prie, je me repens, j'expie : le regard tourné vers Dieu.

Que cette journée soit toute spécialement consacrée au service de Dieu et remarquons que tous nos actes peuvent et doivent s'y rattacher.

« *Seigneur! me voici, pour faire votre volonté.* »

VII^e JEUDI APRÈS LA PENTECOTE

« Celui-là qui fait la volonté de mon Père qui est dans le ciel. » (S. Math., VII, 21.)

Celui-là entre dans la paix et la joie du Seigneur. Qu'il est donc important de bien savoir ce qu'est la volonté de Dieu pour l'accomplir et qu'il est doux d'apprendre que tout — dans la vie — s'y peut rattacher, subor-

donner; que tout nous peut être secours, ou obstacle, selon que nous voulons ou ne voulons pas ce que Dieu veut.

D'abord l'accomplissement des commandements de Dieu et de l'Église, c'est évident; ensuite, la correction de nos défauts, l'exactitude à nos devoirs d'état; bien faire ce que nous faisons, sous le regard de Dieu et parce que telle est sa volonté. Donc, chaque action de la journée, prières, sorties, travaux, visites, courses, réunions, œuvres de charité ou soins de famille, tout, tout à Dieu, tout pour accomplir sa volonté; les joies, seront accueillies de sa main; les contrariétés, les peines et les épreuves, acceptées aussi, avec patience et résignation, parce qu'elles sont envoyées par le Père souverainement bon et sage ; tout recevoir avec le respect dû aux ordres, aux désirs de Dieu, c'est accomplir sa volonté, c'est s'assurer une place dans le royaume du ciel.

O Père, aujourd'hui, je ne sais ce qui m'est réservé, mais vous, paternel dispensateur du temps, vous savez ce que vous l'avez chargé de m'apporter. J'adore votre adorable volonté et je m'y soumets de tout mon cœur.

Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel.

VII• VENDREDI APRÈS LA PENTECOTE

« Tout arbre qui ne porte pas de bons fruits. » (S. Math., VII, 19.)

Écoutons, oh! écoutons ces paroles, elles sont prononcées par la bonté souveraine pour nous avertir, afin que nous évitions le malheur suprême. Tout arbre doit remplir la fin pour laquelle il est créé, il n'est planté en terre que pour y puiser les sucs nourriciers nécessaires à sa vie, et il ne vit, ne grandit, ne se fortifie, que pour produire des fruits. L'arbre, qui ne porte pas de fruits, n'a aucune raison d'être; ce n'est pas un arbre, c'est une anomalie bizarre, c'est un être injuste qui vit aux dépens des autres et qui ne remplit pas le but pour lequel il a été placé dans le lieu qu'il occupe. Il a trompé les espérances de ceux qui l'ont planté. Tout arbre qui ne porte pas de bons fruits. Celui qui porte de mauvais fruits, qui se sert de tous les secours et moyens d'entretenir sa vie, pour produire le mal, tandis qu'il a été planté pour produire le bien, sera coupé, jeté au feu. Le même sort est réservé à l'arbre inutile qui ne porte pas de fruits. Tout arbre qui ne porte pas de bons fruits. Il n'y a pas d'exception.

Où en suis-je de ces fruits de vie qu'exige le Maître souverain? car l'arbre, c'est mon âme; les bons fruits, ce sont les bonnes œuvres achetées par tant de grâces, tant de soins dont j'ai été l'objet?

Aujourd'hui. Si le Maître vient considérer ce pauvre arbre pour lequel il a tant fait, quels fruits lui offrirai-je? Amour, regrets, contrition, désirs, bonne volonté.

Que je souhaiterais, ô mon Dieu, ne vous avoir jamais offensé!

VII• SAMEDI APRÈS LA PENTECOTE

« Tout arbre qui ne porte pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu. » (S. Math., VII, 19.)

Recueillons-nous pour entendre cet avertissement, c'est le bon Dieu qui nous le donne afin que nous en profitions et que nous évitions le malheur dont nous sommes menacés.

C'est tellement juste. Un arbre qui porte de mauvais fruits occupe inutilement la terre ; un autre, à sa place, enrichirait son propriétaire; arbre inutile, stérile, nuisible, il n'est bon qu'à être coupé et jeté au feu. Oui, c'est logique, c'est juste, nous n'hésiterions pas. Et nous

tremblons; car nous n'avons pas donné les fruits attendus par le divin Jardinier. Pourtant, ne nous attristons pas, puisque nous sommes encore sur la terre, c'est que le Maître attend, espère quelque chose de notre effort et de notre bonne volonté; il attend, il espère les fruits qu'il est en droit de recueillir.

Ne tardons pas, n'hésitons pas; quels fruits pouvons-nous donner aujourd'hui? fruits de patience, de zèle, de charité, de bonté, de dévouement, d'oubli de nous-même dans l'accomplissement attentif et filial de la volonté de Dieu? Marchons sous son regard, faisant chaque action de la journée, de notre mieux, pour lui plaire, égrenant chacune de nos heures, comme un rosaire de fidélité et d'amour. *Tout à Dieu, tout pour Dieu.*

Evangile du huitième Dimanche après la Pentecôte.

S. Luc, XVI, V. 1 à 9.

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Un homme riche avait un économe qui fut accusé devant lui d'avoir dissipé son bien. Il le fit venir et lui dit : Qu'est-ce que j'entends dire de vous? Rendez-moi compte de votre administration car je

ne veux plus désormais que vous gouverniez mon bien. Alors l'économe dit en lui-même : Que ferai-je puisque mon maître m'ôte l'administration de son bien? Je ne puis cultiver la terre et j'aurais honte de mendier. Je sais ce que je ferai, afin que, quand on m'aura privé de mon emploi, je trouve des gens qui me reçoivent chez eux. Il fit donc venir l'un après l'autre tous les débiteurs de son maître, et il dit au premier : Que devez-vous à mon maître? Cent barils d'huile, répondit celui-ci. L'économe lui dit : Tenez, voilà votre obligation, asseyez-vous vite et faites-en une de cinquante. Il dit ensuite à un autre : Et vous, que devez-vous? Cent mesures de froment. Tenez, lui dit-il, voilà votre billet, faites-en un de quatre-vingts. Le maître loua cet économe infidèle de ce qu'il avait agi en homme intelligent; car les enfants du siècle sont plus habiles dans la conduite de leurs affaires que les enfants de lumière. Et moi, ajouta Jésus, je vous dis aussi : Employez les richesses d'iniquité à vous gagner des amis, afin que, quand vous viendrez à manquer, ils vous reçoivent dans les demeures éternelles.

VIII^e^ DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

« Rends compte de ton administration. » (S. Luc, XVI, 2.)

Le maître riche fait venir son économe. Celui auquel il a confié, pour la mettre en

valeur et la dépenser selon l'équité, une part notable de sa fortune.

Créature créée à l'image de Dieu, comblée de ses dons, qu'as-tu fait de ton intelligence, de ton imagination, de ton esprit, de ta mémoire, de ta volonté, de ton cœur? tout cela t'a été donné, prêté par l'infiniment riche; et prêté, confié, uniquement pour le connaître, l'aimer, le servir, le glorifier. Rends compte de ton administration. A quoi as-tu employé ces richesses? On t'accuse de les avoir dissipées, rends compte, rends compte. Et je me dis en moi-même : J'ai tout gardé pour moi, comme si ces richesses m'appartenaient, comme si jamais je n'en devais rendre compte, je les ai dissipées; mon intelligence s'est tendue, fatiguée, usée dans des combinaisons, des études, des travaux, dont mon amour-propre, mon bien-être, mon intérêt, avaient tout le profit. Mon imagination? ma mémoire? mon esprit et mon cœur? qu'en ai-je fait? ne les ai-je pas mis au service de l'ennemi, de l'ennemi de mon bienfaiteur. Tous ces dons ne les ai-je pas employés contre lui, la fortune qu'il m'avait confiée je l'ai employée à trahir ses intérêts, à outrager son nom, à perdre la cause qu'il m'avait chargé

de défendre; rends compte, rends compte.

Seigneur! aujourd'hui, vous me demandez de me préparer à rendre compte; vous me laissez un jour, ah! je veux réparer, consacrer à votre service, *tout* ce que vous me laissez encore. C'est vous que je sers, ô mon bienfaiteur et mon maître, je vous offre tous mes actes en esprit d'expiation, de réparation, de soumission, de dévouement. *Tout à vous, ô mon seul et adorable Maître.*

VIII• LUNDI APRÈS LA PENTECOTE

« Que ferai-je? » (S. Luc, XVI, 3.)

Recueillons-nous, et comme cet économe infidèle auquel le maître donne quelques jours pour mettre en ordre les comptes de son administration, posons-nous cette angoissante question : Que ferai-je?

Je ne puis le tromper; je ne puis cacher, au Maître souverain, l'emploi de ses richesses : emploi du temps, emploi des dons de mon âme et de mon corps, emploi de la vie, dans les expressions multiples par lesquelles elle se manifeste. J'ai été coupable, j'ai dépensé follement, pour moi-même, ce que je devais

dépenser pour le Maître dont j'étais l'économe; il va venir, que ferai-je? Je me prosternerai devant Lui, je Lui dirai : Seigneur, Père, j'ai péché, je ne suis pas digne d'être votre enfant; mais, permettez-moi pendant les jours que vous me laissez, de me mettre parmi les plus humbles de vos serviteurs, parmi ceux qui réparent et qui expient. Pardonnez-moi, ô mon Dieu. Aujourd'hui, multiplions les expressions de notre repentir et travaillons uniquement pour sa gloire.

Que tous les instants de ce jour avec ce qu'ils nous apporteront de travail, d'ennuis, de peine, de souffrance, de devoirs, que tous les instants de ce jour soient consacrés au service de Dieu, dans un esprit de réparation et d'amour.

Que je souhaiterais, ô mon Dieu, de ne vous avoir jamais offensé!

VIII^e MARDI APRÈS LA PENTECOTE

« Je ne sais pas travailler la terre. J'aurais honte de mendier. » (S. Luc, XVI. 3.)

Écoutons les excuses de cet homme infidèle, elles sont formulées par Celui qui connaît

bien les tristes misères du cœur de l'homme.

Amour du repos, du bien-être, orgueil et vanité : voici des leviers puissants pour déterminer vers le péché nos pauvres et fragiles natures.

Ni travailler, ni mendier ; ni peine, ni humiliation. Alors? pour vivre, pour satisfaire à l'impérieuse nécessité, tous les moyens deviennent bons. Ne raisonnons pas comme l'économe infidèle, il achève de se perdre.

Aimons le travail quel qu'il soit, du moment que la Providence nous l'impose. N'ayons pas honte de nous déclarer ce que nous sommes, pauvres et impuissants devant Dieu, et s'il veut que nous souffrions jusque-là, avouons aussi notre détresse et ne rougissons pas d'un secours obtenu. Tout vaut mieux que d'offenser Dieu. La vanité est souvent mauvaise conseillère ; il faut être humble et simple dans la mesure où Dieu nous demande de l'être, Que d'héroïsme caché parfois sous le dehors d'un solliciteur. Ayons toujours compassion, ne décourageons jamais ; la vertu est parfois suspendue à un mot de nos lèvres. Ayons le respect de l'âme dans le corps qui souffre.

Et puis, aujourd'hui, reconnaissons notre infinie misère devant Dieu ; souffrons humble-

ment les peines inhérentes à notre situation. Travaillons. Faisons les démarches pénibles soit en notre faveur, soit en faveur des autres. Réparons de toutes façons, prions, employons notre temps au service du Maître qui va bientôt me dire : Rends-moi compte.

O très doux Jésus, ne soyez pas mon Juge, mais mon Sauveur.

VIII• MERCREDI APRÈS LA PENTECOTE

« Je sais bien ce que je ferai. » (S. Luc, XVI, 4.)

Il a trouvé un moyen de ne pas mourir de faim. Il se fait des amis, en continuant de tromper son maître, il réussit à assurer son existence.

Cette intelligence, cette activité des gens qui ne s'occupent que de leurs intérêts matériels, la mettons-nous au service de nos intérêts spirituels? Quand le Maître m'appellera et me dira : « Rends compte! rends compte. » Est-ce que je sais, moi, économe infidèle des richesses qu'il m'a confiées, est-ce que je sais ce que je ferai pour n'être pas chassé de sa demeure éternelle? est-ce que je prends le

temps de la réflexion pour m'assurer une place dans la maison de mon Père et de mon souverain Maître.

Oui, mon Dieu, je sais ce que je ferai. Je m'abandonne à votre miséricorde, je reconnais toutes mes infidélités et je vous dis : Me voici, repentant, pour faire votre volonté, je veux consacrer à votre service tous les instants qui me restent à vivre ; je veux que tout ce qui exprimera cette vie en moi : mouvements, souffrances, actions, paroles, tout, et y compris mon dernier soupir, soit autant d'actes d'amour, de soumission à votre volonté sainte, de regrets de vous avoir offensé !

Je suis vôtre, ô mon Dieu, je me donne à vous, je m'abandonne à vous, préparez-moi vous-même à paraître devant vous.

Que je souhaiterais, ô mon Dieu, ne vous avoir jamais offensé !

VIII^e^ JEUDI APRÈS LA PENTECOTE

« Je sais bien ce que je ferai. » (S. Luc, XVI, 4.)

Les solutions trouvées dans les moments difficiles, sont-elles prises selon ce que commande le service de Dieu ou seulement nos intérêts ? Quand il s'agit de ceux-ci, comme

nous sommes actifs, attentifs, habiles, quand il s'agit de ceux-là, comme nous sommes distraits, lents, indifférents, et par suite, maladroits. Que de belles occasions nous perdons de nous enrichir pour l'éternité !

Ai-je en ce moment une décision importante à prendre ? quels sont les mobiles de ma détermination ? En général, comment est conçue l'organisation de mes journées, de mon temps ? Dieu est-il en tête ? non seulement par la prière, mais par la succession de tous mes actes — devoirs d'état accomplis parce que telle est sa volonté.

Chaque matin je puis me dire : Ce soir, le Maître me demandera compte de ses dons, de mon administration. Que ferai-je ? Je sais bien ce que je ferai, je vais, aujourd'hui, le servir avec tout mon cœur.

J'ai beaucoup de fautes à expier, beaucoup d'erreurs, de maladresses à réparer. Je sais bien. Aujourd'hui je commence. Aujourd'hui je remets tout dans l'ordre. Aujourd'hui, je veux que chaque instant de ma vie dise à mon Maître mon repentir et ma fidélité. Je me donnerai tout à tous pour l'amour de Lui, je travaillerai, je souffrirai, j'agirai, sous son regard.

Tout pour Dieu.

VIII^e^ VENDREDI APRÈS LA PENTECOTE

« Les enfants du siècle sont plus habiles dans leurs affaires que ne le sont les enfants de lumière. » (S. Luc, XVI, 8.)

Éternelle vérité. Voyons ce que font les gens du monde, ceux qui n'ont de souci que pour les choses de la terre. Que de fatigues, de peines, de soins pour s'enrichir, pour se distraire, pour s'amuser. Ah ! si nous faisions, pour notre salut, ce que font les enfants du siècle pour leur plaisir ! Que de courses, que de peines, que de dépenses ! et nous, nous les enfants de lumière, éclairés par la parole de Dieu, quels sacrifices faisons-nous pour assurer notre bonheur éternel ? Nous savons que le Maître nous attend, nous savons qu'il nous faudra *rendre compte*, mettons donc à cette affaire, au succès de nos efforts pour le bien, l'attention, le soin, la peine que les autres prennent pour réussir en ce monde. Ils courent avec avidité pour atteindre une satisfaction momentanée, la sécurité d'un jour ; et nous, nous nous endormons, indolents et indifférents, quand il s'agit d'intérêts éternels.

Réveillons-nous, prenons exemple sur ceux qui nous entourent et employons leur mode

de travail : réflexion, décision, activité. « Que ferai-je ? Je sais bien. Asseyez-vous vite. » L'économe infidèle a rapidement trouvé la solution qui le fera vivre, solution pratique.

Aujourd'hui je sais ce que je ferai, j'offrirai toutes mes actions au Souverain Juge en esprit de réparation, je le servirai avec amour dans la personne des pauvres et des affligés.

Me voici, Seigneur, pour faire votre volonté.

VIII^e SAMEDI APRÈS LA PENTECOTE

« Employez les richesses d'iniquité à vous faire des amis. » (S. Luc, XVI, 9.)

Si quelque chose nous inquiète dans notre passé, si nous redoutons les jugements de Dieu, accusons-nous, repentons-nous, puis donnons, faisons-nous des amis qui intercèdent pour nous, ayons pitié de ceux qui souffrent. Ne refusons jamais un bon office que nous puissions remplir. Employons toutes les facultés que nous avons reçues ; employons-les, pour venir en aide à ceux qui ont moins reçu que nous ; prêtons-leur ce qui ne nous a été donné que pour le service de Dieu dans la personne de nos frères malheureux ; et si nous avons la

charge accablante de la fortune, ah ! employons-la, cette fortune, — si redoutée des saints qui en savaient les responsabilités, si méprisée du Seigneur qui en savait le néant, — employons-la à nous faire des amis qui — lorsque la terre nous manquera — intercèdent pour nous et nous fassent ouvrir les portes éternelles.

Aujourd'hui, que puis-je faire pour employer mon temps, mes facultés, mes ressources au profit des autres ? Je ne suis en ce monde que pour *servir*.

Ayez pitié de moi, ô mon Dieu, selon la grandeur de vos miséricordes.

Evangile du neuvième Dimanche après la Pentecôte.

S. Luc, XIX, v. 41 à 47.

En ce temps-là, Jésus étant arrivé près de Jérusalem et apercevant cette ville pleura sur elle, et dit : Ah ! si du moins en ce jour qui t'est encore donné, tu savais ce qui peut te procurer la paix ! Mais tout cela est maintenant caché à tes yeux. Aussi viendra-t-il des jours malheureux pour toi, où tes ennemis t'environneront de tranchées, t'enfermeront et te serreront de toutes parts, te

détruiront entièrement, toi et tes enfants qui sont dans ton enceinte, et ne laisseront en toi pierre sur pierre, parce que tu n'as pas voulu connaître le temps où Dieu t'a visitée. Etant ensuite entré dans le temple, il se mit à chasser les vendeurs et les acheteurs en leur disant : Il est écrit : Ma maison est la maison de la prière et vous en avez fait une caverne de voleurs. Et il enseignait tous les jours dans le temple.

IXe DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

« Jésus pleura sur Jérusalem. » (S. Luc, XIX, 41.)

Seigneur, permettez que je m'approche et que j'ose vous demander la raison de ce spectacle inouï. Les larmes, l'anxiété d'un Dieu. Accordez-moi cette faveur de consoler, d'adoucir votre douleur.

Jésus pleura sur Jérusalem !

Il pleure sur la patrie ingrate et sur les maux que lui attirent ses infidélités.

Tous les méconnus, les calomniés, les trahis, trouvent dans cette incomparable pitié la consolation et la lumière.

La consolation. Lui, le Saint des saints, le Fils de David dont Jérusalem était la ville, capitale de son royaume, se voit, à l'avance, traîné dans les rues de cette ville comme un

criminel, arrosant, de son sang, la cité ingrate et perfide. Si rude que soit votre chemin, méconnus et trahis, le Seigneur y a marché avant vous. Et il pleure, parce que tant d'ingratitudes attirent sur ces murs la justice de Dieu.

Vous aussi, pleurez; non sur vous, votre part est assez belle, le Seigneur est votre guide et votre compagnon. Vous le retrouverez à chaque pas, sa main est dans la vôtre; mais pleurez sur votre pays qui provoque son propre châtiment, pleurez et priez, offrez pour lui vos souffrances et vos sacrifices.

Cœur de Jésus, si compatissant et si bon, transformez mon cœur égoïste et qui, si facilement, distille l'amertume, l'irritation à la moindre injustice. Quel est le procédé, quelle est la parole dont je souffre à l'heure actuelle. Seigneur, je désavoue tout sentiment de mon cœur qui contristerait le vôtre. J'oublie, je pardonne et je vous offre à l'intention de ceux qui m'ont affligé toutes les actions de ma journée et, en particulier, tel effort qui me coûte.

Le Saint des saints pardonne, et moi, pécheur, je serais sans pitié.

IX• LUNDI APRES LA PENTECOTE

« Il pleura sur Jérusalem. » (S. Luc, XIX, 41.)

Approchons-nous du Maître dont la douleur se traduit par les larmes. Il pleure, comme nous, et Il pleure sur nous.

O Jésus ! ô mon Dieu, sanctifiez mes larmes.

Il pleure sur la ville, sur la patrie. Il sanctifie le patriotisme, qui devient ainsi une vertu chrétienne. Nous devons aimer tous les hommes, même nos ennemis ; mais nous pouvons, nous devons avoir des préférences dans nos affections et être plus sensibles aux maux de notre patrie qu'à ceux des étrangers. Nous pouvons, nous devons pleurer sur notre pays infidèle et rebelle, attirant sur lui les fléaux de la Justice divine. Qui rejette le joug du Seigneur en recherche un autre, bien plus lourd, c'est inévitable ; pleurons sur notre pays, prions pour lui, agissons aussi, relevons notre âme dans la pratique des préceptes divins, donnons de bons conseils, oui ; mais surtout de bons exemples.

Dans le milieu où la Providence m'a placé, que puis-je faire pour le relèvement, la moralisation, la perfection de ceux qui m'entourent. Que ferai-je, aujourd'hui, pour leur bien ?

O mon Dieu! avez-vous permis que, par ma bonne volonté je puisse être associé à votre action sur les âmes, serait-il possible que je puisse vous *aider* à les sauver. Seigneur, inspirez-moi ce que je dois faire, et donnez-moi encore votre grâce, pour que je puisse accomplir ce que vous m'avez inspiré.

Me voici, Seigneur, pour faire votre volonté.

IX° MARDI APRÈS LA PENTECOTE

« Si tu savais! » (S. Luc, XIX, 42.)

O! mon Dieu! je m'approche de vous. Assis sur les hauteurs qui dominent Jérusalem, vous pleurez, parce qu'elle ne sait pas, parce qu'elle n'a pas voulu savoir. Instruisez-moi, je cherche la lumière, je veux suivre vos enseignements.

Que de fois le Seigneur a jeté à la terre ce douloureux reproche. « Si tu savais! » c'est le mot de la miséricorde. Il le dit à la Samaritaine, inconstante, irréfléchie, coupable, elle se fixe soudain, interroge, veut savoir et est convertie.

« Si tu savais! » c'est le mot précurseur de

la justice. Il le dit à Jérusalem, coupable elle aussi, mais qui ne veut pas savoir et qui va périr dans son endurcissement ; c'est sur ceux-là que Jésus pleure, sur ceux qui ne veulent ni voir, ni savoir. A moi aussi le Seigneur peut dire : « Si tu savais ! si tu réfléchissais ! si tu voulais ! »

Seigneur, je sais que je suis à vous, que je n'ai rien qui ne soit de vous, je sais que vous avez sur moi des droits souverains, droits de Créateur, droits de Sauveur. Je sais que vous m'avez donné des commandements auxquels je dois obéir. Je sais que vous m'aimez d'un amour éternel, je sais que, dans quelques jours, vous m'appellerez pour me dire : « Rends-moi compte de l'emploi de mes dons. Comment as-tu répondu à mon amour ? »

Seigneur, je sais tout cela. Aujourd'hui, j'y veux penser, je veux agir en écoutant le « si tu savais ! » de la miséricorde. Je sais que ma bonne volonté vous satisfait, que vous venez au secours du faible qui vous prie. Je sais la tendresse et la pitié de votre cœur. Je ferai, de mon mieux, chacune de mes actions pour vous plaire.

Ayez pitié de mes ignorances, de mes oublis.

IX° MERCREDI APRÈS LA PENTECOTE

« J'ai voulu et tu n'as pas voulu. » (S. Luc, XIII, 34.)

Le Seigneur regarde Jérusalem. En ce moment Il regarde mon âme qui est en sa présence.

O Dieu ! je veux de toute la force de ma volonté, défaillante dans l'épreuve, je veux tout ce que vous voulez.

Telle une mère rassemble ses enfants dans ses bras, tel l'oiseau réchauffe ses petits sous ses ailes, j'ai voulu, dit le Seigneur, vous rassembler, vous unir, vous couvrir et vous défendre. Mais Il nous laisse libre d'écouter sa voix.

Étrange parole d'un Dieu à sa créature. J'ai voulu, et tu n'as pas voulu.

En jetant un regard sur ma vie, n'y a-t-il pas une époque, une heure malheureuse, où je me suis soustrait au bon plaisir de Dieu, à sa volonté, connue et repoussée.

Aujourd'hui suis-je bien sur le rail de cette adorable volonté ? n'y a-t-il rien que je refuse à son appel. Suis-je dans le chemin du devoir ? Suis-je prêt à rompre avec tout ce qui m'en détournerait ?

Quelle est l'action que Dieu me demande de faire aujourd'hui, pour répondre à ses desseins sur moi ?

Vous voulez, Seigneur, je veux aussi. Vous m'appelez, j'accours. Ah ! cachez-moi dans l'asile ouvert par votre cœur sacré, asile de miséricorde et de salut, j'y reposerai en paix et vous vaincrez pour moi les ennemis qui me poursuivent. Faites que tous les instants de ma vie soient consacrés à votre service.

Ayez pitié de moi, ô mon Dieu ! selon la grandeur de vos miséricordes !

IX^e JEUDI APRÈS LA PENTECOTE

« Parce que tu n'as pas connu le temps où Dieu t'a visitée. » (S. Luc, XIX, 44.)

J'écoute cette parole qui m'est une lumière et un avertissement. Je vois cette ville animée, active, occupée des intérêts terrestres, pleine de vie en apparence et si indifférente aux larmes que Jésus verse sur elle !

O mon Dieu, donnez-moi d'être attentif à votre grâce, de connaître et d'employer le temps de votre visite.

La visite de Dieu, elle se fait par une parole,

par une lecture, par une conversation pieuse, par la prière, par la méditation, par l'épreuve et, surtout, par la sainte Communion.

La visite de Dieu, sa lumière, son appel, qui ne l'a reçu dans son âme? et alors, ai-je voulu ce que Dieu voulait?

Me suis-je soumis? ai-je suivi le mouvement de la grâce. « Craignez, dit saint Augustin, Jésus qui passe et ne revient plus. »

La Communion, visite par excellence du Seigneur, doit me mettre à ses pieds, comme Paul sur le chemin de Damas, comme Madeleine à Béthanie. « Seigneur, que voulez-vous que je fasse? »

Quelles qu'aient été mes résistances, ma révolte, ou mon indifférence, aujourd'hui, dans cette méditation, le Seigneur me visite. Que me demande-t-il? que veut-il de moi? plus de confiance, plus d'abandon, un sacrifice, une démarche. O mon Dieu! que voulez-vous que je fasse? Tant qu'il me reste un instant de vie, je puis réparer, je puis commencer, je puis profiter de votre visite.

Aujourd'hui, et pour tous les jours de ma vie, je m'engage à votre service pour éviter le terrible « *parce que* » de votre malédiction.

Béni soit le jour où vous me visitez!

IX^e VENDREDI APRÈS LA PENTECOTE

« Il pleura ! parce que... » (S. Luc, XIX, 44.)

Approchons-nous avec un profond respect de cet endroit solitaire où Jésus contemple Jérusalem. Mêlons nos larmes à celles de notre Sauveur.

O Seigneur, faites-moi comprendre le pourquoi de votre douleur, permettez-moi de vous consoler.

Les larmes d'un Dieu coulent sur nos maux, parce que nous résistons à sa grâce et à son amour. Cet amour si puissant fait peur, quand il est méconnu ; quel sera le sort de ceux *qui n'auront pas voulu* être aimés ; de ceux qui auront dédaigné les recherches, les préférences de Dieu.

Nos larmes, à nous, sont-elles causées par la douleur de voir les grands intérêts de la foi, de l'Église et des âmes, compromis par l'ingratitude, la légèreté et l'aveuglement ?

Nos larmes coulent-elles sur les maux de la patrie ? Le patriotisme est désormais sanctifié, il est une vertu chrétienne. Ce n'est ni un rêve ni une illusion, travailler au salut de son pays, pleurer sur ses maux, c'est dans l'ordre. Jésus nous en a donné l'exemple.

Que puis-je faire, aujourd'hui, pour répondre aux larmes du Seigneur ? que puis-je réformer en moi qui résiste à son amour, aux sollicitations de sa grâce ? Que puis-je faire, dans ceux qui m'entourent, pour les rapprocher de son Cœur ? Que puis-je faire pour le bien de mon pays ? qu'est-ce que je fais pour la propagande des bons livres ? pour le soutien du culte ?

Seigneur, je vous remercie de m'avoir fait vivre à une époque où il y a beaucoup à travailler, beaucoup à souffrir pour votre cause, je suis à vous, à votre service, daignez m'employer.

Je me donne à vous, je me confie en votre infinie miséricorde.

IX• SAMEDI APRÈS LA PENTECOTE

« Puis il entra dans le temple et chassa ceux qui y vendaient et achetaient en disant : Ma maison est une maison de prière. » (S. Luc, XIX, 49.)

Contemplons ce qui se passe. Mêlons-nous aux apôtres, aux disciples, suivons le regard de Jésus. Il s'arrête indigné, en entendant le bruit des échanges et des discussions. Le silence,

le recueillement qui doivent accompagner la prière ; le respect, dû à la Souveraine Majesté de Dieu, sont absents du temple, *sa maison*.

Et Jésus, si patient et si doux, laisse déborder son indignation. Il *chasse* ceux qui sont la cause de ce tumulte, il leur rappelle ce qu'est la maison qu'ils profanent, maison de prière ; asile offert à l'âme qui veut s'élever jusqu'à son Créateur ; refuge pour les conversations intimes, où Dieu s'abaisse pour répondre à sa créature, la soutenir et la consoler. Maison de prière ! devenue un lieu de trafic, où, sous prétexte de fournir des victimes aux fidèles, les marchands exploitent leur piété et surprennent leur bonne foi. O Jésus ! si doux au pécheur, vous *chassez* les hypocrites qui se revêtent de l'apparence du bien pour faire le mal.

Que de leçons pour nous !

Comment nous tenons-nous dans la maison du Seigneur ?

Nos pensées, nos regards, nos préoccupations sont-elles pour le Maître souverain qui y réside et nous attend ?

Dans l'ancien temple, Dieu avait passé. Dans nos églises, il demeure. Dès le seuil, nous devrions, pénétrés du sentiment de la présence réelle, adorer, non seulement dans

nos cœurs, mais par une attitude respectueuse et recueillie qui fasse dire à ceux qui nous regardent : « Dieu est ici présent et je n'y pensais pas! »

O Jésus! si vous parliez du fond de votre Tabernacle, combien de fois m'auriez-vous chassé de *votre maison* parce que je troublais par mes conversations ou mes mouvements, ou mon agitation, la prière de vos fidèles. Pardon, Seigneur, je n'y pensais pas. Je veux désormais entrer avec respect dans votre maison, m'y tenir avec recueillement, vous prier avec attention et ferveur.

Adoro te devote, latens Deitas.

Evangile du dixième Dimanche après la Pentecôte.

S. Luc, XVIII, v. 9 à 14.

En ce temps-là, Jésus dit cette parabole pour quelques-uns, qui, présumant de leur propre justice, mettaient leur confance en eux-mêmes et méprisaient les autres : Deux hommes montèrent au temple pour prier; l'un était pharisien, et l'autre publicain. Le pharisien, se tenant debout, priait en lui-même : Mon Dieu, je vous rends grâces de ce que je ne suis pas comme le reste des

hommes qui sont voleurs, injustes, adultères, ni même tel que ce publicain, Je jeûne deux fois la semaine : je donne la dîme de tout ce que je possède. Le publicain, au contraire, se tenant éloigné, n'osait pas même lever les yeux au ciel, mais il se frappait la poitrine, en disant : Mon Dieu, ayez pitié de moi, qui suis un pécheur. Je vous déclare que celui-ci s'en retourna chez lui justifié, et non pas l'autre; car quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé.

X^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

« Mon Dieu, je vous remercie. » (S. Luc, XVIII, 11.)

Regardons les deux hommes dont parle le Seigneur, ils avancent vers le temple, j'écoute.

Seigneur ! n'entrez pas en jugement avec votre pauvre serviteur.

Les premières paroles qui sortent des lèvres du pharisien sont louables. L'esprit qui les inspire est mauvais. Seigneur ! je vous remercie ! Belle et touchante prière qui devrait être sur nos lèvres à chaque heure du jour. Seigneur, je vous remercie ! l'air, que je respire, vous me le donnez, la vie qui m'en fait profiter vous me la gardez; je vous remercie, parce que cet instant que je vous dois, je puis l'em-

ployer à vous servir, à vous aimer, à mériter de vous posséder un jour.

Quels qu'aient été mes malheurs, mes souffrances et mes fautes, à ce moment présent, ô mon Dieu ! je vous remercie, puisque vous me le donnez et qu'il me suffit pour consoler toutes mes tristesses, pour réparer toutes mes erreurs, atteindre *l'unum necessarium*, réaliser l'espérance du bon larron. « Aujourd'hui » en cet instant, je puis par un acte de repentir, de confiance et d'amour, reprendre mes droits d'enfant de Dieu !

Seigneur, je vous remercie ! que de bienfaits, que de grâces, que de lumières, de lectures, de sacrements, de communions. Quel usage en ai-je fait ? Aujourd'hui, jour de réparation, jour d'action de grâces, comment puis-je employer ce jour pour qu'il en soit ainsi ? Par quel acte puis-je me remettre sous l'autorité divine ?

O mon Dieu ! je vous remercie, surtout de mes épreuves, de mes croix qui m'ont rapproché de vous.

Quid retribuam ?

X• LUNDI APRÈS LA PENTECOTE

« Mon Dieu! je vous remercie. » (S. Luc, XVIII, 11.)

Regardons cet homme qui prie, qui croit prier, pauvre mendiant! il se place devant son bienfaiteur pour énumérer ses dons, comme s'ils étaient son bien!

O Jésus! doux et humble de cœur, rendez mon cœur conforme au vôtre.

Je vous remercie, ô mon Dieu! car je n'ai rien que ce que vous me donnez, je ne puis rien que ce que vous me permettez, je ne sais rien que ce que vous m'enseignez, je ne vaux rien que par vos dons. Je vous remercie de tout mon cœur.

Mais, que dit cet homme? « Je vous remercie de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes, qui sont des pécheurs, des coupables, je vous remercie de n'être pas comme celui-ci, ce publicain. » L'ombre d'un pareil sentiment a-t-il effleuré mon âme? O Dieu! vous qui savez les voies par lesquelles vous m'avez conduit, avec tant de sollicitude et d'amour, vous qui m'avez tant préservé, tant gardé, et cependant! Un regard rapide sur notre vie, les bienfaits de Dieu, d'une part;

nos infidélités, de l'autre. Ah ! je suis bien comme le reste des hommes, plus coupable peut-être, plus ingrat, car la faute se proportionne à l'ingratitude de celui qui la commet.

« Je donne, je jeûne, je prie », je fais parade de mes pratiques. O Dieu ! nous n'avons pas changé.

Seigneur, aujourd'hui, je veux ne travailler que pour vous, c'est justice, tout vous appartient en moi, je veux agir uniquement pour votre amour, soumis à votre bon plaisir.

Jésus, doux et humble de cœur, rendez mon cœur conforme au vôtre.

X^e^ MARDI APRÈS LA PENTECOTE

« Je jeûne, je donne, je prie. » (S. Luc, XVIII, 12.)

Écoutons le Seigneur énumérer tous les mérites dont se glorifie le pharisien, et profitons de la leçon qu'il nous donne.

Mon Dieu ! Mon Dieu ! préservez-moi de l'illusion, faites que je vous connaisse et que je me connaisse moi-même.

Cet homme qui jeûne, qui donne, qui prie, n'est pas un juste, car ces actes, parfaits en eux-mêmes, sont accomplis pour sa satisfaction

personnelle, il s'en glorifie, il en nourrit son orgueil. Pauvre, très pauvre pharisien! A l'heure dernière, que nous restera-t-il de ce que nous aurons accompli par vanité, par intérêt personnel. Tel un chercheur d'or qui a fait, ou cru faire, une fortune considérable, il arrive avec de nombreux vaisseaux, la renommée annonce ses richesses, il aborde, et lorsque l'on veut transporter ses trésors : « Maître, vous vous êtes trompé, vous avez cru prendre de l'or, c'est du sable, c'est de la poussière, ce n'est rien. »

Rien, l'emploi de dix, vingt, quarante ans de cette force divine qu'est la vie. *Rien*, tant de mouvements de mon esprit, tant de battements de mon cœur. *Rien*, tant d'activité, d'actes généreux et bons en eux-mêmes, mais corrompus par l'orgueil. *Rien*, je n'ai rien.

Merci, ô mon Dieu! de cette lumière que vous me donnez aujourd'hui. Un verre d'eau offert pour votre amour sera récompensé. Des milliers, donnés par ostentation, ou pour me satisfaire, des pénitences où mon orgueil se complaît, des sacrifices dont je me plains et me pare, *rien, rien*. Aujourd'hui, je vis; je puis réparer tout le néant de mes œuvres, je puis désavouer tous les retours de mon amour-

propre ; je puis, en un jour, multiplier les actes de repentir.

Ayez pitié de moi, ô mon Dieu ! car je suis un pécheur !

X• MERCREDI APRÈS LA PENTECOTE

« Seigneur, ayez pitié de moi ! » (S. Luc, XVII, 13.)

Considérons Notre-Seigneur parlant de *l'autre*, du pécheur, son regard est compatissant, sa voix attendrie.

O mon Dieu ! puissé-je mériter par mon humilité, par le sentiment vrai et profond de mes misères, puissé-je mériter cette pitié de votre Cœur !

L'autre, le publicain. Il ne donne guère, il ne jeûne pas, il a bien souvent négligé de prier, il a été peut-être voleur, injuste et bien autre chose encore. Oui, vraiment, c'est un pécheur. Mais, il s'agenouille, il s'incline bien bas, il n'ose pas approcher du Saint des saints ; il a un tel sentiment de son néant, de l'état misérable où l'ont mis ses péchés ! Il se frappe la poitrine. Lui, lui seul est coupable ; il ne cherche pas à s'excuser sur l'un ou sur l'autre. Son repentir

est profond et sincère. Et s'il invoque la pitié de Dieu, c'est uniquement en qualité de pécheur.

Et nous ? quand nous nous présentons devant Dieu dans la prière, à la Table sainte. Oserai-je vous rappeler, Seigneur, ce que j'ai cru faire pour votre service ? oserai-je être orgueilleux du peu que je fais, tandis que votre main me conduit même dans ces œuvres et que je trouve encore le moyen d'en stériliser les fruits par mes infidélités.

Aujourd'hui, Seigneur, que puis-je faire pour votre gloire, pour vous seul, sous votre regard, loin de tous, loin surtout de moi-même, par la pureté d'intention. Oh ! que de fautes ! que de corruption dans mes meilleures œuvres.

Seigneur ! Seigneur ! ayez pitié de moi, car je ne suis qu'un pécheur !

XIe JEUDI APRÈS LA PENTECOTE

« Seigneur, ayez pitié ! » (S. Luc, XVIII, 13.)

Recueillons des lèvres de la vérité, de la sainteté même, non seulement les mots, mais l'esprit de la véritable prière.

Demandons-lui, du fond du cœur, de nous

pénétrer de cet esprit, principe de paix et de pardon.

Seigneur, ayez pitié ! prière qui doit être sur nos lèvres, mais surtout dans nos cœurs, c'est la prière de tous. La pitié n'est-ce pas le seul sentiment que puisse invoquer notre immense misère. Tel est le pauvre, aux vêtements sordides, au visage décharné, aux membres blessés, il n'a qu'à se montrer et à dire : Ayez pitié ! Sa vue, seule, parle en sa faveur, est en harmonie avec ses paroles et éveille autour de lui la compassion. Ayez pitié, ô mon Dieu, parce que je suis pécheur. Voilà mon état, ma situation, voilà le pourquoi de ma supplication. Il en est la raison, il l'autorise et provoque une réponse favorable, non pas, parce que je vaux mieux que tel et tel, mais parce que je suis, parce que je reconnais que je suis un pécheur.

O consolation de ma détresse ! c'est donc cette connaissance si douloureuse, si humiliante, qui a le privilège d'attirer le plus doux des attributs divins, la miséricorde ; sans l'humble sentiment de nos fautes, la miséricorde divine ne saurait s'exercer, et c'est la consolation et l'espérance du pécheur d'en être le motif et l'objet.

Seigneur ! si grand, si saint, si infini dans vos perfections, regardez la pauvre, infirme et coupable créature qui se prosterne devant vous. Elle vous offre tous ses actes, toutes ses pensées, toutes ses paroles et voudrait que chaque battement de son cœur les accompagne et vous dise : *Ayez pitié de moi, mon Dieu, parce que je suis un pécheur.*

X^e VENDREDI APRÈS LA PENTECOTE

« Or, je vous le déclare. » (S. Luc, xvii, 14.)

Écoutons avec une respectueuse avidité la déclaration divine, lumière, vérité, devant lesquelles doivent fuir toutes nos appréciations terrestres.

O mon Dieu ! pénétrez-moi des enseignements qui tombent de vos lèvres, en dehors d'eux, point de salut.

Quelle solennité revêt soudain la parole du Seigneur, je vous le déclare, je vous l'annonce, je vous l'affirme, moi la sainteté, la justice, moi qui sonde le cœur de l'homme, écoutez bien, je vous le déclare, celui qui s'en alla, pardonné, absous, *justifié*, quel mot ! ce

n'est pas celui qui prie, qui jeûne, qui donne et qui se glorifie de faire ces choses, non, ce n'est pas celui-là ; c'est celui qui a été injuste, coupable de mille fautes; mais, qui, ayant pris la résolution de ne plus les commettre, n'en perdra jamais le souvenir, et qui, pratiquant enfin les vertus chrétiennes, donnera, jeûnera; priera, il se souviendra qu'il prête seulement sa bonne volonté à la grâce qui le soutient et le conduit ; il dira toujours dans la sincérité de son cœur : Ayez pitié de moi, mon Dieu, *parce que* je suis un pécheur ! Ayez pitié parce que je sens ma faiblesse et que si vous cessiez de me soutenir, je tomberais dans les pires excès. Ayez pitié, ayez pitié, je n'ai rien que par vous, je ne sais rien que par vous ; je ne puis rien que pécher, ayez pitié de ma misère. Seigneur, ayez pitié !

O Dieu! venez à mon aide, hâtez-vous de me secourir.

X• SAMEDI APRÈS LA PENTECOTE

« Celui qui s'élève sera abaissé, celui qui s'abaisse sera élevé. » (S. Luc, XVIII, 14.)

C'est encore l'éternelle vérité, la suprême justice qui nous instruit : il n'est point de pré-

jugé humain qui puisse affaiblir sa déclaration.

Je suis à vous, Seigneur, instruisez-moi.

Telle est la règle : qui s'élève sera abaissé, c'est l'ordre ; *s'élever*, pour être admiré, c'est affirmer une telle pauvreté de jugement, ou une si irrémédiable et sotte erreur, ou un si coupable mensonge, que la chute de l'audacieux est, non seulement attendue, inévitable, mais n'inspire aucune pitié. Eh quoi ! ayant tout reçu, ne me parant que de vêtements d'emprunt, j'irais me glorifier de ma misère ?

Celui qui s'abaisse sera élevé. C'est juste, avoir le bon sens de s'abaisser, non pour être élevé, mais pour garder la place qui nous revient, c'est bien ; y rester, à cette place, très basse, quand on nous y met, c'est mieux, car, il y a en nous un tel ferment d'orgueil, que nous nous disons volontiers nos vérités dans la contemplation solitaire de notre pauvreté ; mais, si les autres les constatent, oh ! que nous avons de peine à rester en bas, à notre place, abaissés. Qui dira les replis cachés de l'âme où sommeille cet orgueil qu'un souffle réveille, furieux, agressif. Et alors ? où donc est la sincérité de notre humilité ?

Aujourd'hui, par quel acte particulier, très

simple, puis-je rester à ma place au lieu de me mettre en avant?

Précisons et tâchons chaque jour de descendre un petit échelon du pinacle où nous aimons être, pour regagner la place que nous devons avoir, afin que le Seigneur nous trouve bas, si bas dans notre propre estime que nous méritions de monter jusqu'à Lui, car, Il met sa gloire à pardonner, à combler de biens, ceux-là qui n'ont rien à Lui offrir et qui souffrent de leur indigence.

Du fond de l'abîme, Seigneur, j'ai crié vers vous. Seigneur, écoutez ma voix.

Evangile du onzième Dimanche après la Pentecôte.

S. Marc, VII, v. 31 à 37.

En ce temps-là, Jésus quitta le pays de Tyr, traversa la Décapole, et alla par Sidon vers la mer de Galilée. Alors on lui amena un homme sourd et muet et on le pria de lui imposer les mains. Jésus le tirant de la foule et le prenant à part, lui mit les doigts dans les oreilles et de la salive sur la langue, puis levant les yeux au ciel, il soupira et lui dit : Ephphéta, c'est-à-dire, ouvrez-vous. Aussitôt ses oreilles s'ouvrirent, sa langue se délia et il parlait distinctement. Jésus leur défen-

dit d'en parler à personne; mais plus il le leur défendait, plus ils le publiaient; et dans leur admiration ils disaient : Il a bien fait toutes choses; il a fait entendre les sourds et parler les muets.

XI[e] DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

« On lui amena un homme sourd et muet. » (S. Marc, VII, 32.)

Regardons venir cet homme dans un si pitoyable état, des amis dévoués l'amènent à la bonté toute-puissante.

Seigneur, faites que j'entende, que je comprenne, que je vous glorifie par mes paroles et par mes actes.

Oui, l'état de cet homme est pitoyable, c'est un isolé, un malheureux; seul, son regard peut apporter au dedans de lui-même la lumière, à l'aide de laquelle il peut suppléer à tout ce qui lui manque.

Nous pouvons en tirer deux leçons : 1° Ne sommes-nous pas sourds et muets, tellement entraînés dans le tourbillon des activités terrestres, même au profit des bonnes œuvres, que nous n'avons ni le temps d'entendre, ni le temps de réfléchir, ni le temps de parler des choses divines, dont, peu à peu, nous perdons

le sens, au point que nos œuvres les meilleures sont imprégnées de l'esprit du monde. Pour éviter que ce mur de surdité, de mutisme s'élève entre l'Évangile et nous, ne restons jamais un seul jour, sans méditer quelques minutes, sans nous retremper un instant, en écoutant la parole de vie.

2° Nous sommes entourés de sourds et muets, ils ne savent rien de notre foi, ils n'entendent plus ses enseignements, ils parlent, hélas! mais ils parlent pour la calomnier et blasphémer. A ceux-là il reste le regard qui peut emporter, au fond de leur âme, le rayon vainqueur.

Soyons apôtres, par le bon exemple. Ne disons rien, ils n'entendraient pas; mais agissons toujours en disciples fidèles de Notre-Seigneur. Faisons juger de l'arbre par les fruits, c'est, de tous les apostolats, le meilleur, le plus sûr, le plus fécond.

Aujourd'hui, comment puis-je servir la cause de Dieu? comment puis-je honorer ma foi? très simplement, très humblement; par quel acte?

O mon Dieu! donnez-moi la grâce de faire ce que vous me commanderez et commandez-moi ce que vous voudrez.

XI• LUNDI APRÈS LA PENTECOTE

« On lui demanda de lui imposer les mains. » S. Marc, VII, 32.)

Je m'approche avec cet infortuné, je me place sous la bénédiction, sous l'imposition des mains divines et je prie avec lui : Seigneur, faites que j'entende !

Ainsi donc, la première condition pour que notre prière soit exaucée, pour que nous soyons guéris de nos infirmités spirituelles, c'est de nous placer sous le joug de la volonté divine, signifiée par l'imposition des mains; mon premier effort doit être de me remettre sous la dépendance de Dieu. Il est Maître; nous sommes, à Lui, quoi qu'Il fasse, je l'adore; quoi qu'Il veuille, je le veux, quoi qu'Il commande, j'obéis.

Y a-t-il un obstacle entre le bon plaisir de Dieu et l'adhésion parfaite de mon âme à ce bon plaisir ? Quel est cet obstacle ? quel est le mur qui m'empêche d'entendre les ordres divins et de les accomplir ? Il faut, coûte que coûte, détruire cet obstacle; nous aurons beau faire il faut nous rendre, si nous voulons goûter la paix qui adoucit et charme l'épreuve.

Rendons-nous donc à l'amour de Dieu sur

nous, ce qu'Il veut c'est notre bien et nous, comme des enfants ignorants et inconscients, nous résistons à ce qui doit nous guérir et nous sauver.

Abandonnons-nous à la sagesse et à l'amour du meilleur des pères, inclinons-nous sous ses mains étendues et disons tout le long du jour :

Seigneur ! Père ! je veux tout ce que vous voulez, et je le veux parce que vous le voulez.

XI• MARDI APRÈS LA PENTECOTE

« Il le retira de la foule. » (S. Marc, VII, 33.)

Remarquons cette action très significative du Seigneur : avant d'imposer les mains sur cet homme, il l'isole. O mon Dieu, appelez-moi, donnez-moi le courage de me retirer dans le silence et la retraite, là, où l'on entend mieux votre voix.

Toute cette foule cherche Notre-Seigneur, et cependant, quand il s'agit d'une grâce telle que la résurrection d'une âme, quand il s'agit d'entendre le langage divin et de suivre un nouveau chemin, quand sincèrement nous désirons entrer au service de Dieu, il faut

nous retirer un peu de la foule, nous recueillir pour recevoir, dans toute sa plénitude, la lumière du salut.

Il faut, en ces temps d'agitation universelle, nous tenir à l'écart au moins quelques minutes chaque jour par la méditation qui rapproche du Seigneur, par la visite au Saint Sacrement, par tout ce qui nous isole du bruit et du mouvement. Et puis, soyons fidèles, chaque année, autant que le permettent nos devoirs d'état, à nous retirer de la foule pendant quelques jours afin de penser, de juger, d'agir autrement que la foule; de vivre sous l'impression plus directe de l'action divine, d'écouter, d'entendre, de parler enfin, selon l'esprit de Dieu.

Aujourd'hui, quels moments puis-je prendre pour m'isoler et demander du fond du cœur la lumière nécessaire afin de connaître mes besoins, mes misères, mes fautes et les moyens de marcher dans la route très chrétienne où l'on entend, où l'on comprend, où l'on pratique la parole de Dieu.

Mon Dieu! faites que je vous connaisse et que je me connaisse moi-même.

XI• MERCREDI APRÈS LA PENTECOTE

« Il leva les yeux au ciel. » (S. Marc, VII, 3).

Le Tout-Puissant pense toujours à nous instruire, il est venu pour être notre modèle. Demandons-lui de comprendre l'esprit qui anime tous ses actes.

Tout-puissant, il peut d'un signe, d'un regard, rendre à cet homme, perdu dans la foule, la parole et l'ouïe ; il n'en est rien. On le Lui amène, Il le tire de la foule. Il lève les yeux au ciel.

Allons donc chercher les « sourds et muets » pour les amener à Jésus, pour faciliter leur retour à Lui ; certes, Dieu peut agir sans nous, mais Il aime nous associer à son œuvre, donnons-lui tout notre effort, et après, comptons sur Lui pour achever ce que notre bonne volonté aura commencé. Pour qui veut utilement travailler au salut des âmes, il faut la prière, le regard vers le ciel, l'oubli des intérêts, des soucis, des préjugés de la terre. Regardons le ciel pour purifier notre intention, pour mieux connaître Dieu, le prix du temps, le mystère de la vie, en un mot pour préparer notre apostolat.

Quelle est, au ciel, la valeur de ce qui m'inquiète, de ce qui m'obsède ? Quel est le jugement du ciel sur tel désir, tel projet ? Résignons-nous à la calomnie, à l'injustice, ces choses ne sont pas un obstacle au salut. Abandonnons tel rêve, tel projet, s'il n'a pas l'approbation de Dieu, si je ne puis l'entretenir en levant mon regard vers le ciel.

Comme le serviteur tient son regard attaché sur son maître, pour prévenir sa volonté, ainsi je veux être en votre présence, ô mon Dieu !

XI• JEUDI APRÈS LA PENTECOTE

« Et il dit : *Ephpheta* : Ouvrez-vous ! » (S. Marc, VII, 34.)

Écoutons le commandement du Seigneur, dans toutes ses paroles, dans tous ses actes, il y a un enseignement.

Seigneur ! Seigneur ! faites que j'entende !

Venir à Dieu ou y être amené. Se retirer de la foule. Prier en levant les yeux et le cœur vers le ciel. Telle est la triple ascension que doit faire toute âme qui veut être guérie, ressuscitée, sauvée ; aussi bien que l'apôtre qui veut travailler au salut de ses frères.

Alors, après cette triple préparation, la parole créatrice et toute-puissante tombe sur l'âme engourdie et muette, elle est réveillée de sa stupeur, elle entend, elle comprend, elle parle, elle *s'ouvre* au tribunal de la Pénitence; alors aussi, l'âme de l'apôtre reçoit la semence divine qu'il est chargé de répandre, alors, ayant bien compris les enseignements du Maître, il parle avec la sainte éloquence qui convertit les pécheurs, réveille les tièdes et soutient les justes.

Mon âme a-t-elle besoin de conversion ? de réveil ?

Puis-je, dois-je travailler au bien de ceux qui m'entourent ? Quel est l'obstacle de mon apostolat ? Pourquoi est-ce que je fais si peu de bien ? pourquoi est-ce que je fais si peu de progrès ?

Est-ce que je cherche Dieu seul ? est-ce que je me retire de la foule ? est-ce que je prie ?

Plaçons, dans notre journée, des moments invariablement donnés à la prière, si courte qu'elle soit, ne manquons jamais notre visite au Saint-Sacrement, faisons-la, de cœur, si la distance ou l'impossibilité nous en sépare, et là, disons humblement :

Seigneur ! faites que je vous entende ! faites que je parle de vous !

XI• VENDREDI APRÈS LA PENTECOTE

« Et il se mit à entendre et il parlait distinctement. » (S. Marc, VII, 35.)

Assistons à cette merveilleuse transformation, écoutons les cris enthousiastes de la foule, voyons la joie qui éclate sur le visage du miraculé.

Mon Dieu ! mon Dieu ! transformez-moi ; hélas ! je n'entends pas, je ne comprends pas votre parole, donnez-moi la lumière pour comprendre, la force pour pratiquer.

Heureux cet infirme ! il entend, il parle distinctement, il publie la gloire du Seigneur. Nous savons si peu et nous disons si mal. Nos pensées surnaturelles ont tant de peine à revêtir une forme claire et pénétrante.

C'est que nous écoutons peu, nous écoutons mal et que, dans nos paroles, nous sommes souvent plus occupés de nous-mêmes que du bien à faire aux autres.

Tant que nous ne nous oublierons pas totalement, notre apostolat sera stérile ; quoi ! nous voulons faire connaître et aimer Dieu et nous nous occupons de l'effet que nous produisons, nous nous inquiétons de ce que l'on va dire ou penser de nous.

Pauvres serviteurs infidèles !

Prenons exemple sur cet infirme. Il entend. Il parle distinctement. *Il glorifie Dieu.*

Aujourd'hui que puis-je faire pour glorifier Dieu ? un acte très simple, d'une intention très pure, qui ne le peut donner à son Souverain Seigneur en témoignage de sa bonne volonté pour reconnaître le suprême domaine de Dieu sur nous ? Je serai humble ? doux ? patient ? charitable ? zélé ? mortifié ?

Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit, à présent, comme au commencement et dans tous les siècles des siècles. Amen.

XI[e] SAMEDI APRÈS LA PENTECOTE

« Il a bien fait toutes choses. » (S. Marc, VII, 37.)

Écoutons la foule rendant cet hommage spontané à la sainteté du Seigneur ; humilions-nous de l'abîme qui nous sépare de Celui qui est venu sur la terre pour être notre modèle. Seigneur ! Seigneur ! enchaînez-moi à votre suite dans le chemin, sinon de la perfection, au moins de l'effort.

Bien faire toute chose, c'est le propre de

Dieu ; cette phrase de l'Évangile nous révèle Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il apporte à tous ses actes la perfection souveraine qui est son essence. Oh ! qui nous donnera la sainte passion de *bien faire*. Ne disons pas que le temps manque, que nous vivons à la vapeur, il ne faut pas plus de temps pour bien faire que pour tout troubler ; au contraire, quand on fait bien, il n'y a pas de temps perdu à recommencer, et quand on veut en faire l'expérience on reconnaît que l'on gagne du temps en faisant toute chose avec calme et de son mieux.

Aujourd'hui, divisons notre journée, voyons-en les principaux actes : travail, prière, visites, devoirs d'état dans le monde, dans la famille. Fuyons toute occasion de *mal faire*, c'est le premier point ; puis prenons chacun de nos actes comme s'il était seul à faire, accomplissons-le de notre mieux, pour Dieu seul, sous son regard divin. Ce soir, nous verrons que nous avons fait beaucoup plus de choses que dans nos journées de tourbillon et d'affolement.

Seigneur ! entraînez-moi à votre suite, aidez-moi à bien faire toute chose, comme il convient au serviteur fidèle du meilleur des maîtres.

Evangile du douzième Dimanche après la Pentecôte.

S. Luc, v. 23 à 37.

En ce temps-là, Jésus se tournant vers ses disciples leur dit : Heureux les yeux qui voient ce que vous voyez. Car je vous le déclare, beaucoup de prophètes et de rois ont désiré voir ce que vous voyez et ne l'ont point vu, entendre ce que vous entendez, et ne l'ont point entendu. Alors un docteur de la loi se leva, et lui dit pour le tenter : Maître que faut-il que je fasse pour posséder la vie éternelle? Jésus lui répondit : Qu'y a-t-il d'écrit dans la loi? Qu'y lisez-vous? Celui-ci reprit : Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces et de tout votre esprit, et votre prochain comme vous-même. Jésus lui dit : Vous avez fort bien répondu : Faites cela et vous vivrez. Mais celui-ci voulant se faire passer pour un homme de bien, dit à Jésus : Et qui est mon prochain? Jésus prenant la parole lui dit : Un homme allant de Jérusalem à Jéricho tomba entre les mains de voleurs qui le dépouillèrent, le couvrirent de plaies, et s'en allèrent, le laissant à demi mort. Or, il arriva qu'un prêtre allait par le même chemin, il vit cet homme et passa outre. Un lévite étant venu près de là, le vit aussi et passa outre. Mais un Samaritain qui voyageait vint à passer près de cet homme et, l'ayant vu, fut touché de compassion. S'étant approché il versa de l'huile et du vin sur ses plaies

et les pansa ; il le mit ensuite sur son cheval, et le conduisit dans une hôtellerie où il prit soin de lui. Le lendemain il tira de sa bourse deux deniers, et les donna au maître de l'hôtellerie en lui disant : Ayez soin de cet homme, et tout ce que vous dépenserez de plus je vous le donnerai à mon retour. Lequel des trois vous semble avoir été le prochain de celui qui tomba entre les mains des voleurs? Le docteur répondit : C'est celui qui a exercé la miséricorde envers lui. Allez donc, lui dit Jésus, et faites de même.

XII• DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

« Quel est le premier et le plus grand commandement? » (S. Math., XXII, 36.)

Mêlons-nous encore au groupe qui entoure le Seigneur, ce n'est plus la foule, c'est la société choisie des philosophes, des savants et des penseurs. Ils écoutent avec étonnement.

O Dieu, créez en moi un cœur nouveau. Un des docteurs s'adresse au Maître : Quel est le plus grand commandement ?

Aimer Dieu de tout son cœur.

Mettons de l'ordre dans nos affections, tout s'en suivra. Dieu, notre Maître souverain, adoré, servi, comme le plus tendre, comme le plus aimé des pères, qui ne voit que là est le

principe de la perfection. J'adore et j'aime, j'accomplis tout ce que souhaite le Maître divin, mon amour est attentif et toujours en éveil. Lui seul commande à mon cœur. Il est au-dessus de tous. C'est pour Lui que j'aime ceux dont Il m'a confié la charge et le soin, ils sont à Lui avant que d'être à moi, et rien ne me coûte dans l'accomplissement de sa loi, parce que je mets ma joie à Lui obéir.

Où en suis-je de ce souverain domaine de Dieu sur tout ce qui m'appartient? où en est le règne de Dieu dans mon cœur?

Le devoir, quel qu'il soit, mot d'ordre divin, est-il, dans ma vie, en tête de tout? Ce que je crois être mon bonheur, la satisfaction de ma vanité, de mon orgueil, suis-je prêt à le sacrifier devant la volonté de Dieu? Quel est l'obstacle au règne de Dieu en moi? Coûte que coûte, il doit disparaître.

O Dieu, créez en moi un cœur nouveau.

XII• LUNDI APRÈS LA PENTECOTE

« Qui est mon prochain ? » (S. Luc, x, 29.)

Le Seigneur parle, écoutons les paroles de vie. Il parle pour notre instruction, pour

notre bien. « Le premier, le plus grand commandement c'est d'aimer Dieu par-dessus tout, et le second est aussi grand, aimez le prochain comme vous-même. » Cœur de Jésus, rendez mon cœur conforme au vôtre.

Quel étonnement parmi ces docteurs, ces grands de la terre. Aimer le prochain comme soi-même ! c'est égal au commandement d'aimer Dieu ! ils ne savent pas que tous, enfants de Dieu, aimés par Lui, nous sommes les frères d'une même famille et devons nous aimer les uns les autres, sinon pour nous-mêmes, à cause du **Père** qui aime tous ses enfants.

Effrayé par l'ampleur d'un pareil précepte, un des docteurs veut le préciser. Qui est mon prochain ? Quels sont ceux auxquels je dois vouloir autant de bien qu'à moi-même ? Notre-Seigneur va répondre par un récit qui prouvera à cet homme que sa charité doit s'étendre à *tous*, le plus inconnu, le plus misérable des hommes a droit à être traité par moi, comme je voudrais être traité par lui, si j'étais à sa place et qu'il fût à la mienne. Voici la Loi.

Où en suis-je de l'accomplissement de cette loi ? quelle est mon attitude devant le malheur ? la misère ? quel est celui de mes frères que je

n'aime pas? pourquoi? Nous serons traités comme nous aurons traité les autres. On se servira envers nous de la même mesure, Dieu est le vengeur ou le rémunérateur de ce qui est fait à ses enfants. Aimons-nous, aidons-nous.

Acte de charité.

XII• MARDI APRÈS LA PENTECOTE

« Un homme allant de Jérusalem à Jéricho tomba entre les mains des voleurs. » (S. Luc, x 30.)

Écoutons le récit du Seigneur, admirons la bonté avec laquelle il met sa doctrine à notre portée, demandons-Lui de bien comprendre et de prendre tous les moyens pour enseigner, à notre tour, ce que nous aurons appris.

Un homme part seul, sans défense, sans précautions, dans une route dangereuse; il tombe entre les mains des voleurs qui le dépouillent et le laissent sur le chemin, couvert de plaies, à demi mort. Un prêtre, un lévite passent sans le secourir; n'en est-il pas encore ainsi? nous, chrétiens, nous pratiquants, comme nous sommes froids, insensibles, nous savons si peu nous gêner! les pauvres, les

ignorants, les Samaritains sont meilleurs que nous. Un Samaritain passe, cet homme méprisé s'approche, regarde l'inconnu, il est ému ; il verse sur ses plaies l'huile et le vin, l'emporte sur sa monture, lui rend tous les services que lui rendrait un ami, un serviteur, un frère, et cet homme était un étranger ! quelle leçon !

Cet homme a fait *tout* ce qu'il pouvait.

Et nous ? dans les épreuves, les douleurs, les besoins du prochain, faisons-nous *tout* ce que nous pouvons ? si nous étions à sa place et qu'il fût à la nôtre, que voudrions-nous qu'il fît pour nous ?

Aujourd'hui, que puis-je faire pour réparer mon indifférence, ma froideur envers les souffrances des autres ? qui puis-je aider ? fût-ce au prix du sacrifice de mon temps, de mes forces, de mes ressources. Mon Dieu ! refaites-moi, rendez-moi charitable, généreux et dévoué.

Divin Cœur de Jésus, rendez mon cœur conforme au vôtre.

XII[e] MERCREDI APRÈS LA PENTECOTE

« Puis il le mit sur son cheval, et l'emmena à l'hôtellerie où il prit soin de lui. » (S. Marc, x, 34.)

Écoutons le Seigneur poursuivant son récit,

tout nous enseigne, pas un détail qui ne soit placé, là, pour notre instruction.

Écoutons et profitons, approchons-nous très près du Seigneur pour lui dire : « O mon Dieu ! je m'offre à vous de mon tout cœur, pour accomplir vos préceptes. »

Quand le bon Samaritain a pansé les plaies de l'étranger, il le prend avec précaution, le place sur sa monture et l'emmène avec lui. Un autre, moi peut-être, eût pris soin de cet homme, eût pansé ses plaies, puis, ayant averti à la ville voisine qu'il y avait un blessé sur la route, s'en fût allé tranquille, croyant avoir été charitable. Notre-Seigneur en juge autrement, celui qu'il nous offre comme modèle emporte avec lui l'étranger malheureux, il l'installe dans l'hôtellerie où il est connu, il paie tous les frais nécessités par son état

Il était pratique et bon, il fait simplement, sans bruit, comme une chose naturelle, tout ce qu'il voudrait qu'on lui fît s'il était à la place de l'étranger.

Pardonnez-moi, ô mon Dieu, devant ce modèle, je me sens coupable, très coupable, j'ai sacrifié à mon plaisir et j'ai mesuré parcimonieusement ma charité.

Aujourd'hui, comment puis-je être géné-

reux, de mon temps, de mes forces, de mon attention, de mes conseils, de mes ressources. Quel est le prochain qui souffre et qui attend ? quel service puis-je rendre ? où puis-je aller consoler, soulager ? mon Dieu ! combien de fois ai-je *passé* outre, pardon, pardon.

Acte de charité.

XII• JEUDI APRÈS LA PENTECOTE

« Ayez soin de cet homme. Tout ce que vous dépenserez pour lui, je vous le rendrai à mon retour. » (S. Marc, x, 35.)

Le Seigneur multiplie les détails, il n'omet aucune des circonstances qui peuvent éclairer la route qu'il nous veut indiquer. O mon Dieu ! faites que je comprenne et que je marche enfin dans la voie de vos commandements.

Le Samaritain a des affaires, des devoirs d'état qui réclament sa présence. Il ne peut prolonger ses soins, il concilie toute chose : « Prenez bien soin de cet homme, dit-il à l'hôtelier, et tout ce que vous dépenserez pour lui, je vous le rendrai à mon retour. »

Il a tout prévu avec une sagesse, un ordre

aussi admirables que sa bonté. Il peut partir tranquille.

Il ne demande à l'hôtelier que ce que tout homme de cœur peut donner, sa compassion, sa bonne volonté. Le bon Samaritain ne fait pas peser sur les autres le poids de sa charité.

Et nous ? quand nous partons à nos affaires, à notre travail, à nos réunions de famille ou d'amis, sommes-nous assurés d'avoir pourvu, dans la mesure du possible, aux besoins de ceux que la Providence nous a confiés? Besoins du corps, besoins de l'âme. Ne nous déchargeons-nous pas trop aisément sur les autres des sollicitudes qui nous regardent ? Sommes-nous disposés à faire des sacrifices pour que nul ne souffre de notre absence? Le bon Samaritain ne limite pas sa générosité : « Ce que vous dépenserez. » Tout ce qui sera nécessaire, je vous le rendrai.

O mon Dieu ! donnez-moi de savoir concilier mes devoirs de chaque jour avec la plus tendre charité. Agrandissez mon cœur ; que l'amour du prochain y croisse et que l'amour-propre y diminue, car, ô mon Seigneur, c'est votre esprit qui croîtra, en moi, par la charité.

XII. VENDREDI APRÈS LA PENTECOTE

LE BON SAMARITAIN

Restons auprès de Notre Seigneur, qui nous décrit, avec tant de soin, le modèle de la vraie charité.

Jetons encore un regard sur le Samaritain, qui part, après avoir assuré le salut de l'étranger. Sa charité est parfaite, car elle est désintéressée. Le blessé n'a pas repris connaissance, il n'a pu remercier son sauveur. Il ne pourra jamais reconnaître le service rendu. Il a été volé, dépouillé, il ne lui reste rien. Le Samaritain ne s'inquiète pas de ces choses. Il est charitable et *bon*, sans ostentation, comme sans réserve.

Et nous? ne préférons-nous pas les œuvres qui se voient, celles que l'on vante, que l'on publie.

Notre charité n'est-elle pas bruyante? ne revêt-elle pas trop souvent les formes mondaines, au lieu de s'en tenir à la forme évangélique?

Pardon, mon Dieu! Le peu de bien que je fais est encore gâté par l'esprit du monde. Je ne sais plus aimer le pauvre, avec la délicatesse d'un frère et d'un ami. Ses douleurs, ses

épreuves, sont parfois l'occasion de mes fêtes ou de mes plaisirs.

Renouvelez en moi, ô mon Dieu, l'esprit de l'Évangile !

XII• SAMEDI APRÈS LA PENTECOTE

« Allez, leur dit Jésus, et faites de même. » (S. Marc, x, 37.)

Et se tournant vers ceux qui l'avaient interrogé, Jésus dit : « Qui est le prochain de cet étranger ? — Celui, répondirent-ils, qui en a eu pitié. — Allez, leur dit Jésus, et faites de même. »

Remarquons l'embarras des docteurs et des princes. Ils sont venus pour surprendre le Maître. Ils lui posent une question oiseuse : « Quel est le plus grand commandement ? » Comme si tout ordre de Dieu n'était pas souverain, Jésus leur fait voir qu'il n'y a qu'un commandement, la charité ! Amour de Dieu, amour du prochain, c'est tout un, puisque Dieu l'ordonne. Ils épiloguent : « Qui est mon prochain ? Et Jésus consent à éclairer leur orgueilleuse ignorance. Et quand, les interrogeant à son tour, il leur arrache la réponse

qui fait jaillir la lumière : « Allez, leur dit-il, et faites de même. » L'inconnu, qui souffre, est votre prochain, ayez pour lui la tendresse d'un frère.

Pris dans leur piège, les docteurs s'en vont confus, mais non convertis.

Ne m'est-il jamais arrivé d'aller interroger pour embarrasser, surprendre, étonner, celui que Dieu a chargé de conduire et d'éclairer mon âme ?

N'ai-je jamais demandé de conseils en dirigeant la réponse dans le sens que je désirais ? obscurcissant à dessein les points importants ?

O profondeurs de l'âme, ô replis, ô concessions intimes, ô capitulations. Je prétends être conduit, guidé, et ma volonté propre est là, pour défendre ma cause, excuser mes lâchetés, dissimuler mes intentions.

O mon Dieu ! préservez-moi de cet aveuglement. Faites que je m'adresse au prêtre comme au médecin auquel on explique clairement son mal et dont on suit les prescriptions. Qu'ai-je à réformer sur ce point ?

Seigneur ! faites que je vous connaisse et que je me connaisse moi-même.

Evangile du treizième Dimanche après la Pentecôte.

S. Luc, XVII, v. 11 à 19

En ce temps-là, Jésus traversait la Samarie et la Galilée pour se rendre à Jérusalem. Comme il entrait dans un village, dix lépreux s'arrêtèrent loin de lui et s'écrièrent : Jésus notre maître, ayez pitié de nous. Dès qu'il les aperçut, il leur dit : Allez, montrez-vous aux prêtres. Et pendant qu'ils y allaient, ils se trouvèrent guéris. L'un d'eux, aussitôt qu'il se vit guéri, retourna sur ses pas, glorifiant Dieu à haute voix, et, se prosternant le visage contre terre aux pieds de Jésus il lui rendit grâces. Or, c'était un Samaritain. Jésus dit alors : Les dix n'ont-ils pas tous été guéris? Où sont donc les neuf autres? Il n'y a que cet étranger qui soit revenu pour rendre gloire à Dieu. Et s'adressant au Samaritain : Levez-vous, lui dit-il, allez, votre foi vous a sauvé.

XIII• DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

« Jésus! Maître! ayez pitié de nous! » (S. Luc, XVII, 13.)

Comme ces pauvres lépreux, rejetés, sans espoir, d'une société dont ils sont la honte et l'effroi, présentons-nous devant le Sauveur

tout-puissant et crions du fond de notre détresse : Jésus ! Maître ! ayez pitié de nous !

Regardons cette troupe de désespérés, de maudits, de lépreux ! il y a longtemps que leur malheur est à son comble, longtemps qu'ils n'ont imploré le secours ou la pitié, car implorer, prier, c'est espérer.

Et voilà qu'ils s'élancent, et s'arrêtent, loin. Ils courent à Celui qui passe en faisant le bien, puis, l'horreur de leur mal les arrête, comment oser approcher ? eux, les bannis, les contagieux, les impurs.

Ah ! que nous sommes donc tous des lépreux ! La sainteté, la bonté, la charité de Jésus nous attirent, et le sentiment de notre néant, celui de nos fautes, nous arrête, interdits. Alors, un cri, éloquent de vérité s'échappe de nos cœurs : Jésus, Maître ! ayez pitié de moi ! Tout est là ! cri des lépreux, cri des désolés, cri des épouvantés, cri des égarés, cri des coupables.

Jésus ! Sauveur, miséricorde, amour, espoir, salut, bonté, charité, tendresse. Cœur de Jésus !

Maître ! tout-puissant, souverain, lumière, force, créateur, ayez pitié !

Bien humblement, mais très confiants, quelles que soient nos fautes, disons avec les lépreux : Jésus ! *notre* Maître, ayez pitié de

nous. Voyons, à ses pieds, quel est l'obstacle à ce qu'il soit *notre* Maître; et demandons-lui le courage de supprimer tout ce qui entrave son règne sur nous.

Jésus! notre Maître! ayez pitié de nous!

XIII• LUNDI APRÈS LA PENTECOTE

« Allez vous montrer aux prêtres. » (S. Luc, XVII, 19.)

Appliquons-nous, dans le recueillement de la prière, cette parole du Seigneur. Nous sommes arrêtés loin de Lui, nous prions, nous souffrons. Seigneur, ayez pitié de moi. Tout, dans l'ancienne Loi, annonce et présage la nouvelle. Le lépreux, image fidèle du pécheur, ne pouvait reprendre sa place parmi les hommes que si sa guérison avait été assurée, certifiée par un prêtre.

Ainsi, nous pécheurs, arrêtés dans notre élan vers la divine Bonté, par la conscience de notre misère, nous prions, nous pleurons. « Allez vous montrer aux prêtres! » Allez dire sincèrement ce que vous êtes, montrez-leur votre mal, appliquez-y les remèdes. Montrez-vous à ces guérisseurs d'âmes, vous, si habiles à dissi-

muler votre lèpre sous les dehors d'une correction apparente, allez, allez.

Notre-Seigneur donne ici l'exemple de l'obéissance à la Loi. Toute guérison spirituelle vient à nous par le ministère du prêtre.

Respectons, honorons le sacerdoce auquel Dieu concède sa puissance et dont il ratifie les décrets.

Y a-t-il encore une réserve dans mon âme ? un repli à montrer au prêtre pour qu'il y porte la lumière et la guérison ? Allons avec courage montrer cette réserve, ce repli, puisque nous ne pouvons approcher de la sainteté infinie, être guéris de notre lèpre, tant que nous n'aurons pas fait cet effort.

O mon Dieu, parlez à mon âme, dites-lui ce qui lui manque pour approcher de vous dans la confiance et dans la paix.

Jésus ! notre Maître, ayez pitié de moi !

XIII[e] MARDI APRÈS LA PENTECOTE

« En y allant, ils furent guéris. » (S. Luc, XVII, 14.)

Remarquons l'obéissance de ces désespérés, écoutons les réflexions de la foule. Les prêtres

doivent constater la guérison ; que leur disent-ils ? et nous, adorons la sagesse du Maître, disons-lui que nous attendons sa parole pour marcher contre tout raisonnement humain, là, où il voudra nous conduire.

Ils partent sans réflexion, sans murmure.

Allez vous montrer aux prêtres, voulait dire : Allez faire constater votre guérison. Ils ne disent pas : « Mais Seigneur, nous ne sommes pas guéris. » Ils se retournent et partent. Et, en y allant, ils furent guéris. La bonne volonté, la soumission du jugement personnel, l'abandon de sa manière de voir, voilà ce qui conduit à l'intervention divine ; Dieu nous demande toujours ce premier pas de confiance et de soumission, aller les yeux clos, sur sa parole ; après les premiers pas, c'est l'éblouissante vision, c'est la grâce, c'est la guérison.

Seigneur, que voulez-vous que je fasse pour être guéri de l'infirmité qui m'éloigne de vous ? Parlez, donnez-moi votre grâce pour vous obéir et commandez-moi ce que vous voudrez.

Avons-nous quelque refuge dans notre âme où notre jugement personnel, notre amour-propre résistent au vouloir de Dieu sur nous ?

O divin Ami, je m'abandonne à vous pour tout et pour toujours.

XIII^e^ MERCREDI APRES LA PENTECOTE

« L'un d'eux se voyant guéri, revint sur ses pas, glorifiant Dieu et se prosternant aux pieds de Jésus, il l'adora. » (S. Luc, XVII, 15.)

Regardons cet homme transformé, au comble du bonheur, et glorifiant Dieu à haute voix dans un transport de reconnaissance et d'amour.

O Dieu ! mettez sur mes lèvres un cantique de louanges.

Être guéri, pour ce lépreux, c'est la résurrection, c'est l'ivresse de la vie, le surprenant et le ramenant du seuil de la mort. A qui va-t-il d'abord ? aux siens ? à la joie, à la reprise de tous les trésors que son mal lui a fait perdre ? Non, non, il revient à Celui auquel il doit tous ces biens et, avant d'en jouir, il lui dit sa reconnaissance, et, glorifiant Dieu, se prosterne aux pieds de Jésus.

Ainsi le pardonné, le pécheur, le guéri, sortant du tribunal de la Pénitence, relevé de son mal, purifié de sa lèpre, doit d'abord glo-

rifier, se prosterner, adorer ; que nous savons mal remercier !

Dans le silence de mes pensées, je remonte le chemin de ma vie. Combien de fois, m'étant montré au prêtre, ai-je été guéri de mon infirmité ? et pourquoi suis je si souvent retombé, si ce n'est parce que, méconnaissant le prix infini de ma guérison, je n'ai pas su remercier et glorifier Dieu.

Notre vie spirituelle, nos rapports avec Dieu, devraient se résumer en deux mots qui comprennent tout : Pardon, merci. Méditons-les avec l'accent d'un cœur contrit et reconnaissant.

Miserere. Deo gratias !

XIII• JEUDI APRÈS LA PENTECOTE

« Il se prosterna et rendit grâces. » (S. Luc, XVII, 16.)

Regardons cette scène touchante : le guéri, au comble de la joie, traversant la foule enthousiaste et se prosternant aux pieds de son bienfaiteur. O Seigneur ! à qui tout appartient au ciel et sur la terre, Créateur et Souverain Maître, remettez-moi dans la vérité.

nous ;

Cet homme, le cœur débordant de joie, crie son bonheur, le proclame, glorifie Dieu et, devant les témoins de sa guérison, se prosterne, s'anéantit, s'humilie et rend grâces. Que voilà bien le vrai merci de la créature envers le Créateur ; il est tellement naturel que nous l'admirons à peine, et cependant, que de fois nous manquons à ce devoir si simple.

Nous avons la déplorable habitude de nous glorifier des succès et d'accuser la Providence de nos échecs. Remarquons-le. Dans la joie d'un triomphe, petit ou grand, nous exaltons nos efforts, notre habileté, notre persévérance. Dans un échec, nous accusons les hommes, et aussi, nous demandons volontiers compte au ciel de l'insuccès.

Restons donc ce que nous sommes. N'oublions pas que nous devons tout à Dieu ; sans Lui, nous ne sommes rien, nous ne savons rien, nous ne pouvons rien, nous n'avons rien. Dans le succès, glorifions-le, prosternons-nous et disons à haute voix qu'à Lui seul revient l'honneur et la gloire. Lui seul a agi.

Un regard sur notre vie : la part de Dieu, bienfaits, grâces, secours. Notre part : ingratitudes, oublis, révoltes, précisons ; et, au sou-

venir d'une faveur, à telle époque, prosternons-nous et rendons grâce. *Quid retribuam?*

XIII• VENDREDI APRÈS LA PENTECOTE

« Où sont donc les neuf autres? » (S. Luc, XVII, 17.)

Approchons-nous de Notre-Seigneur; il bénit le lépreux reconnaissant. Son regard interroge la foule, tandis que ses lèvres expriment la plainte de son cœur, écoutons les reproches qu'il est en droit de nous faire sur notre ingratitude.

Parce, Domine.

Tous les dix n'ont-ils pas été guéris? Où sont donc les neuf autres? Un seul est venu remercier Dieu. C'est un fait constant que nous sommes, en général, plus ardents à la demande qu'à l'action de grâces. Avec Dieu, nous restons des enfants, tourmentants et ingrats.

Quand nous venons d'être exaucés, guéris, pardonnés, où allons-nous? Au lieu de remercier, de rendre gloire à Dieu, n'allons-nous pas, parfois, *abuser* de la grâce reçue?

Avec le lépreux guéri, approchons-nous de

notre divin bienfaiteur, prosternons-nous, rappelons, en sa présence, toutes les grâces dont Il nous a comblés ; repassons le chemin de notre vie, et bien humblement, reconnaissons et son inlassable bonté et notre ingratitude. Rappelons-nous, et offrons-lui en réparation, en action de grâces, tous les actes de notre journée comme autant de protestations d'amour et de reconnaissance.

Aujourd'hui, ô mon Seigneur, que tout en moi vous remercie ! je veux être humble, doux, résigné, docile, je veux vivre en votre présence et que tous les battements de mon cœur vous disent :

Merci, mon Dieu. Deo gratias !

XIII• SAMEDI APRÈS LA PENTECOTE

« Et celui-ci était un étranger. » (S. Luc, XVII, 18.)

Écoutons Notre-Seigneur faire cette réflexion qui doit nous atteindre au cœur, regardons-le bénir cet étranger, l'adopter pour son enfant, car il en a le cœur et la délicatesse, demandons-lui de nous donner les sentiments de cet étranger.

N'est-il pas bien vrai que nous, les fidèles, les habitués de la maison, des faveurs et de la Table du divin Maître, nous sommes plus ingrats, plus oublieux de nos devoirs que l'étranger, le pécheur, à sa première rencontre avec le Seigneur. Nous nous habituons à ses bienfaits. Nous en abusons peut-être. Où sommes-nous au moment de l'action de grâces? Le pécheur, revenu à la maison paternelle, admis à recevoir le Pain sacré, ne sait-il pas, mieux que nous, remercier?

Apprenons de ce lépreux à aimer le Bienfaiteur, à reconnaître le bienfait. Il dit tout haut tout ce qu'il doit à Jésus! Il éveille l'attention de ceux qui l'entourent, il entraîne leur enthousiasme, il les attache à son Sauveur, devant toute la foule il se prosterne et adore.

Ah! si, nous, comblés des bienfaits du Seigneur nous n'avions qu'un désir! lui attirer des amis, le faire connaître, par nos paroles oui; mais surtout par nos prières et par notre exemple. Voilà le vrai cachet de la reconnaissance, chercher des cœurs fidèles et généreux et les conduire à Dieu.

Que puis-je faire aujourd'hui pour témoigner ma reconnaissance au Seigneur? quel acte de charité, de bonté, de générosité puis-je

accomplir pour attirer vers Lui ? Que tout en moi prêche la joie d'être à son service, même au travers des épreuves et des difficultés qui sont « ma croix », ma part à la Rédemption.

O mon Dieu ! je suis votre serviteur, employez-moi selon votre bon plaisir.

Evangile du quatorzième Dimanche après la Pentecôte.

S. Mathieu, VI, v. 24 à 33.

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples ; Personne ne peut servir deux maîtres ; car, s'il aime l'un, il haïra l'autre ; et s'il respecte l'un, il méprisera l'autre. Vous ne pouvez servir Dieu et l'argent. C'est pourquoi je vous dis : Ne vous inquiétez ni de la nourriture, ni du vêtement. La vie n'est-elle pas plus que la nourriture et le corps plus que le vêtement ? Considérez les oiseaux du ciel : ils ne sèment point, ils ne moissonnent pas, ils n'amassent rien dans des greniers ; cependant votre Père céleste les nourrit. Ne valez-vous pas beaucoup mieux que les oiseaux du ciel ? Et qui d'entre vous, avec tous ses soins, peut ajouter à sa taille la hauteur d'une coudée ? Et pour le vêtement, de quoi vous inquiétez-vous ? Voyez les lys des champs, ils croissent ; ils ne travaillent point, ils ne filent point ; cependant je vous déclare que Salomon lui-même, dans toute sa

magnificence, n'a jamais été vêtu comme l'un d'eux. Si donc Dieu a soin de vêtir ainsi une herbe des champs, qui est aujourd'hui et qu'on jettera au feu, comment pourrait-il vous oublier, hommes de peu de foi? Soyez donc sans inquiétude et ne dites point : Que mangerons-nous? ou de quoi nous vêtirons-nous? Ce sont là des soins qui occupent les païens; mais pour vous, votre Père connaît tous vos besoins. Cherchez donc avant tout le royaume de Dieu et sa justice, et toutes ces choses vous seront données par surcroît.

XIV• DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

« Nul ne peut servir deux maîtres. » (S. Math., VI, 24.)

Gardons l'habitude de nous placer dans les rangs de la foule qu'enseigne le divin Maître. Plus heureux que ceux-là, nous savons qui Il est, et que chacune de ses paroles est un foyer de vérité, de lumière et de force. « Seigneur, faites que j'entende! faites que je comprenne! »

Et le Seigneur, jetant un regard profond et pénétrant sur tous ceux qui l'entourent, s'écrie :

« Nul ne peut servir deux maîtres », dont les exigences sont incompatibles. C'est très

simple, si simple que l'on s'étonne d'une pareille évidence sur les lèvres du Seigneur. Il nous connaît bien. Il sait que la nature humaine est éminemment complexe et que tous nos efforts tendent à unir les oppositions et les contrastes.

Et nous, serviteurs attitrés des maximes de l'Évangile, sommes-nous exclusifs dans le service du Maître? Repassons une de nos journées; qui donc a le fruit de nos pensées, le bénéfice de nos actes, le résultat de nos efforts? Dieu? le prochain? ou mon intérêt personnel, ma vanité, mes rancunes, mes passions?

Ah! que d'âmes se plongent le matin dans un recueillement de commande, multiplient les prières, assistent au plus éloquent des sacrifices, participent peut-être au Pain sacré qui divinise, et, à peine sorties du temple, se retrouvent, hautaines, malveillantes, dures, intéressées, blessantes, implacables, railleuses. O Dieu! et je vous ai dit : « Père, pardonnez-moi comme je pardonne. Agneau divin, donnez-moi la douceur et l'humilité. » Après ce service de parade, je suis allé revêtir les livrées du monde, et renier tous les sentiments que je vous ai exprimés. Nul ne peut servir deux maîtres! quel est le maître chez moi. Est-ce le

désir de plaire, de dominer, de briller, quel est mon rêve ? mon but ?

Quel qu'il soit, il doit être soumis au bon plaisir de Dieu.

Aujourd'hui, comment préciserons-nous le service de Dieu ? que devons-nous sacrifier pour n'y pas manquer ?

O mon Dieu, Maître béni, brisez les entraves qui me retiennent loin de vous. Tuus sum ego.

XIV• LUNDI APRÈS LA PENTECOTE

« Il aimera l'un, et haïra l'autre. » (S. Math., VI, 24.)

C'est le Seignenr qui parle, approchons-nous, quittons la foule pour le mieux écouter. O mon Dieu ! donnez-moi de bien comprendre votre divine parole.

Ces deux maîtres, étant opposés l'un à l'autre, il n'y a pas de compromis possible ; du moment que nous servons l'un, nous méprisons l'autre, leurs ordres sont contradictoires. Qui voulons-nous tromper ? qui méprisons-nous ?

Le souverain Seigneur précise : « Vous ne pouvez servir Dieu et le monde. Dieu et l'argent. »

Vainement nous nous disons serviteurs de Dieu, si nos pensées, nos actes, nos efforts tendent, non à sa gloire, mais à notre satisfaction ; non au salut des âmes, mais à notre vanité, à notre bien-être, à notre jouissance.

L'amour de l'argent tue l'amour de Dieu. L'amour de Dieu tue l'amour de l'argent.

L'amour du monde, de son esprit, de l'argent, croît à mesure que l'on s'éloigne de Dieu et l'amour de Dieu absorbe, peu à peu, tous les intérêts de la terre. Il ne s'agit pas d'abandonner nos devoirs d'état, nos sollicitudes de famille, mais de surveiller les attaches du cœur. Dieu est-il avant tout? ses intérêts priment-ils, en nous, tout autre intérêt? et si nous sommes éprouvés dans nos désirs terrestres, nous résignons-nous volontiers? Enfin, n'hésiterions-nous pas à tout sacrifier, plutôt que d'offenser Dieu?

Aujourd'hui, que puis-je faire pour affirmer mon choix? une démarche, un sacrifice, un renoncement au superflu.

Ayons cette joie d'affirmer à Notre-Seigneur qu'il est notre unique Maître.

Seigneur, je m'abandonne à votre bon plaisir.

XIV• MARDI APRÈS LA PENTÈCOTE

« Ne vous inquiétez pas. Que mangerons-nous? De quoi nous vêtirons-nous? » (S. Marc, VI, 25.)

Écoutons attentivement les étranges paroles du Maître, et comprenons-en bien l'esprit.

Nôtre-Seigneur ne dit pas : Ne vous occupez pas, il dit : « Ne vous inquiétez pas. » L'oiseau cherche sa nourriture, il la trouve; la fleur tend sa corolle au soleil et penche son calice pour y recueillir les rosées du matin : voilà nos modèles. Chercher ce qui est nécessaire à nôtre existence, le faire dans la mesure de la nécessité, et compter sur Dieu pour tout ce que nous ne pouvons pas faire. Ne sommes-nous pas plus que l'oiseau, plus que la fleur? Écoutons encore le Seigneur nous faire ce tendre reproche qui engage sa Providence vis-à-vis de nos besoins : « Hommes de peu de foi! »

N'est-il pas là, Lui, tout-puissant et tout bon. Puis, il ajoute : L'âme n'est-elle pas plus que toutes ces choses? Voilà le véritable point de vue. L'âme! la vie. C'est là tout. Nous pouvons perdre nôtre enveloppe terrestre, ce quelque chose d'insignifiant comme un manteau : mais l'âme, en laquelle se concentre et

se réfugie la vie, l'âme, toute parée de la grâce divine, s'évade de la région des pleurs et triomphe dans le royaume du ciel. Le corps est plus que le vêtement et l'âme est plus que le corps qui l'enveloppe. A l'âme tous nos soins, toutes nos sollicitudes; au corps, l'attention due au compagnon, à l'enveloppe, au manteau de notre âme.

Voyons si nous n'avons pas interverti l'ordre.

Les intérêts de la terre ne priment-ils pas, dans nos préoccupations, la grande affaire du salut?

Aujourd'hui, quelle part, je ne dis pas de mon temps, mais de mon cœur, vais-je donner aux choses matérielles? Quelle part vais-je donner à Dieu? à mon âme?

Ah! Seigneur, je veux vous donner tous les instants de cette journée et vous en consacrer tous les actes.

Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit.

XIV[e] MERCREDI APRÈS LA PENTECOTE

« Votre Père céleste les nourrit. » (S. Math., I, 26.)

Admirons le détachement avec lequel le

Seigneur parle de nos intérêts terrestres, si pressants qu'ils nous paraissent, et en même temps l'assurance qu'il nous donne de l'attention du Père céleste de pourvoir à nos besoins.

Adorable Providence de mon Dieu, je m'abandonne à vous, pour le temps et pour l'éternité.

Nous devons conduire nos affaires temporelles comme un intendant consciencieux conduit celles d'un maître auquel il est dévoué. En ce monde nous ne sommes que des usufruitiers, intendants de Dieu.

Tout ce que nous avons nous a été prêté par Dieu pour son service, sa gloire, et, par là même, pour notre salut. Servons-nous des biens de ce monde, mais n'y soyons pas asservis.

Où en sommes-nous de l'abandon au Père céleste qui veille sur le passereau et embellit la fleur?

Quelle est, à l'heure présente, ma plus grande préoccupation? est-elle dans l'ordre spirituel? dans l'ordre temporel? approfondissons cette recherche, nous allons trouver la racine de notre défaut dominant.

Il est là qui anime et dirige tous les rouages de nos pensées, de nos projets; non pas à la surface, mais à la base.

Aujourd'hui, prions avec plus d'attention, et prenons une résolution pratique qui nous fasse donner plus de soin aux intérêts de Dieu qu'aux nôtres.

Seigneur, je vais travailler pour vous, pour votre gloire et votre amour, je vous abandonne le soin de ce qui me regarde.

Tuus sum ego.

XIV^e JEUDI APRÈS LA PENTECOTE

« A chaque jour suffit son mal. » (S. Math., VI, 36.)

Ne nous lassons pas de nous mêler à la foule pour nous approcher du Maître, écouter sa parole, nous pénétrer de son enseignement.

O Seigneur! faites que je sois votre disciple fidèle en esprit et en vérité. Enseignez-moi pour que j'enseigne. Donnez-moi pour que je donne.

La règle en toutes choses, spirituelles ou temporelles, est dans le conseil de saint Ignace. Donner tout notre effort, comme si le succès dépendait de nous; attendre tout de Dieu, comme si nous n'avions rien fait; et, en vérité, en vain nous amassons, si Dieu n'est avec nous, pour vivifier nos actes.

Filons le lin que sa Providence nous donne, oui ; recueillons dans nos greniers le grain dont elle nous enrichit, oui ; cependant, tout cela ne nous garantit que dans la mesure du bon plaisir divin. Lui seul est le Souverain Maître, lui seul peut assurer le lendemain. C'est pourquoi nous ne devons pas ajouter ce poids de l'inconnu, à la peine du jour. Demain ? c'est vous Seigneur qui m'y distribuerez ma nourriture spituelle et temporelle et, après avoir fait de mon mieux pour m'assurer l'une et l'autre, je vous abandonne tout souci et m'en remets à votre bonté !

A chaque heure du jour acceptons de la main de Dieu devoirs, peines, satisfactions, souffrances.

Seigneur, je m'abandonne à vous pour le temps et pour l'éternité.

XIV^e^ VENDREDI APRÈS LA PENTECOTE

« Cherchez *d'abord* le royaume de Dieu et sa justice. » (S. Math., VI, 33.)

Plaçons-nous aux premiers rangs de cette foule, avide de vérité et de lumière, ne lui envions rien, nous sommes assurés que Celu

qui nous parle est l'éternelle Vérité, deux mille ans de méditation attentive n'en ont pas épuisé l'éternelle richesse.

Seigneur! Seigneur! aidez ma bonne volonté, donnez-moi la grâce de comprendre.

Par cette parole, le Seigneur remet tout au point : « Cherchez *d'abord*, en premier lieu, avant tout, le royaume de Dieu, c'est-à-dire, son règne, sa loi, la justice; voilà l'ordre. L'objet de nos pensées? *d'abord* la gloire de Dieu, notre salut. Le motif de nos affections? Dieu d'abord. Le sujet de nos préoccupations, nos soucis? Dieu d'abord. Ce n'est pas à dire que tous les jours se doivent passer à l'église ou dans la contemplation, quand des devoirs d'état, de famille, de société, nous appellent ailleurs; mais il faut que Dieu règne en nous, par-dessus tout et que tout le reste se rattache à son empire par la soumission à sa volonté sainte.

Ne rompons jamais la chaîne : ces devoirs qui remplissent nos jours, c'est Lui qui nous les impose et à cause de Lui nous devons y apporter tous nos soins; ces études, ces voyages, ces plaisirs mêmes, c'est Lui qui nous les offre et nous les permet; cherchons dans ces choses, *d'abord* la main de Dieu, la volonté

de Dieu, et ainsi, unis à Lui, dans la vérité et la justice, nous cheminerons en paix dans la vie et attendrons confiants notre dernier jour.

Aujourd'hui, que dois-je faire? quelles vont être mes occupations?

Je veux m'y appliquer sous votre regard et pour votre amour, et s'il y avait entre vous et moi, ô mon Seigneur, un obstacle, une résistance à votre bon plaisir, quelque chose qui m'empêche d'être *d'abord* à vous, donnez-moi la force de me remettre sous votre joug adoré.

Notre Père! que votre règne arrive!

XIV° SAMEDI APRÈS LA PENTECOTE

« Et le reste vous sera donné par surcroît. » (S. Math., VI, 33.)

Jouissons de cette grâce très spéciale, très douce, d'entendre Notre-Seigneur fixer lui-même la valeur des choses et éclairer notre jugement. Seigneur! Seigneur! détachez-moi de ce qui passe, donnez-moi l'attrait de l'éternel.

Quel dédain dans ce mot : *le reste!* Tout

ce qui n'est ni indispensable, ni nécessaire, il faut l'abandonner au bon plaisir divin; c'est bien moins que la vie, *ce reste,* et déjà la vie n'a de prix que par ce qu'elle prépare, par ce qu'elle édifie ; la vie c'est la préface de l'éternité ; ne nous attachons pas à cueillir le long de la route les fleurs qui se fanent entre nos mains, mais marchons, hâtons le pas, ne nous tourmentons pas des accessoires de la route, de *ce reste* que la bonté divine nous donnera par surcroît. Les choses étant mises dans l'ordre, tout suit, tout s'harmonise, tout s'arrange.

A Dieu, la gloire ! nous lui devons la première place ; à nous, le secours, promis par sa miséricordieuse bonté.

Aujourd'hui, quel est l'ordre établi dans mon âme? quelle est ma principale occupation? quel est mon plus grand souci? Le royaume de Dieu? ou le reste? Qu'y a-t-il à réformer? sinon dans l'emploi de mes jours, du moins dans la direction de mes pensées, dans mon *intention*, pour que Dieu soit le souverain Maître d'abord, et que *le reste* soit abandonné à son bon plaisir?

Que votre règne arrive, que votre volonte soit faite. Donnez-nous, aujourd'hui, notre pain quotidien.

Evangile du quinzième Dimanche après la Pentecôte.

S. Luc, VII, v. 11 à 16.

En ce temps-là Jésus allait à une ville appelée Naïm et ses disciples, suivis d'une grande foule de peuple, l'accompagnaient. Comme il approchait de la porte de la ville, il vit qu'on portait un mort en terre : c'était le fils unique d'une veuve et il y avait avec elle un grand nombre de personnes de la ville. A la vue de cette mère affligée, le Sauveur, touché de compassion, lui dit : Ne pleurez point. Puis, s'étant approché, il toucha le cercueil. Ceux qui le portaient s'arrêtèrent, et il dit : Jeune homme, levez-vous, je vous l'ordonne. Aussitôt celui qui était mort se leva ; il commença à parler et Jésus le rendit à sa mère. Tous ceux qui étaient présents furent saisis de frayeur et ils glorifiaient Dieu en disant : Un grand prophète a paru au milieu de nous, et Dieu a visité son peuple.

XV° DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

« Comme ils approchaient de Naïm. » (S. Luc, VII, 11.)

Regardons le petit groupe des apôtres. Jésus, quelques disciples, approchent de Naïm

et, au-devant d'eux, vient un convoi funèbre. Jésus regarde ce cortège.

O Maître si bon, si miséricordieux, donnez-moi un cœur compatissant !

Le regard de Jésus sur cette tristesse qui vient à lui inconsciemment, comme par hasard, nous révèle son divin Cœur. Il le voit venir de loin ; ah! nos douleurs comme il les connaît, comme il en sait l'amertume et la profondeur. Présentons-nous devant Lui. Il nous est parfois impossible de prier, tant est écrasant le poids qui nous oppresse et volontiers nous dirions : « Mon Dieu ! mon Dieu! pourquoi m'avez-vous donné cet instrument de tortures qu'est mon cœur? pourquoi l'avez-vous placé au plus intime de mon être pour que tout tressaille et vibre de ses douleurs, pourquoi? — Bienheureux ceux qui pleurent, nous répond le Maître, ils seront consolés. Votre tristesse se changera en joie et nul ne pourra vous la ravir. »

Restons brisés en sa présence, pleurons, oui ; mais avec résignation, sûrs que, s'il ne change pas dès maintenant notre douleur en joie, c'est pour la transformer en quelque chose de meilleur que la joie de ce monde, c'est pour en faire du bonheur éternel.

Y a-t-il une souffrance intime, une croix, que nous traînions, murmurant et nous plaignant sans cesse? un peu d'esprit de foi nous la fera prendre résolument sur nos épaules et déjà elle nous semblera moins pesante. Savons-nous que Dieu, notre créateur, a sur nous un empire, un droit de propriété dont rien en ce monde ne peut nous donner une idée? savons-nous qu'Il est tendre comme une mère? « Quand bien même une mère oublierait son enfant, moi je ne vous oublierai pas. » Alors? pourquoi toujours la méfiance et la révolte? Nous nous confions au médecin qui nous fait souffrir, nous nous méfions de Dieu?

O mon Souverain Maître et Seigneur, je m'abandonne entre vos mains.

XV• LUNDI APRÈS LA PENTECOTE

« On portait un mort en terre. » (S. Luc, VII, 12.)

Regardons ce douloureux spectacle, le mort, ceux qui le pleurent.

O mon Jésus! mon espérance, ayez pitié de nous!

Voici bien le dernier effort de notre douleur, *accompagner le cercueil* de ceux que nous aimons; n'est-ce pas la fin de toute chose, les ténèbres de l'espérance, et quand, après cette marche angoissante, où chaque pas en avant est un brisement du cœur, nous remettons à la terre, au silence, à l'obscurité, à la solitude, ce qui nous reste des très aimés, n'est-ce pas l'abîme d'une inconsolable douleur? C'est ici que le Cœur de Jésus nous attend; quand l'homme perd pied du côté de la terre, il s'élance du côté du ciel. Tout ce qu'il y a de grand, en nous, se réveille, se retourne, s'élance hors du chemin douloureux de la vie et cherche, au-delà, à retrouver ceux qu'il a aimés; alors, il rencontre Dieu, la prière, une nouvelle espérance, il se déprend de la terre, où s'étaient rivés ses espoirs, il commence à monter plus haut, c'est l'aube d'une vie surnaturelle et féconde, il comprend enfin le mystère de la mort: mourir, c'est rencontrer Jésus!

O mon Dieu! Permettez-moi de pénétrer ce mystère de la mort, châtiment du côté de la terre, j'en accepte toutes les souffrances, les angoisses et les craintes, c'est l'acquit de mes dettes, l'expiation de mes péchés, je le veux ainsi.

Délivrance, liberté, rencontre de Dieu du côté du ciel, que dois-je faire pour ne rien craindre de cette rencontre ?

Je le crois, ô mon Dieu, ma tristesse se changera en joie.

XV^e^ MARDI APRÈS LA PENTECOTE

« C'était le fils unique d'une veuve. » (S. Luc, VII, 12.)

Regardons les deux cortèges qui vont se joindre, la douleur sans mesure et la toute-puissance, la bonté infinie.

Seigneur ! j'espérerai en vous contre toute espérance et je ne serai pas confondu.

Il n'y a que l'Évangile pour atteindre en quelques mots une pareille éloquence. Une veuve suit la dépouille de son fils unique, tout ce qu'elle a aimé disparaît avec ce convoi, c'est la fin de toute espérance. C'est la douleur humaine dans son intensité parfois incompréhensible. Combien parmi nous ont été frappés de la sorte, il ne reste plus rien ; je suis comme oublié dans ce monde au milieu d'étrangers, las de mes plaintes ; j'ai pour compagne éternelle une tristesse immense que rien ne

pourra consoler. Cœurs brisés sans retour, allez à la rencontre de Jésus, tandis que les yeux fixés sur la terre, vous marchez anéantis, Jésus vous regarde; ah! bénie soit cette rencontre, elle apporte toujours la résurrection et la vie.

Que faites-vous donc à regarder la terre? Tous ceux qui m'ont aimé m'ont laissé seul avec mes larmes et ma douleur. Jésus vous répond : Ils ne sont pas perdus, mais seulement en avant, ils sont délivrés, ils sont libérés, ils sont à jamais sauvés, ils vous attendent, ils possèdent déjà ce que vous devez acquérir.

Voilà ce que me dit la rencontre de Jésus; la foi en sa parole, l'espérance en son amour, soulèvent le poids de ma solitude, adoucissent mon abandon; je veux aider, moi aussi, à mon salut, à ma libération, pour retrouver les miens et pour joindre à jamais Jésus; alors les jours s'écoulent, comme des *pas* qui me rapprochent du terme et me font tressaillir d'espérance.

O mon Seigneur et mon Dieu, venez à moi, regardez ma détresse, ma douleur, mon isolement, et dites-moi la parole qui relève et qui console.

J'accepte votre volonté, je m'y résigne; je sais que vous m'attendez au terme de la route, et qu'en vous je retrouverai tous ceux que j'ai perdus.

Aujourd'hui, en souvenir d'eux, pour me rapprocher d'eux, je veux travailler à votre service; qui puis-je aller consoler? à qui puis-je apprendre la douceur de l'espérance au delà de la mort?

Seigneur! j'ai espéré en vous, je ne serai pas confondu!

XV^e^ MERCREDI APRÈS LA PENTECOTE

« Jésus s'approchant dit : *Nolite flere.* » S. Luc, VII, 13.)

Ne perdons rien de cette rencontre de la douleur avec Jésus, le seul, le tout-puissant Consolateur,

Seigneur! je veux pleurer près de vous.

Elle a tout perdu, cette femme, cette veuve, cette mère désolée, il ne lui reste rien. En est-il parmi nous auxquels il ne reste rien de tous les trésors du cœur? Il en est beaucoup, auxquels il ne reste que l'apparence de la tendresse et du dévouement, tout cela s'est flétri, les cœurs sont desséchés, il y a le va-et-vient

des habitudes de la vie, voile qui cache le vide et l'abandon ; mais, en réalité, il est beaucoup d'âmes qui ne cessent de suivre le convoi de leurs illusions, le convoi des affections à jamais mortes et sur lesquelles elles avaient le droit de compter, elles fuient les regards d'une compassion stérile, puissent-elles rencontrer le regard de Dieu !

Et Jésus ayant vu cette douleur immense s'approcha et dit : *Nolite flere.* Je ne veux pas que vous pleuriez. Qui peut dire cela à l'humanité désolée ?

O Maître, ô Tout-Puissant, ô tout bon ! Nous pleurons parce que nous cheminons sans vous, la crainte, la désespérance nous envahissent et achèvent notre malheur. Venez ! souverain Ami, pour nous rappeler que nous passons ici-bas, que toutes nos épreuves sont des accidents de voyage, mieux que cela, des actes dont la valeur est éternelle ; et les larmes. ces larmes que nous redoutons, seront la raison même de notre joie ; votre parole ne passera pas ; et vous l'avez dit : Bienheureux ceux qui pleurent !

Seigneur, je viens à vous, je m'arrête devant vous ; aujourd'hui, je veux pleurer avec résignation, espérance et paix.

Préparez ma route pour que j'y marche d'un pas tranquille; car je le sais, vous m'attendez au terme. Quel acte de charité, de pardon, de générosité puis-je faire aujourd'hui, au nom de ceux que j'ai perdus, pour ceux qui m'oublient, pour ceux qui me font pleurer.

A vous, Seigneur, tout mon cœur, tout mon esprit, toute mon âme !

XV• JEUDI APRÈS LA PENTECOTE

« Ceux qui portaient le mort s'arrêtèrent. » (S. Luc, VII, 14).

Plaçons-nous, soit dans le cortège funèbre, soit dans le groupe des fidèles qui accompagnent Jésus et ne perdons rien de ce qui se passe. Ici *tout* nous instruit.

Seigneur, je *m'arrête* en votre présence, je vous demande votre lumière et votre vérité.

Ceux-là qui emportaient toute l'espérance de la pauvre mère, ceux-là qu'elle suivait avec une inénarrable souffrance, ils s'arrêtèrent, ils cessèrent de marcher. Que se passa-t-il dans l'esprit de la désolée quand elle se rendit compte de ce qui arrivait. Cesser de marcher, quand Jésus approche, quand nous avons le

bonheur de le rencontrer, voilà le prélude de la résurrection.

Oh! qu'il nous est nécessaire de temps à autre de nous arrêter dans cette course vertigineuse qu'est la vie, de nous recueillir, de méditer.

Jésus touche le cercueil. Déjà il avait touché le lépreux et la foule s'était indignée, maintenant il touche la mort et l'oblige à rendre sa proie.

Souverain Maître, voici mon âme tiède, engourdie, presque sans vie: qu'est-ce qui paralyse les puissances de mon âme? la douleur? les complications de la vie? la routine? l'entraînement du monde ou du plaisir? le péché qui m'enlise? Seigneur, touchez ce malade, ce mort, touchez-moi de votre grâce, donnez-moi la résignation dans la douleur, l'énergie dans l'emploi de mes jours, afin que le devoir soit toujours en première ligne; faites que je devienne libre, libre de vous aimer, libre de vous servir.

Aujourd'hui, je veux affirmer cette liberté conservée ou reconquise. Quel acte de charité, de foi, de contrition, de pénitence puis-je accomplir? Comment *m'arrêter* pour mieux comprendre Dieu et ses droits absolus sur mon âme?

Seigneur, faites que je vous connaisse et que je me connaisse moi-même.

XV• VENDREDI APRÈS LA PENTECOTE

« Jeune homme ! levez-vous, je vous le commande ! » (S. Luc, VII, 14.)

Nous assistons à un spectacle inouï. Contemplons la mère brisée de douleur, les personnes qui l'accompagnent donnent — selon l'usage — un grand éclat à leurs regrets. Au moment où Jésus touche le cercueil, où, de sa voix douce et pénétrante, il dit : « Je ne veux pas que vous pleuriez, » tous s'arrêtent, quel silence, quelle émotion !

O Jésus ! je sais que je ne vous rencontre que pour mon bien, commandez et donnez-moi la grâce de vous obéir.

La voix du Seigneur s'élève, il commande : « Jeune homme ! levez-vous ! »

O mort ! où est ta victoire ? tu es, toi aussi, la créature de Dieu. A sa voix, tu recules ou tu avances, tu prends ou tu rends ta proie. Ainsi, quand tu viendras à moi, pour fermer les portes de ma vie, quand tu viendras m'emporter tremblant devant le tribunal de

Dieu, tu ne seras qu'une messagère, que je recevrai, avec respect, parce que c'est Lui qui t'envoie, avec confiance, parce que s'Il m'appelle, c'est pour me faire du bien. Tu ne viendras que sur son ordre. Cette assurance me suffit.

« Aussitôt le jeune homme se leva et se mit à parler. » Quelle admiration ! quelle joie dans l'assemblée, prenons-en notre part, disons, dans l'élan de notre foi et de notre amour : Qui est semblable à Dieu ? qui, comme Lui, peut mettre la toute-puissance au service de sa sagesse et de son amour ?

Ah ! Seigneur, nous, qui ne pouvons rien pour ceux que nous aimons — c'est la grande souffrance de notre vie — nous vous les confions, nous vous les abandonnons.

Vous savez tout, vous pouvez tout, vous les aimez !

XV^e^ SAMEDI APRÈS LA PENTECOTE

« Et Jésus le rendit à sa mère. » (S. Luc, VII, 15.)

Écoutons les transports de la foule, regardons le visage de cette mère bouleversée,

n'osant croire à son bonheur, regardons Jésus, humble, simple et doux.

La bonté, l'adorable bonté de Jésus ravit nos âmes, c'est donc uniquement pour consoler la pauvre mère que Jésus commande à la mort et fait éclater sa toute-puissance. Il n'agit pas comme les vainqueurs et les puissants de la terre qui se font suivre de leurs captifs et de leurs trophées afin de montrer, vivants, les monuments de leur gloire. Jésus ne garde pas le jeune homme qu'il vient d'arracher à la mort. Jésus, Dieu, Maître, Résurrection et Vie, Jésus le rendit à sa mère et poursuivit sa route.

Et nous? quand nous avons ce bonheur si rare de *pouvoir* faire du bien, à quoi tendent nos efforts? comment exerçons-nous notre petite puissance, l'intention est-elle pure? l'action simple? Agissons-nous selon la volonté de Dieu, uniquement pour le bien, pour consoler, pour relever? Le petit ver rongeur de l'intérêt personnel ne gâte-t-il pas nos meilleurs actes?

Aujourd'hui, quelle occasion ai-je de faire du bien? comment puis-je le faire?

Cœur de Jésus, humble et doux, jusque dans l'exercice d'une toute-puissance infinie, faites-

moi comprendre que retenir quelque chose pour moi, de l'action à laquelle vous m'employez, c'est le comble de l'absurde, de l'ingratitude et de la folie.

Jésus, doux et humble de cœur, rendez mon cœur conforme au vôtre.

Evangile du seizième Dimanche après la Pentecôte.

S. Luc. XIV, v. 1 à 11.

En ce temps-là, Jésus étant entré dans la maison d'un des principaux Pharisiens, un jour de sabbat, pour y assister à un repas, ceux qui se trouvaient là l'observaient, car il y avait devant lui un homme hydropique. Jésus, s'adressant donc au docteur de la loi et aux pharisiens leur dit : Est-il permis de guérir le jour du sabbat ? Mais ils gardèrent le silence, et lui, prenant cet homme par la main, le guérit et le renvoya. Il leur dit ensuite : qui de vous si son âne ou son bœuf vient à tomber dans un puits, ne se hâte de l'en retirer, même le jour du sabbat ? Ils ne pouvaient rien lui répondre. Remarquant ensuite que les conviés choisissaient les premières places, il leur proposa cette parabole : Quand vous serez invité à des noces, ne prenez point la première place, de peur qu'il ne se trouve parmi les conviés quelqu'un plus élevé en dignité que vous, et que celui qui

vous aura invités tous deux ne vienne vous dire : Cédez votre place à celui-ci; et qu'alors vous n'ayez la honte de descendre à la dernière place. Mais, quand vous serez invité, allez vous mettre à la dernière place; de sorte que celui qui vous aura invité vous dise, lorsqu'il viendra : Mon ami, montez plus haut, ce qui sera un honneur pour vous aux yeux de tous les convives; car, celui qui s'élève sera humilié, et celui qui s'humilie sera élevé.

XVI• DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

« Est-il permis ou non de guérir le jour du repos? » (S. Luc, XIV, 3.)

Entrons dans la maison où est reçu Jésus. Là, où il ne devait trouver que des amis fidèles, il est attendu par des gens venus pour l'épier, le surprendre, l'accuser.

Les temps ne sont pas changés, le Seigneur trouve des ennemis jusque dans son sanctuaire. Mon Dieu ! mon Dieu ! donnez-moi d'y entrer toujours avec un cœur droit, qui ne veut écouter votre parole que pour en profiter.

Un homme hydropique se trouvait là, et tous regardaient, attendaient. Le Maître allait-il le guérir le jour du sabbat? Lui, qui lit au fond des cœurs, leur posa la question. Est-il permis, ou non, de guérir le jour du sabbat? Ils restent

silencieux ; silence de la mauvaise foi, de la jalousie, de la haine, cachée sous des dehors corrects. Oh ! que nous vous connaissons bien.

Lui, le Seigneur, prit l'homme par la main, le guérit et le renvoya. La charité, la bonté, le *bien,* prime tous les commandements. Aimez Dieu, aimez votre prochain, tout est là. Quand il y a doute, interrogeons le Cœur de Jésus : toujours il nous répondra.

N'avons-nous jamais blâmé, au nom d'une loi rigide, les actes d'une charité plus parfaite que la nôtre ?

Aujourd'hui, que puis-je faire pour réparer les insinuations malveillantes qui se sont glissées dans mes conversations. De qui ai-je dit du mal ? pour qui ai-je été injuste et sévère ?

Cherchons un moyen de réparer, en disant du bien de ceux-là pour lesquels nous avons été injustes.

O Jésus ! rendez mon cœur conforme au vôtre !

XVI[e] LUNDI APRÈS LA PENTECOTE

« Lui, prenant l'homme par la main. » (S. Luc, XIV, 4.)

Assistons à cette réunion, chez l'un des

principaux pharisiens, contemplons ces visages anxieux, railleurs, sceptiques, haineux et jaloux. Le Maître va être embarrassé.

Seigneur, rendez mon âme simple, droite, ne cherchant que vos intérêts et votre gloire !

Et *Lui,* le souverain Maître, au milieu de cette assemblée qui lui a tendu un piège, dont le silence après sa bienveillante interrogation affirme l'hostilité, *Lui*, se lève, va vers l'infirme, le prend par la main, le guérit et le congédie. Le Seigneur ne nous parle ni de haut, ni de loin ; Il vient à nous, il nous prend par la main, et si nous nous laissons faire, il nous guérit.

Et les visages de ses ennemis deviennent plus sombres et plus méchants. Il n'a pas été embarrassé, Il a fait le bien, les voilà confondus.

Y a-t-il dans ma vie, dans mes habitudes, dans mes désirs ou dans mes craintes, une intention malveillante pour tel ou tel ?

Pouvons-nous rendre, aujourd'hui, un service à celui de nos frères qui a souffert par nous, ou nous a fait souffrir.

O divin Médecin des âmes, guérissez-moi de ma sécheresse, de mon égoïsme, ayez pitié de ma misère.

XVI^e MARDI APRÈS LA PENTECOTE

« Quel est celui d'entre vous qui ne retire son âne tombé dans un puits, fût-ce le jour du sabbat ? » (S. Luc, XIV, 5.)

Écoutons le Seigneur, quelle bonté ! quelle miséricordieuse condescendance ; il est notre modèle, ne l'oublions pas.

O Jésus, découvrez-moi les mystères de l'amour de votre divin Cœur.

Le miracle est accompli, sans éclairer ni toucher ceux qui en sont les témoins et les provocateurs; ils abusent volontairement de la grâce. Jésus va-t-il punir ce parti pris, cette malveillance opiniâtre ? Non, Il s'excuse presque d'être bon, juste, puissant et — lui seul a ces délicatesses humbles et persuasives — « Quel est celui d'entre vous qui ne ferait, pour un animal, ce que j'ai fait pour l'un de vous ? » Il leur prouve que tous ont cette pitié pour la souffrance, que tous — si mauvais, si méchants, si fourbes — auraient agi comme il a agi. Quelle touchante façon de leur faire reconnaître leur injustice ! et quelle leçon pour ceux qui veulent convertir et faire du bien, c'est-à-dire rendre meilleurs ceux qui les entourent.

Trouver dans ceux que nous voulons ramener au bien, un point digne d'éloges et, au lieu de frapper à conps redoublés sur les défauts et les vices, indiquer ce coin de ciel bleu, le souligner, le développer ; relever ainsi l'être humilié et sans courage, lui prouver qu'il peut devenir bon et reprendre son titre d'enfant de Dieu, c'est un moyen très charitable et divin, puisque Notre-Seigneur l'a employé.

Est-ce ainsi que nous agissons ? Savons-nous dire, quand nous avons rendu un petit service : Quel est celui d'entre vous qui n'en eût pas fait autant ? Avons-nous, pour nos inférieurs, cette douceur, cette condescendance ?

Aujourd'hui, quelle âme découragée pouvons-nous relever, consoler ? qui a besoin de nous ?

O mon Dieu, donnez-moi la douceur, la patience et l'humilité ; non pour que l'on admire en moi ces vertus, mais pour que j'attire vers vous ceux qui vous méconnaissent.

XVI• MERCREDI APRÈS LA PENTECOTE

« Jésus remarque les invités se hâtant vers les premières places. » (S. Luc, XVI, 7.)

Assistons à ce repas, plaçons-nous comme

Madeleine, en arrière, aux pieds de Jésus, et écoutons ses paroles, elles doivent être la règle de nos pensées et de nos actes. Seigneur! Seigneur! Apprenez-moi la douceur et l'humilité.

Les regards de Jésus suivent les mouvements des invités, ils suivent mieux encore les agitations de leurs cœurs. Nous n'avons guère perdu l'habitude de ces rivalités mesquines. Qui de nous n'a pas à rougir d'avoir attaché à ces questions de préséance une valeur qui donne la mesure de notre orgueil? Reconnaissons que nous avons besoin d'écouter l'enseignement de Jésus, même au point de vue humain. C'est une grande maladresse où l'amour-propre est pris dans son piège; il nous rend ridicule en affichant la puérilité de nos prétentions.

Mais, devant Dieu? écoutons et méditons: Dieu *résiste* aux superbes et il *obéit* aux cœurs humbles. Voilà donc ce qui nous rend les maîtres de Dieu! C'est Lui qui nous le redit à maintes reprises dans l'Écriture. Il résiste, ô Dieu! qui peut vaincre votre puissance offensée? Il obéit, ô Dieu! Quel abîme! Je ne suis rien, vous me créez. Je n'ai rien, vous me donnez tout. Je ne puis rien, je le reconnais et le confesse, aussitôt vous venez vers moi, vous agissez et je reste confondu de ce que vous

pouvez faire de mon néant et de ma misère.

Ainsi donc, nous tenir dans cet abaissement contre lequel tout conspire : l'aveuglement de notre esprit, les préjugés et les appels du monde, et alors, étant à notre place, aussi bas que peut être celui qui n'a rien, Dieu se penche et nous comble !

Aujourd'hui, comment puis-je mettre en pratique les sentiments de mon cœur, les convictions de mon esprit ? précisons et agissons. Un acte sincère d'humilité.

O Dieu ! regardez la bassesse de votre serviteur !

XVI[e] JEUDI APRÈS LA PENTECOTE

« Quand vous serez invités, prenez les dernières places. » (S. Luc, XIV, 8.)

Reprenons notre place près du Seigneur, écoutons-le, il ne parle que pour nous instruire, disons-lui du fond du cœur : Maître, je veux vous écouter, vous comprendre et pratiquer vos leçons.

« Quand vous serez invités, prenez, choisissez, aimez la dernière place. »

En tout, partout — c'est un grand moyen d'obtenir la paix — choisir ce que d'autres

redoutent, ce que l'on redouterait, peut-être, si l'on ne le choisissait pas; quelle leçon! principe de paix, de cordialité, de bonne harmonie dans les réunions, et combien, tout en reconnaissant la sagesse du conseil, nous y sommes rebelles.

Aussi bien, ce qu'il faut changer, ce qu'il faut travailler, c'est le fond de notre nature; ce qu'il faut déplacer, c'est l'axe de nos jugements, il faut nous remettre dans le *vrai*. Nous ne sommes rien, nous n'avons rien à nous que le péché; ceux-ci, direz-vous, sont semblables à moi, pourquoi m'humilierais-je devant eux? Sincèrement, tout au fond de mon âme, est-ce que vraiment je crois être supérieur à tel ou tel? Ai-je supputé les grâces que j'ai reçues, la façon dont j'y ai correspondu? Dieu seul peut donner à chacun la place qui lui convient et ce sentiment d'orgueil qui m'inspire la recherche de la première place, à lui tout seul, me rend digne de la dernière. Ah! que je me condamne moi-même en méditant ces lignes.

Aujourd'hui, que puis-je faire pour prendre en quelque façon très simple et inaperçue, la dernière place? pour commander humblement, pour obéir paisiblement, pour montrer au

Maître divin que je veux pratiquer ses conseils.

Jésus, doux et humble de cœur, rendez mon cœur conforme au vôtre !

XVI• VENDREDI APRÈS LA PENTECOTE

« Montez plus haut ! » (S. Luc, XIV, 10.)

Admirons la simplicité du conseil évangélique tombé des lèvres du Seigneur : « Quand vous serez invités, choisissez les dernières places, afin que celui qui vous aura invité vous dise : « Mon ami, montez plus haut ! » Ce qui vous honorera devant tous les convives, tout au contraire, si vous avez pris la première place, et qu'un autre plus considérable survienne, celui qui vous aura invité l'un et l'autre vous dira : « Cédez-lui la place » et la rougeur au front vous irez vous asseoir au dernier rang. »

« Quiconque s'élève sera abaissé, quiconque s'abaisse sera élevé. »

Seigneur, donnez-moi l'esprit de vérité, de justice, de simplicité qui me fera *choisir* la dernière place.

Au point de vue purement humain, généra-

lement, le monde nous prend pour ce que nous nous donnons ; à moins qu'une vanité trop aveugle nous couvre de ridicule, et que, par une justice immanente, nous descendions au dernier rang pour avoir voulu monter trop haut. Mais, au regard de Dieu, tout mouvement d'orgueil a pour réponse une résistance divine, un éloignement de la grâce ; un acte d'humilité au contraire attire Dieu vers nous, jusqu'à rendre notre prière toute-puissante, puisqu'il obéit aux humbles.

Celui qui s'élève sera abaissé, celui qui s'abaisse sera élevé.

Ajoutons qu'il est plus aisé de *choisir* la dernière place, de nous abaisser quand on nous élève, que de rester en bas quand on nous y met; cette observation suffit à nous fixer sur la sincérité de nos sentiments, l'orgueil est si vivace qu'il s'abrite encore derrière le rempart d'une humilité que nous croyions sincère.

O mon Dieu ! il est donc vrai, mes fautes, mes chutes, mes ignorances, votre parole même, qui encourage les humbles et condamne les superbes, ne suffisent pas encore à m'éclairer. Ayez pitié d'un aveuglement qui est vraiment le dernier degré de ma misère.

N'ai-je pas une occasion, aujourd'hui, de *choisir* sincèrement la dernière place ? de me faire oublier ?

Ayez pitié, ô mon Dieu, ayez pitié selon votre grande miséricorde.

XVI• SAMEDI APRÈS LA PENTECOTE

« Marchez pendant que vous avez la lumière, de peur que les ténèbres ne vous saisissent. » (S. Jean, XII, 35.)

Écoutons avec respect, méditons avec attention. Il s'agit ici du mystère de la grâce, nous n'y pensons pas assez.

Quand la lumière nous est donnée, quand un mouvement d'en-haut nous sollicite, quand nous voyons clairement qu'un devoir, ou une bonne action, s'offre à notre bonne volonté, marchons.

Ne tardons pas à suivre l'impulsion de la grâce, c'est le moment de la lumière, il en faut profiter.

Le retard, l'hésitation, la négligence, nous feront perdre l'occasion du salut ou du moins de la sanctification, et alors, quand l'obscurité sera revenue, de quoi nous plaindrons-nous ?

Il y a, dans chaque correspondance à la grâce, dans chaque effort, une augmentation d'énergies, de forces pour le bien ; il y a, dans chaque négligence, dans chaque retard, une dépression, comme un alanguissement. De sorte que celui qui suit la lumière et se met en marche dès qu'il voit clair, monte de clartés en clartés ; celui qui hésite est saisi par les ténèbres et a beaucoup de peine pour retrouver la lumière.

Aujourd'hui, quel est le devoir qui m'appelle ? Où est la lumière de la grâce, du bon plaisir de Dieu ? Je dois marcher à cette lumière, de suite, sans discussion.

Daignez, ô mon Dieu, m'employer à votre service, selon votre bon plaisir, et pour votre plus grande gloire.

Evangile du dix-septième Dimanche après la Pentecôte.

S. Mathieu, XXII, v. 35 à 46.

En ce temps-là, les Pharisiens s'approchèrent de Jésus, et l'un d'eux, qui était docteur de la loi, lui demanda pour le tenter : Maître quel est le plus grand commandement de la loi ? Jésus lui

répondit : Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme et de tout votre esprit. C'est le plus grand et le premier commandement ; et, voici le second qui lui est semblable : vous aimerez votre prochain comme vous-même. Ces deux commandements renferment toute la loi et les Prophètes. Comme les Pharisiens étaient réunis là, Jésus leur fit à son tour cette question : Que pensez-vous du Christ? De qui est-il fils ? De David, répondirent-ils. Comment donc, ajouta-t-il, David qui était inspiré l'appelle-t-il son Seigneur, lorsqu'il dit : Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à vous servir de marchepied ? Si donc David l'appelle son Seigneur, comment est-il son fils ? Aucun d'eux ne put lui répondre et depuis ce jour personne n'osa plus l'interroger.

XVII• DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

« Quel est le plus grand commandement? » (S. Math. xxii, 36.)

Suivons fidèlement le Seigneur. Prenons définitivement place parmi ses fidèles, ses disciples, écoutons-Le nous parler au travers des deux mille ans écoulés depuis sa venue en ce monde, ses paroles ne passent pas.

O Jésus ! donnez-moi la grâce de comprendre et de pratiquer.

Tandis que Jésus est entouré de ses apôtres, de ses disciples, un docteur de la Loi, un érudit, un grand personnage, un intellectuel du temps s'approche et dit : « Maître, quel est le plus grand commandement ? » Il compte embarrasser le Seigneur. La question est absurde. Est-ce que nous devons faire des distinctions dans les commandements de Dieu ? Est-ce que tout ce qu'Il nous commande n'est pas grand? également grand ? puisque c'est l'expression de sa volonté?

Que de fois, nous aussi, nous calculons, nous mesurons, pour concilier nos satisfactions avec les exigences de notre conscience alarmée.

Oh ! mon Dieu ! pardonnez-moi. Aujourd'hui, je veux vous servir généreusement, sans calcul, faire de mon mieux *tout* ce que je sais être de votre service, c'est-à-dire toutes mes actions, accomplissant votre volonté, pour votre plus grande gloire.

Acte de charité.

XII[e] LUNDI APRÈS LA PENTECOTE

« Tu aimeras le Seigneur ton Dieu. » (S. Math. XX, 37.)

Remarquons avec quelle simplicité, quelle

bonté, le Maître répond à une question absurde. Il ne confond pas celui qui la fait. La Sagesse et la Science infinies supportent la sotte vanité du docteur de la Loi. O Jésus ! donnez-moi de vous enseigner avec patience et humilité.

Sans faire ressortir l'aveugle présomption de celui qui veut l'embarrasser, Jésus répond : « Le premier commandement — car il n'y en a qu'un — est d'aimer Dieu de tout son cœur, de toute son âme, de toutes ses forces, de l'aimer par-dessus toutes choses. » C'est souverainement juste et voici que, dès l'exposé de ce commandement, il n'y a pas à en chercher d'autre, il comprend tout. Dieu seul, régnant en Maître aimé et adoré, sur tout moi-même, voilà l'ordre. Je lui dois tout, je lui appartiens par des liens qui sont ma vie, ma personnalité, ma liberté. Il m'a tout donné ; sans lui-je cesse d'être. Je l'aime par reconnaissance, admiration, comme mon Maître Souverain et je lui dis : Prenez, recevez, je n'ai rien qui ne soit à vous, rien que je ne doive consacrer à votre service et à votre gloire. Tout ce que vous me demandez, je vous l'offre, et ainsi je suis sûr de vous aimer par-dessus toutes choses et d'accomplir tous vos commandements.

Aujourd'hui, je veux aimer Dieu de tout mon cœur, en mettant à mes prières une attention et un respect filial ; je veux reconnaître le domaine absolu de Dieu sur tout moi-même.

Recevez, Seigneur. Suscipe. Accipe illud totum.

XVII^e MARDI APRÈS LA PENTECOTE

« Et voici le second qui est semblable : Tu aimeras le prochain comme toi-même pour l'amour de Dieu. » (S. Math., XXII, 39.)

Toujours mêlés à la foule, le plus près possible du Maître, écoutons sa parole et pénétrons-nous des sentiments de son cœur.

Écoutons la Bonté souveraine : « Et voici le second commandement qui est semblable au premier. Tu aimeras tes frères comme toi-même pour l'amour de Dieu. » Comme Il nous aime, ce Souverain Créateur et Maître ! nous sommes tous ses enfants. Il ne veut pas que nous souffrions les uns par les autres. Père très tendre, il recommande chacun de nous au soin des autres. Chacun de nous doit être pour ses frères ce qu'il désire que ses frères soient pour lui.

Prenons l'habitude, avant d'agir — comme avant de juger — de nous mettre à la place du frère qui nous occupe et de le mettre à la nôtre. Puis, agissons comme nous voudrions qu'il agît, si nous étions lui et qu'il fût nous.

Mais, le Seigneur sait à quel point l'égoïsme nous aveugle et nous pénètre. Aimer nos frères, comme nous-mêmes, cela nous paraît difficile, aussi appuie-t-Il son commandement de ce motif touchant : *Pour l'amour de Dieu.* Pour l'amour du père ou de la mère on supporte, on aime, tel petit frère ou sœur qui n'apporte à notre vie que difficultés ou complications; le regard du père implore l'indulgence et on se prend à aimer vraiment celui que l'on n'avait supporté que pour l'amour du père commun. Ainsi donc voici l'ordre : Dieu par-dessus tout, le prochain sur la même ligne que nous, pour l'amour de Dieu souverainement aimé.

O mon Dieu! je puis juger de la sincérité de mon amour pour vous, par la façon dont j'agis avec mes frères, vos enfants, que puis-je faire aujourd'hui en leur faveur ? qui puis-je aller secourir et consoler ?

Acte de charité dit lentement et attentivement.

XVII• MERCREDI APRÈS LA PENTECOTE

« Jésus à son tour interroge les pharisiens. » (S. Math. XXII, 41.)

Adorons le Seigneur dont la science est infinie, interrogeant, éveillant l'attention, provoquant une sincère profession de foi dans ceux qui le poursuivent de leur haine aveugle. Seigneur, préservez-moi des capitulations, des intentions voilées, des dissimulations inavouées, rendez-moi simple devant vous.

Jésus, s'adressant aux pharisiens, leur dit : De qui le Christ est-il fils ? — De David, répondirent-ils. — S'il est son fils, pourquoi David l'appelle-t-il son Seigneur ? La réponse était facile, elle s'imposait. « Le Christ est le fils de Dieu, Dieu lui même et, comme tel, le Seigneur de son aïeul David. »

Les pharisiens ne veulent pas convenir de la divinité du Christ. Ils se taisent. Seigneur, permettez-moi de vous répondre, de me prosterner à vos pieds et de vous dire : Je vous adore, ô Dieu caché sous l'enveloppe de nos infirmités. Plus vous vous abaissez, plus je vous adore, plus je vous reconnais.

Aujourd'hui, ô mon Maître divin, j'écoute-

rai toutes les inspirations de votre grâce, toutes les interrogations de votre amour, je suis à votre service, je veux vous bien connaître pour mieux parler de vous. Qui puis-je rapprocher de vous ? A qui puis-je faire du bien en votre nom ? A quel pauvre, à quel désolé, puis-je porter secours, sachant, ô mon Seigneur, que je vous trouverai sous ce voile de l'humanité souffrante et méprisée.

Adoro te devote, latens Deitas.

XVII• JEUDI APRÈS LA PENTECOTE

« Ils ne répondirent pas. » (S. Math. XXII, 46.)

Plaçons-nous près de Jésus, réparons le silence orgueilleux et dur des pharisiens et disons-lui d'un cœur humble et soumis : « Vous êtes la Lumière du monde. »

Ne pas répondre, plutôt que de convenir simplement de son erreur et de ses torts, et avoir cette attitude, même envers Dieu, cela se voit, parmi des chrétiens. Comme les pharisiens nous fermons les yeux pour ne pas voir, les oreilles pour ne pas entendre. Une lecture, un sermon, une pensée, un mouve-

vement de la grâce, nous révèlent-ils une réforme à faire, un défaut à combattre, une idée à redresser ? aussitôt nous nous taisons, nous fuyons la lumière, nous nous hâtons de penser à autre chose, nous voulons trouver des arguments en notre faveur et parfois nous nous irritons contre celui qui, au nom du Seigneur, nous indique le mal, nous prouve notre erreur, ou nous réduit au silence.

Nous savons si peu être conséquents avec nous-mêmes. Les pharisiens parlent de David comme d'un oracle vénéré, et si David proclame la divinité du Christ, que leur orgueil refuse de reconnaître, ils se taisent. Oh ! la mauvaise foi !

N'avons-nous pas, en nous, comme un pli de l'âme, dans lequel nous empêchons la lumière divine de pénétrer, et quand une voix expérimentée effleure ce repli caché, le silence n'est-il pas notre unique réponse, alors que nous devrions parler pour nous faire guérir.

Qu'y a-t-il en ce genre à réformer en moi ? Qu'ai-je à faire pour qu'il n'y ait pas l'ombre d'une ombre entre mon âme et Dieu ?

O Jésus ! rendez-moi simple et vrai devant vous !

XVII• VENDREDI APRES LA PENTECOTE

« Jésus les regardait. » (S. Luc, xx, 17.)

Remarquons la profondeur de ce regard du Seigneur qui pénètre leurs plus intimes pensées, demandons-lui de regarder notre âme, exposons nos misères, nos faiblesses à cette lumière divine qui nous éclairera et nous sauvera.

« Seigneur ! faites que je vous connaisse et que je me connaisse moi-même. »

Jésus regarde. Il lit au fond du cœur des pharisiens, la mauvaise foi, le parti pris, l'irritation d'être réduits au silence, d'être convaincus d'ignorance et d'erreur.

Jésus me regarde. Il lit au fond de mon cœur. Qu'y voit-il ? Bonne volonté vaillante qui le suivra, les yeux clos, partout où il lui plaira de me conduire ? désir absolu de lui plaire, d'arriver à Lui n'importe par quelle route, de tout sacrifier à sa voix, de me sacrifier moi-même à son service. C'est bien, c'est dans l'ordre, c'est ainsi *qu'il faut être*. Remercions-le de nous avoir dégagés de tout ce qui n'est pas selon son cœur.

Voit-il un repli caché, une réserve volon-

taire. Voit-il les efforts d'un esprit faux qui veut concilier ce qui est inconciliable ?

Seigneur, je suis lâche et faible, ayez pitié de moi contre moi-même. Découvrez-moi mes misères, montrez-moi ce qui vous déplaît en moi et donnez-moi le courage de le détruire et de le corriger. Je ne puis rien sans vous, je ne suis qu'un roseau. Aujourd'hui, je ne veux pas laisser subsister un nuage entre vous et moi, que puis-je faire pour qu'il en soit ainsi ?

Seigneur, faites que je vous connaisse et que je me connaisse moi-même.

XVII^e SAMEDI APRÈS LA PENTECOTE

« Depuis ce temps-là, ils n'osaient plus l'interroger. » (S. Math. XII, 46.)

Reprenons notre place auprès du Maître et regardons les pharisiens réduits au silence; confus, irrités, ils s'éloignent, résolus de ne plus l'interroger.

O mon Seigneur ! rendez-moi sincère dans mes questions, prêt à agir selon votre réponse.

Les pharisiens n'oseront plus l'interroger, ils s'éloignent. N'est-ce pas notre histoire ?

Nous demandons un conseil, une lumière,

peut-être avec le secret dessein d'embarrasser celui qui nous apporte la parole de Dieu ? plus souvent avec la volonté de nous faire donner tel ou tel conseil. Et quand ce conseil n'est pas celui que nous voulions dicter, quand nos tentatives échouent, mécontents et irrités nous nous retirons.

Quand le Seigneur ne répond pas comme nous le voulons, nous nous éloignons. Est-ce faire sa volonté ou la nôtre ?

Seigneur ! je viens à vous, car vous avez sur moi tous les droits d'une propriété absolue, je n'ai rien que vous ne m'ayez donné ; je viens vous interroger pour connaître vos desseins sur moi et pour y répondre de tout mon cœur.

Aujourd'hui, que puis-je faire dans l'ordre de votre volonté ? Un acte d'humilité ? de charité ? d'abandon total à votre bon plaisir pour le temps et pour l'éternité ?

Seigneur ! pénétrez-moi de vérité, d'humilité, de charité.

Evangile du dix-huitième Dimanche après la Pentecôte.

S. Mathieu, IX, v. 1 à 8.

En ce temps-là, Jésus étant monté dans une

barque traversa le lac de Génézareth et entra dans la ville de Capharnaüm où on lui présenta un paralytique étendu sur un lit. Jésus voyant leur foi dit au paralytique : Mon fils, ayez confiance, vos péchés vous seront remis. Alors quelques-uns des docteurs de la loi dirent en eux-mêmes : Cet homme blasphème. Mais Jésus connaissant leurs pensées leur dit : Pourquoi vos cœurs forment-ils des jugements injustes ? Lequel est plus facile de dire : Vos péchés vous sont remis ; ou de dire : Levez-vous et marchez ? Or afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a sur la terre le pouvoir de remettre les péchés ; Levez-vous, dit-il au paralytique, emportez votre lit et retournez dans votre maison. Le malade se leva aussitôt et retourna dans sa maison. A cette vue le peuple fut saisi de crainte, et rendit gloire à Dieu, qui avait donné un tel pouvoir aux hommes.

XVIII^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

« On apporte un paralytique. » (S. Math. IX, 2.)

Voyons cette maison, entourée de la foule, il est impossible d'y aborder. Jésus est là ! O Seigneur ! que je voudrais vous joindre !

Une foule inconsciente empêche d'approcher de Jésus, elle est l'obstacle, ce qui ne l'empêchera pas d'applaudir aux succès de ceux qui en triompheront. Ah ! que nous donnons

à l'avis des autres, à leurs jugements, plus de valeur qu'ils n'en attachent eux-mêmes.

Voilà qu'on apporte un paralytique. Pauvre malade ! il ne peut même pas venir au Seigneur, puisqu'il ne peut plus faire un mouvement, image de nos âmes engourdies et tièdes où vit encore le désir de revenir à Jésus.

Heureux qui, dans cet état, trouve un ami, un secours, un soutien !

Ils apportent le malade, la foule les empêche d'approcher, et, comme les maisons juives ont des escaliers extérieurs aboutissant à la terrasse du toit, ils passent par ces escaliers, enlèvent les tuiles et le descendent, avec des cordes, au milieu de la salle où Jésus est assis.

Quels amis ! quelle charité !

Cherchons des amis de cette trempe dont l'unique désir, en nous aimant, soit de nous rapprocher de Jésus, de la vertu, du devoir. Nous-mêmes, soyons toujours prêts à rendre des services d'âme, les seuls dont le retentissement soit éternel.

Aujourd'hui que puis-je faire dans l'ordre de la grâce. Implorer le secours d'un ami pour me conduire à Jésus, ou être le secours d'une âme paralysée, et loin de Lui.

Seigneur, donnez-moi, pour que je donne!

XVIII[e] LUNDI APRÈS LA PENTECOTE

« Mon fils, tes péchés te sont remis. » (S. Math., IX, 2.)

Écoutons cette parole de résurrection qui nous apprend l'ordre de nos prières, c'est-à-dire de nos désirs. O mon Dieu, apprenez-moi la seule chose nécessaire.

Le malade est aux pieds du Seigneur, et la première parole de Jésus rend au malade la vie de l'âme à laquelle, peut-être, nul n'avait pensé. Voilà la seule chose nécessaire, tout le reste est accessoire, tout le reste passe, tout le reste est fragile et court. Mais avoir l'âme purifiée, prier sans remords, ne pas avoir de nuage entre Dieu et soi, pouvoir se lever à son appel, confiant en sa miséricorde, c'est la santé de l'âme, l'unique chose nécessaire. O douce et féconde parole !

Quel tressaillement de joie dans l'âme de cet homme dont le Seigneur récompense si magnifiquement le confiant espoir. Il vient demander la guérison de son corps et Jésus ressuscite d'abord son âme, le replace dans l'ordre; plus de péchés, plus de remords, plus d'ombres. Il peut regarder son Sauveur.

Mettons-nous, dans nos prières, cet ordre si formellement indiqué par Notre-Seigneur?

Aujourd'hui, demandons-lui pour nous et ceux que nous aimons, les biens spirituels, tâchons de faire toutes nos actions de notre mieux, pour plaire à Dieu et obtenir notre salut et celui de nos frères, prions pour les pécheurs.

O mon Dieu! comme le paralytique, je me présente devant vous, regardez ma profonde misère et ayez pitié.

XVIII• MARDI APRÈS LA PENTECOTE

« Cet homme blasphème! » (S. Math., IX, 3.)

Écoutons les chuchotements de la foule, les réflexions qui arrivent jusqu'à nous, et adorons Jésus, notre Maître et notre Dieu! Lui seul a le pouvoir de remettre les péchés. Maître, j'ai péché, j'ai beaucoup péché, pardonnez-moi!

Ici la foule a raison, ses réflexions sont absolument sensées. Si Jésus n'est qu'un homme, il vient de blasphémer, d'usurper, en imposteur, le privilège qui n'appartient qu'à Dieu!

Doucement, paisiblement, il va éclairer ces

âmes scandalisées, il va leur faire voir le miracle sensible, garant du miracle invisible qu'ils se refusent à croire, parce que Dieu seul peut l'accomplir. Oui, mais Dieu est là, ne l'oublions ni dans nos craintes, ni dans nos espérances, et ayons confiance. Remarquons que ce mot est toujours le premier que Jésus adresse à ceux qu'il va sauver, comme si la mesure de notre confiance devait être celle de ses bienfaits.

Seigneur, je viens à vous dans mes détresses, dans mes misères de toutes sortes, dans mes angoisses, dans mes terreurs, j'apporte tout cela à vos pieds, j'ai confiance en votre infinie bonté, je vous abandonne tout ce fardeau, je l'unis à votre croix, j'attends de vous la force, le courage, ou la guérison de mon infirmité. Aujourd'hui, jour d'abandon à votre divin Cœur.

Qu'il en soit, Seigneur, non comme je veux, mais comme vous voulez.

XVIII^e MERCREDI APRÈS LA PENTECOTE

« Lequel est le plus facile de dire : Tes péchés te sont remis, ou de dire : lève-toi et marche. » (S. Math., IX, 5.)

Assistons à ce débat éternel de l'humanité jugeant les œuvres de Dieu, se scandalisant, s'étonnant et disons au Seigneur Jésus : Je sais que vous êtes tout-puissant et tout bon. Il suffit.

Remarquons la douceur avec laquelle Notre-Seigneur entre dans les idées de ceux qui le discutent, ils ont raison, en un sens : Dieu seul peut remettre les péchés. Mais, aveugles volontaires, les scribes et les pharisiens ne veulent pas reconnaître la divinité de Jésus, ils s'acharnent à opposer les faits aux apparences. Lequel, dit Notre-Seigneur, est le plus facile ? ressusciter une âme ou rendre la vie à un corps inerte ? toute-puissance et bonté, n'est-ce pás tout Dieu? et dans l'un et l'autre cas, n'est-ce pas l'œuvre divine par excellence ?

Or, afin que vous sachiez.

Voilà le but du Seigneur : nous éclairer, nous instruire, nous prouver sa divinité.

O Jésus! je vous adore! tout le long de votre vie mortelle, votre bonté s'allie à votre toute-puissance; les miracles accomplis sont pour nous guérir, nous consoler, nous rendre l'espoir, donnez-moi une foi vive et un désir ardent de vous servir avec fidélité.

Aujourd'hui, que puis-je faire pour ceux qui souffrent?

O Dieu! mettez sur mes lèvres les paroles qui consolent et attirent les âmes vers vous, éternelle vérité, toute-puissante bonté.

XVIII• JEUDI APRÈS LA PENTECOTE

« Or, afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a, sur la terre, le pouvoir de remettre les péchés. » (S. Math., IX, 6.)

Écoutons cette parole magistrale et solennelle qui détruit toute hésitation, et murmurons près du Seigneur : Je sais, moi, que vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant!

Ah! que de miracles, que de résurrections d'âmes sous la parole du Seigneur transmise par ses prêtres. Nous hésitons à croire et, de temps à autre, un paralytique se lève, un pécheur avéré se convertit et, sous nos yeux ravis, devient un grand saint, nous sentons le souffle tout-puissant qui a passé près de nous et nous disons : Dieu seul peut ainsi transfigurer une âme! Qui n'a, dans sa vie, un souvenir saisissant du passage de Dieu, à côté de lui, si ce n'est en lui, ah! que de bienfaits intérieurs, de grâces inouïes dans chacune de nos âmes, repassons un instant ces merveilles

de Dieu venant transfigurer nos innombrables misères.

Sur la terre, dit Jésus, est-ce à dire qu'après la mort, la justice infinie ne peut être détournée par la miséricorde? du moins, tant que nous sommes ici-bas, nous restons — quelles que soient nos fautes — l'objet de la pitié du Cœur de Jésus; approchons-nous, repentants et soumis, exposons-lui notre détresse et nous entendrons la parole libératrice : Aie confiance, tes péchés te sont remis.

Aujourd'hui, ô mon Dieu, je m'approcherai de votre tabernacle : sous votre regard, je scruterai mon âme, je vous en dirai tous les troubles, les douloureux souvenirs, puis j'irai me montrer au prêtre, tel que je me serai vu au pied de votre autel, et j'entendrai la parole de vie : Tes péchés te sont remis.

Ayez pitié de moi, ô mon Dieu, selon votre grande miséricorde!

XVIII• VENDREDI APRÈS LA PENTECOTE

« Lève-toi et marche! » (S. Math., IX, 6.)

Assistons à ce spectacle ; le doux Jésus commande, la simplicité de son ordre indique la

Maître souverain, prenons part à la joyeuse surprise de la foule, à la reconnaissance du pauvre malade. Seigneur, dites à mon âme la parole de vie et d'amour, que je me lève et que je marche enfin, dans la voie de vos commandements.

Nous sommes ainsi faits, et le Seigneur le sait bien. Les choses extérieures nous arrêtent, il faut qu'elles entrent pour quelque chose dans nos convictions ; nous avons besoin de signes sensibles, pour nous faire admirer et comprendre les merveilles de la vie intérieure, de la grâce, dans la résurrection d'une âme ; sans manifestations secondaires, elles nous laissent indifférents ou ignorants, c'est pourquoi Notre-Seigneur rend la santé au paralytique ; ce bienfait extérieur est l'image de celui qu'il a reçu avec cette consolante parole : Aie confiance, tes péchés te sont remis.

Pauvre chère âme, paralysée par le doute, l'effroi, le péché, l'habitude du péché, approche-toi du Seigneur tout-puissant. La première parole que tu entendras est une parole d'espoir : Aie confiance ! et alors, après que la parole de pardon sera prononcée sur toi, la vie, une vie prodigieuse, circulera dans

ton âme engourdie, tu te lèveras, tu marcheras, tu feras le bien, tu seras guérie de ton infirmité. Ah! que de fois, j'ai été cette âme.

Me voici, ô mon Dieu, prêt à travailler pour votre amour.

Te Deum laudamus!

XVIII• SAMEDI APRÈS LA PENTECOTE

« Et le peuple était dans l'admiration et rendait gloire à Dieu qui donnait une telle puissance aux hommes. » (S. Math., IX, 8.)

Mêlons-nous à cette foule ignorante, ravie, saisie par le miracle; adorons le Tout-Puissant voilé sous l'enveloppe de l'humanité et disons-lui : « Vous êtes mon Seigneur et mon Dieu. »

L'effet de leur foi n'est pas complet.

Ils savent bien qu'un tel pouvoir vient de Dieu; mais ils pensent que ce pouvoir il l'a prêté à un homme! La tranquille assurance de Celui qui est au milieu d'eux, son avertissement solennel : *Or, afin que vous sachiez*, n'arrive pas à vaincre la montagne de leurs préjugés, l'obscurité du parti pris, de la passion peut-être. Et ils s'en vont louant Dieu, sans doute, mais ne faisant pas l'acte décisif, qui les eût

amenés repentants, puis, renvoyés absous. Cette grâce, qui tombe sur l'un d'eux, n'éveille pas le désir de la partager. Non, ils sont bien portants, ils ne pensent pas au salut de leur âme.

Combien, parmi nous, après une belle lecture ou un bon discours, s'arrêtent, se surprennent presque à louer Dieu qui a si magnifiquement éclairé et nourri leur âme; mais ils ne vont pas plus loin, ils ne pratiquent pas le conseil qui leur a été donné.

Y a-t-il en mon âme, ô mon Seigneur et mon Dieu, un pli volontairement fermé à votre lumière et à votre grâce... Y a-t-il, en moi, une résistance à votre bon plaisir?...

Donnez-moi, Seigneur, l'énergie nécessaire pour accomplir ce que vous voudrez.

Evangile du dix-neuvième Dimanche après la Pentecôte.

S. Mathieu, XXII, V. 1 à 14.

En ce temps-là, Jésus continuant de parler en paraboles, dit aux princes des prêtres et aux pharisiens : Le royaume des cieux est semblable à un

roi qui, voulant célébrer les noces de son fils, envoya ses serviteurs appeler ceux qui étaient invités ; mais ils refusèrent d'y venir. Il envoya encore d'autres serviteurs avec ordre de dire à ceux qui étaient invités : J'ai préparé mon festin, j'ai fait tuer mes bœufs et tout ce qui avait été engraissé ; tout est prêt, venez aux noces. Mais, au lieu de s'y rendre, ils s'en allèrent, l'un à sa maison de campagne, l'autre à ses affaires, quelques-uns se saisirent des serviteurs, les accablèrent d'outrages et les tuèrent. A cette nouvelle, le roi irrité envoya ses troupes, extermina les meurtriers et brûla leur ville. Il dit ensuite à ses serviteurs : Le festin des noces est prêt, mais ceux qui avaient été invités n'en étaient pas dignes : allez donc sur les places publiques et appelez aux noces tous ceux que vous y trouverez. Les serviteurs parcoururent les rues, réunirent tous ceux qu'ils trouvèrent, bons et mauvais et la salle du festin fut remplie de convives. Le roi étant entré pour voir ceux qui étaient à table aperçut un homme qui n'était pas revêtu de la robe nuptiale. Mon ami, lui dit-il, comment êtes-vous entré ici sans avoir la robe nuptiale? Et cet homme ne répondit rien. Alors le roi dit à ses serviteurs : Liez-lui les mains et les pieds, et jetez-le dehors dans les ténèbres ; c'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents; car beaucoup sont appelés, mais peu sont élus.

XIXe DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

« Le royaume du ciel est semblable à la demeure d'un roi qui veut fêter son fils... Il invite (S. Math., XXII, 2, 3.)

Nous sommes invités à ces fêtes éternelles, si pauvres, si misérables, si coupables que nous soyons. Ah ! Seigneur, rendez-moi digne d'y participer.

Ravissante idée du ciel. L'invitation à une fête divine, invitation adressée à tous ceux que les travaux et l'amour de Jésus a sauvés, afin que le Père céleste lui donne le bonheur de compter ses élus, et donne aux élus cette joie infinie de reconnaître leur Sauveur, d'être reçus par Lui, dans son royaume. Et, pour le roi, la contemplation paternelle de cette réunion sans fin. Voir le Seigneur Jésus. Comprendre quel abîme il a franchi pour venir jusqu'à nous, sonder la profondeur de son amour, admirer le plan divin, monter à cette gloire d'être les convives de Dieu, parce que nous sommes les sauvés, les libérés, les rachetés de son fils Jésus.

Cette pensée m'est infiniment douce, ô mon Dieu, je m'offre à vous dans la plénitude de ma bonne volonté, de mon effort, pour cor-

respondre à cette grâce de mon salut; je ne puis rien faire sans votre secours.

Aujourd'hui, quelle est l'œuvre de sanctification qui s'ouvre sous mes pas? à quelle sollicitation de la grâce puis-je obéir? y a-t-il un obstacle en moi qui s'oppose à l'entrée du royaume éternel?

Seigneur, rendez-moi digne de votre présence, préparez-moi vous-même à votre rencontre bénie. *Donnez-moi le temps, à la lumière de l'éternité. Amen.*

XIX• LUNDI APRÈS LA PENTECOTE

« Allez dans les carrefours, pressez-les d'entrer. » (S. Math., XXII, 9.)

Étrange parole de la toute-puissante Bonté, appelant, pressant, envoyant messagers sur messagers, pour convier tous ceux que l'on rencontrera, bons ou mauvais, aux fêtes éternelles.

Je suis dans cette foule que les envoyés du Seigneur invitent, attirent, pressent d'entrer. Je suis peut-être aussi de ceux qu'Il envoie inviter, attirer, entraîner les autres. Ah! s'il se pouvait, Seigneur, que vous me permettiez d'être la voix qui attire et qui presse, la voix

qui conduit vers vous, avec quel soin devrais-je me préparer à vous obéir, avec quel recueillement devrais-je écouter vos inspirations; avec quel oubli de moi-même devrais-je les exprimer; avec quel zèle devrais-je vous servir et avec quelle fidélité, exacte, humble et confiante. Vous servir, Seigneur, vous servir! je m'anéantis devant cette grandeur, être au service de Dieu! Ne nous fait-il pas cet immense honneur de nous y appeler tous?

Aujourd'hui, que puis-je faire pour rapprocher, attirer, conduire à Dieu? Et d'abord, point d'esprit de parti, point de jugements préconçus : pressez-les d'entrer *tous*, bons et mauvais.

Aujourd'hui donc, je serai pour tous l'attrait qui mène à Dieu, ne parlant, n'agissant que pour son amour et sa gloire. Il fera le reste.

Seigneur, demeurez avec moi.

XIXe MARDI APRÈS LA PENTECOTE

« Pressez-les d'entrer. Il y a encore des places qui restent. » (S. Math., IX.)

Adorons l'Hôte divin qui a préparé une

grande fête. Il veut que tous y prennent part. Beaucoup s'en éloignent ignorants ou timides, jaloux, méchants ou ennemis. Et le Père, le roi, envoie ses messagers les chercher tous, bons ou mauvais. Et quand ils ont insisté pour qu'ils entrent, il y a encore des places qui restent.

Quel est le père qui met autant de soin pour attirer à lui, pour que le plus grand nombre possible d'invités prennent part à ses fêtes, pour que le bonheur soit non seulement offert, mais imposé à tous? O Bonté souveraine! ô Dieu, je vous adore, je m'anéantis devant vous.

Ah! que la méditation de ces lignes devrait animer notre zèle. Eh quoi! il y a des places vides au festin céleste, et nous, qui pouvons être les messagers du Seigneur pour appeler et attirer des convives, des élus, nous restons immobiles, fascinés par les petits spectacles de la terre que nous allons quitter demain. Que de soucis pour notre campement d'un jour! que d'indifférence pour le séjour où nous serons reçus pendant l'éternité!

Ayons aujourd'hui le souci de remplir les *places vides*. Ce mot du Seigneur est une espérance pour nous, pour ceux que nous aimons,

et aussi pour les âmes que nous rencontrons et qui nous demandent le chemin.

Courage ! Il y a encore des places qui restent ! Demandons à Notre-Seigneur d'avoir une de ces places et de travailler à ce qu'elles soient occupées.

Seigneur, que là, où vous êtes, je sois aussi, avec tous ceux que vous m'avez donnés et auxquels j'aurais dû faire du bien.

XIX^e^ MERCREDI APRÈS LA PENTECOTE

« Le roi entra. » (S. Math., XXII, 11.)

Quand cette foule de passants, de vagabonds, rassemblée par les serviteurs, est entrée dans la salle du festin, enfin pleine de convives, le Roi vient voir ceux qui étaient à table. Il regarde. Oh ! ce regard du Roi ! Un instant, il s'arrête sur mon âme. Que voit-il ? Lui, dont la sainteté est infinie ! Seigneur, ayez pitié de moi, de mes ignorances, de mes faiblesses, de mes erreurs, de mes complaisances pour moi-même qui me cachent mes iniquités; ou qui les voilent et les excusent injustement. Seigneur, ayez pitié. Pardonnez-moi.

Et le roi *vit* un homme qui n'avait pas la

robe nuptiale, c'est-à-dire le vêtement indispensable pour entrer au palais. Vraisemblablement, chacun pouvait s'en revêtir avant d'entrer. Tous ces inconnus, tous ces errants, bons ou mauvais, en étaient pourvus, sauf un seul, par mépris, dédain, pour poser en esprit fort et railleur? peut-être.

Pardon, Seigneur, pour tous ceux qui vous méconnaissent, méprisent votre amour, et l'insultent jusque dans votre temple et aux pieds de vos autels. Pour nous, aujourd'hui, nous nous appliquerons à accomplir votre volonté, sous votre regard si saint, qui pénètre les intentions des consciences. Je veux ne travailler que pour vous plaire, je veux que chaque souffle de ma vie vous dise : *Seigneur! que voulez-vous que je fasse?* et cette question je vous la poserai sincèrement, loyalement, au commencement de mes principales actions, afin qu'elles soient faites pour vous seul, ô mon Dieu!

Seigneur! que voulez-vous que je fasse?

XIX• JEUDI APRÈS LA PENTECOTE

Le roi lui dit : « Mon ami, pourquoi? » (S. Math., XXII, 12.)

Écoutons. Méditons. Espérons. Dans toute

cette foule réunie au hasard, *un seul*, parmi cette réunion de bons et de mauvais, un seul n'est pas préparé comme il convient. Et le roi, au lieu de le faire chasser par ses serviteurs, va vers lui. « Mon ami ». Rien n'est encore perdu ; de sa réponse dépend l'arrêt. « Mon ami, pourquoi n'êtes-vous pas vêtu comme il convient, pourquoi ? » Ah ! si cette question m'était adressée, que répondrais-je ? — Mon Seigneur et mon Dieu, je n'ai pas réfléchi, je n'ai pas pensé, pardonnez-moi, ayez pitié de moi. Je veux réparer, je veux expier ma folie, car, Seigneur, m'exposer à tomber sous votre regard sans être purifié et pardonné, c'est une insolente provocation que je ne saurais assez déplorer. « Pardon, mon Dieu, pardon ! » Oui ; c'est ainsi que cet homme aurait dû répondre à la paternelle question du roi qui ne demandait qu'un aveu, qu'un regret, qu'une excuse. Mais hélas ! soit orgueil, soit endurcissement, soit parti pris d'un esprit fort qui résiste à Dieu, — résister à Dieu ! — cet homme demeure muet. Il n'a aucune excuse à donner, aucun regret à exprimer. Et le roi dit : « Mettez-le dehors, là où l'on gémit, où l'on pleure. »

Oh ! mon Dieu, pardon ! pardon ! que tout le long de ce jour, mes pensées, mes paroles

et mes actes vous expriment mon regret de mes préparations si incomplètes quand je m'approche de vous.

Je ne suis pas digne, ô mon Dieu! mais dites une parole.

XIX^e^ VENDREDI APRÈS LA PENTECOTE

« C'est la gloire de mon Père que vous portiez beaucoup de fruits et que vous soyez mes disciples. » (S. Jean, xv, 8, 9.)

Celui qui parle est la Vérité infinie, il ne peut ni se tromper, ni nous tromper; nous avons besoin de nous le rappeler, comment pourrions-nous, comment oserions-nous avoir une telle assurance, si elle ne nous était donnée par Dieu Lui-même.

Eh quoi? Je ne suis rien, je n'ai rien, je ne vaux rien, et je puis glorifier Dieu, lui faire honneur? mes pauvres petits efforts intéressent sa souveraine grandeur! Cela est, en effet, parce que le Seigneur Jésus nous est venu chercher, il nous a appris tout ce qu'il nous importait de savoir : Étant ses disciples, écoutant ses conseils, étant dociles à ses commandements, voici que nous glorifions Dieu. Bénie soit sa souveraine bonté, son infinie *miséri-*

corde ! le souvenir de nos fautes même, quand elles sont pleurées et réparées, nous peut aider à glorifier ce magnifique attribut de la toute-puissance.

O Dieu ! qui aimez à pardonner, je vous apporte de quoi vous satisfaire. J'ai péché contre vous, je vous demande ce pardon que vous aimez à accorder, et voici que je vous glorifie par la sincérité de mon repentir et l'abandon de ma confiance.

J'ai péché, où fuirai-je ? sinon dans vos bras, ô mon Dieu !

XIX^e^ SAMEDI APRÈS LA PENTECOTE

« Une grande récompense vous attend dans le ciel. » (S. Luc, VI, 23.)

Écoutons et remercions le Maître divin. Nous luttons, nous combattons, nous souffrons, nous pleurons ; et, sur la multitude des désolés, retentit une parole étrange : *Bienheureux ! Bienheureux !* et pour qu'il n'y ait aucun doute, oui, bienheureux vous qui souffrez, vous qui peinez, vous qui pleurez, parce que, au terme du chemin, l'Amour tout-puissant vous attend, pour vous récompenser.

Être attendu ! c'est très doux. Qui se plaindra de la fatigue et de la longueur de la route, s'il se sait attendu par une affection fidèle, dévouée, attentive à tous nos besoins, résolue de guérir nos blessures, de nous faire oublier les douleurs de la route. Nous sommes ce voyageur ; et le Maître, le Père, l'Ami, nous assure — Lui qui ne peut ni se tromper, ni nous tromper — que son amour nous attend ; cette certitude est sur notre tête la bénédiction, la béatitude anticipée. Ne l'oublions pas, nous sommes bienheureux. Prosternons-nous et ayons le courage de notre foi ; remercions Dieu de nous avoir marqué pour la récompense l'arrivée à la maison paternelle. Aimons cette prise de possession par la souffrance, la douleur, le travail, les larmes ; puisque tout cela nous marque pour la vie éternelle.

Quelle est l'épreuve, la douleur, l'angoisse, l'inquiétude, qui me paraît au-dessus de mes forces ? quelle est la croix que je fuis ? quelle est la douleur que je repousse ? Mon Dieu ! mon Dieu ! c'est la béatitude que j'éloigne ainsi.

Que votre volonté soit faite en toute chose. Me voici ! me voici ! pour l'accomplir.

Evangile du vingtième Dimanche après la Pentecôte.

S. Jean, IV, v. 46 à 54.

En ce temps-là, un officier dont le fils était malade à Capharnaüm ayant appris que Jésus était venu de Judée en Galilée, alla le trouver et le supplia de venir chez lui guérir son fils qui était mourant. Jésus lui dit : Si vous ne voyez des prodiges et des miracles, vous autres, vous ne croyez point. Seigneur, reprit le père, venez avant que mon fils ne meure. Allez, lui dit Jésus, votre fils est guéri. Il crut à la parole de Jésus et s'en retourna à Capharnaüm. Comme il était en chemin, ses serviteurs vinrent au-devant de lui, et lui dirent que son fils était guéri. Il leur demanda à quelle heure il s'était trouvé mieux. Hier à la septième heure, lui dirent-ils, la fièvre l'a quitté. Le père reconnut que c'était l'heure même où Jésus lui avait dit : Votre fils est guéri; et il crut en lui ainsi que toute sa famille.

XX^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

« Un officier dont le fils était malade à Capharnaüm. » (S. Jean, IV, 46.)

Tous nous enseignent dans la vie de Notre-Seigneur : non seulement lui-même, mais aussi ceux qui l'approchent.

La foule presse et entoure Jésus qui parle, l'officier arrive à Lui, au travers des difficultés, des obstacles de toute nature; il marche vers Jésus quand même, il va au-devant de la lumière, de la force, de la vérité, et il Lui demande de venir guérir son fils qui est mourant. Ne semble-t-il pas que c'est folie? Si Notre-Seigneur revenait parmi nous, qui oserait, au milieu d'une foule plus ou moins sympathique, faire une telle prière? L'officier ne craint rien, il aime son fils, il veut sa guérison, il va à Celui qui est tout-puissant et tout bon; malgré les réflexions, les railleries, il arrive.

Est-ce ainsi que nous prions? quittons-nous tout ce qui nous est cher, tout ce qui nous préoccupe pour aller droit à Dieu? Y allons-nous avec une foi que rien n'ébranle?

Aujourd'hui, ayons dans la prière cette confiance et cette foi. Exposons à Notre-Seigneur nos besoins, nos inquiétudes, nos désirs et abandonnons-Lui le soin de *tout* ce qui nous tourmente.

Seigneur, Seigneur, vous savez tout, vous pouvez tout, vous m'aimez.

XX^e LUNDI APRÈS LA PENTECOTE

« Si vous ne voyez des prodiges, vous autres, vous ne croyez point. » (S. Jean, IV, 48.)

A la prière de ce père, Notre-Seigneur répond par un reproche fait à la foule, nous le méritons encore ce reproche. Au lieu de regarder en nous-même, pour y trouver la trace et le passage de Dieu dans nos aspirations vers tout ce qui est au-dessus de ce monde et inconnu au monde, au lieu de nous recueillir pour trouver dans nos âmes le secret de notre origine, il nous faut des choses extérieures, il nous faut des prodiges et des miracles. Et ceux qui ne veulent pas croire au miracle sont sans cesse en guerre avec Dieu, parce qu'il n'en fait pas à tout instant en leur faveur. Ils trouvent Dieu en faute, quand il n'a pas empêché miraculeusement l'effet de leurs imprudences, de leurs sottises ou de leurs folies. Il faudrait que Dieu suspendît en leur faveur toutes les lois de la nature et du bon sens. Ne sommes-nous pas de ceux-ci ? Nous sommes les artisans de presque toutes nos infortunes. Que de maux viennent de l'imprudence ou de la malice des hommes ! Par une économie toute miséricordieuse, Dieu permet, Dieu veut

que, de ces maux dont nous sommes la cause, nous tirions des trésors de réparation, d'expiation, de mérites. Voilà le prodige, voilà la trace de Dieu, si peu que nous descendions dans nos âmes, nous le trouvons : Père et Dieu.

Aujourd'hui, recueillons-nous, goûtons les merveilles que sa grâce opère avec les riens dont se remplit notre vie; craintes et espérances, larmes et sourires, joies et douleurs, tout cela, c'est la matière de nos richesses éternelles.

O Dieu, je m'abandonne à vous! Je crois en vous, aidez mon incrédulité.

XX^e^ MARDI APRÈS LA PENTECOTE

« Seigneur, venez, avant que mon fils ne meure. » (S. Jean, IV, 49.)

Écoutons ce cri de l'amour paternel, cri de foi aussi, mais bien incomplète. S'il avait *cru*, il aurait *su* que Jésus est le maître de la vie et de la mort, que l'une et l'autre obéissent à un signe de sa main ; il est maître du temps et de l'éternité. L'impatience de ce père ne réfléchit rien de tout cela. Venez, avant ; les moments de mon fils sont comptés. Et Jésus dit : « Allez

votre fils est guéri. » Tout lui est révélé en un instant, la toute-puissance et l'amour. Fut-il convaincu ? et, dans la route du retour, le doute, la crainte et l'anxiété ne revinrent-ils pas assiéger son âme ? Il se rappelait alors l'affirmation souveraine : « Allez, votre fils est guéri. »

Et nous ? après tant d'assurances et de promesses, ne discutons-nous pas indéfiniment ? et quand la parole suprême a été prononcée sur notre tête : *Ego te absolvo.* « Allez, vous êtes guéri, absous, pardonné, » que de réflexions, que de questions, que de retours en arrière, au lieu de nous en tenir à la reconnaissance, à la fidélité, à l'obéissance et à l'amour.

Seigneur ! aujourd'hui je veux vous obéir en tout. J'irai où vous m'enverrez ; je recevrai, dans chacun de mes devoirs d'état, un ordre de votre bouche ; je l'accomplirai de mon mieux ; je crois en votre parole.

XX^e MERCREDI APRÈS LA PENTECOTE

« Il crut à la parole de Jésus et se retira. » (S. Jean, IV, 50.)

Que d'exemples parfaits nous trouvons, par-

mi les nouveaux disciples du Seigneur, parmi ceux qui l'abordent en passant. Il crut, il n'insista pas, ne demanda pas comment une aussi grande merveille s'était accomplie, sans que le Seigneur exauçât sa demande ; car il avait dit : Venez, et Jésus ne vint pas. Il crut cependant. Et nous qui tenons tant à être exaucés comme nous le souhaitons, de la manière dont nous l'entendons ! nous sommes si attachés à nos jugements, à nos appréciations !

Il crut et s'en alla, et comme il approchait de sa maison, ses serviteurs vinrent au-devant de lui. Admirons la charité, la bonté de ces humbles. Les fonctions les plus modestes sont relevées par le dévouement, cette grande chose qui est le souci des autres et l'oubli de soi-même. Les serviteurs partagent la douleur de leur maître, ils viennent en hâte pour le rassurer. Ils font office d'amis, ils sont considérés comme tels.

Ne manquons pas une occasion de consoler, de faire plaisir, de faire du bien. Aujourd'hui, au-devant de qui pouvons-nous aller, pour partager une douleur ou apporter une joie ? même aux dépens de notre repos, de notre tranquillité. N'hésitons pas. Faisons-nous tout

à tous, soyons les serviteurs de tous, dans la mesure du bon sens, car Dieu est la sagesse même et ne nous demande rien que de sensé.

Me voici, ô mon Dieu, pour faire votre volonté et vous servir en servant mes frères.

XX^e JEUDI APRÈS LA PENTECÔTE

« Votre fils est guéri. A quelle heure s'est-il trouvé mieux ? » (S. Jean, IV, 51, 52.)

Quelle rencontre que celle de cet homme avec ses serviteurs ! Approchons-nous ; écoutons ce touchant colloque : Lui, emportant dans son cœur la parole d'espérance, mieux que cela, l'assurance donnée par Jésus : « Votre fils *est* guéri. » Eux, ne sachant rien, sinon que le maître est allé trouver le Prophète, courent au-devant de lui avec la certitude du fait accompli. Lui, n'osant ni parler, ni interroger. Eux, lui jetant au cœur la parole joyeuse : Votre fils est guéri.

Quels mouvements dans l'âme de ce père, que d'émotions diverses. Ainsi, souvent, se passent dans les âmes, à côté de nous, sous la forme de paroles banales, des transformations des résurrections ; Dieu agit, éclaire, éblouit.

Adorons et ne jugeons ni le mode, ni l'heure employés par la Providence pour guérir et sauver.

Et le père ! ah ! que c'est bien humain : « A quelle heure s'est-il trouvé mieux ? » lui aussi, veut mettre le doigt dans le trou des clous ou du moins avoir l'assurance matérielle du miracle dont son fils est l'objet. Ne sommes-nous pas ainsi ? quand nous sommes exaucés, ne faisons-nous pas un examen pour nous assurer que c'est bien du ciel que nous est venu le secours ? Que nous sommes peu surnaturels ! est-ce que ce n'est pas Dieu qui passe au travers des moyens humains, et qui nous donne *toujours* le miel à retirer de toutes les amertumes.

Aujourd'hui, je veux, ô mon Dieu, repasser dans mon âme le souvenir de vos bienfaits et vous offrir toute cette journée en esprit de reconnaissance, de repentir et d'amour.

Quid retribuam !

XX^e^ VENDREDI APRÈS LA PENTECOTE

« Il reconnut, et il crut, lui et toute sa famille. » (S. Jean, IV, 53.)

Le père s'informe, il questionne ses servi-

teurs. A quelle heure s'est-il trouvé mieux ? — A la septième heure, dirent-ils, la fièvre l'a quitté. » C'est à cette heure même que Jésus avait dit : « Votre fils est guéri ! » Et il crut, lui et toute sa famille.

Sans doute cet homme prend bien des assurances, le fait de la guérison ne lui suffit pas, il étudie les circonstances, mais il le fait sincèrement, de bonne foi, et quand il a vu l'action divine, il se donne tout entier à Jésus ; lui et sa famille sont tout dévoués à la cause du Seigneur ; ils proclament sa divinité, le servent avec amour et publient ses bienfaits.

Et nous, après tant de grâces, après tant de faveurs, où nous avons touché du doigt l'action divine en nous et autour de nous, sommes-nous du moins au service de Dieu pour toujours ? pouvons-nous dire comme Josué, ou comme cet officier : « Moi et les miens nous sommes au Seigneur ! » et s'il n'en est pas ainsi, en quoi sommes-nous coupables ? que pouvons-nous ? que devons-nous faire pour réparer soit en nous, soit autour de nous ? Prenons, sans retard, la résolution ferme de nous rapprocher de Dieu, d'y ramener par la prière, la persuasion, l'exemple, ceux qui dépendent de nous. Le zèle est la forme la plus

sûre de la reconnaissance. Où en sommes-nous?

Mon Dieu! pardonnez-moi, ayez pitié de moi, allumez en moi le feu de votre amour.

XX^e^ SAMEDI APRÈS LA PENTECOTE

« Un maître se fit rendre compte par ses serviteurs; l'un d'eux lui devait dix mille talents. » (S. Math., XVIII, 23,24.)

Mêlés à la foule qui suit le Seigneur, écoutons-le nous enseigner, par des exemples et des comparaisons. Un maître fait venir ses serviteurs, il compte avec eux. Ce maître, c'est Dieu, ce serviteur qui comparaît, c'est moi. Rends-moi compte de toutes les avances que je t'ai faites pour être employées à mon service. Qu'as-tu fait du temps? cette monnaie magnifique de l'éternité, comment l'as-tu employée? mes affaires, celles qui concernent mes intérêts, ma gloire, ton salut par conséquent, ont-elles été ta principale occupation? Ton intelligence, l'as-tu employée à m'étudier, à me chercher, à me connaître? ton cœur, ta volonté, toutes tes facultés, ont-elles tendu à me servir, à m'aimer, moi ton bienfaiteur. Car,

si je te retire tout ce que je t'ai donné, que te restera-t-il ?

Seigneur ! Seigneur ! cette dernière réflexion m'épouvante. Si vous me retirez tout ce que vous m'avez donné, il ne me reste rien, rien que le péché ; quelle dette ! quelle dette ! ces facultés, cet être, ce temps, que vous m'avez donnés, je m'en suis servi pour vous offenser. Je suis insolvable. Je suis à votre merci ! Je veux, ô mon Dieu, passer cette journée sous l'impression de la vérité qui m'écrase et m'éblouit, je veux, dans l'humiliation et le regret de mes fautes, vous dire du fond du cœur et tout le long des heures :

Ayez pitié de moi, ô mon Dieu, selon la grandeur de vos miséricordes.

Evangile du vingt-et-unième Dimanche après la Pentecôte.

S. Mathieu, XVIII v. 23 à 35.

En ce temps-là, Jésus dit cette parabole à ses disciples : Le royaume du ciel est semblable à un roi qui voulait se faire rendre compte par ses serviteurs. Quand il eut commencé on lui en présenta un qui lui devait dix mille talents, et, comme il n'avait pas de quoi payer, son maître ordonna

qu'il fût vendu avec sa femme, ses enfants et tout ce qu'il possédait pour acquitter sa dette. Ce serviteur, se jetant à ses pieds, le suppliait en ces termes : Accordez-moi quelque délai et je vous rendrai tout. Le roi, touché de compassion, le laissa aller et lui remit sa dette. Ce serviteur était à peine sorti qu'il trouva un de ses compagnons qui lui devait cent deniers, il le saisit à la gorge et l'étouffait presque en disant : Rends-moi ce que tu me dois. Son compagnon, se jetant à ses pieds, lui faisait cette prière : Accordez-moi quelque délai et je vous rendrai tout. Mais l'autre ne le voulut point, et le fit mettre en prison jusqu'à ce qu'il l'eût payé. Les autres serviteurs, voyant ce qui se passait, en furent profondément affligés et racontèrent à leur maître tout ce qui venait d'arriver. Alors son maître le fit venir et lui dit : Méchant serviteur, je t'avais remis toute ta dette, parce que tu m'en avais prié ; ne devais-tu pas aussi avoir pitié de ton compagnon comme j'ai eu pitié de toi? Aussitôt le maître indigné le livra aux exécuteurs de la justice jusqu'à ce qu'il eût payé tout ce qu'il lui devait. C'est ainsi que mon Père céleste vous traitera, si chacun de vous ne pardonne à son frère du fond du cœur.

XXI^e^ DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

« Accordez-moi un peu de temps. Je vous rendrai tout. » (S. Math., XVIII, 26.)

Avec ce serviteur insolvable, jetons-nous

aux pieds du Maître, Souverain Juge, Dieu tout-puissant. Pauvre homme, que peut-il faire, sinon implorer, gagner du temps. Car la loi est formelle, le débiteur doit être vendu avec sa femme, ses enfants et tout ce qui lui appartient.

Et nous ? nous qui avons dilapidé les trésors que nous tenons de notre bon Maître, nous, qui peut-être ne lui avons pas gardé les âmes de ceux qu'il nous a confiés, nous qui sommes, ou allons être, la cause de leur perte, ô Maître, quel compte ! combien je suis insolvable ; Père, Père accordez-moi encore un peu de temps, et je vous rendrai tout ! Combien de fois, déjà, sentant les approches de la mort ai-je dit : « Seigneur ! Seigneur ! encore un peu de temps. » Où en suis je de mes résolutions ? où en suis-je de mes efforts ? de mes promesses ?

Il est certain que chaque jour écoulé me rapproche du Maître auquel j'ai demandé un peu de temps, qu'en ai-je fait ? En quoi ai-je acquitté ma dette ?

Aujourd'hui, au moins aujourd'hui, je veux vous rendre loyalement, honnêtement tout ce que vous m'avez prêté, ô mon Dieu ! que chaque battement de mon cœur, que chaque

aspiration de mon âme, que tout ce qui exprimera, en moi, la vie que vous m'avez prêtée, soit un acte de repentir, d'amour, de soumission à votre volonté sainte, adorable et bénie.

Me voici, Seigneur, recevez, disposez, employez-moi à votre service selon votre bon plaisir.

XXI[e] LUNDI APRÈS LA PENTECOTE

« Le Maître touché de compassion lui remit sa dette. » (S. Math., XVIII, 27.)

Voyons ce serviteur épouvanté, humilié, implorant pour lui et pour les siens qu'il a entraînés dans sa ruine.

Et le maître, touché d'une si profonde misère, le maître auquel il demande du temps pour lui rendre *tout*, le maître lui dit : « Va, tous nos comptes sont réglés, je te remets ta dette, qu'il soit entre nous comme si tu m'avais tout payé. »

Quelle joie succède dans le cœur de cet homme à la plus affreuse angoisse! quelle ivresse, il est libéré, pardonné, il ne doit plus rien! Ainsi agit le meilleur, le plus tendre des pères. Ainsi est notre Dieu : une prière, une

supplication, un élan du cœur humble et sincère, et il nous exauce au delà de nos désirs.

Que fait-il, chaque jour, au Tribunal de la Pénitence, sinon nous recevoir, pauvres insolvables, écouter notre prière et nos promesses. Seigneur! encore un peu de temps, je réparerai, je ferai pénitence, je vous rendrai tout ce que je pourrai : « *Ego te absolvo!* » Je t'absous, je te pardonne, je te remets ta dette.

O mon Dieu! que vous rendrai-je pour tant de bienfaits? je vous offre du moins toute ma bonne volonté. Aujourd'hui, je veux marcher en votre présence et accomplir mes devoirs d'état, le plus parfaitement possible pour vous rendre un peu de tout ce que je vous dois, un peu de ce que vous m'avez remis avec une si paternelle générosité!

Tuus sum ego semper.

XXI^e MARDI APRÈS LA PENTECOTE

« Rends-moi ce que tu me dois. » (S. Math. XVIII, 28.)

Assistons recueillis et humiliés à cette scène révoltante que nous avons tant de fois reproduite, inconsciemment peut-être.

Cet homme, libéré de son fardeau, cet homme comblé au delà de ses espérances, remercie et s'éloigne. Il est plus irrité que reconnaissant. O misère de nos pauvres cœurs, étroitesse de nos sentiments, mélanges incompréhensibles, où l'orgueil prend sa revanche en face de la *bonté*. Il sort et il rencontre un de ses compagnons qui lui devait, presque rien, cent deniers. Il le prend à la gorge : « Rends-moi ce que tu me dois! »

Ah! que nous nous retrouvons ici! Insolvables envers Dieu, comblés de ses bienfaits, baignés de son pardon, enrichis de sa miséricorde, nous rencontrons un des nôtres, un compagnon de route, un frère, et nous prenons avec lui le ton du maître et nous le traitons comme un esclave, et, avec l'âpreté orgueilleuse d'une nature violente, nous voulons qu'il nous rende, de suite, ce qui nous est dû.

Seigneur! Maître compatissant et bon, pardonnez-nous, et donnez-nous de comprendre que nous devons pardonner, donner de notre pauvreté, comme vous nous donnez de votre richesse. Aimer comme vous aimez, c'est à ce signe que vous nous connaissez pour vos disciples.

Jésus, doux et humble de cœur, rendez mon cœur conforme au vôtre.

XXI^e MERCREDI APRÈS LA PENTECOTE

« Le compagnon se prosterne, supplie. Ayez quelque patience et je vous rendrai tout. Mais il ne voulut rien entendre et le fit jeter en prison jusqu'à ce qu'il eût payé tout ce qu'il devait. » (S. Math., XVIII, 29, 30.)

Ne nous indignons pas, cet homme orgueilleux, insensible, injuste, c'est l'un de nous, c'est nous-même. N'est-il pas vrai que pardonnés et absous, sortant du Tribunal sacré, nous avons refusé de pardonner, nous, qui ne sommes rien, qui n'avons droit à rien; n'est-il pas vrai qu'après avoir été exaucés du Père qui est au ciel, nous avons repoussé la demande d'un de nos frères. Notre dette était immense, celle de notre frère insignifiante et nous le traitons avec une dureté révoltante, nous exigeons, nous jugeons, nous condamnons, nous punissons.

Mon Dieu! mon Dieu! et vous l'avez dit : « On se servira, envers vous, de la mesure dont vous vous serez servi envers les autres. » Nous serons jugés ou pardonnés, dans la

mesure où nous aurons jugé et pardonné. Quoi de plus simple, quoi de plus juste, quoi de plus doux!

Aujourd'hui, je dois regarder autour de moi, y a-t-il quelqu'un qui souffre ou qui ait souffert à cause de moi? Ai-je été injuste ou sévère? Il faut réparer, pardonner, oublier, et tout le long du jour être bienveillant, généreux, indulgent, selon les règles de la charité, de la fraternité et du bon sens.

Notre Père, pardonnez-nous! pardonnez-nous!

XXI^e^ JEUDI APRÈS LA PENTECOTE

« Les autres serviteurs indignés racontèrent au maître ce qui venait de se passer. » (S. Math., XVIII, 31.)

Il est des cas où la charité ordonne de se taire; il en est d'autres où la justice commande de parler. Les serviteurs prennent la défense de l'humble, du pauvre. Ils font bien.

Nous devons avoir une notion bien nette de ce qu'est la charité; celle-ci n'est jamais en désaccord avec la justice, ou elle cesse d'être la charité. En tout différend qui nous laisse perplexe ou indécis, prenons toujours le parti

du plus humble. Ce qui est pour nous le superflu, est pour lui le nécessaire; si la balance de la justice peut fléchir, c'est en sa faveur.

Quand nous avons dû reprendre, réformer, affliger, l'avons-nous fait dans ce sentiment de justice, de bienveillance, de charité? Prenons garde à la rancune, à l'âpreté dans les affaires, à l'amertume dans les reproches. Si nous pouvons être assez heureux pour remettre quelque chose de ce qui nous est dû, faisons-le de bon cœur, pour adoucir le sort de ceux qui dépendent de nous.

Aujourd'hui, ô mon Dieu, que puis-je faire pour les pauvres? une démarche, une lettre, retardées par négligence, une visite. Je veux mettre de l'exactitude, du soin dans le service des humbles. Car, Seigneur, vous l'avez dit, quand je viens à leur secours, c'est vous que je sers.

Charité du Cœur de Jésus, animez mon cœur.

XXI^e^ VENDREDI APRÈS LA PENTECOTE

« *Pourquoi* n'as-tu pas eu pitié de ton compagnon *comme* j'avais eu pitié de toi. » (S. Math, XVII, 32, 33.)

Adorons, admirons la bonté infinie du Sei-

gneur. Le fait n'est-il pas là pour accuser et condamner l'homme dur et injuste? et cependant, le Maître l'interroge, lui demande les motifs de sa conduite, s'il a une excuse, il l'écoutera. Ainsi a agi le père de famille, le roi, quand un convive indigne s'est présenté à sa table. O bonté! bonté qui ouvre la porte à toutes les espérances. Seigneur, les âmes de nos amis, de nos parents qui sont arrivés devant vous, sans avoir revêtu le vêtement nuptial, sans avoir accompli *tout* ce que nous aurions souhaité, n'ont-ils pas eu cette suprême ressource d'un ultime pardon? Ont-ils répondu au pourquoi que vous leur avez adressé, par un acte d'adoration, de repentir et d'amour? Nous ne savons pas, nous ignorons tout. Seigneur, vous ne nous défendez pas d'espérer dans l'infini de vos miséricordes et d'espérer contre toute espérance. Mais, cet homme restant muet, fixé dans son ressentiment, son ingratitude et son injustice, cet homme est puni comme il méritait de l'être.

Mon Dieu! est-ce que j'ai traité mon prochain comme je ne voudrais pas être traité par vous? Pardonnez-moi, éclairez-moi, donnez-moi de réparer, de m'appliquer à traiter les autres comme je voudrais l'être moi-même.

Cœur de Jésus, notre paix et notre réconciliation, ayez pitié de nous.

XXIe SAMEDI APRÈS LA PENTECOTE

« Et le maître le fit jeter en prison jusqu'à ce qu'il eût payé. » (S. Math, XVIII, 34.)

Voyons jusqu'où descend ce coupable et prenons garde d'imiter son endurcissement. Il connaissait la bonté du Maître, il venait d'en être l'objet. Après cette faute inouïe, le maître ne le condamne pas sans l'entendre, il le fait venir. Il l'interroge. « Pourquoi n'as-tu pas eu pitié ? » Comment ne jette-il pas au cœur du maître un suprême appel ? « Pardonnez-moi; je viens d'être un misérable, je vais à l'instant délivrer mon compagnon et lui remettre sa dette. » Il ne dit rien ; nos rechutes mettent-elles un abîme infranchissable entre Dieu et nous? notre aveuglement augmente-t-il à ce point? L'homme coupable ne répond pas. Il n'a plus d'espoir. Oh ! ne plus avoir confiance en la miséricorde de Dieu, quel suprême malheur ! Ne plus oser l'implorer, ni lui parler.

Et le maître l'éloigne. « Allez ! » et nous

parlant, et me parlant. « C'est ainsi que vous serez traités si vous ne pardonnez à votre frère du fond du cœur. » Soyons bien sincères avec nous-mêmes; s'il y a à excéder, que ce soit toujours du côté de l'indulgence, du pardon, de la bonté. N'oublions pas que nous fabriquons la mesure qui servira pour nous juger.

Aujourd'hui, n'ai-je pas un acte de bienveillance, de charité, de pardon à accomplir? Il le faut faire généreusement et de bon cœur.

Pour l'amour de vous, Seigneur, tout me sera facile. Donnez-moi votre grâce, il suffit.

Evangile du vingt-deuxième Dimanche après la Pentecôte.

S. Mathieu, XXII, v. 15 à 21.

En ce temps-là, les Pharisiens s'étant retirés formèrent le projet de surprendre Jésus dans ses discours; ils lui envoyèrent donc leurs disciples avec des Hérodiens qui lui dirent : Maître, nous savons que vous êtes vrai dans vos paroles et que vous enseignez la voie de Dieu selon la vérité sans avoir égard à qui que ce soit, parce que vous ne faites point acception de personne. Dites-nous donc votre avis sur ceci : Est-il permis ou non de

payer le tribut à César? Mais Jésus, connaissant leur malice, leur répondit : Hypocrites, pourquoi me tentez-vous ? montrez-moi la pièce d'argent qu'on donne pour le tribut ? Ils lui présentèrent un denier. Alors Jésus leur dit : De qui est cette image et cette inscription? De César, lui dirent-ils. Et il leur répondit : Rendez donc à César ce qui appartient à César et à Dieu ce qui appartient à Dieu.

XXII^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

« Les pharisiens tinrent conseil pour *surprendre* Jésus dans ses discours. » (S. Math., XXII, 15.)

O sagesse! ô prudence! ô conseils des pauvres pharisiens de ce monde! quelle pitié! ils se retirent, ils se réunissent, ils se cachent.

Surprendre Dieu! quelle force d'expression dans ce mot. Continuel effort de la malice humaine, aussi ridicule dans sa tentative que dans l'échec perpétuel qu'elle éprouve.

Surprendre Dieu? mettre nos pauvres petites découvertes, notre science, — celle dont il met les éléments entre nos mains, — en opposition avec sa parole ou sa doctrine. C'est le travail insolent qui se fait au travers des siècles; et puis, il y en a d'autres qui ont peur que Dieu ne soit *surpris*, pris en faute, et qui

font tous leurs efforts pour adapter les idées du jour aux idées de Dieu, ils voudraient faire évoluer celles-ci, pour faciliter cette adaptation.

Seigneur! Seigneur! jusqu'où va notre folie. Pour nous, appuyés sur votre parole, attentifs à l'enseignement de votre Église, nous vous adorons, Souverain Maître, éternelle Sagesse devant laquelle tous nos calculs sont déraison et folie. Je crois en vous, à votre parole, à vos promesses. Quand tout le monde se dresserait contre vous pour vous surprendre et vous mettre en contradiction avec vous-même, j'attendrais, sûr de votre victoire ; d'un mot, d'un souffle, vous dissiperez l'amas d'erreurs entassées pour affaiblir notre foi.

Je crois et j'attends, sûr que le dernier mot sera votre triomphe et votre gloire. Credo et expecto!

XXII[e] LUNDI APRÈS LA PENTECOTE

« Surprendre Dieu. » (S. Math., XXII, 15.)

Arrêtons-nous, quelques instants encore, sur ces mots étranges. Il n'y a que les ennemis de Dieu qui tentent de le surprendre, et,

par suite, de le nier en mettant en opposition la *fausse* science et la vérité religieuse; celle-ci n'a rien à craindre de la *vraie* science, nous le savons. Mais, dans un sens plus pratique, les amis, les enfants de Dieu ne tentent-ils pas de le surprendre, en servant deux maîtres? Examinons-nous avec soin, ne nous est-il jamais arrivé d'offenser Dieu, volontairement, gravement peut-être, et d'avoir entendu les plaintes de notre conscience? alors, par une aumône, une prière, une œuvre de charité éclatante qui nous attira les louanges et l'admiration, nous avons tenté d'allier, nous aussi, ce qui est incompatible, et de surprendre Dieu. Quelle ironie! quelle folie! Certes, nous ne raisonnons pas aussi clairement, mais ce défaut de droiture est-il moins coupable que l'attitude des pharisiens? Non, non, on ne trompe pas Dieu! non, non, rien ne nous excuse à ses yeux que le repentir sincère et la réparation généreuse.

Mettons notre âme en sa divine présence, sous son regard si pur, si saint et, bien humblement, reconnaissons que nous n'avons d'espoir ni en nos œuvres, ni en nos efforts, ni en nos pauvres vertus, mais seulement, uniquement, dans sa miséricorde infinie.

Ayez pitié de moi, ô mon Dieu, parce que je suis un pécheur.

XXII^e^ MARDI APRÈS LA PENTECOTE

« *Ils lui envoyèrent* leurs disciples pour lui dire : Nous savons que vous êtes sincère, que vous enseignez la vérité, dites-nous donc. » (S. Math., xxii, 16, 17.)

Ils lui envoyèrent. Ils n'allèrent pas franchement, loyalement à Lui. Ils lui envoyèrent ceux avec lesquels ils avaient combiné les moyens de le surprendre, pour le questionner, l'embarrasser, et, selon la réponse, le convaincre de servilité ou de révolte. Ces envoyés ont, sur les lèvres, des paroles de louange et d'admiration. « Nous savons que vous dominez les choses de ce monde, que vous parlez selon la vérité, sans vous inquiéter d'être blâmé ou approuvé, et nous venons vous demander un avis. »

Prenons garde à ceux qui nous abordent avec des paroles flatteuses ; le Seigneur les a promptement démasqués, mais nous sommes si faciles à séduire quand on nous loue.

Seigneur, je viens à vous, non pour vous

surprendre, je sais que vous avez lu mes pensées avant que je vous les aie dites, mais pour m'accuser, pour vous demander pardon de mes fautes, afin que je ne sois pas *surpris* par votre jugement.

Vous qui savez tout, qui pouvez tout, donnez-moi une grande sincérité de conscience, faites que je marche en votre présence, que je reconnaisse humblement mes erreurs et mes fautes, que je vous interroge pour avoir la lumière et que je suive loyalement vos inspirations.

Seigneur, je vous demande un cœur droit qu'on ne trouve jamais dans les voies tortueuses.

XXII[e] MERCREDI APRÈS LA PENTECÔTE

« Dites-nous donc votre avis sur ceci : Est-il permis ou non de payer le tribut ? » (S. Math., XXII, 17.)

Écoutons cette étrange consultation, elle intéresse vivement le public naïf qui y assiste. Nul ne voit la perfidie de la question. C'est avec peine que le peuple subit le joug et paie le tribut à Rome. Si Jésus dit de payer le tribut,

le peuple irrité l'abandonnera; s'il dit de refuser, on l'accusera de rebellion. De nos jours, n'est-ce pas ainsi que l'on pose la question, mettant sans cesse nos consciences en opposition avec les lois, ou dans une alternative tellement troublante, qu'il nous faut la parole du Vicaire du Christ pour nous indiquer la route. La manière des ennemis de Dieu n'est pas changée.

Et nous? Ne cherchons-nous jamais à embarrasser ceux qui doivent nous conseiller, nous conduire. Avons-nous toujours demandé les avis avec la droiture et la simplicité d'un enfant? n'avons-nous pas interrogé de telle façon que nous étions sûrs d'obtenir la réponse désirée.

Prenons garde, cela arrive presque inconsciemment. Demandons à l'Esprit-Saint sa lumière; interrogeons ensuite avec l'intention d'obéir, de faire la volonté de Dieu et ne mêlons rien de personnel et d'humain dans des rapports tout spirituels et surnaturels. Y a-t-il un point de notre vie spirituelle que nous ayons à éclaircir? Faisons-le dans ces sentiments.

Veni, Creator spiritus, Mentes tuorum visita.

XXII^e JEUDI APRÈS LA PENTECOTE

« Hypocrites! pourquoi me tentez-vous? » (S. Math., XXII, 18.)

Dès le premier mot les voici démasqués! ce mot soulage les consciences indignées.

Pourquoi voulez-vous me surprendre? Pourquoi — sous une question innocente — voilez-vous votre perfidie? vous dissimulez ainsi votre haine, votre jalousie, votre projet de ruiner la foi dans les âmes; c'est devant elles que vous voulez embarrasser, confondre, humilier le Pasteur du troupeau, le conducteur des fidèles.

Les temps n'ont pas changé. O Pontife souverain, représentant du Christ sur la terre, dites-nous donc votre avis? faut-il obéir aux lois ou se révolter contre leurs exigences? Les congrégations exilées, les inventaires ordonnés, la séparation de l'Église légalisée, que vous en semble? et les deux courants s'établissent : pourquoi les congréganistes n'ont-ils pas accepté la loi? les inventaires sont une formalité; l'Église gagnera à la séparation.

Hypocrites! hypocrites! ils savent bien que toutes ces lois sont des pièges pour ruiner,

affamer et détruire les congrégations; pour voler et détruire les églises; pour détruire la foi dans les âmes.

Tout est piège et mensonge autour des catholiques, que notre âme, du moins, soit le refuge de la sincérité ! ne parlons que pour exprimer la vérité ; évitons tout ce qui ressemble à l'astuce. Marchons droit, devant Dieu et devant les hommes ; quand nous nous accusons, quand nous consultons, que ce soit à ciel ouvert, en toute franchise et loyauté.

Seigneur ! faites que je vous connaisse et que je me connaisse moi-même.

XXII^e^ VENDREDI APRÈS LA PENTECOTE

« Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu. » (S. Math., XXII, 21.)

Écoutons l'arrêt du Seigneur avec un profond respect. Il est lumineux; il tranche dans le vif de toutes nos hésitations. Obéissons aux lois, tant qu'elles ne sont pas en contradiction avec les ordres de Dieu ; là est la limite que nul ne doit franchir. Rendez au pouvoir ce qui est de son ressort : le tribut, l'impôt, tout ce qui lui est dû légitimement pour qu'il exerce

son droit de gouverner ; mais dès que le pouvoir dépasse les bornes qui lui sont assignées, dès qu'il empiète sur le domaine des consciences et qu'il entrave le culte et la loi de Dieu, alors levons-nous, pour jeter hardiment le *non possumus* et ne tentons pas d'adapter l'esprit du monde à l'esprit de Dieu ; n'adaptez pas l'incompatible, ce serait la ruine du bon sens, avant la ruine de la foi. Où en sommes-nous ?

La ligne de démarcation est-elle bien nette ? ne l'avons-nous jamais franchie ? nous avons tant de prétextes pour donner à César ce qui est à Dieu. Sanctification du dimanche, réserve dans les conversations et la mise, délicatesse de conscience, abstention des fêtes quand l'Église est en deuil? N'oublions pas que chacun de nos actes porte le sceau de l'intention qui nous guide ; quand nous paraîtrons devant Dieu, le partage se fera.

Ah ! mon Sauveur, j'irai là où penchera la balance. Faites-moi la grâce de n'agir que pour vous et pour votre service.

Seigneur, je veux être tout à vous.

XXII^e^ SAMEDI APRÈS LA PENTECOTE

« Seigneur, ma fille vient de mourir, mais venez, et elle vivra. » (S. Math., IX, 18.)

Continuons de nous mêler à la foule qui presse le Seigneur ; voyons cet homme traversant les rangs serrés, il est résolu, grave, rien ne l'arrête, il arrive, se prosterne. « Seigneur ! ma fille vient de mourir. »

Père désolé, que vient-il faire ? pourquoi a-t-il quitté le chevet de l'enfant ?

Tout est fini, tout est perdu.

Écoutons. « Mais venez, » que votre main toute-puissante s'abaisse vers elle, et elle vivra. Venez ! quelle foi ! quelle confiance, de toutes les pages sublimes de l'Évangile, en est-il de plus saisissante ? venez ! vous, le Maître de la mort, nous sommes dans la douleur, vous nous rendrez la joie.

Nous avons tout perdu, venez et tout nous sera rendu.

Et simplement, avec le mouvement naturel de la toute-puissance répondant à la confiance, Jésus se leva et le suivit avec ses disciples.

Mon Dieu ! nous ne savons plus prier, et à cause de cela nous ne sommes plus exaucés. Comme ils sont simples, les amis de Jésus dans

l'Évangile; ils lui commandent et Il obéit, mais quelle adoration, quelle foi dans ce commandement!

Venez, elle est morte, venez, elle vivra! Comment dire plus éloquemment : Mon Seigneur et mon Dieu!

O Dieu! je vous donne tous ceux que j'aime! allez vers eux pour les guérir, les délivrer, les sanctifier, les ressusciter et les sauver.

Venez, Seigneur, venez!

Evangile du vingt-troisième Dimanche après la Pentecôte.

S. Mathieu, IX, v. 18 à 26.

En ce temps-là, pendant que Jésus parlait aux disciples de Jean, un chef de la Synagogue s'approcha de lui, et l'adora en disant : Seigneur, ma fille vient de mourir; mais, imposez vos mains sur elle, et elle vivra. Jésus, se levant aussitôt, le suivit avec ses disciples. Au même instant une femme, qui depuis douze ans était affligée d'une perte de sang, s'approcha de lui par derrière et toucha la frange de son vêtement; car elle se disait en elle-même : Si je puis seulement toucher son vêtement, je serai guérie. Mais Jésus s'étant retourné, et la voyant, lui dit : Ma fille, ayez confiance, votre foi vous a sauvée; et à

l'heure même, cette femme fut guérie. Lorsque Jésus fut arrivé dans la maison du chef de la Synagogue et qu'il eut vu les joueurs de flûte et une troupe de gens qui faisaient grand bruit : Retirez-vous, leur dit-il, car cette fille n'est pas morte, elle n'est qu'endormie ; et ils se moquaient de lui. Quand on eut fait sortir tout le monde, Jésus entra, la prit par la main, et la jeune fille se leva. Le bruit s'en répandit aussitôt dans tout le pays d'alentour.

XXIII[e] DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

« Tandis qu'il marchait, une femme malade, épuisée par une perte de sang, le suivait en disant : Si je puis toucher la frange de son vêtement, je serai guérie. » (S. Math., IX, 20, 21.)

Remarquons les efforts de cette femme malade, pour approcher de Notre-Seigneur. Elle ne voit que Lui, elle ne veut que Lui, si je puis ! Nous sommes aussi de ce cortège, à quel titre ! que cherchons-nous, que voulons-nous ? tout nous est-il un motif pour nous rapprocher de Jésus.

L'aspiration constante de notre âme est-elle vers ce but : si je l'atteins, si je le comprends, si je le sers, si je l'aime, si je puis toucher son cœur par ma fidélité, mon amour ?

La foule nous arrête, les distractions nous éloignent, les occupations, les circonstances nous font perdre sa trace. Chaque fois qu'il en est ainsi, reprenons notre route vers Lui, par le recueillement, une courte prière : ainsi l'épuisement, la faiblesse, contractés par notre âme au tumulte du monde et de ses embarras, seront guéris ; nous serons vaillants et forts, à cette seule condition de vivre près de Jésus, avec la volonté d'être fidèle aux devoirs qu'Il nous a tracés.

Aujourd'hui, que dois-je faire, pour atteindre Jésus? recueillement, pratique de zèle, devoir de charité. Si je pouvais!

Seigneur, moi seul, je ne suis rien, je ne puis rien, mais vous, avec moi, nous pouvons tout.

Je me consacre à vous pour toujours.

XXIII^e LUNDI APRÈS LA PENTECOTE

« Qui m'a touché? » (S. Marc, ch. 5, v, 31.)

N'oublions pas que nous sommes, nous aussi, de la suite de Jésus, écoutant ses paroles, observant ses actes, regardant tout ce qui l'entoure.

Il se retourne et dit : « *Qui m'a touché?* » Seigneur, répondons-nous avec les apôtres, la foule vous presse de toutes parts, tout le monde vous heurte et vous demandez qui vous a touché?

Et le Seigneur dit la même chose au milieu de la foule, à Lourdes ou dans nos églises.

Quelqu'un m'a touché, une grâce sort de moi pour convertir, guérir, sauver. Dans toutes ces prières, dans toutes ces supplications, une prière a touché mon Cœur, prière humble et confiante, au milieu de toutes les autres, dont la ferveur et la foi sont absentes. Il en est qui aiment à prier dans les églises solitaires comme s'ils étaient mieux entendus ; la prière, la vraie prière, va toucher Dieu d'où qu'elle s'élève ; les bruits de la foule, les autres prières, dites des lèvres et non du cœur, ne sauraient les couvrir ; toute prière sincère va vers le Père qui est aux cieux.

O mon Dieu! donnez-moi — car il faut que je vous demande tout — donnez-moi l'esprit de prière, les sentiments sincères, humbles et confiants qui la font monter jusqu'à vous.

Aujourd'hui, je prierai, non des lèvres, mais du cœur.

Seigneur! apprenez-moi à prier.

XXIII^e MARDI APRÈS LA PENTECOTE

« Et toute cette foule cherchait à le toucher, car il sortait de Lui une vertu qui les guérissait tous. (S. Marc, VI, 56.)

Nous aussi, approchons du Seigneur, cherchons à le *toucher*, non pas en saisissant la frange de son vêtement, mais en atteignant son divin Cœur. Il ne veut que la miséricorde, la conversion, la vie de nos âmes. Donnons-Lui une grande bonne volonté, un grand désir d'être moins indigne du nom de chrétiens qu'Il nous a donné au Baptême; donnons-Lui de nos larmes, de nos regrets, ainsi nous percerons la foule, ainsi nous toucherons son Cœur; et, de Lui, de sa Bonté, de sa Force, de sa Sainteté, sortira une vertu qui nous guérira tous. Ah! ne disons pas : Mes fautes sont trop nombreuses, ma lâcheté est trop grande, jamais, je ne guérirai de mes mauvaises inclinations.

Il sort, de la contemplation, de l'adoration de Jésus, une vertu qui guérit tous ses fidèles. Approchons-nous pour l'adorer, lui crier : Seigneur, ayez pitié de ma misère.

Touchons son Cœur par notre sincérité et nous serons guéris.

Aujourd'hui, par quel effort, par quel acte de bonne volonté, quelle fuite des occasions de chute, puis-je montrer à Notre-Seigneur la sincérité de mes promesses?

En quoi puis-je être plus humble, plus vrai, plus charitable? en quoi puis-je m'oublier, me dévouer? Présentons souvent à Notre-Seigneur, notre défaut dominant, notre inclination mauvaise en lui disant :

Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir.

XXIII[e] MERCREDI APRÈS LA PENTECOTE

« Quand ils arrivèrent chez Jaïre, le chef de la synagogue, ils trouvèrent la maison pleine de monde, des joueurs de flûte qui faisaient grand bruit. Retirez-vous. » (S. Math., IX, 23, 24.)

Le monde et ses consolations, ses usages, son bruit, son agitation autour de nos douleurs, qui n'en a cruellement souffert? Jours de deuil, d'épreuves, d'angoisses, comme ils ont été plus lourds dans le contact obligatoire avec le monde, comme nous eussions voulu lui dire : Retirez-vous, Jésus vient, laissez-moi avec Lui.

Aujourd'hui, en ce moment de prière et de recueillement, approchons-nous de Lui pour lui dire nos douleurs. Si vous aviez été là, mon fils, ma fille, mon frère ne serait pas mort. Voyez ma solitude, mon isolement, ma pauvreté, venez imposer les mains sur mon cœur brisé, venez me dire les paroles qui consolent et fortifient. J'ai fait taire tous les bruits du monde, je ne veux que vous, ô mon Dieu, vous êtes le Maître de la vie et de la mort. Parlez.

La route est longue et douloureuse, mais qui peut s'en plaindre quand l'Ami divin nous attend au terme? Encore un peu de temps, un peu de patience, un peu de fidélité et d'amour, nous retrouverons, sans craindre de les perdre, dans la sécurité de la maison de Dieu, tous ceux que nous avons aimés, ceux qui sont partis en avant et qui nous attendent.

O mon Dieu! aujourd'hui, je veux vivre comme si je devais les joindre ce soir. A vous seul, ô Jésus, toutes mes pensées, mes paroles et mes actes, je veux vivre en votre sainte présence sur la terre, en attendant que je vous contemple au ciel.

XXIII^e JEUDI APRÈS LA PENTECOTE

« Retirez-vous. Elle n'est pas morte. Elle n'est qu'endormie. Et ils se moquaient de Lui. » (S. Math., IX, 24.)

Écoutons et profitons. Retirez-vous. Arrière au monde, au bruit; il faut tant de calme, de recueillement, de silence pour ressaisir son âme, pour l'orienter vers Dieu, pour écouter la voix céleste.

Elle n'est pas morte, elle n'est qu'endormie, et ils se moquaient. Que de fois les paroles de confiance et d'espoir ont été couvertes par les paroles moqueuses et sceptiques. Que de fois nous avons douté des miséricordes, des promesses du Seigneur!

L'Église ne pourra se relever de tels coups; l'Église doit suivre le courant des idées modernes pour ne pas périr. Tel le torrent, battant le roc de ses flots impuissants et disant : Viens donc, avec moi, laisse-moi t'emporter dans ma course furieuse, sinon tu vas périr. Et il passe, charriant les débris et les ruines, et le roc demeure, et ceux qu'il abrite sont en sûreté.

Ou encore : telle âme est perdue, insensible, morte, il n'y a rien à faire. Et nous nous

moquons de ceux qui donnent, au nom de Dieu, l'espoir et la consolation.

Aujourd'hui, nous prierons, nous offrirons nos efforts, nos peines pour le salut de l'âme dont le sort nous inquiète le plus, et nous dirons en toute vérité : Seigneur, elle n'est pas morte, elle n'est qu'endormie, venez, touchez-la de votre grâce, et elle vivra. Pour obtenir cette grâce, nous ferons en nous-même le vide du monde et de ses agitations, nous passerons ce jour en présence de Dieu, ne faisant que ce qui peut lui être agréable.

Venez, Seigneur, venez!

XXIII^e VENDREDI APRÈS LA PENTECOTE

« Ma fille, levez-vous, je vous le commande. » (S. Marc, 5, 41.)

Parole de vie, de bonté, de toute-puissance.

O Dieu! vous parlez, vous vous penchez sur votre pauvre créature, vous rencontrez la mort, ce salaire du péché, et, avec la tendresse d'un Père : « Ma petite fille! » avec l'autorité d'un Maître : « Je vous le commande », vous dites la parole de vie.

« *Levez-vous!* » Combien, parmi nous, sont endormis ou morts, indifférents, engourdis, incapables d'un effort pour bien faire. Et nous? Sommes-nous des vivants, des actifs, des généreux? ou bien, las et découragés, sommes-nous endormis, bercés par les bruits et les agitations du monde, nous laissant aller à la dérive. Seigneur, venez, venez imposer les mains sur nous, venez, par la sainte Communion, nous réveiller de notre torpeur. Écoutons et appliquons-nous la parole du Maître : Mon enfant, lève-toi, je te le commande.

Aujourd'hui, à quelle œuvre puis-je me dévouer? pourquoi le Seigneur m'ordonne-t-il de me lever? Qu'est-ce que j'ai négligé? Sur quel point me suis-je endormi? découragé? Il faut me relever, agir, marcher. C'est le Maître qui le veut.

Quelles sont les répugnances et les raisons qui m'ont lassé, vaincu? Aujourd'hui, je serai humble, vrai, charitable. Aujourd'hui, j'accueillerai toutes les occasions de bien faire, je vivrai, j'agirai parce que Dieu le commande.

O mon Dieu et mon Tout!

XXIII^e SAMEDI APRÈS LA PENTECOTE

« Et la jeune fille se leva, se mit à courir et le bruit s'en répandit dans tous les pays d'alentour. (S. Marc, v, 42; S. Math., IX, 26.)

Assistons à cette merveille. L'enfant morte se lève, se met à courir, le bruit s'en répand.

Le monde est toujours le même, il fait toujours grand bruit. On raconte, on colporte, on commente la merveille.

Et après? de telle guérison, de telle conversion, de telle résurrection, est-ce seulement le commentaire qu'il en faut tirer? Tout cela est pour notre instruction. Ah ! les ressuscités de l'âme, les convertis, ils se lèvent, ils courent, pour regagner le temps perdu. Qu'importe ce que l'on en dit, ce que l'on en pense, qu'importe le bruit qui s'en dégage, ce qui importe, c'est la réflexion, l'effort que cet événement inspire ou suggère.

Admirons la puissance et la miséricorde de Dieu qui s'exercent sur les âmes les plus rebelles, les plus hostiles; puissance et miséricorde qui, après les avoir arrachées à la mort, les jettent en pleine vie, courant dans la voie du labeur et du sacrifice. Ces âmes seront nos juges.

Et nous? baignés de lumière, nourris de la sainte Eucharistie, nous, les amis, nous les enfants de ce Dieu qui ressuscite et qui sauve, est-ce que nous courons, vaillants et intrépides, dans la voie des commandements, dans la voie du mieux possible?

Aujourd'hui, que pouvons-nous faire pour *courir* dans la voie du bien. Quel est le point où nous nous sommes le plus relâché. Quel combat avons-nous abandonné?

Mon Dieu, mon Dieu, pardon. Et nunc cœpi.

Evangile du dernier Dimanche après la Pentecôte.

S. Mathieu, XXIV, v. 15 à 35.

En ce temps-là Jésus dit à ses disciples : Quand vous verrez dans le lieu saint l'abomination et la désolation prédites par le prophète Daniel, que celui qui lit comprenne; alors que ceux qui seront dans la Judée s'enfuient dans les montagnes; que celui qui se trouvera sur le toit n'en descende point pour emporter quelque chose de sa maison et que celui qui sera dans les champs ne retourne pas chez lui pour reprendre son vêtement. Malheur aux femmes qui seront enceintes ou nourrices en ce temps-là! Priez donc le Seigneur

que vous ne soyez point obligés de fuir ni en hiver ni le jour du sabbat; car, la tribulation sera si grande alors, qu'il n'y en a pas eu de pareille depuis le commencement du monde jusqu'à ce jour et qu'il n'y en aura jamais. Et si ces jours ne devaient être abrégés, personne ne serait sauvé; mais, ils seront abrégés en faveur des élus. Alors si quelqu'un vous dit : Le Christ est ici, ou il est là, ne le croyez point, car il paraîtra de faux christs et de faux prophètes, qui opèreront de grands prodiges et des merveilles étonnantes jusqu'à séduire, s'il était possible, les élus mêmes. Je vous en avertis d'avance; si donc on vous dit : le Christ est dans le désert n'y allez point, le voici dans le lieu le plus retiré de la maison, n'en croyez rien. Car l'avènement du Fils de l'homme sera comme l'éclair qui part de l'Orient et brille tout d'un coup jusqu'à l'Occident. En quelque lieu que soit le corps, les aigles se rassembleront. Aussitôt après ces jours de tribulation le soleil s'obscurcira, la lune ne donnera plus sa lumière, les étoiles tomberont du ciel et les vertus des cieux seront ébranlées. Alors le signe du Fils de l'homme paraîtra dans le ciel; à cette vue tous les peuples de la terre feront éclater leur douleur; et ils verront le Fils de l'homme venir sur les nuées du ciel avec une grande puissance et une grande majesté. Il enverra ses Anges qui feront entendre le son éclatant de la trompette et qui rassembleront ses élus des quatre coins du monde, d'une extrémité à l'autre. Comprenez ceci par une comparaison tirée du figuier. Lorsque ses branches sont encore tendres et que

ses feuilles commencent à paraître vous connaissez que l'été est proche. De même lorsque vous verrez toutes ces choses, sachez que le Fils de l'homme va venir et qu'il est à la porte. Je vous le dis en vérité, cette génération ne passera pas que tout cela n'arrive. Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point.

XXIV[e] DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

« Il y aura alors une grande tribulation, ces jours seront abrégés à cause des élus. » (S. Math., XXIV, 21, 22.)

Rien n'a été plus annoncé, plus prédit, plus prévu, que les épreuves, les troubles, les tribulations; l'Évangile, c'est-à-dire, Notre-Seigneur lui-même, nous les annonce, en cent endroits et sous mille formes, d'où vient donc que nous les accueillons avec une surprise, qui va jusqu'à nous déconcerter, nous décourager. Le voyageur auquel on annonce un chemin rocailleux, épineux, s'étonne-t-il de trouver sous ses pas des pierres et des ronces? Attendons-nous donc à l'épreuve, elle nous trouvera mieux armés.

Et retenons cette pensée consolante que les élus, les fidèles, ceux qui prient, ceux qui

luttent, seront l'objet d'une faveur suprême; à cause d'eux, les peines seront adoucies, elles seront abrégées. Tâchons d'être de ceux-ci.

Non seulement supportons avec résignation les douleurs qui nous atteignent, mais cherchons à adoucir celles des autres.

Oh ! la belle chose que la communion des saints, que ce partage des mérites de tous, proportionnel au mérite de chacun.

Que cela nous rende confiance ; si peu de bonne volonté que nous ayons, nous voici participants ; ne nous contentons pas de cela, soyons de bons et riches actionnaires par l'élan de notre générosité, par la ferveur. Prions pour que les maux de l'Eglise soient abrégés et n'oublions pas que celui qui persévérera jusqu'à la fin sera sauvé.

Seigneur, venez à mon aide, hâtez-vous de me secourir.

XXIV^e LUNDI APRÈS LA PENTECOTE

« Si quelqu'un vous dit : Le Christ est ici, ou il est là, ne le croyez pas. Il paraîtra de faux prophètes. » (S. Math, XXIV, 23, 24.)

Sommes-nous assez avertis ? sommes-nous assez crédules ? que de faux christs ! que de

faux prophètes ! suivis d'abord avec enthousiasme, ils sont abandonnés avec découragement, et voilà des forces perdues, et voilà surtout la confiance émoussée ; après une déception, nous restons paralysés.

Le Christ ? il est lumière, force, vie. Nous le trouvons dans l'Évangile dont l'Église est la gardienne. Hors de là, ce ne sont que faux christs et faux prophètes ; tout système qui ne s'appuie pas sur les bases inébranlables des assurances divines est condamné. Il y aura toujours des pauvres parmi vous. Aimez-les comme vous-même. Voilà le problème et voilà la solution.

Tout autre rêve est absurde.

L'inégalité sociale vient de l'inégalité intellectuelle et morale ; ne pouvant rien à celle-ci, que pouvons-nous à celle-là ? Une seule chose : Nous aimer comme des frères, puisque nous sommes les enfants d'un même Père et que son jugement suprême sera de nous récompenser ou de nous punir selon que nous aurons été charitables ou durs. Tout cela est très simple : « Faites aux autres ce que vous voudriez qu'on vous fît. » Voilà la vraie lumière du Christ qu'il nous faut suivre, sous peine de nous égarer à jamais.

A cette lumière que dois-je faire aujourd'hui pour le bien de ceux qui souffrent?

Seigneur Jésus! c'est vous que je veux servir sous la forme de l'indigent.

XXIV^e MARDI APRÈS LA PENTECOTE

« Aussitôt après ces jours de tribulation, le soleil s'obscurcira, la lune ne donnera plus de lumière, alors apparaîtra, dans le ciel, le signe du Fils de l'Homme » (S. Math., XXIV, 29, 30.)

De toutes ces prophéties, nous pouvons tirer une conclusion pratique, même pour le temps présent. Toute nuit prépare le jour; toute épreuve annonce une grâce; tout Golgotha précède une résurrection. Attendons un peu dans l'obscurité, la souffrance et l'abandon; attendons en paix, résignés et confiants, comme l'enfant laissé par sa mère dans un corridor obscur, tandis qu'elle est allée chercher de la lumière. Faisons crédit à Dieu de quelques-unes de nos heures terrestres et voilà que son signe, sa gloire, son amour, sa paternelle Providence nous va magnifiquement secourir. Prenons courage, les heures désespérées touchent les heures de salut. Nous n'avons

pas la foi vivante, agissante; cette foi qui règne dans l'âme des saints, force et direction de toute leur vie.

Aujourd'hui, pensons, agissons, prenons nos décisions sous le contrôle de cette grande lumière. Dieu sait tout. Dieu peut tout. Il m'aime. Confiance dans l'épreuve, prudence dans le succès. Et puis, par-dessus tout, Dieu! son service et sa gloire.

Seigneur, j'ai espéré en vous, je ne serai pas confondu.

XXIV^e^ MERCREDI APRÈS LA PENTECOTE

« Toutes les tribus de la terre se frapperont la poitrine. » (S. Math., XXIV, 30.)

Le signe de Dieu, son secours et sa grâce, apparaît dans chacun de nous et, à certaines heures que nous connaissons bien, semble l'écho du reproche que Jésus faisait doucement à son apôtre : « Pourquoi as-tu douté? » Et nous nous frappons la poitrine et nous répondons : « Ayez pitié de moi, mon Dieu! car je suis un pécheur. » Mais aux temps de tribulation suprême, dont nous parle aujourd'hui l'Évangile, le signe du Seigneur, sa puissance

et sa gloire éclateront pour la justification d'un grand nombre. C'est alors que toutes les tribus de la terre qui l'auront méconnu ou combattu, renié ou méprisé, se frapperont la poitrine et diront avec la douleur d'une vision suprême : « *Erravimus!* » nous nous sommes trompés. Lui seul devait être écouté, obéi, suivi, au travers de tous les obstacles; Lui seul nous aimait, Lui seul avait le droit de nous enseigner, Lui seul était le but de notre existence, tout le reste était l'accessoire. *Erravimus! Erravimus!*

Ah ! ne nous préparons pas cette immense, cette inconsolable douleur.

Aujourd'hui, aiguillons notre marche vers le signe du Fils de l'Homme, vers la volonté que nous connaissons bien, chacune de nos heures sera ainsi consacrée au devoir et nous ne craindrons pas l'appel du dernier jour.

Seigneur, je veux ce que vous voulez; me voici pour accomplir votre volonté.

XXIV^e^ JEUDI APRÈS LA PENTECOTE

« Le Fils de l'homme paraîtra sur les nuées du du ciel avec une grande puissance et une grande majesté. » (S. Math., XXIV, 30.)

Adorons à l'avance le Dieu caché si longtemps parmi nous; méconnu, injurié, bafoué. « S'il est là, qu'Il nous défende! » ont-ils dit. Nous savons qu'Il est là, le Tout-Puissant, patient parce qu'Il est éternel. Nous le verrons donc apparaître sur les nuées du ciel avec une grande puissance et une grande majesté; quelle joie pour le cœur fidèle de Le voir enfin dans l'appareil de sa grandeur. Ce Dieu que notre esprit a cherché, que nos douleurs ont appelé, que nos repentirs ont imploré. Ce Dieu! le voilà! non tel que nous avons pu le rêver et le concevoir, mais dépassant tous nos rêves, toutes nos espérances. Dieu! dans sa toute-puissance et dans sa majesté. Ah! ne nous préparons pas la douleur de ceux qui, se frappant la poitrine, gémiront: *Erravimus! erravimus!* nous nous sommes trompés! Adorons en ce monde le Dieu dont la création révèle la puissance et qui veut nous laisser le mérite de la Foi. Adorons, obéissons, aimons, attendons. L'heure est proche, qu'Il nous trouve veillant.

Aujourd'hui, que dois-je faire pour préparer la visite du Seigneur? que dois-je éviter?

O mon Dieu! donnez-moi une foi vive qui vous fasse le Souverain Maître de mon cœur;

une humilité profonde qui me rende agréable à vos yeux ; donnez-moi la droiture, la simplicité qui ne m'attache qu'à vous seul.

Mon Jésus ! miséricorde !

XXIV^e^ VENDREDI APRÈS LA PENTECOTE

« Le Fils de l'Homme est proche, Il est à la porte. » (S. Math., XXIV, 33.)

Soyons vigilants, le Seigneur prend soin de nous avertir. Il ne nous dit pas : Préparez-vous. Il nous dit : Soyez prêts. Eh quoi ! notre Souverain Juge est à la porte, Il est tout près de nous ; encore quelques instants, Il va nous appeler et nous nous occupons d'autre chose que de Lui répondre ? Nos bagatelles nous occuperont-elles jusqu'au dernier moment ? On raconte que, pendant la Révolution, les prisonniers interrompaient une partie de cartes pour aller à la mort, l'appel suprême les trouvait dans cette puérile occupation. Ne leur ressemblons-nous pas?

Aujourd'hui, puis-je être surpris par la visite de mon Souverain Juge ?

Ne trouvera-t-Il rien en moi qui Lui déplaise ? sa justice est-elle satisfaite ? ou du moins est-

ce que je fais des efforts sincères pour le fléchir? est-ce que je fais ce qu'Il veut et comme Il le veut? qu'y-a-t-il dans ma vie que je doive réformer, expier, pour être tout à fait en paix avec la mort, messagère de Dieu.

Je veux passer ce jour comme le dernier de ma vie, je veux le passer sous le regard de mon Juge et de mon Dieu.

Très doux Jésus! ne soyez pas mon Juge, mais mon Sauveur.

XXIV^e^ SAMEDI APRÈS LA PENTECOTE

« Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point. » (S. Math., XXIV, 35.)

Oh! la magnifique, la sublime assurance! nous le savions, Seigneur, que vos paroles ne pouvaient être méconnues, ni oubliées; merci de nous l'avoir rappelé d'une façon si formelle; ainsi donc, dans vos paroles, nous trouvons tout ce dont nous avons besoin pour avoir de quoi bien vivre et de quoi bien mourir. Ainsi, ô mon Seigneur! elle est éternelle cette parole d'espérance :

« J'aime mieux la miséricorde que le sacrifice. Je suis venu chercher et sauver ce qui

était perdu. Venez à moi vous tous qui êtes accablés et je vous donnerai le repos. Que celui qui a soif vienne à moi et qu'il boive. Je suis le Bon Pasteur. Bienheureux ceux qui pleurent. » Que de motifs d'espérance et de consolation.

Mais ne l'oublions pas, c'est le même Maître qui a dit : « Celui qui retourne en arrière après avoir mis la main au travail n'est pas digne de moi. » Sommes-nous de ces inconstants ? « Celui qui n'aura pas secouru son frère, celui qui n'aura pas pardonné à son frère, celui qui scandalisera un enfant, celui qui manquera de sincérité, de droiture, celui-là, je le repousserai au dernier jour. Allez. »

Les paroles du Seigneur nous doivent éclairer et guider ; elles sont le motif de notre crainte ou de notre espérance selon que nous y conformons ou non notre conduite.

O mon Dieu ! faites-moi bien comprendre ce que vous voulez de moi et donnez-moi de vous obéir, non des lèvres, mais du fond du cœur.

O mon Dieu ! je veux être à vous pour toujours !

FÊTES DE L'ANNÉE

8 DÉCEMBRE

IMMACULÉE CONCEPTION

« Je suis l'Immaculée Conception. »

Admirons la parole qui, mieux que toute autre, nous donne un rayon lumineux pour méditer le mystère de cette fête.

Fête toute mystique, toute spirituelle ; le seul fait d'en pénétrer l'esprit pourrait servir de preuve à l'existence de notre âme, car, ici, rien de matériel ne vient au secours de notre pensée.

La Vierge Marie, interrogée par l'enfant des rives du Gave ne dit pas : Je suis la Mère de Dieu, je suis la Reine des Anges, je suis la Vierge de Nazareth et du Calvaire. Elle dit : « Je suis l'Immaculée Conception. »

A cause de l'union intime et sacrée que Dieu lui réserve avec le Verbe divin dont elle sera la mère, la souillure du péché originel, sève maudite qui circule dans les veines de tous les descendants des premiers coupables,

s'arrêta dans son cours et l'enfant de Joachim et d'Anne en fut préservée.

Votre vie, ô Marie, a été tout entière immaculée et c'est pour cela que vous avez ravi le cœur de Dieu, c'est pour cela que votre âme glorifie le Seigneur et que votre esprit exulte de reconnaissance et de joie. Vous êtes l'Immaculée Conception !

O Mère ! jetez un regard sur vos enfants, souillés dès l'origine. Purifiés par le baptême, ils se replongent dans la fange, ils sont tout maculés de boue, ils sont malheureux de leur déchéance, ils souffrent, ô Mère ! ayez pitié de notre misère. Aujourd'hui, nous voulons vous offrir une journée immaculée, sans la plus petite faute volontaire. Ayez compassion de notre bonne volonté si imparfaite, obtenez-nous le pardon et la paix.

---

11 FÉVRIER

PRÉSENTATION DE NOTRE-SEIGNEUR
PURIFICATION DE LA TRÈS SAINTE VIERGE

« Jésus fut présenté au Temple. »

Regardons le groupe modeste qui monte les degrés du Temple, avec quel respect, quelle

humilité, quelle simplicité. Selon leur coutume, ils ne voient que Dieu et n'agissent que pour Lui.

Jésus vient s'offrir. Me voici, ô mon Dieu ! pour faire votre volonté. Telle doit être la prière du matin de tout chrétien qui s'éveille à la vie, c'est-à-dire au labeur. Jésus est venu sur la terre pour nous montrer le chemin du ciel. Voici les premiers mots : Il est notre modèle.

Marie, la Vierge très pure, vient publiquement se purifier ; dispensée de la loi par un privilège divin, elle s'y soumet cependant, par obéissance, humilité, pour donner le bon exemple.

Elle cache les dons qu'elle a reçus. Et nous, tous nos efforts tendent à montrer ceux que nous n'avons pas. La Vierge Marie dissimule ses privilèges, tandis que nous nous appliquons à exposer nos petites qualités, souillées de beaucoup d'orgueil.

Vérité, humilité, présence de Dieu : que nous avons besoin de ces vertus !

Et Joseph, simple et silencieux devant tant de merveilles, rachète Jésus comme on rachète l'enfant du pauvre, avec deux tourterelles...

Le vieillard Siméon peut dire : « Une grande lumière éclaire les nations ! »

Voici que cette lumière nous révèle — au milieu d'un siècle de luxe, d'ambition, de plaisir — les modèles offerts à notre imitation,

Soumis, comme Jésus.

Humbles, comme Marie.

Simples, comme Joseph.

Mon Dieu ! détachez-moi de ce qui passe, de ce qui m'éloigne de vous... *Me voici pour faire votre volonté !*

---

19 MARS

FÊTE DE SAINT JOSEPH

Unissons-nous, de tout notre cœur, à l'Église qui honore aujourd'hui le triomphe du Juste le plus humble, le plus silencieux qui fut jamais. Voici que son culte pénètre dans tout le monde catholique, comme une sève nouvelle apportant la confiance et la force ; l'espérance qu'il nous donne repose sur les vertus que l'on a justement appelées les *vertus méprisées*, tant elles sont en opposition avec ce que l'on a coutume d'honorer et d'applaudir.

Silencieux, humble, obéissant, laborieux, donnant chaque jour tout l'effort de ses mem-

bres avec tout l'élan de son cœur, il sait que l'action de l'homme n'est rien si elle n'est soutenue et fécondée par la puissance de Dieu ; c'est pourquoi, chaque soir, il se repose, abandonnant à Dieu le soin de bénir son labeur.

Vertus méconnues sur la terre, que vous êtes glorifiées dans le ciel !

Ces vertus ont fait de Joseph, — charpentier de Nazareth, — le Père adoptif de Jésus, l'Époux virginal de Marie, l'Ami des âmes intérieures, le Protecteur des familles et le Patron de l'Église universelle...

Il est de la race royale de David, mais il est plus grand dans son atelier que ses aïeux sur leur trône ; et quand l'heure de l'appel divin retentit, aux approches de la mort, Joseph expire dans la paix, soutenu, consolé, par Jésus et Marie.

Voici donc, aujourd'hui, la fête du travail, de la pauvreté, de l'humilité, du saint abandon. Fête du Juste et de sa vie cachée, aube du triomphe éternel.

Que puis-je faire aujourd'hui, pour mettre, à mon foyer, l'esprit et la pratique des vertus en honneur dans l'atelier de Nazareth ?

O Joseph ! éclairez notre vie en la pénétrant de vos exemples ; soyez secourable à nos dou-

leurs en nous communiquant votre force et votre résignation dans l'épreuve ; apprenez-nous à connaître Jésus et Marie ; à vivre saintement, à mourir pieusement en prononçant leurs noms bénis ; conduisez-nous dans la vie, recevez-nous à la mort. Ainsi soit-il.

---

15 AOUT

FÊTE DE L'ASSOMPTION

Assumpta est Maria in cœlum. (Liturgie.)
Unum est necessarium.

L'humble enfant de Nazareth est exaltée au plus haut des cieux, couronnée de gloire, Reine des Anges et des Saints.

O Mère, apprenez-nous le secret de votre grandeur !

La Vierge Marie a atteint cet honneur incomparable non, parce qu'elle est Mère de Jésus, notre Dieu et notre Sauveur ; mais, parce qu'elle est la *Servante* du Seigneur et que toute sa vie n'a été qu'un acte de soumission parfaite à la volonté divine.

Servante ! elle le fut dans toute l'humilité de son cœur... Elle ne chercha que la volonté de

Dieu, y conforma tous ses actes et toutes ses pensées, et ce fut sa gloire de la terre, la seule en laquelle elle se complaît : Je suis la Servante du Seigneur. J'attends ses ordres et je les accomplis avec tout l'amour et toute l'adoration de mon âme. *Unum est necessarium.*

C'est le chemin du ciel... Qui veut rejoindre la Reine des élus, doit suivre, à son exemple, le chemin très sûr, indiqué par la volonté divine.

Suis-je attentif pour écouter la voix de Dieu ? suis-je empressé à la suivre ? que vais-je faire pour lui plaire ? que demande-t-il de moi ?

Mon Dieu ! je veux que mon âme soit votre servante fidèle ; pardonnez-moi toutes mes désobéissances, toutes mes révoltes, toutes mes fautes... Au nom de la très sainte Vierge Marie, aidez mes faibles efforts... que je vous sois uni par le recueillement, la prière, la soumission parfaite à vos desseins sur moi, afin que je passe, sans effort, de la terre au ciel.

Que votre volonté soit faite!

---

8 SEPTEMBRE

NATIVITÉ DE LA TRÈS SAINTE VIERGE

Adorons les desseins miséricordieux du Sei-

gneur qui, depuis la chute, n'a cessé de contempler l'homme malheureux et de préparer son salut. En voici l'aurore.

Vierge Sainte! apprenez-moi à marcher comme vous, en la présence du Maître divin.

Voici donc l'annonce bienheureuse du souvenir de Dieu sur l'humanité errante et coupable. Voici venir le salut!

Que de ténèbres, que d'erreurs, que de crimes, que d'ignorance! la terre était dans la nuit, et, de toutes parts, les plaintes et les cris montaient vers le ciel. En ce temps-là naquit la Vierge sainte qui devait être la Mère du Libérateur, et cela resta inconnu, et les plaintes continuaient, et les désespérances s'accentuaient, tandis que le secours était tout proche.

Que de fois nous nous plaignons, nous nous décourageons, et la sollicitude divine nous enveloppe. Ayons confiance! ce jour de la naissance de Marie est celui de l'invincible espérance ; Marie est l'une de nous, elle tient à la terre par sa naissance ; elle est toute divine par sa vocation ; elle est le trait d'union entre le pécheur et le Saint des saints, entre la créature et son Dieu!

O Marie, en vos jours glorieux, n'oubliez pas les tristesses de la terre.

Aujourd'hui, je vous confie mon âme et mon corps, mes espérances et mes craintes, mes amis et mes ennemis, ma vie et ma mort. Vous êtes ma mère et je mets toute ma confiance en vous.

Quel est l'obstacle à cette absolue confiance, à ce total abandon ?

Disons aujourd'hui notre chapelet avec une grande ferveur, pour saluer l'arrivée de Marie parmi nous.

Ave, maris Stella.

---

14 SEPTEMBRE

FÊTE DE L'EXALTATION DE LA SAINTE CROIX

O Crux, ave ! Spes unica.

Avec l'Église honorons aujourd'hui le bois sacré sur lequel Notre-Seigneur Jésus-Christ fut attaché. Lit de mort d'un Dieu.

Approchons-nous du Calvaire et baisons avec une respectueuse reconnaissance l'arbre de notre salut.

Il semble que les instruments d'un supplice fassent horreur aux amis de la victime. Et voici que pour nous, chrétiens, la croix, les

clous, la couronne d'épines et la lance sont les objets d'un culte jaloux, et nous nous en disputons pieusement les reliques.

C'est que réellement, ils sont pour nous les reliques de l'amour divin, notre unique espérance ; ils nous disent : Le Tout-Puissant m'a aimé jusque-là, que craindrai-je ?

Ce n'est pas tout. Saint Paul souffrant, calomnié, brisé, répond aux fidèles qui s'émeuvent : « J'achève en moi ce qui manque à la passion du Sauveur. »

O parcelle sacrée de la souffrance, sous quelque forme que vous m'atteigniez, je vous vénère, vous êtes pour moi, bien plus que la parcelle du bois sacré, vous êtes l'âme même du sacrifice divin, venant en moi pour m'y associer et payant ma part de l'héritage éternel qu'il a conquis.

O Jésus ! cher premier-né de notre race, vous avez voulu boire le calice et ne m'en laisser que quelques gouttes, je les prends, ces miettes de souffrance que vous m'envoyez et qui, parfois, brisent mon cœur ; je les prends, avec le respect et l'amour dont j'entoure l'Hostie sainte qui vous dérobe à mes yeux. Je les prends comme un message de paix et de pardon, comme une communion à vos

douleurs qui me donne droit à votre héritage ; je les prends avec larmes, vous suppliant de me les épargner ; tout cela c'est la nature et vous la connaissez bien. Mais j'ajoute, ô Père, non comme je veux, mais comme vous voulez. Aujourd'hui, je veux souffrir au pied de votre croix dans la paix et la reconnaissance.

O Dieu ! venez à mon aide ! hâtez-vous de me secourir.

1er DIMANCHE D'OCTOBRE

FÊTE DU SAINT ROSAIRE

Ecce ancilla Domini.

Au commencement de ce mois de prières, pénétrons à Nazareth avec l'ange, et contemplons un instant la scène qui ouvre le premier mystère du Rosaire.

Apparition de l'ange. Annonce d'une gloire et d'une élévation incomparables, réponse de Marie qui résume et domine tout : Voici la servante du Seigneur.

A notre tour, répétons cette parole dans le recueillement le plus profond et pénétrons-nous des sentiments qui l'inspirent.

Être la servante du Seigneur. Tout est là.

Prête, toujours prête à exécuter ses ordres, attendant l'expression de sa volonté avec l'impatience du désir qui ne cherche et ne rêve rien autre chose que de l'accomplir.

Pendant ce mois, à mesure que se déroulent, avec les grains du chapelet, les mystères du rosaire, tâchons de nous rapprocher de la très sainte Vierge. Comment prie-t-elle ? Comment travaille-t-elle ? Comment est-elle au dedans ? au dehors ? Si peu occupée des autres sauf pour leur faire du bien ; pas du tout occupée d'elle-même, elle ne sert que le Seigneur ; humble, charitable et si pure ! pureté d'intention de Marie n'agissant que pour Dieu seul, miroir dans lequel la sainteté se reflète sans nuage, que je vous admire et que je vous envie !

Aujourd'hui, je prierai avec plus de recueillement ; je ferai toutes mes actions sous l'œil de Dieu, s'il y a quelque chose entre mon âme et Dieu, je le ferai disparaître. Plus de résistances à ses ordres. Plus d'hésitations pour les accomplir. Je serai humble, charitable et sincère.

« *Voici la servante du Seigneur !* »

1er NOVEMBRE

FÊTE DE LA TOUSSAINT

« Ils allaient en pleurant, répandant leur semence, ils sont revenus joyeux, portant des gerbes dans leurs mains. » (Ps. 125.)

Approchons-nous du Seigneur, écoutons ses paroles, et tressaillons d'espérance. Bienheureux ! *beati ! beati!* La Vérité même, parlant aux malheureux exilés de la vallée des larmes, à ceux qui furent condamnés à manger leur pain à la sueur de leur front, à tous ces désolés, déshérités, bannis et chassés de l'Éden, à tous ces infortunés, le Maître de la vie et de la mort, le Seigneur Jésus dit, par huit fois : Bienheureux ! bénis ! accueillis, reçus dans le séjour du bonheur et de la paix, accourez, venez à l'espérance et à la joie, car, si mauvais, si découragés, si coupables que vous soyez, le motif de la béatitude vous atteint par quelque côté, accourez et tressaillez d'allégresse : Êtes-vous pauvres ? Sans envie ni colère ? Résignés à votre pauvreté ? Êtes-vous doux et patients ? Avez-vous pleuré ? Avez-vous souffert de l'injustice ? Êtes-vous mal jugés ? méconnus ? Aimez-vous la concorde et la paix ? Êtes-vous purs, fuyez-vous le péché?

Bienheureux *Beati!* Et la béatitude ne s'applique pas à ceux qui réunissent tous ces titres. Non, un seul suffit pour être investi de la magnifique espérance *Beati! Beati!*

Le royaume des cieux est à nous.

Oh! mon Seigneur et mon Dieu, je vous adore, jetant au monde ces paroles d'espérance et de joie. Je garde, comme un trésor, le motif de mes larmes, hélas! c'est peut-être le seul qui me permette d'entendre les radieuses promesses du *Beati!*

Bienheureux ceux qui pleurent!

---

2 NOVEMBRE

JOUR DES MORTS

« Bienheureux sont les morts qui meurent dans le Seigneur. » (Apocalypse, XIV, 13.)

Beati! ce mot est encore l'écho de celui que nous écoutions, hier, comme un motif d'espérance, il est ici dans la force de la réalité. Hier, le *beati* nous promettait, aujourd'hui il nous affirme la réalisation de la promesse. Bienheureux *sont* les morts, qui meurent dans le Seigneur. C'est-à-dire — toujours la même

leçon — ceux-là qui ont fait la volonté de Dieu, qui ont uni leur âme à son vouloir, de telle façon qu'ils meurent en son amour, que leur dernier soupir soit leur dernier « fiat » : ceux-là sont bienheureux!

Remercions Dieu qui a permis que nos défunts, ceux que nous avons aimés et qui nous précèdent, soient des bienheureux. Ayons confiance ; beaucoup sont morts « dans le Seigneur » sans que nous en ayons eu le témoignage extérieur, mais, pour nous rassurer sur leur sort, travaillons à faire connaître et aimer Dieu, travaillons pour eux, prions pour eux. Veillons avec sollicitude au chevet de ceux que nous aimons, soignons leurs âmes, provoquons leur adhésion au bon plaisir de la volonté souveraine, préparons leur béatitude. Et puis, prions aussi pour ceux-là mêmes qui se sont endormis dans la paix de la réconciliation et du pardon. La prière est le trait d'union le plus sûr entre les vivants et les morts. Tous nos efforts sont autant de sources de consolation, de joie, pour ceux qui nous ont précédés et qui n'ont pas cessé de nous aimer. Travaillons pour eux, vivons et mourons, comme eux, dans le Seigneur, et nous serons unis pour les joies éternelles.

Bienheureux ceux qui meurent dans le Seigneur.

---

3 NOVEMBRE

« Je suis la résurrection et la vie, celui qui croit en moi, quand il serait mort, vivra. » (S. Jean, XI, 25.)

De toutes les paroles réconfortantes et bénies prononcées par le Seigneur, celles-ci sont le couronnement. Lui, notre Maître, notre Ami, Il est la Vie, cette chose par laquelle nous sommes, nous aimons, nous souffrons. Il en est le Maître et il en est le principe. Croire en Lui, en sa parole, accomplir sa volonté, c'est tisser sa vie éternelle; car, en dépit de la mort, c'est Lui qui nous le promet.

Quelle force dans cette affirmation prononcée par Jésus, après la mort de Lazare et à la porte d'un tombeau! Celui qui croit en Lui, vivra, non de cette vie douloureuse et hésitante, sans cesse en danger de se perdre qu'est notre vie de la terre; mais d'une vie pleine, débordante, assurée. Vivre, c'est connaître la vérité sans nuage; c'est aimer la beauté souveraine; c'est contempler le Bien suprême;

hors de là, la vie est une souffrance, une lutte, une angoisse qui nous en enlève tout le prix; Jésus, notre Dieu, n'est pas cette vie douloureuse, il est la Vie dans sa radieuse splendeur; celui qui croit en Lui vivra de cette éternelle félicité.

Vivre? ô mon Dieu! je ne sais guère ce que c'est; mais j'en ai soif, comme le pauvre altéré qui trempe ses lèvres dans l'eau saumâtre; je demande, j'appelle l'eau pure, l'eau fraîche, le flot qui jaillit jusqu'à vous. Seigneur, je crois en vous; je vais à la mort, dans la sécurité du voyageur qui sait, qu'après le passage obscur et souterrain, il retrouvera l'air, la lumière et la vie. Je m'abandonne à vous, ô mon Dieu, je m'appuie sur votre parole. *J'ai espéré en vous, je ne serai pas confondu.*

---

4 NOVEMBRE

« Il n'est pas le Dieu des morts, mais des vivants, et tous sont vivants devant Lui. » (S. Luc, XX, 38.)

C'est encore Notre-Seigneur qui parle. Comprenons donc que la vie si rude dans

laquelle nous nous débattons n'est qu'une préface, un essai, une épreuve et que nous marchons chaque jour vers la mort, vers le dépouillement de ce qui est terrestre, vers l'éclosion qui déchire les voiles, vers la lumière, vers la vie éternelle. Le chemin c'est la vie de ce monde avec ses difficultés et ses luttes; le passage, c'est la mort; l'arrivée, c'est Dieu, son ciel et son éternité. Comment se plaindre de la route? comment avoir peur du dernier pas, quand la parole de celui qui nous attend nous encourage et nous rassure. Nous sommes attendus par un amour fidèle et tout-puissant. Faisons notre paix avec la vie, tout ce qu'elle nous apporte est si fragile en joies, si court en douleurs; ne lui demandons pas plus qu'elle ne peut donner. Faisons notre paix avec la mort, si sombre qu'elle paraisse du côté de la terre, elle est radieuse du côté du ciel! mettons-nous en mesure de ne pas craindre le divin appel, et souvenons-nous que tous sont vivants devant le Seigneur.

Que dois-je faire aujourd'hui pour me préparer une mort tranquille?

Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. Ainsi soit-il.

5 NOVEMBRE

« Ils se reposent de leurs travaux car leurs œuvres les suivent. » (Apocalypse.)

Il s'agit encore des morts, des bienheureux qui meurent dans le Seigneur, ils se reposent, ils le peuvent, *leurs œuvres les suivent.*

Là, est tout le mystère et aussi toute la lumière du jugement suprême. Nos œuvres nous suivent et nous accompagnent dans le cours immobile de l'éternité ; et ces œuvres feront cette éternité heureuse ou malheureuse. L'éternité sera donc la suite, la conséquence de notre vie et de nos œuvres. Chacun de nos actes a un retentissement éternel. Il nous attend, pour nous suivre. Là, pas d'oubli, pas d'erreur, pas d'illusion. Le souverain enregistreur ne peut se tromper. Quelle torture dans cette suite d'actes mauvais dont nous ne pourrons nous défaire et qui resteront sur nous en caractères ineffaçables. Quelle douceur dans cette suite d'actes généreux, droits et bons qui, gravant en nos âmes l'amour et le service de Dieu, attireront sur nous sa miséricorde et ses bénédictions.

Aujourd'hui, pensons-y bien, les paroles que nous allons dire, les pensées que nous allons entretenir, les actions que nous allons accom-

plir, toutes nos œuvres enfin, sortiront de nos mains avec une marque éternelle, elles nous attendront et nous suivront.

O Seigneur! que tout ce qui exprimera la vie en moi soit autant d'actes d'amour et de soumission à votre volonté sainte.

Je suis à vous de tout mon cœur.

---

6 NOVEMBRE

« Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a haï avant vous. » (S. Jean, xv, 18.)

Beaucoup, parmi nous, ont éprouvé l'antipathie qui s'attache à leur fidélité religieuse. Leurs actes sont travestis, leurs pensées mal interprétées, leurs paroles analysées et détournées de leur vrai sens. Peut-être avons-nous été haï. Le Seigneur a prévu cette possibilité. Il nous enseigne et nous prêche l'amour pour tous, le dévouement, l'abnégation au profit de tous, et il ajoute : *Si* le monde vous hait — n'y a-t-il pas là de quoi nous étonner, nous surprendre. — *Si* le monde vous hait, sachez qu'il m'a haï avant vous, moi qui ai passé en faisant le bien, moi qui ai guéri leurs malades et béni leurs enfants, moi qui n'ai prononcé que des paroles de paix et d'amour ; ils m'ont

haï jusqu'à me faire mourir dans les tourments.

Qui oserait se plaindre d'être mal jugé ? de ne recueillir que l'ingratitude, l'indifférence ou l'oubli ?

Ce qui importe, au fond, c'est d'accomplir le service du Seigneur; les jugements du monde sont rapides, incomplets, excessifs, trompeurs; combien parmi nous sont troublés par des éloges immérités, une réputation menteuse, passons, humilions-nous, disons : Seigneur, que suis-je devant vous ? cela seul est important. Au contraire, sommes-nous calomniés, méprisés, haïs, cette route est plus sûre, passons, disons : Seigneur ! je vous offre cette souffrance en union avec la vôtre. Puisse-t-elle m'aider à acquitter mes dettes. L'on m'accuse pour un mal que je n'ai pas commis, mais que de fautes connues de vous, Seigneur, méritent ce blâme et cette condamnation.

Que votre volonté soit faite !

---

7 NOVEMBRE

« Le serviteur n'est pas plus grand que le Maître. » (S. Jean, xv, 20.)

Approchons-nous du Seigneur, écoutons-le parler et osons lui répondre : Il est vrai, d'or-

dinaire, le serviteur travaille tandis que le maître se repose ; ou, du moins, la part du travail de celui-ci est moins lourde. Il est vrai, la part des satisfactions est, d'ordinaire, moindre pour le serviteur que pour le maître. Mais, ô mon Dieu ! ô mon Maître, il n'en fut pas ainsi, de vous à nous. Vous, le Seigneur, vous avez pris sur vous nos fardeaux ; vous avez pris, avec nos fautes, la plus large part de l'expiation ; vous avez bu le calice amer et ne nous en avez laissé que quelques gouttes ; vous êtes le Maître divin qui nous appelez, non pas vos serviteurs, mais vos amis, et qui donnez votre vie pour sauver ceux que vous aimez. Non, Seigneur, le serviteur n'est pas plus que le Maître, mais vous avez été le Père, l'Ami de vos serviteurs ; vous avez marché le premier dans la voie où ils devaient vous suivre, vous l'avez frayée afin qu'elle nous fût plus douce. O Maître ! vous nous avez rachetés, vous nous avez sauvés ! que dire maintenant pour excuser les infidélités, les négligences de notre service. Où fuir pour cacher notre honte et éviter le châtiment. Où fuir ? si ce n'est à vos pieds, dans vos bras, ô bon Maître !

Aujourd'hui, quelle réforme puis-je accomplir pour me lier plus étroitement au service

de Dieu. Que demande-t-il de moi ? Qu'ai-je à souffrir pour Lui ?

Me voici, ô mon Dieu ! pour faire votre volonté.

DIMANCHE
DANS L'OCTAVE DE LA TOUSSAINT
FÊTE DE LA DÉDICACE

« Il y avait un homme fort riche qui désirait voir Jésus pour le connaître. » (S. Luc, XIX, 2, 3.)

Tous les mots du saint Évangile sont dignes de notre méditation. Le fait ici est digne de remarque : Un homme fort riche qui n'était pas absorbé par les soucis de la fortune, ni les besoins créés par son opulence ; un homme qui avait assez de liberté d'esprit, d'indépendance, pour sortir, et chercher les moyens de voir Jésus afin de le connaître.

Au fond, ce riche n'est pas esclave de sa fortune ; il veut voir Jésus non par une vaine curiosité, mais pour le connaître, le pénétrer.

Ce riche nous montre qu'aucune condition n'est un obstacle invincible à la connaissance de Dieu. Certes, les richesses sont une entrave ; mais un esprit sérieux s'en affranchit, les prend

pour ce qu'elles sont, les quitte ou s'en sert, suivant les impulsions de la grâce, pour connaître Dieu, le servir et l'aimer. Les richesses, comme tout ce qui existe, sont des obstacles ou des secours; elles n'ont d'intérêt que dans la mesure où nous les utilisons pour le service de Dieu.

Et nous, sortons donc aussi de nous-mêmes; allons hors de la ville, loin du bruit, des conversations inutiles; recueillons-nous par la méditation, la prière; appelons Jésus en nous, afin que nous le connaissions chaque jour davantage. Que sa douceur, son infatigable bonté, pénètrent nos âmes.

Seigneur, faites que je vous connaisse et que je me connaisse moi-même.

LUNDI

APRÈS LA DÉDICACE

« Mais il était très petit, la foule l'en empêchait. » (S. Luc, XIX, 3.)

La foule nous empêche de voir Jésus lorsque nos pensées, nos habitudes, nos attraits, nous retiennent en bas, tout près de la terre. Ah! que nous sommes petits! et qu'il nous faut peu

de chose pour nous empêcher de voir Jésus! Une préoccupation matérielle, la crainte ou le désir d'être vus, une vanité froissée, un amour-propre satisfait, la foule de nos sentiments, de nos impressions, la dissipation ou l'angoisse, tout ce qui nous absorbe, est un mur qui nous cache Jésus! Tâchons d'être plus grands, de dominer ces très petites, toutes petites choses, et de planer, l'œil fixé sur Jésus, *unum necessarium*, son service, son amour, et sa gloire, c'est tout; le reste, bagatelle, accessoire insignifiant, comme la fleur ou l'épine du chemin, pour le voyageur appelé par un grand devoir, ou attendu par une grande affection.

Aujourd'hui, que demande de moi le service du Seigneur? Quelles sont les mesquines préoccupations, les visites ou les conversations inutiles que je dois supprimer ou abréger, afin d'être plus à mon devoir d'état, à mon devoir de chrétien? Quel est l'obstacle à mon union habituelle avec Dieu?

Seigneur, je suis bien petit; tout m'empêche de vous connaître et de vous servir regardez ma bassesse, ayez pitié de moi.

MARDI APRÈS LA FÊTE DE LA DÉDICACE

« Il courut en avant et monta sur un sycomore. » (S. Luc, XIX, 4.)

Cet homme, petit et riche, renverse les obstacles qui l'empêchent de connaître Jésus. Il court en avant, il oublie et abandonne le souci de son argent, qui est souvent une entrave, et il monte, il s'élève au-dessus de tout ce qui voile ou arrête son regard. Rompre les liens, fuir les occasions du péché, monter par le détachement et la prière, telle est bien la marche régulière et sûre, prise par toute âme qui cherche Dieu.

Courir en avant, quitter le mal. Où en suis-je de ma recherche de Jésus? Ai-je rompu avec tout ce qui me retient loin de Lui? Ai-je quitté ce qui m'entrave et m'empêche d'être tout à son service, tout à son amour. Quel est l'obstacle, l'inquiétude, la réserve qui me retient? Ah! montons au-dessus des puérilités dont nous parlions hier, ne cherchons que Jésus, pour le connaître, pour l'étudier, pour l'imiter, pour le *voir* dans le mystère de ses abaissements parmi nous, et mériter de le contempler dans la splendeur de sa gloire éternelle. Courons en avant, ne regardons pas les limites

justes et strictes du devoir amoindri, non, non, en avant, toujours plus loin dans la fidélité, toujours plus haut dans l'abnégation, ne craignons pas.

Comme le voyageur qui fait l'ascension des sommets, l'air plus pur qu'il y respire décuple ses forces, *le vivifie* et il arrive très haut, moins épuisé qu'au départ.

Ayons confiance et faisons courageusement le nécessaire, pour connaître et servir Jésus.

Le temps fuit. Hâtons-nous.

O Dieu, venez à mon aide.

MERCREDI APRÈS LA FÊTE DE LA DÉDICACE

« Il monte sur un sycomore pour voir Jésus. Arrivé à cet endroit, Jésus levant les yeux, le vit, et dit : » (S. Luc, XIX, 5.)

Suivons attentivement les actes de cet homme qui veut voir Jésus et ne recule devant aucun effort pour atteindre le but qu'il se propose. Il est facile de voir que tout y est subordonné ; rien ne l'arrête, ni ne l'intéresse ; rien ne l'effraie, ni ne le rebute, il n'a qu'une idée, qu'une volonté : voir Jésus, pour le connaître ; ses efforts ont déjà fait rire la foule qui

se moque de sa petite taille, obstacle quasi invincible ; et lui monte sur un arbre, les plaisanteries vont redoubler ; et, cet homme riche, tout petit, va soudain grandir, en n'attachant aucune importance à l'opinion mobile et irréfléchie de la foule, c'est-à-dire du monde. Il veut voir Jésus, et, récompense immédiate de sa bonne volonté, Jésus passant par là, lève les yeux et le regarde, et lui parle. Oh ! que pouvons-nous ? Que sont nos recherches, nos lumières, nos efforts, si un regard de Jésus ne vient animer, vivifier, purifier et féconder tout cela ? Jésus le vit et lui parla.

Seigneur, je vous cherche, je vous désire, je vous appelle. Venez sur ma route, donnez-moi le courage de faire ce que vous voulez de moi ; donnez-moi lumière et force pour ne pas m'attarder aux opinions de la foule ; puis regardez-moi, ayez pitié de ma misère et parlez-moi,

Une parole, Seigneur, une parole et je serai consolé, guéri, sauvé.

JEUDI APRÈS LA FÊTE DE LA DÉDICACE

« Zachée, descends vite, car il faut que je loge aujourd'hui chez toi. » (S. Luc, IX, 5.)

Cet homme qui n'a voulu que voir Jésus, pour le connaître, n'attend pas longtemps sa récompense. Il va être traité en intime, il va être l'hôte du Seigneur, il va le voir, le recevoir, lui parler et jouir longuement de sa présence. Le Seigneur est toujours le même, infiniment bon, récompensant, au centuple, le premier pas, le premier effort.

Combien parmi nous se sont présentés au tribunal de la pénitence, uniquement pour briser la barrière qui les séparait du Seigneur; ils ne demandaient que le pardon, la paix, entrevoir l'espérance de la réconciliation, et, au nom de Jésus, le prêtre leur donna une magnifique assurance : Hâtez-vous, faites promptement vos préparatifs, multipliez les actes de repentir et d'amour, le Seigneur veut descendre chez vous, il veut habiter en vous, il veut être à jamais votre Ami.

O mon Dieu! et nous craignons encore de vous rencontrer après la mort, nous qui vous avons sincèrement cherché dans les ombres et les mystères de ce monde, nous qui vous avons trouvé sous le voile du sacrement. Nous venons à vous, la joie et l'espérance au cœur, nous vous avons reçu dans le temps, vous nous recevrez dans l'éternité.

Seigneur, je ne suis pas digne, mais dites une parole et je serai sauvé.

VENDREDI

APRÈS LA FÊTE DE LA DÉDICACE

« Zachée se hâta de descendre et le reçut avec joie. » (S. Luc, XIX, 6.)

Admirons comment Zachée reçoit la récompense immédiate et inespérée de l'effort accompli. Pour voir le Seigneur, pour le connaître, il ne recule devant rien : il brave la fatigue, le ridicule, le respect humain. Les obstacles ne sont rien, il veut atteindre le but. Tu veux voir le Seigneur, ô Zachée, écoute, Il passe, Il te regarde, Il t'appelle, Il va venir chez toi pour que tu puisses le contempler, le recevoir dans la plénitude de la joie, dans la sécurité de la possession. Jésus est chez toi, Jésus est tout à toi.

Quelle joie pour cet homme, quel honneur! Comme Jésus le venge des humiliations qu'il a subies tout à l'heure. Entrons avec Zachée dans sa maison; voyons quel rayonnement sur son visage, quel bouleversement dans son esprit, quel ravissement dans son cœur, de

quels respects il entoure Celui qui ne dédaigne pas de descendre chez un pécheur.

O mon Dieu, donnez-moi les sentiments de cet homme : son zèle pour vous chercher, son courage pour vous attendre, son obéissance joyeuse à votre parole, son humilité, sa reconnaissance, sa générosité pour vous recevoir.

Seigneur, je ne suis pas digne, je suis un pécheur, mais vous m'appelez, je viens à vous plein de confiance et de joie.

Seigneur, me voici pour faire votre volonté.

SAMEDI APRÈS LA FÊTE DE LA DÉDICACE

« Voyant cela, ils murmuraient tous en disant: Il est allé loger chez un pécheur. » (S. Luc, XIX, 7.)

Prenons dans cet Évangile une idée juste de l'opinion publique. Donnons-lui l'importance qu'elle a devant Dieu. La foule se moque de Zachée, cela ne l'empêche pas de courir en avant, de monter à un arbre, de voir le Seigneur et d'en être vu.

Le Seigneur l'appelle et va chez lui. La foule s'indigne contre Jésus lui-même. Il est

allé loger chez un pécheur! Oui; mais, pour le transfigurer et le sanctifier.

Et nous, quand nous entretenons des relations douteuses, quand on peut s'étonner de nous voir fréquenter certaines maisons, est-ce pour y apporter la lumière, la charité, la vérité, que nous y allons? Ou bien, est-ce par vanité, par respect humain, par indifférence religieuse, par un esprit de conciliation qui veut unir l'incompatible?

Faisons ici un examen attentif et sincère. Si nous avons des relations douteuses, étonnantes, scandalisantes, pouvons-nous dire : C'est pour vous seul, ô mon Dieu, pour votre gloire et le salut de cette âme, par charitable intérêt, pour le bien.

Alors, soyons en paix, ne nous arrêtons pas aux réflexions, aux opinions environnantes, Dieu est avec nous et nous garde. Peu importe que nous soyons blâmés, Lui, le Saint des saints, l'a été avant nous.

Seigneur, que toutes mes paroles soient inspirées par votre Esprit-Saint, que je fasse votre œuvre en moi et autour de moi, *je veux être tout à vous*.

OCTAVE DE LA FÊTE DE LA DÉDICACE

« Mais Zachée se présentant devant le Seigneur, lui dit : Voici que je donne, voici que je répare. » (S. Luc, XIX, 8.)

Quelle réponse à ceux qui s'indignent de voir la sainteté même s'asseoir sous la tente du pécheur. Jésus relève, purifie, sanctifie tous ceux qu'Il approche, et quoi de plus digne de sa grandeur que de s'abaisser vers ce qui est tombé et de le relever, jusqu'à en faire un sujet d'admiration et de joie pour les habitants du ciel !

Zachée se présente devant le Seigneur.

Il sait que rien de souillé ne doit effleurer son regard, il sait que la générosité, l'esprit de sacrifice, touchent son Cœur sacré. Sans hésitation, devant le magnifique honneur qui lui est fait : « Voici que je donne la moitié de mes biens. » Qu'ils lui semblent peu de chose et comme il s'en allège volontiers, en présence du Seigneur !

« Si j'ai fait tort, je donne quatre fois autant. » Admirable pécheur qui se punit dans son péché même. Ah ! si nous faisions une offrande aussi généreuse aux dépens de notre défaut dominant ! Voilà la vraie réponse

aux visites du Seigneur dans la sainte Communion. Je me dépouille, je m'oublie, je donne, je pardonne, et, là où j'ai péché, où j'ai scandalisé, où j'ai failli, je répare en faisant quatre fois plus d'efforts, quatre fois plus qu'il ne m'est demandé, quatre fois plus de bien que je n'ai fait de mal. Réfléchissons, qu'avons-nous à faire?

O Zachée, demandez pour moi le véritable esprit d'action de grâces après la sainte Communion.

LUNDI
APRÈS L'OCTAVE DE LA DÉDICACE

« Le salut est venu aujourd'hui pour cette maison. » (S. Luc, XIX, 9.)

Réponse magnifique et divine à la générosité de Zachée. Je donne, a-t-il dit, je donne la moitié de la poussière qui s'appelle les biens de ce monde; je répare mes injustices, j'apporte ma bonne volonté, et Jésus le Tout-Puissant, le Miséricordieux, le Maître si bon, répond par une magnifique assurance. Le salut! cette fin bienheureuse, incertaine jusqu'à notre dernier jour, seule affaire digne de

nos efforts, sans laquelle tout le reste est vain, *l'unum necessarium*, la sécurité, la paix, sont entrés aujourd'hui dans cette maison.

Chaque fois que Notre-Seigneur descend en nous par la sainte Communion, n'est-ce pas le salut qui entre dans nos âmes, n'est-ce pas, avec la sainte Eucharistie, l'assurance de l'éternité bienheureuse? « Celui qui me mange vivra éternellement. » Est-ce que cette nourriture sacrée n'est pas le gage du salut éternel? est-ce que le prêtre ne nous le rappelle pas en nous confiant l'Hostie sainte : Que le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ *garde* votre âme pour la vie éternelle. O céleste gardien, veillez sur mon âme si mobile, si impressionnable, si changeante; gardez-la, afin qu'elle vive éternellement avec vous, gardez-la, ô bon Pasteur, vous vous êtes épuisé à la chercher.

Je veux, aujourd'hui, rester près de vous par le recueillement, le souci de votre service, le soin que je mettrai à faire toutes choses de mon mieux et pour votre amour.

Je veux, Seigneur, tout ce que vous voulez.

MARDI
APRÈS L'OCTAVE DE LA DÉDICACE

« Car le Fils de l'Homme est venu pour chercher et sauver ce qui était perdu. » (S. Luc, IX, 10.)

O la douce et consolante parole. Me voici, Seigneur, me voici! Vous venez pour chercher ce qui était perdu, je suis égaré, meurtri, désolé; je ne sais rien, je ne puis rien; le mal que je hais, je le recherche; le bien que j'aime, je le fuis. Seigneur, je viens à vous, et maintenant que vous m'avez trouvé, sauvez-moi; arrachez-moi de tout ce qui m'étreint, de tout ce qui m'entrave, de tout ce qui m'éloigne de vous, Sauveur, Ami, Rédempteur.

Vous n'êtes venu que pour cela; la distance infinie du ciel à la terre, de Dieu à l'homme, vous ne l'avez franchie que pour cela, vous avez pris un corps afin de traverser tous mes sentiers. Vous vous êtes assis, épuisé de fatigue, n'oubliez pas toutes les peines que vous avez prises pour moi, faites que ce ne soit pas en vain.

Que ne puis-je réjouir votre cœur par la générosité d'une conversion complète comme le fut celle de Zachée.

Seigneur, aidez-moi ! donnez-moi la lumière pour que je sache ce que vous me demandez, et puis, donnez-moi la grâce pour l'accomplir.

Je vous offre ma bonne volonté pour vous servir aujourd'hui avec amour et fidélité.

---

21 NOVEMBRE

MARIE SE REND AU TEMPLE POUR S'OFFRIR A DIEU

Qui nous dira la pureté, la simplicité, la totalité de cette offrande? Il faudrait, pour la comprendre, pénétrer dans le cœur très pur de la sainte enfant qui se donne à Dieu pour toujours.

Ah ! que nos pauvres dons sont incomplets! et encore quelle occupation de nous-même, quels retours, quels mélanges dans ce que nous croyons offrir de meilleur à Dieu.

Jouissons au moins de cette pensée : Il y eut un jour, où une créature humaine, prévenue de la grâce de Dieu, y répondit de telle sorte que son hommage, son sacrifice, sa donation, montèrent purs et sans tache et rendirent à Dieu un hommage digne de sa grandeur. Il y

eut un jour, où une créature humaine rendit à Dieu par une générosité spontanée, tout ce qu'elle en avait reçu ; il y eut un jour, où une créature humaine comprit loyalement et totalement que nous sommes de Dieu, et que nous n'avons rien qui ne lui appartienne, et cette créature unique, la Très Sainte Vierge Marie, se donna *toute* au service de Dieu.

Et moi? et moi? Si je sers Dieu, n'est-ce pas à la dérobée, n'est-ce pas à mes moments perdus ? Cette grande chose : le service de Dieu, n'est-elle pas l'accessoire dans l'organisation de mes jours ?

Mon Dieu ! pardonnez-moi, je veux être tout vôtre, employez-moi à votre service selon votre bon plaisir et pour votre plus grande gloire.

PRIÈRES DURANT LA SAINTE MESSE

PRIÈRE AVANT LA MESSE

Pour se disposer à la bien entendre.

Je me présente, ô mon adorable Sauveur, devant les saints autels pour assister à votre divin sacrifice.

Daignez, ô mon Dieu, m'en appliquer tout le fruit que vous souhaitez que j'en retire et suppléez aux dispositions qui me manquent.

Disposez mon cœur aux doux effets de votre bonté, fixez mes sens, réglez mon esprit, purifiez mon âme, effacez par votre sang tous les péchés dont vous voyez que je suis coupable. Oubliez-les tous, ô Dieu de miséricorde, je les déteste tous pour l'amour de vous ; je vous en demande très humblement pardon, pardonnant moi-même de bon cœur à tous ceux qui auraient pu m'offenser. Faites, ô mon doux Jésus, qu'unissant mes intentions aux vôtres je me sacrifie à vous comme vous vous sacrifiez entièrement pour moi. Ainsi soit-il.

COMMENCEMENT DE LA MESSE

Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.
Ainsi soit-il.

C'est en votre nom, adorable Trinité, c'est pour vous rendre l'honneur et les hommages qui vous sont dus, que j'assiste au très saint et très auguste sacrifice.

Permettez-moi, divin Sauveur, de m'unir d'intention au ministre de vos autels pour offrir la précieuse victime de mon salut, et donnez-moi les sentiments que j'aurais dû avoir sur le Calvaire, si j'avais assisté au sacrifice sanglant de votre Passion.

CONFITEOR

Je m'accuse devant vous, ô mon Dieu, de tous les péchés dont je suis coupable. Je m'en accuse en présence de Marie, la plus pure de toutes les Vierges, de tous les Saints et de tous les fidèles, parce que j'ai péché en pensées, en paroles, en actions, en omissions; par ma faute, par ma faute et par ma très grande faute. C'est pourquoi je conjure la très Sainte Vierge et tous les Saints de bien vouloir intercéder pour moi. Seigneur, écoutez favorablement ma prière et accordez-moi l'indulgence, l'absolution et la rémission de tous mes péchés.

KYRIE ELEISON

Divin créateur de nos âmes, ayez pitié de l'ouvrage de vos mains; Père miséricordieux, faites miséricorde à vos enfants.

Auteur de notre salut, immolé pour nous, appliquez-nous les mérites de votre mort et de votre précieux sang.

Aimable Sauveur, Doux Jésus, ayez compassion de nos misères, pardonnez-nous nos péchés.

GLORIA IN EXCELSIS

Gloire à Dieu dans le Ciel et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. Nous vous louons, Seigneur, nous vous bénissons, nous vous adorons, nous vous glorifions, nous vous rendons de très humbles actions de grâces dans la vue de votre grande gloire, vous qui êtes le Seigneur, le Souverain Monarque, le Très Haut, le seul vrai Dieu, le Père tout-puissant.

Adorable Jésus, Fils unique du Père, Dieu et Seigneur de toutes choses, Agneau envoyé de Dieu, pour effacer les péchés du monde, ayez pitié de nous, et, du haut du Ciel où vous régnez avec votre Père, jetez un regard de compassion sur nous. Sauvez-nous, vous êtes le seul qui le puissiez, Seigneur Jésus, parce que vous êtes le seul infi-

niment saint, infiniment puissant, infiniment adorable, avec le Saint-Esprit, dans la gloire du Père. Ainsi soit-il.

ORAISON

Accordez-nous, Seigneur, par l'intercession de la Sainte Vierge et des Saints que nous honorons, toutes les grâces que votre ministre vous demande pour lui et pour nous. M'unissant à lui je vous fais la même prière pour ceux et pour celles pour qui je suis obligé de prier, et, je vous demande, Seigneur, pour eux et pour moi, tous les secours que vous savez nous être nécessaires afin d'obtenir la vie éternelle, au nom de Notre Seigneur Jésus-Christ. Ainsi soit-il.

ÉPITRE

Mon Dieu, vous m'avez appelé à la connaissance de votre sainte loi, préférablement à tant de peuples qui vivent dans l'ignorance de vos divins mystères. J'accepte de tout mon cœur cette divine loi, et j'écoute avec respect les oracles sacrés que vous avez prononcés par la bouche de vos Prophètes. Je les révère avec toute la soumission qui est due à la parole d'un Dieu et j'en vois l'accomplissement avec toute la joie de mon âme.

Que n'ai-je pour vous, ô mon Dieu, un cœur semblable à celui des saints de votre Ancien Testament! Que ne puis-je vous désirer avec l'ardeur des Patriarches, vous connaître et vous révérer comme les Prophètes, vous aimer et m'attacher uniquement à vous comme les Apôtres!

ÉVANGILE

Ce ne sont plus, ô mon Dieu, les Prophètes ni les Apôtres qui vont m'instruire de mes devoirs; c'est votre Fils unique, c'est sa parole que je vais entendre. Mais, hélas! que me servira d'avoir cru que c'est votre parole, Seigneur Jésus, si je n'agis pas conformément à ma croyance? Que me servira, lorsque je paraîtrai devant vous, d'avoir eu la foi sans le mérite de la charité et des bonnes œuvres?

Je crois et je vis comme si je ne croyais pas ou comme si je croyais un évangile contraire au vôtre. Ne me jugez pas, ô mon Dieu, sur cette opposition perpétuelle que je mets entre vos maximes et ma conduite.

Je crois, mais inspirez-moi le courage et la force de pratiquer ce que je crois. A vous, Seigneur, en reviendra toute la gloire.

CREDO

Je crois en un seul Dieu, Père tout-puissant, qui a fait le ciel et la terre, les choses visibles et invisibles; et en un Seigneur Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, né de Dieu son Père avant tous les siècles; Dieu de Dieu, lumière de lumière; vrai Dieu de vrai Dieu; engendré et non créé, consubstantiel à son Père, et par qui tout a été fait. Qui est descendu du ciel pour l'amour de nous et pour notre salut, qui s'est incarné par l'opération du Saint-Esprit dans le sein de la Vierge Marie, et qui s'est fait homme. Je crois aussi que Jésus-Christ a été crucifié pour l'amour de nous, sous Ponce-Pilate, qu'il a souffert la mort, et qu'il a été enseveli; qu'il est ressuscité le troisième jour suivant les Ecritures; qu'il est monté au ciel et qu'il y est assis à la droite de son Père; qu'il viendra encore une fois sur la terre avec gloire pour juger les vivants et les morts, et que son règne n'aura point de fin.

Je crois au Saint-Esprit, Seigneur et vivifiant qui procède du Père et du Fils, qui est glorifié avec le Père et le Fils et qui a parlé par les Prophètes. Je crois que l'Eglise est une, sainte, catholique et apostolique; je confesse qu'il y a un baptême pour la rémission des péchés et j'attends la résurrection des morts et la vie du siècle à venir.

Ainsi-soit-il.

OFFERTOIRE

Père infiniment saint, Dieu tout-puissant et éternel, quelque indigne que je sois de paraître devant vous, j'ose Vous présenter cette Hostie par les mains du prêtre avec

l'intention qu'a eue Jésus-Christ mon Sauveur, lorsqu'Il institua ce sacrifice, et qu'Il a encore au moment où Il s'immole ici pour moi.

Je vous l'offre pour reconnaître votre souverain domaine sur moi et sur toutes les créatures. Je vous l'offre en expiation de mes péchés et en actions de grâces de tous les bienfaits dont vous m'avez comblée.

Je vous l'offre enfin, mon Dieu, cet auguste sacrifice afin d'obtenir de votre infinie bonté pour moi, pour mes parents, pour mes bienfaiteurs, mes amis et mes ennemis ces grâces précieuses du salut qui ne peuvent être accordées à un pécheur qu'en vue des mérites de Celui qui est le Juste par excellence et qui s'est fait Victime de propitiation pour tous.

Mais, en vous offrant cette adorable Victime, je vous recommande, ô mon Dieu, toute l'Église catholique, notre saint Père le Pape, notre Évêque, tous les Pasteurs des âmes, nos supérieurs spirituels et temporels et tous les peuples qui croient en Vous.

Souvenez-vous aussi, Seigneur, des fidèles trépassés, et, en considération des mérites de votre Fils, donnez-leur un lieu de rafraîchissement, de lumière et de paix.

N'oubliez pas, mon Dieu, vos ennemis et les miens ; ayez pitié des hérétiques et de tous les infidèles et des pécheurs. Comblez de bénédictions ceux qui me persécutent, et pardonnez-moi mes péchés comme je leur pardonne tout le mal qu'ils me font ou qu'ils voudraient me faire.

Ainsi-soit-il.

PRÉFACE

Voici l'heureux moment où le Roi des Anges et des hommes va paraître. Seigneur, remplissez-moi de votre esprit ; que mon cœur dégagé de la terre ne pense qu'à Vous. Quelle obligation n'ai-je pas de vous bénir et de vous louer en tout temps et en tout lieu, Dieu du ciel et de la terre, Maître infiniment grand, Dieu tout-puissant et éternel !

Rien n'est plus juste, rien n'est plus avantageux que de nous unir à Jésus-Christ pour vous adorer continuellement. C'est par Lui que tous les esprits bienheureux rendent leurs hommages à votre souveraine Majesté. C'est par Lui que toutes les Vertus du Ciel, saisies d'une frayeur respectueuse, s'unissent pour vous glorifier. Souffrez, Seigneur, que nous joignions nos faibles louanges à celles de ces saintes intelligences et que, de concert avec elles, nous disions dans un transport de joie et d'admiration :

SANCTUS

Saint, Saint, Saint est le Seigneur, le Dieu des armées ! Tout l'univers est rempli de sa gloire. Que les bienheureux le bénissent dans le ciel. Béni soit celui qui vient sur la terre, Dieu et Seigneur comme celui qui l'envoie.

CANON

Nous vous conjurons au nom de Jésus-Christ, votre Fils et notre Seigneur, ô Père miséricordieux, d'avoir pour agréable et de bénir l'offrande que nous vous présentons, afin qu'il vous plaise de conserver, de défendre et de gouverner votre Sainte Église catholique avec tous les membres qui la composent, le Pape, notre Evêque, et généralement tous ceux qui font profession de Votre sainte foi.

Nous vous recommandons en particulier, Seigneur, ceux pour qui la justice, la reconnaissance et la charité nous obligent de prier, tous ceux qui sont présents à cet adorable sacrifice, et particulièrement N... et N... Et afin, grand Dieu, que nos hommages vous soient plus agréables, nous nous unissons à la glorieuse Marie toujours Vierge, Mère de notre Dieu et Seigneur Jésus-Christ, à tous vos Apôtres, à tous les bienheureux Martyrs, et à tous les saints qui composent avec nous une même Église.

Que n'ai-je en ce moment, ô mon Dieu, les désirs enflammés avec lesquels les saints Patriarches souhaitaient la venue du Messie ! Que n'ai-je leur foi et leur amour !

Venez, Seigneur Jésus, venez aimable réparateur du monde, venez accomplir un mystère qui est l'abrégé de toutes vos merveilles. Il vient cet Agneau de Dieu ; voici l'adorable Victime par qui tous les péchés du monde sont effacés.

ÉLÉVATION

Verbe incarné, divin Jésus, vrai Dieu et vrai homme, je crois que vous êtes ici présent ; je vous y adore avec humilité, je vous aime de tout mon cœur et, comme vous y venez pour l'amour de moi, je me consacre entièrement à Vous.

J'adore ce sang précieux que vous avez répandu pour tous les hommes et j'espère, ô mon Dieu, que vous ne l'aurez pas versé inutilement pour moi. Faites-moi la grâce de m'en appliquer les mérites. Je vous offre le mien, aimable Jésus, en reconnaissance de cette charité infinie que vous avez eue de donner le vôtre pour l'amour de moi.

SUITE DU CANON

Quelles seraient désormais ma malice et mon ingratitude si, après avoir vu ce que je vois, je consentais à vous offenser. Non, mon Dieu, je n'oublierai jamais ce que vous me représentez par cette auguste cérémonie ; les souffrances de votre Passion, la gloire de votre Résurrection, votre corps tout déchiré, votre sang répandu pour nous réellement présent à mes yeux sur cet autel.

C'est maintenant, éternelle Majesté, que nous vous offrons de votre grâce, véritablement et proprement, la Victime pure, sainte et sans tache, qu'il vous a plu de nous donner vous-même, et dont tous les autres n'étaient que la figure. Oui, Grand Dieu, nous osons vous le dire, il y a ici plus que tous les sacrifices d'Abel, d'Abraham et de Melchisédech, la seule Victime digne de votre autel, Notre Seigneur Jésus-Christ, votre Fils, l'unique objet de vos éternelles complaisances.

Que tous ceux qui participent ici de la bouche ou du

cœur à cette Victime sacrée soient remplis de sa bénédiction.

Que cette bénédiction se répande, ô mon Dieu, sur les âmes des fidèles qui sont morts dans la paix de l'Église et particulièrement sur l'âme de N... et de N... Accordez-leur, Seigneur, en vertu de ce sacrifice la délivrance entière de leurs peines.

Daignez nous accorder aussi un jour cette grâce, ô mon Dieu, et faites-nous entrer en société avec les Saints Apôtres, les Saints Martyrs et tous les Saints afin que nous puissions vous aimer et vous glorifier éternellement avec eux. Ainsi soit-il.

PATER NOSTER

Que je suis heureux, ô mon Dieu, de vous avoir pour Père ! Que j'ai de joie de songer que le Ciel où vous êtes doit être un jour ma demeure ! Que votre saint nom soit glorifié par toute la terre ! Régnez absolument sur tous les cœurs et sur toutes les volontés. Ne refusez pas à vos enfants la nourriture spirituelle et corporelle. Nous pardonnons de bon cœur, pardonnez-nous. Soutenez-nous dans les tentations et dans les maux de cette misérable vie ; mais préservez-nous du péché, le plus grand de tous les maux. Ainsi soit-il.

AGNUS DEI

Agneau de Dieu, immolé pour moi, ayez pitié de moi ; Victime adorable de mon salut, sauvez-moi ; divin médiateur, obtenez-moi ma grâce auprès de votre Père, donnez-moi votre paix.

COMMUNION

Qu'il me serait doux, ô mon aimable Sauveur, d'être du nombre de ces heureux chrétiens à qui la pureté de conscience et une tendre piété permettent d'approcher tous les jours de votre sainte table ! Quel avantage pour moi, si je pouvais en ce moment vous posséder dans mon cœur,

vous y rendre mes hommages, vous y exposer mes besoins et participer aux grâces que vous faites à ceux qui vous reçoivent réellement ! Mais puisque j'en suis très indigne, suppléez, ô mon Dieu, à l'indisposition de mon âme. Pardonnez-moi tous mes péchés, je les déteste de tout mon cœur parce qu'ils vous déplaisent. Recevez le désir sincère que j'ai de m'unir à vous. Purifiez-moi d'un seul de vos regards et mettez-moi en état de vous bien recevoir au plus tôt.

En attendant cet heureux jour, je vous conjure, Seigneur, de me faire participer aux fruits que la Communion du Prêtre doit produire en tout le peuple fidèle qui est présent à ce sacrifice. Augmentez ma foi par la vertu de ce divin Sacrement, fortifiez mon espérance, épurez en moi la charité, remplissez mon cœur de votre amour afin qu'il ne respire plus que par vous et qu'il ne vive plus que pour vous. Ainsi soit-il.

DERNIÈRES ORAISONS

Vous venez, ô mon Dieu, de vous immoler pour mon salut, je veux me sacrifier pour votre gloire. Je suis votre victime, ne m'épargnez point. J'accepte de bon cœur toutes les croix qu'il vous plaira de m'envoyer. Je les bénis, je les reçois de votre main, et je les unis à la vôtre.

Me voici purifié par vos saints mystères ; je fuirai avec horreur les moindres taches du péché, surtout de celui où mon penchant m'entraîne avec le plus de violence. Je serai fidèle à votre loi et je suis résolu de tout perdre et de tout souffrir plutôt que de la violer.

BÉNÉDICTION

Bénissez, ô mon Dieu, ces saintes résolutions ; bénissez-nous tous par la main du votre ministre et que les effets de votre bénédiction demeurent éternellement sur nous. Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

DERNIER ÉVANGILE

Verbe divin, Fils unique du Père, lumière du monde venue du ciel pour nous en montrer le chemin, ne permettez pas que je ressemble à ce peuple infidèle qui a refusé de vous reconnaître pour le Messie. Ne souffrez pas que je tombe dans le même aveuglement que ces malheureux qui ont mieux aimé devenir esclaves de Satan que d'avoir part à la glorieuse adoption d'enfants de Dieu que vous veniez leur procurer.

Verbe fait chair, je vous adore avec le respect le plus profond, je mets toute ma confiance en vous seul, espérant fermement que, puisque vous êtes mon Dieu et un Dieu qui s'est fait homme afin de sauver les hommes, vous m'accorderez les grâces nécessaires pour me sanctifier et vous posséder éternellement dans le ciel. **Ainsi soit-il.**

TABLE DES MATIÈRES

Lettre de S. G. Mgr Delamaire I
Lettre du R. P. Schauffler VI
Préface VIII

Ire SEMAINE DE L'AVENT

Dimanche. — Espérance chrétienne 3
Lundi. — Regardez en haut 4
Mardi. — Et le Verbe s'est fait chair 6
Mercredi. — Le Dieu caché 7
Jeudi. — Le Verbe était Dieu 9
Vendredi. — Anéantissement du Verbe 10
Samedi. — Voici la Servante du Seigneur 12

IIe SEMAINE DE L'AVENT

Dimanche. — Que dites-vous de vous-même ? . . . 14
Lundi. — Il y en a un que vous ne connaissez pas. 15
Mardi. — Il faut qu'il croisse 17
Mercredi. — Je ne suis pas digne 19
Jeudi. — Etes-vous celui qui doit venir ? 20
Vendredi. — Le dénombrement 22
Samedi. — Tous allaient se faire inscrire 23

IIIe SEMAINE DE L'AVENT

Dimanche. — Préparez les voies du Seigneur . . . 26
Lundi. — Joseph et Marie vont en Judée 28
Mardi — Pour obéir à l'édit 30
Mercredi. — J'envoie devant vous mon ange 31
Jeudi. — Pour vous préparer la voie 33

Vendredi. — Chacun se rendit dans la ville dont il était originaire. 34
Samedi. — Départ de Nazareth. 36

IV^e^ SEMAINE DE L'AVENT

Dimanche. — Joseph partit avec Marie 38
Lundi. — Joseph monte en Judée avec Marie . . . 40
Mardi. — Joseph et Marie vont à Bethléem 41
Mercredi. — Joseph et Marie vers Bethléem. . . . 43
Jeudi. — Joseph et Marie à Bethléem. 44
Vendredi. — Joseph et Marie. 46
Samedi. — Il n'y avait pas de place. 47
Fête de Noël. — Marie l'enveloppa de langes. . . . 51
26 décembre. — Gloire à Dieu 53
27 — — Paix à la terre. 55
28 — — Passons jusqu'à Bethléem. 56
29 décembre — Voyons ce que le Seigneur nous a fait connaître 58
30 décembre. — Allons à Bethléem. 60
31 — — Esprit de la crèche. 61
1^er^ jour de l'année. — Vœux et prières 63
2 janvier. — Le Nom de Jésus 65
3 — — Marie conservait toutes ces choses . . 67
4 janvier. — Les leçons de la crèche 68
5 — — Hérode chercha l'enfant 70
L'Épiphanie. — Les mages vinrent d'Orient 73
7 janvier. — Nous avons vu son étoile 74
8 — — Ils lui offrirent de l'or 77

I^re^ SEMAINE APRÈS L'ÉPIPHANIE

9 janvier. — Les mages s'en retournèrent 79
10 janvier. — Hérode entra dans une grande colère. 80
11 janvier. — Prenez l'Enfant et sa Mère 82
12 — — Fuyez en Egypte. 84
13 — — Hérode envoya tuer les enfants . . . 85
14 janvier. — Baptême de Jésus dans le Jourdain . 87

IIe SEMAINE APRÈS L'ÉPIPHANIE

Dimanche. — Il y eut des noces à Cana. 90
Lundi. — Mon heure n'est pas encore venue. . . . 91
Mardi. — Faites tout ce qu'Il vous dira. 93
Mercredi. — Jésus dit aux serviteurs 95
Jeudi. — Faites tout ce qu'Il vous dira 96
Vendredi. — La vie chrétienne. 97
Samedi. — Intérieur de Nazareth. 99

IIIe SEMAINE APRÈS L'ÉPIPHANIE

Dimanche. — Que voulez-vous ? 102
Lundi. — Les amis du centenier 103
Mardi. — Conversion de saint Paul. 106
Mercredi. — J'irai 107
Jeudi. — Confusion du centenier. 109
Vendredi. — *Non sum dignus*. 111
Samedi. — Saint François de Sales 112

IVe SEMAINE APRÈS L'ÉPIPHANIE

Dimanche. — La barque fut couverte de flots . . . 114
Lundi. — Jésus cependant dormait 116
Mardi. — Seigneur, sauvez-nous 117
Mercredi. — Seigneur, sauvez-nous 119
Jeudi. — Quel est celui-ci ? 121
Vendredi. — Un homme avait semé du bon grain . 123
Samedi. — D'où vient donc qu'il y a de l'ivraie. . 125

Ve SEMAINE APRÈS L'ÉPIPHANIE

Dimanche. — Voulez-vous que nous allions l'arracher. 127
Lundi. — Laissez croître l'un et l'autre. 129
Mardi. — Alors je dirai aux moissonneurs. 130
Mercredi. — Le royaume du ciel 131
Jeudi. — Le grain de senevé. 133
Vendredi. — Le grand arbre 134
Samedi. — Le levain que l'on mélange 136

VI^e^ SEMAINE APRÈS L'ÉPIPHANIE

Dimanche. — Jusqu'à ce que la pâte soit entièrement levée. 138
Lundi. — Il leur parlait en paraboles. 139
Mardi. — Le grain de senevé et le levain 141
Mercredi. — — — 142
Jeudi. — Le levain mêlé à une mesure de farine. . 144
Vendredi. — Un Père de famille sort de grand matin. 146
Samedi. — Après être convenu avec eux. 147

SEMAINE DE LA SEPTUAGÉSIME

Dimanche. — Travaillez à la vigne du Seigneur . . 150
Lundi. — Pourquoi êtes-vous oisifs ? 151
Mardi. — Le Maître passe 152
Mercredi. — Allez à ma vigne 154
Jeudi. — Comment restez-vous sans rien faire ? . . 155
Vendredi. — Le soir venu 157
Samedi. — Ils murmuraient 158

SEMAINE DE LA SEXAGÉSIME

Dimanche. — Le royaume des cieux est semblable au semeur. 161
Lundi. — Il sort pour semer son grain. 162
Mardi. — Une partie tomba sur la grande route . . 164
Mercredi. — Une partie tomba sur la pierre 165
Jeudi. — La semence tombe au milieu des ronces . 166
Vendredi. — La semence tombe dans la bonne terre. 168
Samedi. — Ils portent du fruit par la patience . . 169

SEMAINE DE LA QUINQUAGÉSIME

Dimanche. — Voici que nous allons à Jérusalem. . 171
Lundi. — Ils le feront mourir 173
Mardi. — Un aveugle cria : Jésus, Fils de David, ayez pitié de moi. 174
Mercredi. — La foule lui disait de se taire. 175
Jeudi. — Jésus commanda qu'on le lui amenât. . . 177

Vendredi. — Lève-toi, aie confiance. 178
Samedi. — Votre foi vous a sauvé. 179

Ire SEMAINE DE CARÊME

Dimanche. — Jésus fut conduit par l'Esprit 182
Lundi. — Il eut faim. 184
Mardi. — Le tentateur s'approche. 185
Mercredi. — Le démon le transporta 187
Jeudi. — Jetez-vous en bas 189
Vendredi. — Je vous donnerai cela 190
Samedi. — Retire-toi, Satan 192

IIe SEMAINE DE CARÊME

Dimanche. — Il emmena Pierre, Jacques et Jean. . 195
Lundi. — Jésus fut transfiguré 196
Mardi. — Nous sommes bien ici. 198
Mercredi. — Une nuée lumineuse les couvrit. . . . 200
Jeudi. — Ecoutez-le 202
Vendredi. — Ne craignez pas. 204
Samedi. — Ils ne virent plus que Jésus seul. . . . 206

IIIe SEMAINE DE CARÊME

Dimanche. — Jésus chasse le démon du corps d'un muet 209
Lundi. — C'est par Béelzébub 210
Mardi. — Tout royaume divisé tombera. 212
Mercredi. — Celui qui n'amasse point avec Jésus dissipe 213
Jeudi. — On lui enlèvera ses armes. 215
Vendredi. — L'état de cet homme devint pire . . . 217
Samedi. — Il partagera ses dépouilles 218

IVe SEMAINE DE CARÊME

Dimanche. — La foule suit Jésus 221
Lundi. — Compassion de Jésus. 223
Mardi. — Où trouverons-nous du pain ? 224
Mercredi. — Qu'est-ce que cela pour tant de monde ? 226

Jeudi. — Jésus bénit les pains 227
Vendredi. — Ils furent rassasiés. 229
Samedi. — Ils voulurent le faire roi. 231

SEMAINE DE LA PASSION

Dimanche. — Qui me convaincra de péché ? 233
Lundi. — Jésus va à Jérusalem 235
Mardi. — Jésus s'arrête à Béthanie 237
Mercredi. — Je suis comme celui qui sert. 239
Jeudi. — Désir de Jésus 241
Vendredi. — Compassion de la sainte Vierge . . . 243
Samedi. — Je ferai la Pâque chez vous 244

SEMAINE SAINTE

Dimanche des Rameaux. — Béni soit Celui qui vient 246
Lundi. — L'un de vous me trahira 247
Mardi. — Là où je suis. 249
Mercredi. — Blâme des disciples. 251
Jeudi. — Jésus nous aima jusqu'à la fin. 253
Vendredi. — Tout est consommé 254
Samedi. — Le tombeau. 256

SEMAINE DE PAQUES

Dimanche. — Réjouissez-vous. 258
Lundi. — Les disciples d'Emmaüs. 261
Mardi. — Entretien avec Jésus 263
Mercredi. — Nous avons vu le Seigneur. 264
Jeudi. — La paix soit avec vous. 266
Vendredi. — C'est moi ! 268
Samedi. — Ne crains pas. 270

Ire SEMAINE APRÈS PAQUES

Dimanche. — Les péchés seront remis 272
Lundi. — Allez, enseignez 274
Mardi. — Nous avons vu le Seigneur 275
Mercredi. — Nous avons vu le Seigneur. 277

Jeudi. — Doute de Thomas. 278
Vendredi. — Ne sois plus incrédule. 280
Samedi. — Mon Seigneur et mon Dieu. 281

IIe SEMAINE APRÈS PAQUES

Dimanche du Bon Pasteur. — Je suis le bon Pasteur. 283
Lundi. — Le bon Pasteur donne sa vie 285
Mardi. — Le mercenaire 287
Mercredi. — Je connais mes brebis 289
Jeudi. — Je donne ma vie 290
Vendredi. — Je suis la porte de la bergerie 292
Samedi. — Un troupeau, un pasteur. 293

IIIe SEMAINE APRÈS PAQUES

Dimanche. — Patronage de saint Joseph. 296
Lundi. — Encore un peu de temps 298
Mardi. — Vous ne me verrez plus. 299
Mercredi. — Je retourne à mon Père 300
Jeudi. — Elle est dans la douleur 302
Vendredi. — Elle ne se souvient plus de ses maux . 303
Samedi. — Tristesses changées en joie 305

IVe SEMAINE APRÈS PAQUES

Dimanche. — Je vais à Celui qui m'a envoyé . . . 307
Lundi. — Utilité de mon départ 308
Mardi. — Le Consolateur viendra à vous 310
Mercredi. — Il vous enseignera toutes choses . . . 311
Jeudi. — Il vous fera souvenir 313
Vendredi. — Il convaincra le monde 314
Samedi. — Ils n'ont pas cru en moi. 315

Ve SEMAINE APRÈS PAQUES

Dimanche. — Demandez au nom de Jésus. 318
Lundi. — Vous recevrez 319
Mardi. — Vous n'avez rien demandé. 321
Mercredi. — Mon Père vous aime. 322

Jeudi. — Ascension de Notre Seigneur. 324
Vendredi. — Apprenez-leur à observer 326
Samedi. — Je suis avec vous 327

SEMAINE APRÈS L'ASCENSION

Dimanche. — Le Consolateur rendra témoignage. . 329
Lundi. — Vous me rendrez témoignage 331
Mardi. — Vous aussi ! 332
Mercredi. — Avec moi depuis le commencement . . 334
Jeudi. — Ils ne connaissent ni mon Père ni moi. . 335
Vendredi. — *Veni, Sancte Spiritus* 337
Samedi. — *Veni, Pater pauperum* 339

SEMAINE DE LA PENTECÔTE

Dimanche. — *Consolator optime* 341
Lundi. — *In labore requies* 343
Mardi. — *O lux beatissima* 345
Mercredi. — *Sine tuo numine*. 346
Jeudi. — *Lava quod est sordidum*. 347
Vendredi. — *Flecte*. 349
Samedi. — *Da tuis fidelibus* 351

I^re^ SEMAINE APRÈS LA PENTECÔTE

Dimanche de la Sainte Trinité. 353
Lundi. — Allez enseigner les nations 354
Mardi. — Voici que je suis avec vous 356
Mercredi. — Tous les jours. 357
Jeudi de la Fête-Dieu. 359
Vendredi. — Présence réelle 361
Samedi. — Je suis le Pain de Vie. 362

II^e^ SEMAINE APRÈS LA PENTECÔTE

Dimanche de la Fête-Dieu. — *Ave verum* 365
Lundi. — Ceci est mon Corps. 366
Mardi. — Je suis le Pain de vie. 368
Mercredi. — Descendu du ciel 369
Jeudi. — *Adoro te devote* 371

Vendredi. — Fête du Sacré-Cœur 372
Samedi. — La Communion 374

III^e SEMAINE APRÈS LA PENTECÔTE

Dimanche. — Celui qui mange ma Chair 376
Lundi. — Il demeure en moi 378
Mardi. — Jésus mange avec les pécheurs. 379
Mercredi. — Qui d'entre vous ? 380
Jeudi. — Il met sa brebis sur ses épaules. 382
Vendredi. — Réjouissez-vous avec moi, ... 384
Samedi. — Grande joie dans le ciel 385

IV^e SEMAINE APRÈS LA PENTECÔTE

Dimanche. — Jésus au bord du lac 388
Lundi. — Il vit deux barques 389
Mardi. — Jésus enseigne sur la barque. 391
Mercredi. — Pêche miraculeuse. 392
Jeudi. — Pêcheurs d'hommes. 393
Vendredi. — Les barques ramenées à bord 395
Samedi. — Ils quittent tout 396

V^e SEMAINE APRÈS LA PENTECÔTE

Dimanche. — Justice des Pharisiens. 398
Lundi. — Justice des disciples 400
Mardi. — Le juste de la nouvelle loi. 401
Mercredi. — Si votre frère a quelque chose contre vous. 403
Jeudi. — La réconciliation d'abord. 404
Vendredi. — L'offrande ensuite 405
Samedi. — J'ai compassion de ce peuple. 407

VI^e SEMAINE APRÈS LA PENTECÔTE

Dimanche. — J'ai compassion de ce peuple. . . . 409
Lundi. — Ils tomberont en défaillance 411
Mardi. — Combien avez-vous de pains ? 413
Mercredi. — Combien avez-vous de pains ? 414
Jeudi. — Faites-les asseoir. 415

Vendredi. — Qu'est-ce que cela ? 418
Samedi. — Il reste douze corbeilles 419

VII[e] SEMAINE APRÈS LA PENTECÔTE

Dimanche. — Les faux prophètes. 422
Lundi. — Vous les reconnaîtrez à leurs fruits. . . 423
Mardi. — Ceux qui me disent : Seigneur 425
Mercredi. — Celui là y entrera. 426
Jeudi. — Qui fait la volonté de Dieu 427
Vendredi. — Tout arbre qui ne porte pas de bons fruits 429
Samedi. — Arbre coupé et jeté au feu 430

VIII[e] SEMAINE APRÈS LA PENTECÔTE

Dimanche. — Rends compte de ton administration. 432
Lundi. — Que ferai-je ? 434
Mardi. — J'aurais honte de mendier 435
Mercredi. — Je sais ce que je ferai. 437
Jeudi. — Je sais bien ce que je ferai. 438
Vendredi. — Habileté des enfants du siècle. . . . 440
Samedi. — L'emploi des richesses d'iniquité. . . . 441

IX[e] SEMAINE APRÈS LA PENTECÔTE

Dimanche. — Jésus pleure sur Jérusalem 443
Lundi. — Il pleure sur Jérusalem. 445
Mardi. — Si tu savais ! 446
Mercredi. — J'ai voulu. 448
Jeudi. — Tu n'as pas connu le temps. 449
Vendredi. — Il pleura parce que. 451
Samedi. — Jésus chasse les vendeurs du temple. . 452

X[e] SEMAINE APRÈS LA PENTECÔTE

Dimanche. — Le pharisien et le publicain. 455
Lundi — Mon Dieu, je vous remercie. 457
Mardi. — Je jeûne, je donne, je prie. 458
Mercredi. — Seigneur, ayez pitié de moi 460
Jeudi. — Seigneur, ayez pitié 461

Vendredi. — Je vous le déclare. 463
Samedi. — Celui qui s'élève sera abaissé 464

XI^e^ SEMAINE APRÈS LA PENTECÔTE

Dimanche. — On amène un homme sourd et muet. 467
Lundi. — Jésus lui impose les mains 469
Mardi. — Il le retire de la foule 470
Mercredi. — Il leva les yeux au ciel. 472
Jeudi. — Ouvrez-vous. 473
Vendredi. — Il se mit à parler. 475
Samedi. — Il a bien fait toutes choses 476

XII^e^ SEMAINE APRÈS LA PENTECÔTE

Dimanche. — Le premier commandement 479
Lundi. — Qui est mon prochain. 480
Mardi. — Un homme tombe entre les mains des voleurs 482
Mercredi. — Le bon Samaritain prend soin de lui. . 483
Jeudi. — Ayez soin de cet homme. 485
Vendredi. — Le bon Samaritain 487
Samedi. — Faites de même. 488

XIII^e^ SEMAINE APRÈS LA PENTECÔTE

Dimanche. — Jésus ! Maître ! 490
Lundi. — Allez vous montrer aux prêtres. 492
Mardi. — Ils furent guéris. 493
Mercredi. — Reconnaissance d'un lépreux. 495
Jeudi. — Il rendit grâces. 496
Vendredi. — Où sont les neuf autres ? 498
Samedi. — Celui-ci était un étranger. 499

XIV^e^ SEMAINE APRÈS LA PENTECÔTE

Dimanche. — Nul ne peut servir deux maîtres. . . 502
Lundi. — Il aimera l'un et haïra l'autre. 504
Mardi. — Ne pas s'inquiéter. 506
Mercredi. — Bonté du Père céleste. 507
Jeudi. — A chaque jour suffit son mal 509

Vendredi. — Cherchez d'abord le royaume de Dieu. 510
Samedi. — Le reste vous sera donné par surcroît. . 512

XV^e SEMAINE APRÈS LA PENTECÔTE

Dimanche. — Comme ils approchaient de Naïm. . 514
Lundi. — On portait un mort en terre 516
Mardi. — Le fils unique d'une veuve. 518
Mercredi. — Jésus dit : Ne pleurez pas 520
Jeudi. — Ceux qui portaient le mort s'arrêtèrent. . 522
Vendredi. — Jeune homme, levez-vous 524
Samedi. — Jésus le rendit à sa mère 525

XVI^e SEMAINE APRÈS LA PENTECÔTE

Dimanche. — Est-il permis de guérir le jour du sabbat. 528
Lundi. — Jésus prend l'homme par la main 529
Mardi. — Quel est celui qui ne ferait. 531
Mercredi. — Jésus remarque les invités 532
Jeudi. — Prendre les dernières places. 534
Vendredi. — Montez plus haut ! 536
Samedi. — Marchez en la lumière. 538

XVII^e SEMAINE APRÈS LA PENTECÔTE

Dimanche. — Le plus grand commandement. . . . 540
Lundi. — Tu aimeras le Seigneur 541
Mardi. — Le second commandement. 543
Mercredi. — Jésus interroge les pharisiens 545
Jeudi. — Silence des pharisiens. 546
Vendredi. — Jésus les regardait 548
Samedi. — Les pharisiens n'osent interroger Jésus. 549

XVIII^e SEMAINE APRÈS LA PENTECÔTE

Dimanche. — On apporte un paralytique 551
Lundi. — Tes péchés te sont remis 553
Mardi. — Cet homme blasphème 554
Mercredi. — Question de Jésus. 555
Jeudi. — Le Fils de l'homme a le pouvoir de remettre les péchés. 557

Vendredi. — Lève-toi et marche ! 558
Samedi. — Le peuple dans l'admiration 560

XIX^e SEMAINE APRÈS LA PENTECÔTE

Dimanche. — Un roi veut fêter son fils 563
Lundi. — Pressez-les d'entrer. 564
Mardi. — Il y a des places vides 565
Mercredi. — Le roi entra 567
Jeudi. — Mon ami, pourquoi ? 568
Vendredi. — La gloire de mon Père est que vous soyez mes disciples 570
Samedi. — Une grande récompense vous attend . . 571

XX^e SEMAINE APRÈS LA PENTECÔTE

Dimanche. — Un officier dont le fils est malade . . 573
Lundi. — Vous ne croyez point, ... 575
Mardi. — Seigneur, venez ! 576
Mercredi. — Il crut à la parole de Jésus. 577
Jeudi. — Votre fils est guéri 579
Vendredi. — Il crut et toute sa famille 580
Samedi. — Un maître se fit rendre compte 582

XXI^e SEMAINE APRÈS LA PENTECÔTE

Dimanche. — Je vous rendrai tout 584
Lundi. — Le maître lui remit sa dette. 586
Mardi. — Rends-moi ce que tu me dois. 587
Mercredi. — Il le fit jeter en prison 589
Jeudi. — Les autres serviteurs indignés. 590
Vendredi. — Tu n'as pas eu pitié. 591
Samedi. — Le maître le fit jeter en prison 593

XXII^e SEMAINE APRÈS LA PENTECÔTE

Dimanche. — Les pharisiens tinrent conseil 595
Lundi. — Surprendre Dieu 596
Mardi. — Vous enseignez la vérité 598
Mercredi. — Dites-nous votre avis 599
Jeudi. — Pourquoi me tentez-vous ? 601

Vendredi. — Rendez à César 602
Samedi. — Seigneur, ma fille vient de mourir . . . 604

XXIII[e] SEMAINE APRÈS LA PENTECÔTE

Dimanche. — Si je puis toucher la frange 606
Lundi. — Qui m'a touché ? 607
Mardi. — Il sortait de lui une vertu 609
Mercredi. — La fille de Jaïre 610
Jeudi. — Cette jeune fille n'est qu'endormie 612
Vendredi. — Ma fille, levez-vous ! 613
Samedi. — La jeune fille se leva 615

XXIV[e] SEMAINE APRÈS LA PENTECÔTE

Dimanche. — Il y aura une grande tribulation. . . 618
Lundi. — Il paraîtra de faux prophètes 619
Mardi. — Le signe du Fils de l'homme apparaîtra . 621
Mercredi. — Consternation générale. 622
Jeudi. — Le Fils de l'homme apparaîtra sur les nuées 623
Vendredi. — Il est proche 625
Samedi. — Mes paroles ne passeront point 626

FÊTES DE L'ANNÉE

8 décembre. — Immaculée Conception 629
2 février. — Présentation de Notre Seigneur et Purification de la Très Sainte Vierge. 630
19 mars. — Fête de saint Joseph 632
15 août. — Fête de l'Assomption 634
8 septembre. — Nativité de la Très Sainte Vierge. . 635
14 septembre. — Fête de l'Exaltation de la Sainte Croix 637
1[er] dimanche d'octobre. — Fête du Saint-Rosaire. . 639
1[er] novembre. — Fête de la Toussaint 641
2 novembre. — Jour des morts 642
3 novembre. — Je suis la résurrection 644
4 novembre. — Tous sont vivants devant Dieu. . . 645
5 novembre. — Leurs œuvres les suivent. 647

6 novembre. — Si le monde vous hait. 648
7 novembre. — Le serviteur n'est pas plus grand que le maître 649
Dimanche dans l'octave de la Toussaint. — Fête de la Dédicace 651
Lundi après la Dédicace. — La foule empêche de voir Jésus 652
Mardi après la Dédicace. — Zachée monte sur un sycomore 654
Mercredi après la Dédicace. — Jésus voit Zachée. . 655
Jeudi après la Dédicace. — Jésus veut loger chez Zachée 656
Vendredi après la Dédicace. — Zachée reçoit Jésus avec joie. 658
Samedi après la Dédicace. — Les juifs murmurent . 659
Octave de la Dédicace. — Zachée se présente devant Jésus 661
Lundi après l'octave de la Dédicace. — Le salut est venu pour cette maison. 662
Mardi après l'octave de la Dédicace. — Le Fils de l'Homme est venu pour sauver 664
21 novembre. — Présentation de Marie 665

PRIÈRES DURANT LA SAINTE MESSE. 667

Imp. Tequi, 3 bis, rue de la Sablière, Paris. 649-9-1926

GTU Library
2400 Ridge Road
Berkeley, CA 94709
For renewals call (510) 649-2500
All items are subject to recall.